

M

368

Sup

D. MACKENZIE

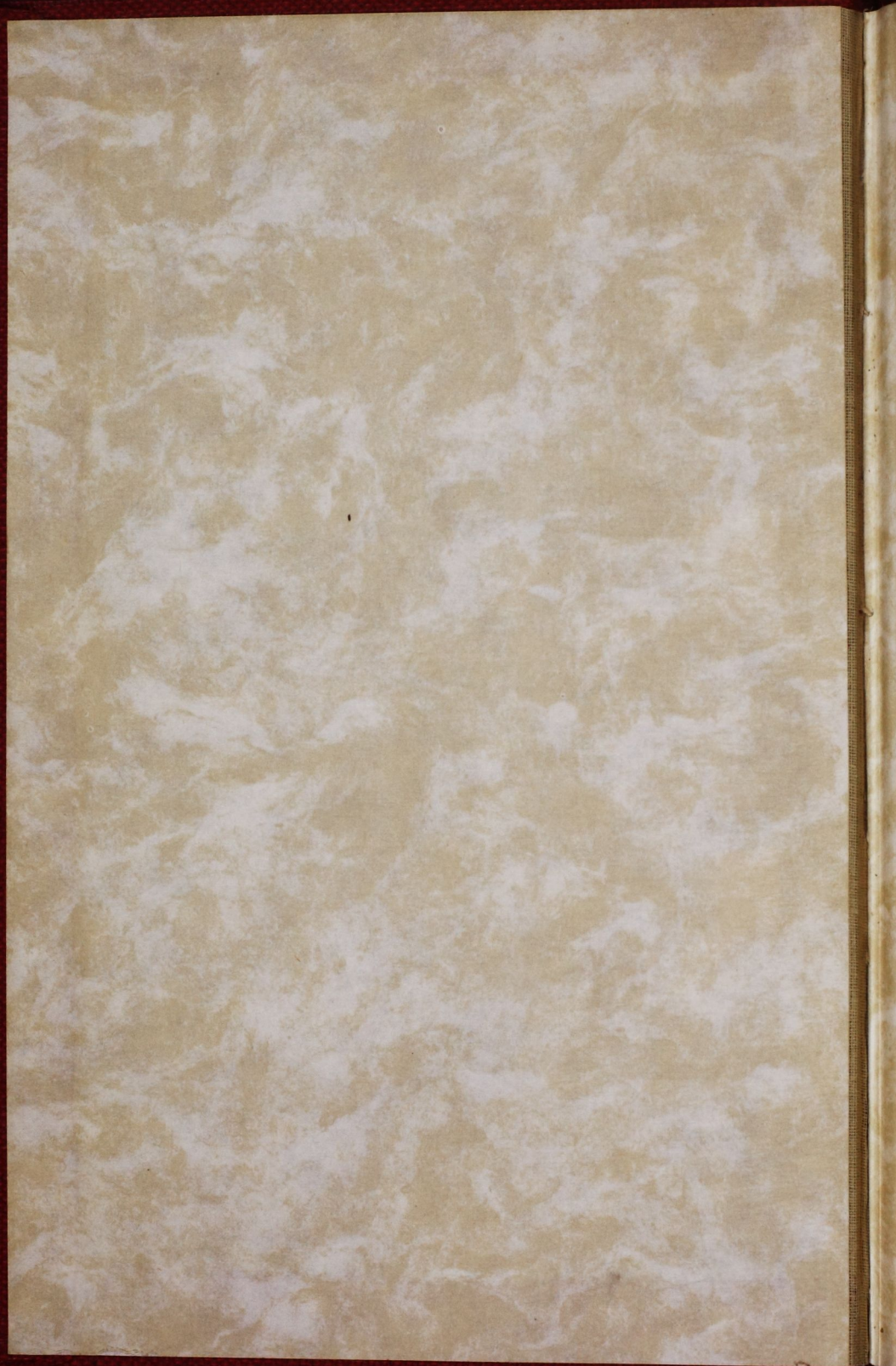
WALLACE

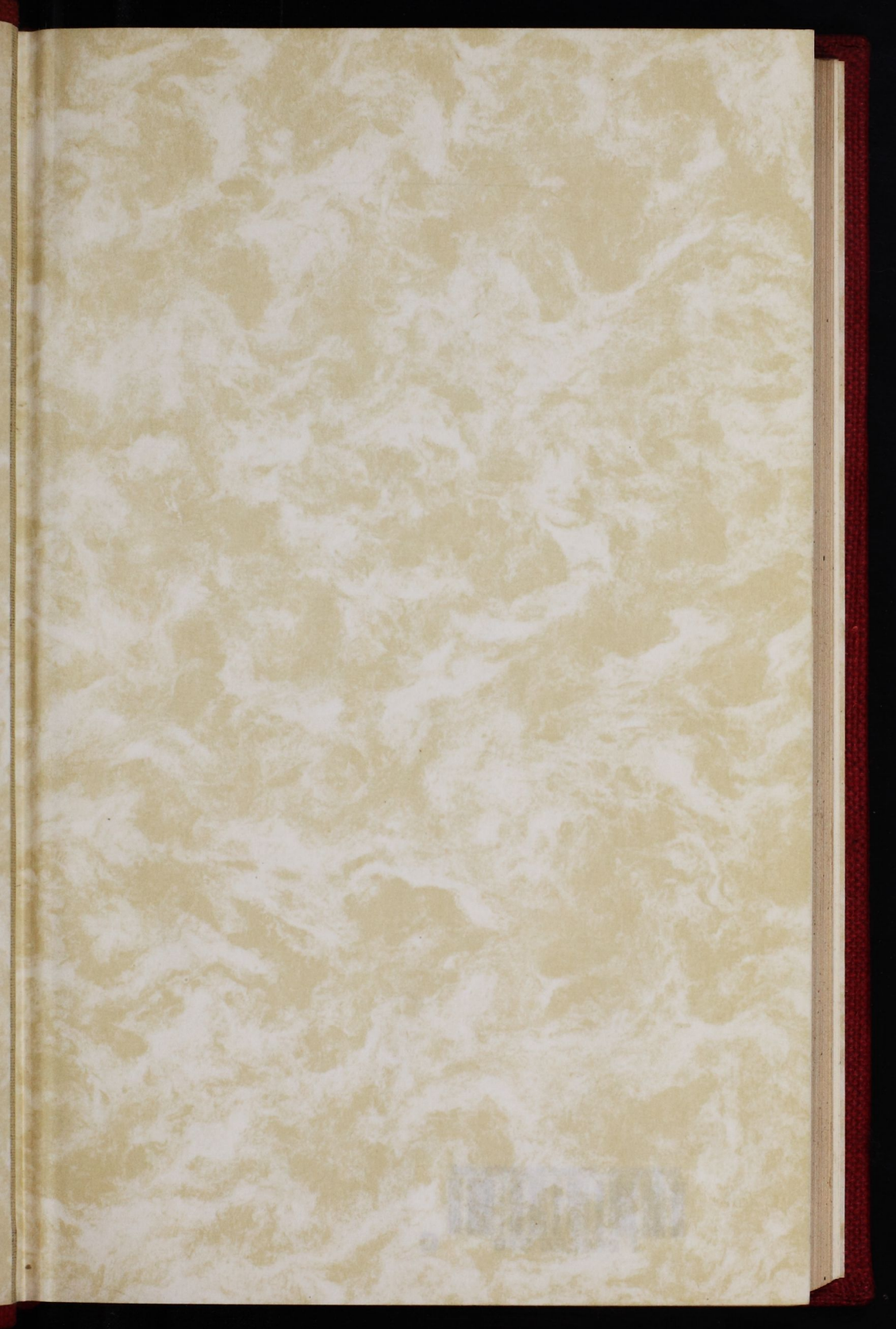
—

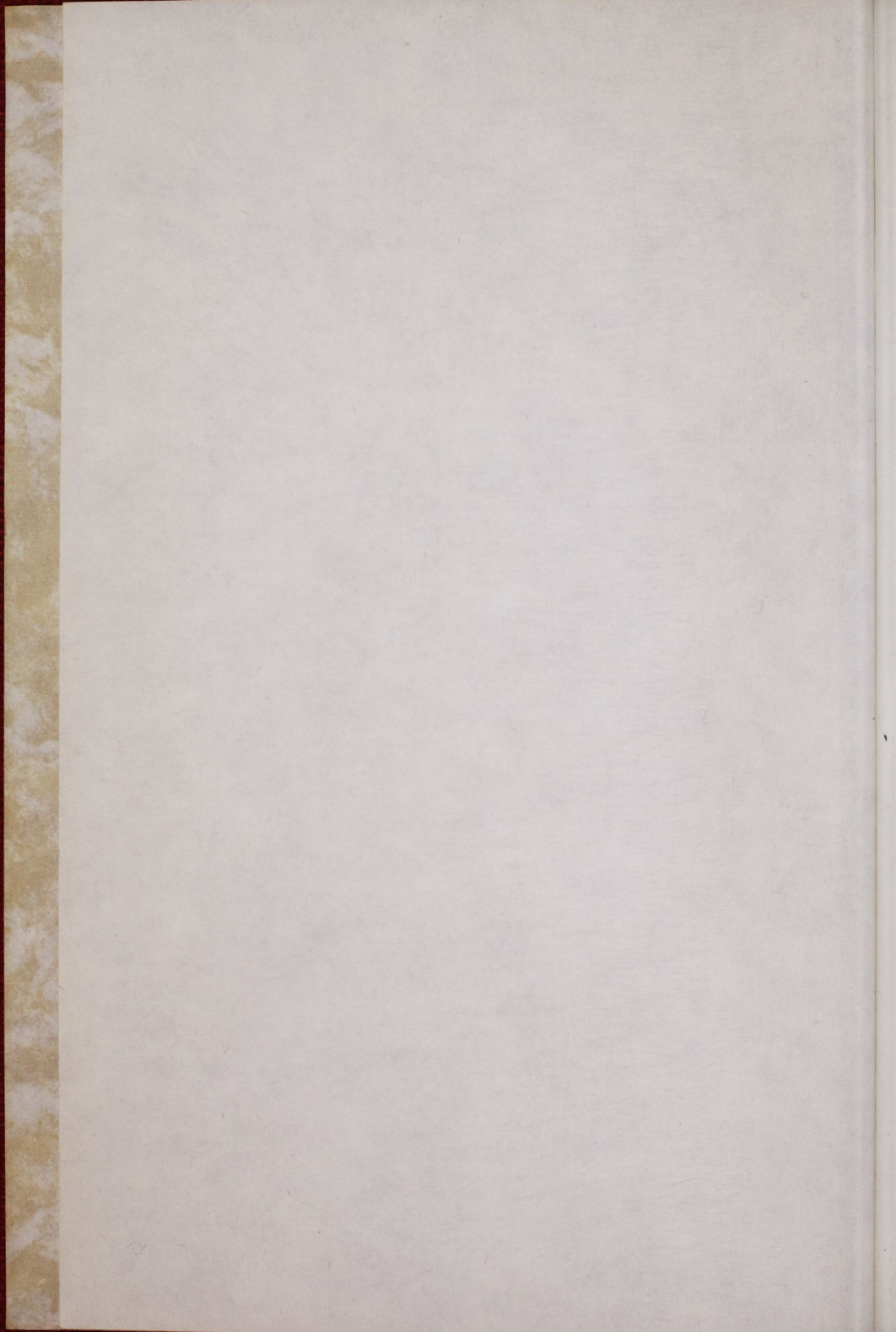
LA RUSSIE

1







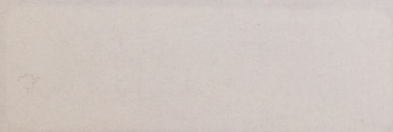


BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE

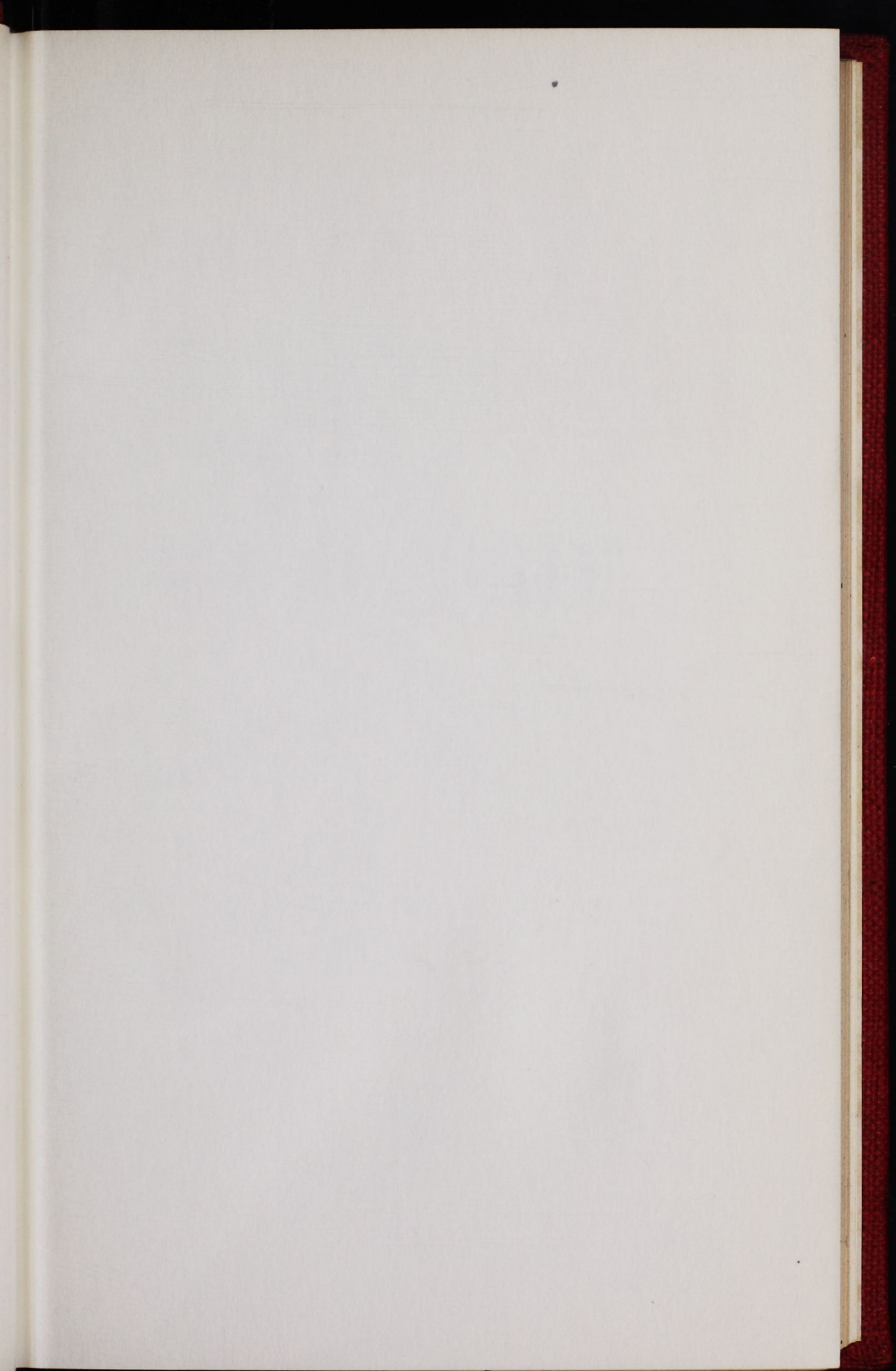


D

910 593938 1







LA RUSSIE

LA RUSSIE

TOME PREMIER

13983
2 vol.

BSG

PARIS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

—
MDCCCLXXVII

1 8° sup 368

D. MACKENZIE WALLACE

LA RUSSIE

LE PAYS — LES INSTITUTIONS
LES MŒURS

Ouvrage traduit de l'anglais

PAR HENRI BELLENGER

TOME PREMIER

2 vol.



PARIS

GEORGES DECAUX

Éditeur

7, RUE DU CROISSANT

MAURICE DREYFOUS

Éditeur

10, RUE DE LA BOURSE

MDCCCLXXVII

1877

THE NATIONAL WALLACE

LA RESSE

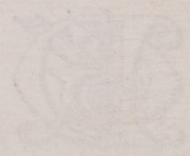
THE YEAR — THE YEAR

BY THE

THE YEAR — THE YEAR

THE YEAR — THE YEAR

THE YEAR — THE YEAR



THE YEAR — THE YEAR

THE YEAR — THE YEAR

1871

PRÉFACE

En mars 1870, j'arrivai pour la première fois à Saint-Pétersbourg. Mon intention était de passer seulement quelques mois en Russie, mais j'y trouvai inopinément tant de sujets intéressants d'étude que j'y restai presque six ans : jusqu'en 1875. Pendant ce temps je passai mes hivers, pour la plus grande partie, à Saint-Pétersbourg, Moscou et Yaroslaff, et consacrai généralement les mois d'été à des pérégrinations à travers le pays et à colliger des renseignements que me fournirent les autorités locales, les propriétaires terriens, les marchands, les prêtres, et les paysans. Depuis mon retour en Angleterre j'ai entretenu une correspondance suivie avec de nombreux amis russes, si bien que j'ai pu suivre de très-près tout ce qui s'est produit dans ce court intervalle. Parmi la grande masse de matériaux concernant l'histoire passée et la condition présente du pays, qui s'est accumulée entre mes mains pendant six ans, je

n'ai usé, dans le présent ouvrage, que de ceux qui m'ont semblé les plus susceptibles d'intéresser la masse du public. Je réserve pour un futur volume des investigations spéciales concernant la Commune rurale, divers systèmes d'agriculture, l'histoire de l'émancipation, la condition économique actuelle des paysans, le système financier, l'instruction publique, de récents mouvements intellectuels et des sujets similaires.

Si l'ouvrage a quelque mérite, il faut principalement attribuer cela à l'assistance qui m'a été très-libéralement fournie par des Russes de toutes classes. S'il me fallait dresser la liste de ceux vis-à-vis desquels je suis endetté, elle remplirait maintes pages. Je dois, en conséquence, me contenter de nommer ici quelques-uns de ceux auxquels j'ai des obligations. Beaucoup de services précieux m'ont été rendus par M. Kapoustine, le savant et habile directeur de l'École de droit de Yaroslaff, par M. Bolkashin et les autres gentlemen attachés à cette admirable institution; aussi par M. Tchaslavski, mon compagnon de voyage pendant deux étés; par M. A.-W. Gontcharoff, qui m'a accompagné lors de mes voyages dans la province de Samara, et par le défunt M. Edward J. Morgan, bien connu des Anglais qui ont visité Saint-Pétersbourg. J'ai aussi à exprimer respectueusement ma gratitude à Mme de Novikoff, née de Kiréeff, pour m'avoir assisté dans mes efforts pour m'adresser aux meilleures sources vivantes d'information, et à M. E.-J. Yakushkin, pour avoir placé à ma disposition la grande quantité de renseignements qu'il possède con-

cernant les paysans russes. J'ai parlé, dans le chapitre consacré à ce sujet, du défunt M. N.-A. Miloutine, du défunt M. Samarin, du prince Tcherkasky et de M. Koshelef, qui m'ont aidé dans mes études sur l'émancipation. Il me faut remercier collectivement les autres Russes qui m'ont procuré des matériaux et m'ont témoigné toutes sortes d'amabilités. J'ai été obligé de rejeter beaucoup de vues et opinions de ces amis et connaissances, mais je n'ai jamais agi ainsi sans les examiner d'abord avec grand soin, et me suis toujours efforcé de formuler mes jugements dans un esprit impartial et sans préjugés.

En concluant, j'ai à faire appel à l'indulgence de « l'aimable lecteur ». Le sujet du livre est si vaste et si varié que ce n'est pas tâche aisée de choisir les sujets qui ont la plus réelle importance et de les présenter de telle façon qu'ils donnent une idée générale du pays et de son peuple. J'espère, dans un avenir prochain, pouvoir faire disparaître les omissions que le livre peut contenir.

D. MACKENZIE WALLACE.

Londres, 1^{er} janvier 1877.

LA RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

VOYAGES EN RUSSIE

Chemins de fer. — Intervention de l'État. — Communications par les fleuves. — *Grand Tour* à travers la Russie. — Le Volga. — Kazan. — Zhigulinskiya Gori. — Finnois et Tartares. — Le Don. — Difficultés de navigation. — Gêne et ennuis éprouvés. — Rats. — Hôtels. — Coutumes spéciales. — Routes. — Phraséologie celtotirlandaise expliquée. — Ponts. — Voyage en poste. — Une tarantasse. — Choses nécessaires au voyageur. — Gelé vif. — Désagréables épisodes. — Scène à une station de poste.

Bien entendu, voyager en Russie n'est plus aujourd'hui ce que c'était jadis. Pendant ces vingt-cinq dernières années, un vaste réseau de chemins de fer a été construit, et l'on peut maintenant voyager à son aise, dans un bon wagon de première classe, de Berlin à Saint-Pétersbourg et Moscou, de là à Odessa, Sébastopol, le bas Volga, même jusqu'au pied du Caucase; et, comme ensemble, il faut admettre que les chemins de fer sont passablement confortables. Les wagons sont décidément

meilleurs qu'en Angleterre, et l'hiver ils sont maintenus chauds par de petits poêles en fonte semblables à ceux dont on fait usage sur certains bateaux à vapeur, aidés qu'ils sont, dans cette bonne œuvre, par de doubles portes et fenêtres : précaution très-nécessaire dans un pays où le thermomètre descend souvent à 50° Fahrenheit au-dessous de zéro. Les trains n'atteignent jamais, il est vrai, une bien grande vitesse, — au moins les Anglais et les Américains en jugent ainsi, — mais nous devons nous rappeler que les Russes sont rarement pressés, et aiment à avoir de fréquentes occasions de manger et boire. En Russie, le temps *n'est pas* de l'argent ; s'il l'était, presque tous les sujets du Czar auraient toujours sous la main une grande provision d'argent comptant, argent qu'ils seraient souvent bien embarrassés de dépenser. En réalité, — soit dit entre parenthèses, — un Russe possesseur d'une surabondance d'argent comptant est un phénomène qu'on rencontre rarement dans la vie réelle.

En transportant les voyageurs sur le pied de cinq à dix lieues à l'heure, les compagnies de chemins de fer accomplissent au moins tout ce qu'elles promettent ; mais, sous un rapport très-important, elles ne remplissent pas toujours strictement leurs engagements. Le voyageur prend un billet pour une ville, et, en arrivant à ce qu'il croit être sa destination, il peut trouver seulement un bâtiment de station, isolé au milieu des champs. En s'informant, il apprend, à son grand désappointement, que cette station n'est point du tout identique avec la ville portant le même nom, et que le chemin de fer est resté à quelques kilomètres en arrière de son engagement, tel au moins que le voyageur l'avait compris. En vérité, l'on peut dire que, règle générale, les chemins de fer en Russie, pareils aux conducteurs de chameaux dans certaines contrées de l'Orient, évitent avec soin les villes. Cela semble d'abord chose étrange. Il est possible de concevoir que le Bédouin soit

tellement épris de la vie sous la tente et des habitudes nomades, qu'il se tienne à distance d'une ville comme il ferait d'un piège à hommes ; mais, assurément, les ingénieurs civils et les entrepreneurs de chemins de fer n'ont point une telle terreur des constructions de briques et mortier. La vraie raison, je le suppose, c'est que le terrain situé dans la ville ou dans sa proximité immédiate est relativement cher, et que les compagnies, complètement étrangères à la fortifiante influence d'une saine compétition, ne regardent le bien-être et la convenance de leurs voyageurs que comme une considération secondaire.

Il n'est que loyal de constater que, dans un cas célèbre, ni les ingénieurs ni les entrepreneurs de chemins de fer ne furent à blâmer. De Saint-Pétersbourg à Moscou, la locomotive parcourt une distance de cent trente lieues à peu près comme le corbeau est supposé voler, ne tournant ni à droite ni à gauche. Pendant quinze mortelles heures, celui qui a pris le train express ne voit que forêts et marécages ; son œil ne saisit que rarement le profil d'une habitation. Une seule fois il aperçoit au loin ce qui peut être appelé une ville : c'est Tver qui a été ainsi favorisée, non parce que c'est une localité importante, mais simplement parce qu'elle s'est trouvée tout près de la ligne droite tirée entre les deux capitales. Et pourquoi le chemin de fer a-t-il été construit de cette extraordinaire façon ? Pour la meilleure de toutes les raisons : parce que le Czar l'a ordonné ainsi. Quand le premier projet fut achevé, Nicolas apprit que les fonctionnaires chargés du travail, — le ministre des ponts et chaussées était du nombre, — s'étaient laissés influencer plutôt par des raisons personnelles que par des considérations techniques, et il prit la détermination de trancher le nœud gordien d'une façon vraiment impériale. Quand le ministre vint lui soumettre le tracé dans l'intention de lui expliquer la route que devait suivre le futur chemin de fer, Nicolas prit

une règle, traça une ligne droite d'un *terminus* à l'autre, et ajouta d'un ton qui excluait toute discussion : « Vous construirez la ligne ainsi ! » Et la ligne fut ainsi construite... montrant aux siècles futurs, comme le font Saint-Pétersbourg et les Pyramides, un magnifique monument du pouvoir autocratique.

Jadis cet incident bien connu était souvent cité, en philippiques chuchotées à l'oreille, comme exemple des maux que produit une forme de gouvernement autocratique. Les caprices impériaux, disait-on, dominant et surmenant de graves considérations économiques. Dans ces dernières années, néanmoins, un changement semble s'être produit dans l'opinion publique, et quelques personnes, maintenant, vont jusqu'à affirmer que ce soi-disant caprice impérial fut l'acte d'une politique qui voyait loin. Comme, en général, la plus grande partie des marchandises et des voyageurs sont transportés sur la longueur entière de la ligne, il est bon qu'elle soit aussi courte que possible, et que seulement des embranchements la joignent aux villes situées à droite et à gauche. Considérations politiques mises à part, il faut admettre que l'on peut beaucoup dire à l'appui de ce point de vue.

Dans le développement du système des chemins de fer en Russie, il y a eu une autre cause de trouble dont le motif ne serait probablement pas deviné par un esprit anglais. En Angleterre, les individus et les compagnies agissent d'accord avec leurs intérêts particuliers et l'État se mêle de leurs affaires le moins possible ; l'initiative privée agit comme il lui plaît, à moins que les autorités puissent prouver que d'importantes conséquences mauvaises résulteraient nécessairement de ses actes. En Russie, le *onus probandi* gît de l'autre côté ; il n'est point permis à l'initiative privée de rien faire à moins qu'elle ne fournisse des garanties contre toutes les mauvaises conséquences possibles. Quand quelque grande entreprise est projetée, la première question est : « Comment ce nouveau projet

affectera-t-il les intérêts de l'État? » Ainsi, quand le parcours d'un nouveau chemin de fer doit être déterminé, les autorités militaires sont toujours consultées, et leur opinion a une grande influence sur la décision définitive. La conséquence de cela est que la carte des chemins de fer russes présente à l'œil du tacticien beaucoup de choses qui sont tout à fait inintelligibles pour un observateur ordinaire : fait qui deviendra apparent pour les non-initiés aussitôt qu'une guerre éclatera dans l'Europe orientale. La Russie n'est plus désormais ce qu'elle était aux jours de la guerre de Crimée, quand les troupes et les approvisionnements devaient être convoyés pendant des centaines de kilomètres par les moyens de transport les plus primitifs. En ce temps-là, elle possédait seulement environ mille kilomètres de chemins de fer; maintenant elle en a plus de seize mille; et chaque année de nouvelles lignes sont construites.

Les communications par eau ont également, dans ces dernières années, été notablement améliorées. Sur tous les grands fleuves, il y a maintenant d'assez bons steamers. Malheureusement le climat apporte d'assez sérieux obstacles à la navigation. Pendant presque la moitié de l'année, les fleuves sont couverts de glace; pendant une grande partie de la saison navigable, la navigation est difficile. Quand la glace et la neige fondent, les fleuves inondent leurs rives et couvrent d'eau une grande partie du bas pays, si bien que beaucoup de villages sont accessibles seulement en bateau; mais bientôt les flots s'écoulent et l'eau baisse si rapidement, qu'à la mi-été les steamers de taille respectable éprouvent une grande difficulté à trouver leur chemin parmi les bancs de sable. La Néva seule, — ce roi des fleuves du Nord, — a en tous temps une abondante provision d'eau.

En outre de la Néva, les fleuves le plus souvent visités par les touristes sont le Volga et le Don, qui font partie de ce qui peut être appelé le *Grand Tour russe*. Les Anglais

qui désirent voir quelque chose de plus que Saint-Petersbourg et Moscou vont généralement par chemin de fer à Nijni-Novgorod, où ils visitent la grande foire, puis montent à bord des steamers du Volga.

il est
foré

Pour ceux qui se sont rendu compte de ce fait important : qu'il n'existe point de beaux sites, de beaux paysages en Russie, le voyage en descendant le fleuve est assez agréable. La rive gauche est aussi plate que les bords du Rhin passé Cologne ; mais la rive droite est élevée, quelquefois bien boisée, et n'est point dépourvue d'un certain pittoresque doux et calme. De bonne heure le second jour, le steamer arrive à Kazan, jadis la capitale d'un khanat tartare indépendant, et contenant encore une nombreuse population tartare. Plusieurs « metchets » (les maisons de prière mahométanes sont ainsi appelées) reconnaissables à leurs petits minarets, et situés dans la partie basse de la ville, montrent que l'islamisme survit encore, bien que le khanat ait été annexé à la Moscovie il y a plus de trois cents ans ; mais la ville, dans son ensemble, a plutôt un caractère européen qu'asiatique. Si quelqu'un la visite dans l'espoir d'y trouver un « aperçu de l'Orient » il sera cruellement déappointé, à moins qu'il ne se trouve être un de ces touristes à imagination vive qui découvrent toujours ce qu'ils désirent voir, spécialement quand ils peuvent en faire le sujet d'un chapitre à effet dans leurs « Impressions de voyage ». Et pourtant il faut admettre que, de toutes les villes qu'on trouve sur la route, Kazan est la plus intéressante ; elle possède un caractère particulier, bien que non oriental, pendant que toutes les autres : Simbirsk, Samara, Saratof, sont aussi dénuées d'intérêt que le sont communément les villes de province en Russie. La vigueur, la solennité de cette expression, seront démontrées par la suite.

Probablement vers le lever du soleil, le troisième jour du voyage, quelque chose ressemblant à une chaîne de

montagnes apparaîtra à l'horizon. Il est bon de dire tout de suite, pour prévenir le désappointement, qu'en réalité rien de digne du nom de montagne ne se trouve en cette partie de la contrée. La chaîne de montagnes la plus proche dans cette direction est le Caucase, qui en est éloigné de plusieurs centaines de kilomètres, et ne peut, par conséquent, être aperçu du pont d'un steamer. Les élévations en question sont simplement une succession de collines appelées les Zhigulinskiya Gori. En Europe occidentale, elles n'attireraient pas beaucoup l'attention ; mais « dans le royaume des aveugles, — dit le proverbe français, — les borgnes sont rois », et dans une région plate comme la Russie de l'Est, ces collines forment un trait saillant. Bien qu'elles n'aient rien de la grandeur des Alpes, leurs pentes bien boisées rejoignant le bord de l'eau, spécialement quand elles se colorent des teintes délicates des premiers jours du printemps ou des riches nuances jaunes et rouges du feuillage automnal, laissent à la mémoire une impression qui ne s'efface pas aisément.

Sur l'ensemble, avec toute la déférence due aux opinions de mes amis russes patriotes, je dois dire que les aspects du Volga ne paient pas le temps, les ennuis, la dépense, que nécessitent un voyage de Nijni à Tzaritzin. Il y a çà et là quelques gentils morceaux, mais ils sont rares et fort éloignés l'un de l'autre. Un verre du vin le plus exquis, dilué dans cent litres d'eau, forme un breuvage très-insipide. Le pont du steamer est généralement beaucoup plus intéressant que les rives du fleuve. On rencontre là de curieux compagnons de voyage. En majorité les passagers sont, d'habitude, des paysans russes toujours prêts à babiller abondamment avec vous sans demander au préalable de vous être présentés, et à raconter à une nouvelle connaissance l'histoire bien simple de leur vie. J'ai souvent employé ainsi des heures ennuyeuses d'une façon à la fois plaisante et profitable, et j'ai toujours été impressionné par le bon sens de ces

paysans, leur amabilité attestant une bonne nature, leur résignation demi-fataliste, leur ardent désir d'apprendre quelque chose sur les pays étrangers. Cette dernière particularité fait qu'ils questionnent aussi bien qu'ils racontent, et leurs questions, bien que parfois enfantines en apparence, ont généralement leur raison d'être.

Parmi les passagers il se trouvera probablement quelques représentants des diverses tribus finnoises habitant cette partie de la contrée; ils peuvent être intéressants pour l'ethnologue qui aime à étudier la physiognomonie, mais ils sont bien moins sociables que les Russes; la nature semble les avoir créés silencieux, moroses, et les conditions de leur vie les ont rendus réservés, méfiants, soupçonneux. Le Tartare, que l'on rencontre à côté d'eux, est presque toujours un gai et amusant compagnon. Très-probablement il est colporteur ou petit marchand. La balle sur laquelle il s'appuie contient son fonds de commerce, composé sans doute de cotonnades imprimées et de mouchoirs aux couleurs brillantes. Il est lui-même enveloppé dans un ample *khalat* grasseyé (sorte de robe), et porte un bonnet de fourrure, bien que le thermomètre puisse marquer vingt-cinq degrés à l'ombre. Le clignotement espiègle de ses petits yeux perçants contraste fortement avec la sombre et stupide expression de ceux des paysans finnois assis près de lui. Il a beaucoup à raconter sur Saint-Pétersbourg, Moscou, et peut-être Astrakan; mais, comme tout bon commerçant, il est très-discret concernant les mystères de son commerce. Vers le coucher du soleil, il se retire avec ses compagnons dans quelque coin tranquille du pont pour réciter les prières du soir. Là, tous les bons mahométans qui se trouvent à bord se rassemblent et tirent leur barbe, s'agenouillent sur leurs petits morceaux de tapis et se prosternent, marquant la mesure, comme s'ils accomplissaient une nouvelle sorte d'exercice sous

l'œil d'un sergent instructeur très-strict. Si le voyage s'accomplit vers la fin de septembre, quand les marchands retournent chez eux venant de la foire de Nijni-Novgorod, l'ethnologue aura une occasion d'étude encore meilleure. Il rencontrera alors non-seulement des représentants des races finnoise et tartare, mais aussi des Arméniens, des Circassiens, des Perses, des Bokariotes et autres Orientaux : cargaison bigarrée et pittoresque, mais décidément « mal-odorante ».

Si grande que puisse être la variété ethnographique à bord, le voyageur trouvera probablement que quatre journées passées sur le Volga sont bien assez pour satisfaire tous les propos pratiques et esthétiques, et, au lieu de continuer jusqu'à Astrakan, il quittera le steamer à Tsaritzin. Là, il trouvera une ligne ferrée d'environ quinze lieues, réunissant le Volga au Don. C'est à dessein que je dis une ligne ferrée et non pas un train, car il y a seulement deux trains par semaine ; de façon que, si vous en manquez un, il vous faut attendre à peu près trois jours pour le suivant. Les gens prudents et nerveux préfèrent voyager par la route et ils font bien, car cette ligne a, je crois, l'honneur incontestable d'être la plus infâme qui soit en Europe. Mais peut-être, après tout, devons-nous appliquer ici le principe : que toutes choses sont moins terribles qu'elles ne le semblent au premier abord. Les cahots étranges, les bruits mystérieux que l'on éprouve et entend là-dedans peuvent évidemment alarmer l'homme d'un tempérament excitable ; mais celui pourvu d'une impressionnabilité ordinaire peut aisément conserver son sang-froid, car la marche du train est si lente qu'un déraillement serait un épisode amusant, et que même une collision pourrait difficilement amener de sérieuses conséquences.

Quelque temps après l'arrivée du train bi-hebdomadaire à Kalatch, un steamer part pour Rostoff, qui est situé près de l'embouchure du fleuve. La navigation du

Don est beaucoup plus difficile que celle du Volga. Le Don est extrêmement peu profond et ses bancs de sable se déplacent continuellement, si bien que, plusieurs fois pendant la journée, le steamer va « buter » contre eux et s'arrête. Quelquefois il peut s'en tirer en renversant simplement la vapeur, mais il n'est pas rare qu'il y adhère si fortement que la machine a alors besoin qu'on l'aide. Ceci s'exécute d'une façon curieuse. Le capitaine donne toujours le passage gratuit à un certain nombre de vigoureux Cosaques, à la condition qu'ils lui fourniront l'assistance dont il a besoin, et aussitôt que le navire s'ensable et ne bouge plus, il leur ordonne de sauter par dessus bord, munis d'un câble solide, et de tirer le vaisseau de là en le remorquant ! Ce coup de collier n'est point tâche aisée, spécialement par cette raison que les pauvres diables ne peuvent pas, la chose faite, changer d'habits ; mais ils obéissent toujours avec vivacité et sans grommeler. Les Cosaques, à ce qu'il semble, n'ont point de relations personnelles avec les affections des bronches et les rhumatismes.

Dans les manuels de géographie les plus approuvés, le Don figure comme l'un des principaux fleuves d'Europe, et sa longueur et sa largeur lui donnent un droit à être considéré comme tel ; mais sa profondeur, en beaucoup d'endroits, est burlesquement hors de proportion avec sa longueur et sa largeur. Je me rappelle avoir vu un jour le capitaine d'un grand steamer à fond plat ralentir sa marche pour éviter de passer sur un homme à cheval qui tentait de traverser à gué le milieu du courant. Un autre jour, un incident non moins caractéristique eut lieu : Un passager cosaque désirait s'arrêter à un endroit où il n'y avait pas de débarcadère et, apprenant qu'on ne pouvait le mettre à terre d'aucune façon, il sauta froidement par dessus bord et gagna à pied le rivage. Cette méthode simple de débarquer ne peut pas,

bien entendu, être recommandée à ceux qui ne possèdent aucune connaissance spéciale concernant la position exacte des bancs de sable et des endroits où le fleuve est profond.

Ce sont de bons et serviables compagnons, ces Cosaques qui arrachent à force de bras le steamer hors des bancs de sable, et ils méritent bien un passage gratuit. Eux et leurs compagnons plus riches, qui peuvent payer leur billet, sont d'agréables, d'intéressants compagnons de voyage. Beaucoup d'entre eux peuvent raconter, d'après leur propre expérience, en style simple, naturel, d'émouvants épisodes de combats d'avant-poste; et quelques-uns des plus âgés peuvent y ajouter de curieux incidents inédits de la guerre de Crimée. S'il arrive qu'ils soient d'humeur très-communicative, ils peuvent divulguer quelques secrets concernant leur simple et primitif système d'intendance, duquel j'aurai occasion de parler par la suite. Qu'ils soient ou non en veine de confidences, le voyageur qui connaît la langue emploiera son temps plus profitablement et plus agréablement en babillant avec eux, qu'en contemplant nonchalamment le pays dénué d'intérêt à travers lequel il passe. Malheureusement ces steamers du Don transportent un grand nombre de passagers gratuits d'une autre espèce, de la présence desquels on ne peut que se plaindre et qui ne se tiennent pas seulement sur le pont, mais se frayent sans cérémonie un chemin dans la cabine et empêchent les voyageurs à peau mince de dormir. Je connais trop peu l'histoire naturelle pour décider si ces parasites agiles et altérés de sang sont de la même espèce que ceux qui, en Angleterre, aident d'une façon officieuse les commissions sanitaires en punissant le défaut de propreté; mais je puis dire que leur fonction dans le système des êtres créés est essentiellement la même, et qu'ils la remplissent avec un zèle et une énergie au-dessus de tout éloge. Possédant, pour ma part, une heureuse immunité qui

m'épargna leurs attentions indélicates, et étant parfaitement innocent de toute curiosité entomologiste, j'eusse pu, si j'avais été seul, ne point remarquer leur existence ; mais leur présence m'était constamment rappelée par des mortels constitués moins heureusement, et les plaintes des patients reçurent une curieuse confirmation officielle.

En arrivant à la fin du voyage, je demandai la permission de passer la nuit à bord, et je remarquai que le capitaine accéda à ma requête avec une promptitude et une chaleur qui n'étaient pas tout à fait en rapport avec sa façon d'être ordinaire. Le matin suivant le fait me fut expliqué. Quand je commençai de lui exprimer mes remerciements pour m'avoir autorisé à passer la nuit dans une cabine confortable, mon hôte m'interrompit avec un ricanement de bonne humeur, et m'assura qu'au contraire c'était lui qui était mon obligé. « Voyez-vous, me dit-il, prenant un air de fausse gravité, j'ai toujours à bord un nombreux corps de cavalerie légère, et quand je dors seul dans la cabine, il se groupe pour me livrer combat, tandis que, si quelqu'un partage la cabine avec moi, il divise toujours ses forces. Si bien que, voyez-vous, vous avez inconsciemment accompli un acte héroïque et je vous en sais une grande obligation. » Si cela était, comme je le soupçonnai un instant, purement et simplement un moyen ingénieux de dissimuler ses qualités hospitalières, il faut admettre que c'était *ben trovato* : un exemple de politesse raffinée qu'on eût plutôt attendu d'un hidalgo espagnol que du capitaine d'un steamer du Don.

Dans certains steamers sur la mer d'Azof, la tranquillité des cabines où l'on dort est troublée par des intrus encore plus désagréables : je veux parler des rats. Pendant un court voyage que je fis à bord du *Kertch*, ces désagréables visiteurs devinrent si importuns dans les régions basses du navire que les dames obtinrent la permission

de dormir dans le salon situé sur le pont. Après que cet arrangement eut eu lieu, nous autres, passagers mâles, reçûmes l'attention redoublée de nos tourmenteurs. Réveillé de bonne heure, un matin, par la sensation de quelque chose qui trottait sur moi pendant que je gisais dans mon hamac, j'imaginai une façon de me venger. Il me sembla qu'il était possible, au cas d'une autre visite, de pouvoir, en saisissant le moment juste, lancer d'un coup de pied le rat au plafond avec assez de force pour produire une fracture du crâne et une mort instantanée. Bientôt j'eus l'occasion de mettre mon plan à exécution. Un mouvement significatif du petit rideau placé au pied du hamac m'indiqua que l'on était en train de s'en servir comme d'échelle pour l'escalade. Je me tins parfaitement tranquille, tout aussi intéressé dans le *sport* que si j'eusse attendu, carabine en main, une pièce de gros gibier. Comme s'il eût eu connaissance de mon plan et qu'il fût anxieux de jouer convenablement son rôle dans l'expérience, le rat grimpa jusqu'à mon hamac et prit position sur mon pied. A l'instant il fut lancé en l'air : on entendit d'abord un rude coup cogné au plafond, puis un « boum » émoussé sur le parquet. Je n'ai jamais découvert l'étendue précise du mal causé, car la victime avait eu assez de force et de présence d'esprit pour prendre la fuite, et le gentleman logé de l'autre côté de la cabine, qui avait été réveillé par le bruit, protesta, craignant que je ne répétasse l'expérience, par cette raison que, tout résigné qu'il pût être à accepter son compte des intrus, il s'opposait fortement à ce que les autres personnes lançassent à coup de pied leurs rats dans son hamac. Dans de telles occasions, il n'est d'aucune utilité de se plaindre aux autorités. Quand je rencontrai le capitaine sur le pont, je lui racontai ce qui était arrivé, et protestai avec énergie contre les désagréments de ce genre auxquels les passagers étaient exposés. Après m'avoir écouté patiemment, il me répondit d'un ton froid, sans tenir le

moindre compte de mes observations : « Ah ! j'ai fait mieux que cela ce matin ; j'ai laissé mon rat se glisser sous la couverture et alors.... je l'y ai étouffé ».

Les chemins de fer et les steamers, même quand leur fonctionnement laisse beaucoup à désirer, produisent toujours une révolution salutaire dans les arrangements des hôtels, mais cette révolution est nécessairement graduelle. Des hôteliers étrangers doivent immigrer et donner l'exemple ; des bâtisses appropriées doivent être construites ; des domestiques doivent être convenablement dressés au service ; et, par dessus tout, les voyageurs nationaux doivent apprendre les usages de la société civilisée. En Russie, cette révolution est seulement en marche, et cette marche, jusqu'ici, n'est nullement terminée. Les cités où les étrangers affluent le plus — Saint-Petersbourg, Moscou, Odessa, — possèdent déjà des hôtels qui supporteraient la comparaison avec ceux de l'Europe occidentale et quelques-unes des villes de province, les plus importantes, peuvent offrir des logements très-convenables ; mais il y a encore beaucoup à faire avant que l'Européen de l'Ouest puisse visiter la Russie en s'y sentant à l'aise, même sur les principales routes. La propreté, le premier et le plus essentiel élément de confort comme nous comprenons le mot, est chose rare, et souvent on ne peut se la procurer à aucun prix.

Même dans les bons hôtels, quand ils appartiennent au pur type russe, on rencontre certaines particularités qui, bien que ne soulevant par elles-mêmes aucune objection, frappent un voyageur comme singulières. Ainsi, quand vous descendez dans un hôtel semblable, il vous faut examiner un nombre considérable de chambres et vous informer de leur prix respectif. Quand vous aurez jeté votre dévolu sur un appartement convenable, vous ferez bien, si vous désirez pratiquer l'économie, de proposer au propriétaire beaucoup moins qu'il ne vous demande ; et vous éprouverez généralement, si vous avez

le talent de marchander, que les chambres peuvent être louées pour un prix bien inférieur à la somme d'abord stipulée. Vous devez aussi avoir grand soin de ne laisser aucune possibilité de doute quant aux termes du contrat. Peut-être pouvez-vous croire que, de même qu'en prenant un fiacre un cheval est toujours fourni sans stipulation spéciale, de même, en louant une chambre à coucher, le marché comprend un lit et sa garniture? Une telle prétention ne sera pas toujours justifiée : le propriétaire pourra peut-être vous fournir un bois de lit sans vous faire payer davantage; mais, s'il est resté pur de notions étrangères, il ne vous fournira certainement pas spontanément des draps, des oreillers, des couvertures et des serviettes. Au contraire, il sera persuadé que vous portez tous ces objets-là avec vous, et si vous ne le faites pas, vous devrez payer la location de ceux que vous lui emprunterez.

Cette ancienne coutume a produit parmi les Russes une curieuse sorte de préciosité qui nous est étrangère. Ils désapprouvent fortement l'usage de draps, couvertures et serviettes qui sont, dans un certain sens, la propriété du public, tout juste comme nous trouvons de fortes objections à endosser des vêtements qui ont déjà été portés par d'autres personnes; et ce sentiment peut se développer chez les gens qui ne sont pas Russes de naissance. Pour ma part, j'avoue avoir été conscient d'une certaine impression désagréable en retournant, sous ce rapport, aux usages de l'Europe soi-disant civilisée. Évidemment, la préciosité n'est pas une qualité innée, mais le résultat des conditions auxquelles nous avons été accoutumés, et comme telle, elle peut aisément prendre des formes très-curieuses. L'inconvénient de porter avec soi les articles essentiels à la garniture d'un lit n'est pas du tout si grand qu'on pourrait, au premier abord, le supposer. Les chambres à coucher, en Russie, sont toujours chauffées pendant la saison froide, si bien qu'une

légère couverture de voyage est tout à fait suffisante, pendant que les draps, taies d'oreiller et serviettes ne tiennent que très-peu de place dans un porte-manteau. L'objet le plus encombrant est l'oreiller (car les coussins à air, ayant toujours une odeur désagréable, ne sont pas très-appropriés à cet usage); mais les Russes sont accoutumés à cet embarras.

Au temps jadis, — comme au temps présent dans les pays où il n'y a encore ni chemins de fer, ni routes macadamisées, — les gens voyageaient en charrettes ou en voitures non suspendues, et dans ces instruments de torture, une énorme pile de coussins et d'oreillers est nécessaire pour éviter les contusions et les dislocations. Sur les chemins de fer, — excepté peut-être sur l'infâme ligne qui réunit le Volga au Don, — les cahots et la trépidation ne sont pas assez terribles pour nécessiter un tel antidote; mais même dans la non-conservatrice Russie, les coutumes survivent aux conditions qui les ont créées, et, à chaque station de chemin de fer, vous pouvez voir des hommes et des femmes « trimballant » avec eux leurs oreillers, comme nous des couvertures et des cartons à chapeau. Un marchand russe de pure race, qui aime ses aises et respecte la tradition, peut voyager sans porte-manteau; mais il considère son oreiller comme un article de voyage indispensable.

Revenons à l'hôtel. Quand vous aurez complété les négociations avec le propriétaire, vous remarquerez que, si vous n'avez pas amené de domestique avec vous, le garçon se préparera à remplir les fonctions de valet de chambre. Ne soyez pas surpris de son côté officieux, qui semble fondé sur la présomption que vous êtes aux trois quarts paralysé. Autrefois, tout Russe bien né était toujours suivi d'un valet attendant ses ordres, et n'eût jamais songé à faire lui-même quoi que ce soit pouvant, d'une façon ou d'une autre, être fait pour lui. Vous remarquerez aussi qu'il n'y a aucune sonnette dans la chambre, aucun

moyen mécanique de communiquer avec le monde du rez-de-chaussée. Cela, encore une fois, parce que le serviteur est toujours supposé se trouver à portée de votre appel, et qu'il est bien plus aisé d'élever la voix, même de crier à pleins poumons, que de se lever et tirer la sonnette. Dans le bon vieux temps, cela semblait absolument naturel. Le Russe bien né possédait ordinairement une surabondance de serfs domestiques, et il n'y avait aucune raison pour qu'un ou deux d'entre eux n'accompagnassent point leur maître quand Son Honneur entreprenait un voyage. Une personne de plus dans la *tarantasse* n'accroissait pas la dépense, et diminuait considérablement les petits inconvénients inévitables qui se produisent en route. Mais les temps ont changé. Il y a quinze ans, les serfs domestiques ont été émancipés par ukase impérial. Les domestiques libres demandent des gages; et, sur les chemins de fer ou les steamers, un billet d'une personne ne comprend pas de serviteur. La présente génération doit en conséquence évoluer à travers la vie escortée d'un nombre plus modeste de valets, et apprendre à faire elle-même, de ses dix doigts, bien des choses qu'accomplissait jadis le travail serf. Pourtant, encore aujourd'hui, on ne peut espérer qu'un gentilhomme élevé dans d'autres conditions s'habille, par exemple, sans assistance, et, en conséquence, le garçon reste dans votre chambre pour agir comme valet. Peut-être aussi, de bonne heure le matin, apprendrez-vous d'une façon peu agréable que d'autres parties du vieux système n'ont pas encore disparu. Vous pouvez, par exemple, entendre résonner le long des corridors un ordre pareil à celui-ci : « *Petrusha! Petrusha! Stakan vody!!!* » (Petit Pierre! petit Pierre, un verre d'eau) crié à pleine gorge d'une voix de stentor qui réveillerait en sursaut les Sept Dormants.

Quand les opérations de toilette sont terminées et que vous demandez du thé, — on demande toujours du thé en Russie, — on s'informera si vous avez votre thé et

votre sucre avec vous. Si vous êtes un voyageur expérimenté, vous répondrez affirmativement, car le bon thé peut s'acheter seulement dans quelques magasins bien connus, et l'on n'en trouve jamais de bon dans les hôtels. Une urne à thé énorme et fumante appelée un *samovar*, — étymologie : *qui bout par soi-même*, — vous sera apportée et vous ferez votre thé suivant votre goût particulier. Le gobelet, vous savez cela, doit vous servir de tasse, et quand il est plein, vous pouvez avantageusement l'employer pour vous cautériser le bout des doigts. S'il arrivait que vous eussiez quoi que ce soit de mangeable ou de buvable dans votre panier de voyage, vous n'avez pas besoin d'hésiter pour l'en sortir tout de suite, car le garçon ne se sentira pas du tout choqué ou étonné en vous voyant ne rien faire « pour le bien de la maison ». Les vingt ou vingt-cinq *kopecks* que vous payez pour le *samovar* — théière, gobelet, soucoupe, cuiller et bassin à laver compris sous le terme générique de *pribor*, — vous affranchissent de tout débouchage de bouteilles et autres impôts.

Ce reste des anciennes coutumes et autres analogues disparaissent rapidement à l'heure qu'il est et seront sans doute, dans peu d'années, des choses du passé, — choses dont on ira chercher la trace dans les coins de pays éloignés des routes, et que l'on consignera dans une archéologie sociale, — mais on peut encore les rencontrer aujourd'hui dans les meilleurs hôtels de villes dont le nom n'est point inconnu en Europe occidentale.

Beaucoup de ces vieux usages, et spécialement l'ancienne façon de voyager, peuvent encore être étudiés dans toute leur pureté primitive à travers une grande partie de la contrée. Bien que la construction des chemins de fer ait été menée avec une grande activité pendant les vingt dernières années, le « cheval de feu » n'a pas encore traversé l'Oural, et dans ce qui peut être appelé le pays cis-ouralien, il y a encore de vas-

tes contrées, — quelques-unes d'entre elles plus grandes que le Royaume-Uni, — où les anciennes solitudes n'ont jamais été troublées par le si terriblement aigu de la locomotive, où les routes sont demeurées dans leur condition primitive. Même dans la région centrale, on peut encore voyager pendant des centaines de kilomètres sans même rencontrer quoi que ce soit qui rappelle le nom de Mac Adam.

S'il faut en croire la rumeur populaire, il y a quelque part dans le pays montagneux d'Ecosse, à côté d'une barrière de péage, une grande pierre portant l'inscription suivante en vers grotesques :

Si vous aviez vu cette route avant qu'elle fût faite,
Vous lèveriez les mains au ciel et béniriez le général Wade.

N'importe quel Anglais instruit, en lisant cette étrange assertion, vous fera remarquer aussitôt que l'expression : « Voir une route avant qu'elle soit faite » est une contradiction logique d'origine probablement celtique ; mais j'ai souvent pensé, pendant mes excursions en Russie, que cette façon de dire, bien que ne pouvant se justifier logiquement, pourrait, pour l'usage ordinaire, être légalisée par un *Permissive Bill*. La vérité est que, comme dirait un Français, « il y a routes et routes » : routes faites et routes non faites, routes artificielles et routes naturelles. En Russie, les routes sont presque toutes de l'espèce non faite, naturelle, et d'une nature si conservatrice qu'elles ont aujourd'hui précisément le même aspect qu'elles avaient il y a maints siècles. Elles ont ainsi, pour les esprits imaginatifs, ce qu'on appelle : « le charme des associations historiques ». Le seul changement appréciable qui s'y soit produit pendant une série de générations, consiste en ce que les ornières changent de place. Quand lesdites ornières deviennent si profondes que les roues de devant des charrettes ne

peuvent plus s'y engager sans risquer d'y disparaître, il devient nécessaire de commencer à en ouvrir une nouvelle paire à droite ou à gauche, et, comme les routes sont généralement d'une largeur gigantesque, il n'y a aucune difficulté à trouver de la place pour l'opération. Comment les anciennes ornières se remplissent, je ne saurais l'expliquer ; mais comme je n'ai jamais vu nulle part dans le pays aucun être humain occupé à réparer les routes, j'affirme que la bienfaisante Nature doit accomplir cette tâche de façon ou d'autre sans le secours des hommes, soit au moyen de dépôts d'alluvion, soit par quelque autre action cosmique connue seulement des géographes s'occupant des forces naturelles.

Sur les routes on rencontre, à l'occasion, des ponts ; et là encore, j'ai découvert en Russie une clé aux mystères de la phraséologie celto-irlandaise. Il y a quelques années, un enfant de la verte Erin déclara à la Chambre des Communes que l'Église établie était « le pont qui *séparait* les deux grandes fractions du peuple irlandais ». Comme les ponts, d'habitude, réunissent au lieu de séparer, la métaphore fut accueillie par des éclats de rire. Si les honorables membres qui se joignirent à ce joyeux applaudissement avaient beaucoup voyagé en Russie, ils eussent modéré leur gaité ; car, dans ce pays, il arrive que les ponts forment plutôt barrière que chaînon, et l'action de passer une rivière sur un pont est souvent ce que la phrase populaire appelle « tenter la Providence ». Le conducteur prudent préférera généralement prendre à travers la rivière, s'il existe un gué à une distance raisonnable, bien que lui et son chargement humain puissent être obligés, afin d'éviter de se mouiller les pieds, de prendre des postures dénuées de toute dignité et qui fourniraient d'admirables motifs à un caricaturiste. Mais ce petit ennui, même quand le bagage serait « trempé » au cours du passage à gué, n'est rien comparé au danger de traver-

ser le pont. Comme je n'éprouve aucun désir de torturer sans nécessité la sensibilité du lecteur, je m'abstiendrai de toute description de vilains accidents finissant en meurtrissures et bris de membres, et je dirai simplement en deux mots comment un passage couronné de succès s'effectue.

Quand il est possible de s'approcher du pont sans enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue, il est préférable d'éviter tous risques en le traversant à pied, et d'attendre le véhicule sur l'autre rive ; si cela est impossible, une première exploration est nécessaire. A votre demande : « Le pont est-il sûr ? » votre *yemstchik* (postillon) répondra certainement : *nitchevo* ! mot qui, suivant les dictionnaires, signifie « rien », mais qui prend, dans la bouche des paysans russes, une grande variété d'acceptions, comme je le montrerai par la suite. Dans le cas présent, il peut être grossièrement traduit par : « Il n'y a aucun danger ». *Nitchevo, Barin, proyédem*. « Il n'y a aucun risque, Monsieur, nous le passerons », répète-t-il. Vous pouvez lui signaler l'apparence généralement pourrie de la structure, et en particulier de grands trous suffisants pour engloutir la moitié d'un cheval de poste. *Ne bos ! Bog pomozhet* (N'ayez crainte, Dieu nous aidera) répond froidement votre flegmatique automédon. Vous pouvez exprimer le doute que, dans ce siècle irrégulier, la Providence intervienne spécialement à votre bénéfice ; mais votre *yemstchik*, qui a plus de foi ou de fatalisme, vous laisse peu de temps pour résoudre le problème. Faisant à la hâte le signe de la croix, il rassemble ses rênes, agite son petit fouet, et, criant de toutes ses forces, excite son attelage. D'abord il y a une courte descente ; puis les chevaux plongent hardiment, avec une énergie sauvage, dans une zone de boue épaisse ; ensuite vient un affreux cahot quand le véhicule arrive par saccades sur la première planche ; alors celles placées en travers, qui sont très-imparfaitement assemblées et tiennent peu

en place, rendent un son de crécelle, un grondement de mauvais augure pendant que les expérimentés et sagaces animaux cherchent leur chemin prudemment et gentiment parmi les trous dangereux et les crevasses ; enfin, vous plongez avec un horrible cahot dans une seconde zone de boue, et finalement vous regagnez la terre ferme, conscient de cette agréable sensation qu'éprouve un jeune officier après sa première charge de cavalerie dans une vraie bataille.

Bien entendu, ici comme ailleurs, l'habitude engendre l'indifférence. Quand vous avez traversé avec succès, sans accident sérieux, quelques centaines de ponts de cette espèce, vous en arrivez à être aussi froid et aussi fataliste que votre *yemstchik*.

Le lecteur qui a ouï parler des gigantesques réformes récemment effectuées en Russie, peut naturellement être étonné d'apprendre que les routes y sont encore dans une si disgracieuse condition. Mais pour cela, comme pour toute autre chose en ce monde, il y a une bonne et suffisante raison. La contrée est encore, comparative-ment parlant, maigrement peuplée, et en maintes régions il est difficile, ou même pratiquement impossible, de se procurer en suffisante quantité de la pierre d'aucune espèce et spécialement la pierre dure convenable pour *ferrer* les routes. En outre, quand celles-ci sont faites, la rigueur du climat rend difficile leur bon entretien.

Quand on entreprend un long voyage à travers une région dans laquelle il n'existe pas de chemins de fer, il y a plusieurs façons de l'effectuer. Jadis, quand le temps avait moins de valeur qu'aujourd'hui, maints propriétaires terriens voyageaient à l'aide de leurs propres chevaux et transportaient avec eux, dans un ou plusieurs véhicules ayant la capacité et l'aspect de voitures de déménagement, tout ce qui était requis par le degré de civilisation qu'ils avaient atteint, et leurs besoins, sous ce

rapport, étaient souvent considérables. Le grand seigneur, par exemple, qui passait la majeure partie de son existence à la cour, au milieu du luxe de la société raffinée, prenait naturellement avec lui tous les éléments transportables de cette civilisation. Son bagage comprenait, en conséquence, des lits et leur garniture, du linge de table, de la vaisselle plate, une batterie de cuisine et un cuisinier français. Les piqueurs et une partie de l'intendance étaient toujours dépêchés en avant, de façon que Son Excellence trouvât, à chaque halte, toutes choses préparées pour son arrivée. Le pauvre propriétaire de quelques douzaines de serfs se passait, bien entendu, du chapitre compliqué de l'intendance, et se contentait du mince bagage et des provisions modestes qui pouvaient être logés dans les trous et recoins d'une simple *tarantasse*.

Il est peut-être bon d'expliquer ici, entre parenthèses, ce que c'est qu'une *tarantasse*, car j'aurai souvent occasion d'employer ce mot. Elle peut être brièvement définie : un phaéton sans ressorts. La fonction des ressorts est imparfaitement remplie par deux barres de bois parallèles, placées longitudinalement, et sur lesquelles est fixé le corps du véhicule. Elle est communément attelée de trois chevaux : un vigoureux et rapide trotteur dans les brancards, flanqué de chaque côté d'un cheval plus léger, attaché de moins près, qui garde tout le temps le galop. Les extrémités des brancards sont réunies par la *duga*, qui ressemble à un gigantesque fer à cheval mal formé s'élevant au-dessus du collier du trotteur. Au sommet de la *duga* passe la rêne principale et au-dessous pend une grosse clochette, — dans les provinces du sud j'en ai trouvé deux, quelquefois même trois, — qui peut souvent s'entendre distinctement à plus d'un kilomètre. L'usage de la clochette est expliqué de diverses façons. Les uns disent que c'est afin d'effrayer les loups, et d'autres que c'est

pour éviter les collisions dans les étroits sentiers des forêts. Mais aucune de ces explications n'est entièrement satisfaisante. Les clochettes sont employées principalement en été, quand il n'y a aucun danger d'être attaqué par les loups; et leur nombre est plus grand dans le sud, où il n'y a pas de forêts. Peut-être l'intention première fut-elle (j'avance cette suggestion au profit d'une certaine école d'archéologues) d'effrayer et mettre en fuite les mauvais esprits; et l'usage s'en est continué à la fois par un sentiment conservateur irréfléchi et pour diminuer les chances de collision. Comme les routes sont molles, qu'y passer ne produit aucun bruit, et que les conducteurs ne sont pas toujours vigilants, les dangers de collision sont considérablement diminués par la perpétuelle sonnerie des clochettes. En somme, la *tarantasse* est tout à fait bien adaptée aux conditions dans lesquelles elle s'emploie. Par la curieuse façon dont les chevaux sont harnachés, elle rappelle le chariot de guerre des anciens temps. Le cheval de brancard est contraint par la principale rêne de tenir la tête haute et de regarder droit devant lui, — bien que le mouvement de ses oreilles démontre clairement qu'il aimerait beaucoup mieux les placer quelque part à l'abri du battant de la clochette, — mais les chevaux de côté galopent franchement, tournant la tête en dehors à la manière classique.

Je crois que cette attitude n'est point déterminée, chez ces animaux, par une sympathie quelconque pour l'enseignement de la haute-école et des cirques, mais plutôt par le désir d'avoir toujours l'œil sur leur conducteur. Chaque mouvement de sa main droite est attentivement épié par eux, et sitôt qu'ils y découvrent quelque symptôme indiquant l'intention d'employer le fouet, ils témoignent immédiatement l'envie de presser le pas.

Maintenant que le lecteur doit avoir acquis quelque

idée de ce qu'est une *tarantasse*, nous pouvons revenir aux façons de voyager à travers les régions qui ne sont pas encore pourvues de chemins de fer.

Quelque endurants et doués d'une longue haleine que puissent être les chevaux, il faut leur permettre quelquefois, au cours d'une longue traite, de manger et de se reposer. Voyager avec ses propres chevaux est donc, nécessairement, une opération lente, un procédé déjà suranné. Les gens qui évaluent leur temps préfèrent avoir recours à l'organisation des postes impériales. Sur toutes les principales lignes de communication, il existe des stations de poste régulières, espacées de trois à six lieues, où un certain nombre de chevaux et de véhicules sont tenus à la disposition des voyageurs. Pour pouvoir jouir des privilèges de cet arrangement, on doit s'adresser aux autorités spéciales pour un *Podorozhnaya*, grande feuille de papier timbrée de l'aigle impériale et portant le nom de celui qui la reçoit, la destination, et le nombre de chevaux qui doit être fourni. En retour de cette pièce, une petite somme est exigée pour d'imaginaires réparations des routes; le reste est payé, au fur et à mesure, aux stations respectives. Armé de ce papier, vous allez à la station de poste et vous demandez le nombre de chevaux indiqué. Trois est le chiffre ordinaire; mais si vous avez peu de bagages et que vous ne soyez pas soucieux des apparences, vous pouvez modestement vous contenter d'une paire. Le véhicule est une sorte de *tarantasse*, mais non pas celle que je viens de vous décrire. Les traits essentiels dans les deux sont les mêmes, mais celles que fournit le gouvernement impérial ressemblent à un énorme berceau monté sur roues plutôt qu'à un phaéton. Une poignée de foin répandue sur le fond de la caisse est supposée jouer le rôle de coussins. Vous devez vous asseoir sous la capote et étendre vos jambes de façon à ce que les pieds gisent sous le siège du conducteur; mais vous

ferez bien, à moins que la pluie ne vienne à tomber par torrents, de baisser la capote et de voyager sans en faire usage. Quand on s'en sert, elle restreint péniblement la petite liberté de mouvements dont vous jouissez, et si vous êtes lancé en l'air par quelque obstruction sur la route, elle est susceptible d'arrêter votre ascension en vous donnant un coup violent sur le sommet de la tête.

Il faut espérer que vous n'êtes aucunement pressé de partir ; autrement votre patience pourrait être cruellement mise à l'épreuve. Les chevaux, quand à la fin on les produit, peuvent vous sembler les plus misérables « rosses » que votre mauvaise fortune vous ait jamais donné de contempler ; mais il vaut mieux que vous reteniez l'expression de vos sentiments, car, si vous formulez un jugement violent et dénué de flatterie, il peut arriver que vous vous rendiez coupable d'une vilaine calomnie. J'ai vu maints attelages composés d'animaux qu'un marchand des quatre saisons de Londres eût traités avec mépris, et chez lesquels il était à peine possible de retrouver la forme chevaline, faire leur devoir d'une façon excessivement honorable, courir au taux de quatre à quatre lieues et demie à l'heure, sans aucun autre excitant plus énergique que la voix du *yemstchik*. En vérité, les capacités de ces quadrupèdes maigres, se dandinant tête basse, l'air gauche et maladroit, sont souvent étonnantes quand ils sont sous la direction d'un postillon russe qui sait comment les conduire. Bien que cet homme soit ordinairement muni d'un petit fouet inoffensif, il s'en sert rarement, excepté pour l'agiter horizontalement en l'air. Ses excitations sont tout orales. Il parle à ses bêtes comme à des animaux de sa propre espèce, tantôt les encourageant par de tendres et caressantes épithètes, tantôt leur lançant des expressions de mépris indigné. A certains moments, ce sont ses « petites colombes » ; un instant après, ils se transforment en « chiens maudits ». Jusqu'à quel point comprennent-ils, apprécient-ils ce

curieux mélange de caressante cajolerie et d'injures méprisantes, il est difficile de le dire ; mais il n'est pas douteux que tout cela exerce sur eux une étrange et puissante influence.

Quiconque entreprend un pareil voyage doit posséder une charpente bien bâtie, musculeuse, et de bons tendons bien solides, capables de supporter une quantité illimitée de cahots et de secousses ; en même temps, il doit être endurci à toutes les tribulations et manques de confort attachés à ce qui est vaguement appelé *roughing it*. S'il désire dormir dans une station de poste, il ne trouvera rien de plus doux qu'un banc de bois, à moins qu'il ne puisse persuader au maître de poste d'étendre pour lui sur le plancher une botte de foin, ce qui est peut-être plus mollet, mais en définitive plus désagréable que la planche de sapin. Quelquefois il n'aura pas même le banc de bois, car, dans les stations de poste ordinaires, il n'y a qu'une pièce pour les voyageurs, et les deux bancs qui la garnissent — il y en a rarement davantage, — peuvent être déjà occupés. Quand il parvient à obtenir un banc et réussit à s'endormir, il ne doit point être étonné d'être réveillé une ou deux fois pendant la nuit par des gens qui usent de l'appartement comme d'une salle d'attente pendant qu'on change les chevaux de poste. Ces passants peuvent même se faire apporter un *samovar*, prendre le thé, babiller, rire, fumer, se rendre désagréables de toutes les façons, sans nullement se préoccuper des gens qui dorment. Puis il y a là d'autres intrus, dont j'ai déjà parlé en décrivant les steamers sur le Don. Je dois m'excuser près du lecteur pour revenir sur ce sujet désagréable. Au point de vue esthétique, c'est une maladresse ; mais je n'ai point le choix. Mon but est de décrire un voyage en Russie tel qu'il est, et toute description qui ne donnerait pas une due prééminence à ce genre spécial d'ennui serait aussi incomplète qu'un récit d'ascension dans les Alpes ne

faisant aucune mention des glaciers. Je m'abstendrai, néanmoins, de tout détail, et me bornerai à une simple suggestion dans l'intérêt des voyageurs futurs. Comme vous aurez fort à faire pour votre légitime défense, apprenez à distinguer entre les belligérants et les neutres, et suivez ce principe simple de la loi internationale : que les neutres ne doivent point être molestés. Ils peuvent être très-laid, ces neutres, mais la laideur ne justifie pas l'assassinat. Si, par exemple, il vous arrive, en vous éveillant, d'apercevoir quelques petites bêtes noires ou brunes courant sur votre oreiller, contenez votre main avide de carnage. En les tuant, vous commettriez un meurtre inutile ; car, bien qu'elles puissent venir folâtrer autour de vous, elles ne vous causeront aucun mal corporel.

Les meilleurs logis que l'on peut trouver dans quelques-unes des petites villes de province sont bien pires que les stations de poste ordinaires. Décrire la saleté et le manque de confort de quelques chambres dans lesquelles il m'a fallu passer la nuit demanderait une plume bien plus puissante que la mienne ; et même un écrivain de grand talent, en entrant dans ce sujet, invoquerait spécialement l'assistance de la muse de l'école naturaliste.

Une autre chose nécessaire pour un voyage dans les districts non fréquentés est la connaissance de la langue. On suppose ordinairement que, si l'on est familier avec le français et l'allemand, on peut voyager partout en Russie. Cela est vrai des grandes villes et des lignes principales de communication ; mais, partout ailleurs, c'est une illusion. Les Russes n'ont point, pas plus que les Européens occidentaux, reçu de la nature le don des langues. Ceux qui ont reçu une bonne éducation parlent souvent couramment une ou deux langues étrangères ; mais les paysans n'en connaissent aucune autre que la leur, et c'est avec les paysans que l'on se trouve en

contact. Converser franchement avec les paysans exige une familiarité très-grande avec la langue, beaucoup plus qu'il n'en faut pour seulement lire un livre. Bien qu'il n'y ait que peu de dialectes et que toutes les classes du peuple emploient les mêmes mots, — excepté ceux d'origine étrangère qui sont usités seulement par les nobles, — le paysan parle toujours d'une façon plus laconique, plus idiomatique, que l'homme instruit.

Dans les mois d'hiver, voyager est, sous quelques rapports, chose plus agréable qu'en été, car la neige et la gelée sont de grands macadamiseurs. Si la neige tombe en saison, on trouve en Russie, pendant quelque temps, les routes les plus délicieuses qui puissent être imaginées. Point de cahots, aucune secousse, mais une douce et glissante motion pareille à celle d'un bateau sur l'eau calme, et les chevaux galopent comme s'ils étaient totalement inconscients du traîneau qu'ils ont derrière eux. Malheureusement cet agréable état de choses ne dure pas longtemps. La route se coupe bientôt, et de profonds sillons, des guérets transversaux se forment. Comment ces guérets naissent et se développent, je n'ai pu me l'expliquer clairement, bien que j'aie souvent entendu parler du phénomène par des gens qui s'imaginaient le comprendre. Quels que puissent être leurs causes et leur mode de formation, il est certain que ces petites collines et vallées se forment, et le traîneau, quand il oscille en passant au dessus d'elles, monte et descend, pareil à une barque sur une mer moutonneuse, avec cette différence importante que la barque retombe dans un liquide qui cède, tandis que le traîneau rebondit sur une substance solide, dénuée d'élasticité, incapable de céder. Les secousses et les cahots qui en résultent peuvent aisément s'imaginer.

Il y a d'autres ennuis attachés à ces voyages d'hiver. Tant que l'air est parfaitement tranquille, le froid peut être très-intense sans être désagréable; mais si le vent

souffle fort et debout, que le thermomètre se maintienne à beaucoup de degrés au-dessous de zéro, conduire un traîneau ouvert est une corvée très-désagréable, et les nez peuvent être gelés sans que leurs propriétaires s'aperçoivent du fait assez à temps pour prendre des mesures préventives. Alors, direz-vous, pourquoi en de telles occasions ne pas prendre des traîneaux couverts? Par cette simple raison qu'il est souvent impossible d'en trouver; et, si l'on pouvait s'en procurer, il serait bon d'éviter de s'en servir, car ils sont aptes à produire une sensation pareille au mal de mer. D'ailleurs, quand le traîneau verse, il est plus agréable d'être lancé sur la neige propre et rafraîchissante que d'être ignominieusement enseveli sous un tas de bagages variés.

La chose la plus nécessaire pour voyager en hiver dans ces régions glacées est une abondante provision de chaudes fourrures. Un Anglais est très-disposé à être imprudent sous ce rapport, à se fier trop à son pouvoir naturel de résister au froid. Dans une certaine mesure, cette confiance est justifiée, car il se sent souvent tout à fait à son aise dans un pardessus ordinaire, quand ses amis russes considèrent comme nécessaire de s'envelopper dans des fourrures de la plus chaude espèce; mais cela peut être poussé trop loin, auquel cas une sévère punition suivra certainement, comme je l'ai appris une fois par expérience. Je puis relater l'incident comme avis aux autres voyageurs.

Un jour, dans l'hiver 1870-71, je partis de Novgorod avec l'intention de visiter quelques amis dans une caserne de cavalerie située à environ trois lieues de la ville. Comme le soleil brillait de tout son éclat et que la distance à parcourir était courte, je pensai qu'une fourrure légère et un *bashlyk* (capuchon de drap qui protège les oreilles) seraient bien suffisants pour me préserver du froid, et je dédaignai follement les avertissements

d'un ami russe qui vint me rendre visite comme j'étais sur le point de partir. Notre route s'étendait le long de la rivière; un fort vent du nord nous soufflait en plein dans la figure. Le vent du nord, l'hiver, est toujours et partout un désagréable ennemi à qui faire face; que le lecteur essaie d'imaginer ce que c'est quand le thermomètre Fahrenheit est à 30° au-dessous de zéro, ou plutôt qu'il s'abstienne d'une pareille tentative, car la sensation produite ne peut être imaginée par ceux qui ne l'ont pas ressentie. J'aurais dû tourner le dos au vent tout au moins dès qu'une sensation de langueur me prévint que la circulation était sérieusement arrêtée; mais je ne voulus point confesser mon imprudence à l'ami qui m'accompagnait. Quand nous eûmes parcouru en traîneau environ les trois quarts du chemin, nous croisâmes une paysanne qui gesticula vivement et nous cria quelque chose comme nous passions. Je n'entendis point ce qu'elle disait; mais mon ami se tourna vers moi et me dit d'un ton très-alarmé, — nous parlions allemand, — *Mein Gott! Ihre Nase ist abgefrohren!* (Mon Dieu! votre nez est gelé). Or le mot *ab-gefrohren*, comme le lecteur le comprendra, semblait indiquer que mon nez était non-seulement gelé, mais détaché de mon visage, auquel, alarmé, je portai la main pour découvrir si je n'avais pas, par inadvertance, perdu tout ou partie du membre auquel on faisait allusion. Loin d'être perdu ou d'avoir diminué de volume, il était beaucoup plus gros que d'habitude, et en même temps aussi dur, aussi insensible, qu'un morceau de bois.

— Vous pouvez encore le sauver, dit mon compagnon, si vous sautez à terre à l'instant et le frottez vigoureusement avec de la neige.

Je sautai, mais j'étais trop faible pour faire vigoureusement quoi que ce soit. Mon manteau de fourrure s'ouvrit, le froid sembla m'empoigner dans la région du cœur et je tombai insensible. Combien de temps restai-je incon-

scient, je l'ignore. Quand je revins à moi, j'étais dans une chambre inconnue, entouré d'officiers de dragons en uniforme, et les premiers mots que j'entendis furent : « Il est hors de danger maintenant, mais il aura une fièvre ».

Ces paroles étaient prononcées, comme je l'appris ensuite, par un chirurgien très-compétent ; mais la prophétie ne se réalisa point. La fièvre promise ne vint jamais. Les seules conséquences mauvaises furent que, pendant quelques jours, ma main droite resta roide et que, durant environ une quinzaine, j'eus à dérober mon nez aux regards du public.

Si ce petit incident m'autorise à tirer une conclusion générale, je puis dire que l'exposition à un froid extrême est une forme de mort à peu près sans douleur ; mais que la façon dont on vous ressuscite est en vérité très-pénible, — si pénible que le patient peut être excusé s'il regrette que des gens officieux aient empêché que l'insensibilité temporaire devînt « le somme qui ne connaît point de réveil ».

Entre les règnes alternés de l'hiver et de l'été, il y a toujours un court interrègne pendant lequel voyager sur les routes, en Russie, est chose à peu près impossible. Malheur au mortel maudit du sort qui doit faire un long voyage sur ces routes immédiatement après que les neiges d'hiver ont fondu, ou, épreuve pire encore, au commencement de l'hiver, quand la boue de l'automne a été pétrifiée par la gelée et n'a point encore été nivelée par la neige !

En toute saison, la monotonie d'un voyage sera certainement rompue par de petits épisodes imprévus, d'une nature plus ou moins désagréable. Un essieu se brise, une roue se détache, ou bien il est difficile de se procurer des chevaux. Comme exemple des épisodes plus graves qui peuvent se produire, je ferai ici une citation de mon agenda.

« De bonne heure, le matin, nous arrivâmes à Maikop, petite ville commandant l'entrée de l'une des vallées qui s'étendent vers la chaîne principale du Caucase. En descendant à la station de poste, nous ordonnâmes de suite qu'on amenât des chevaux pour le prochain relais, et nous reçûmes cette réponse laconique : Il n'y a point de chevaux.

— Et quand y en aura-t-il ?

— Demain.

« Nous prîmes cette dernière réplique pour une exagération folâtre, et nous demandâmes le livre sur lequel, d'après la loi, le départ des chevaux est dûment inscrit, moyennant quoi il est facile de se rendre compte du moment où le prochain attelage sera prêt à partir. Un calcul rapide nous prouva que nous devions avoir des chevaux vers quatre heures de l'après-midi; nous exhibâmes au maître de poste divers documents signés par le ministre de l'intérieur et autres personnages influents, et lui conseillâmes d'éviter toute contravention aux règles de la poste.

« Ces documents, qui prouvaient que nous jouissions de la protection spéciale des autorités, nous avaient généralement été d'un grand service dans nos pourparlers avec les maîtres de poste coquins; mais celui-là n'était point de l'espèce ordinaire. C'était un Cosaque de proportions herculéennes, avec une grosse tête en forme de boulet de canon, des cheveux hérissés coupés court, des sourcils en broussailles, une énorme moustache pendante, un air provocateur, et une expression particulière dans la contenance qui indiquait clairement « une vilaine pratique ». Bien qu'il fût encore de bonne heure, il avait déjà absorbé, évidemment, une quantité considérable d'alcool, et l'ensemble de sa façon d'être montrait clairement qu'il n'était pas de ceux qui sont « plaisants dans leur liqueur ».

« Après avoir jeté un coup d'œil arrogant sur les pièces,

comme pour donner à entendre qu'il pourrait les lire si bon lui semblait, il les jeta sur la table et, enfonçant ses gigantesques « pattes » dans les larges poches de ses culottes, nous dit lentement et d'un ton décisif, plus grave qu'une voix de basse profonde : « Vous aurez des chevaux demain matin ».

« Mon compagnon de voyage était un gentilhomme russe d'un tempérament nerveux, excitable, et qui pouvait manier avec une grande dextérité ce vocabulaire de réprimandes dans lequel sa langue natale est particulièrement riche ; notre tourmenteur était un homme qui eût pu éprouver cruellement la patience d'un philosophe stoïcien. Je laisse à l'imagination du lecteur le soin de se figurer la scène qui, naturellement, s'ensuivit. Bien que mon compagnon se conduisit — employons l'image dont se servent les postillons, — « comme un général », ses paroles n'eurent aucun résultat pratique, et nous décidâmes à la fin de nous contenter de faire une entrée sur le livre des plaintes, et de louer des chevaux ailleurs.

« Nous nous imaginions avoir eu raison de tous les obstacles, et nous étions sur le point de partir, quand nous rencontrâmes des difficultés nouvelles et inattendues. Aussitôt que l'hercule s'aperçut que nous avions obtenu des chevaux sans son assistance, il nous offrit un de ses propres attelages et refusa de nous laisser partir, si nous ne consentions à biffer la plainte que nous avions entrée contre lui sur son livre. Nous refusâmes de ce faire, et la guerre en paroles recommença avec une furie nouvelle. M'apercevant qu'à un moment quelconque les paroles pouvaient être suivies de quelque chose de plus sérieux, je pris mon ami à part et j'essayai de le convaincre que la prudence est le plus bel attribut de la valeur. Je lui représentai qu'un revolver ne doit jamais être employé si ce n'est dans les moments les plus graves et que, dans le cas présent,

une scène de boxe devait être à tout prix évitée. Notre adversaire, dis-je, n'est évidemment pas un pugiliste et ne sait rien de l'art de « frapper droit de l'épaule », — pour cette dernière expression je ne pus trouver d'équivalent en langue russe, et il me fallut suppléer à cette insuffisance par la pantomime, — de façon que, si c'était un homme de proportions ordinaires, quelques tours de boxe fourniraient un agréable amusement; mais, dans les circonstances actuelles, l'un ou l'autre de nous ressemble à David en face de Goliath. Dans une petite chambre comme celle où nous nous trouvions, Goliath pouvait aisément prendre au collet son antagoniste, et alors il se serait produit inévitablement quelque chose qui eût donné lieu à une instruction judiciaire suivie d'un verdict de « décès instantané occasionné par une violente compression ». En outre, notre ennemi avait à sa disposition une légion de postillons et de palefreniers, et pouvait donc nous accabler sous le nombre. Nous étions évidemment le parti le plus faible, et en conséquence il fallait nous montrer respectueux des institutions nationales et « amants » de la loi. D'accord avec ces considérations, nous déterminâmes de nous adresser au chef de la police rurale, qui se trouvait en ce moment dans la ville. Il fut convenu que mon ami monterait la garde près des bagages pendant que j'irais à la recherche de l'officier de police. Comme j'étais sur le point de partir, mon ami me demanda de lui laisser mon revolver. J'objectai à ce faire, car je craignais que, dans sa surexcitation, il n'en fît un usage imprudent; mais il m'assura qu'il éviterait toute querelle jusqu'à mon retour et j'accédai à sa requête. J'eus bientôt raison de le regretter. En revenant de ma course, je trouvai autour de la station de poste une foule épaisse, cohue dont s'élevait un brouhaha indiquant trop clairement que l'action décisive avait lieu, ou avait eu lieu en mon absence.

Craignant le pis, je me précipitai dans la chambre. La fumée et l'odeur de la poudre me montrèrent que l'artillerie avait été employée, mais il y régnait seulement un silence de mort. Quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité fumeuse, j'aperçus un amas confus de mobilier et de bagages sur le plancher ; mais, heureusement, il n'y avait aucune forme humaine parmi ces débris. Dans un coin se tenait Goliath avec deux compagnons à ses côtés, dans l'autre mon ami, désarmé. Evidemment, pour l'instant, il y avait un armistice....

« En quelques minutes toutes les autorités de l'endroit s'étaient rassemblées. La table avait été remise sur ses pieds, une chandelle allumée ; deux Cosaques armés se tenaient en sentinelle à la porte et la première instruction avait commencé. Le chef de la police était assis à la table et écrivait rapidement sur une feuille de papier-ministre. L'investigation montra que deux coups de mon revolver avaient été tirés, et deux balles furent trouvées profondément logées dans le mur. Tous ceux qui avaient été présents à la lutte, et beaucoup d'autres qui n'en savaient rien excepté par ouï dire, furent dûment interrogés ; une grande quantité d'informes récriminations mutuelles fut échangée. Plus d'une fois les mots de mauvais augure : « *pokushénié na ubiistvo* » (tentative de meurtre) furent prononcés, et mon ami fut accusé d'avoir été l'assaillant, malgré ses protestations du contraire. La situation semblait vraiment très-sombre. Nous avions la perspective d'être détenus dans cette misérable bourgade pendant des jours, des semaines, jusqu'à ce que l'insatiable démon des formalités officielles nous eût été pleinement rendu propice. Et alors?... Je n'aimais pas à m'adresser cette question.

« Les choses étant ainsi arrivées à leur plus sombre aspect, prirent soudain une tournure inattendue, et le « *Deus ex machinâ* » apparut précisément au moment opportun, juste comme si nous avions été les

marionnettes d'une nouvelle à sensation. Un bruit de roues et le cliquetis de fers à cheval retentirent soudain, comme c'est d'usage, et, au bout de quelques minutes, un gentleman entra qui se trouva être l'investigateur ordinaire des affaires criminelles : ce qu'on appelle en France un *juge d'instruction*. Il passait par hasard dans le village et s'y arrêtait pour changer de chevaux. Au lieu des quelques minutes de repos sur lesquelles il avait compté, il y trouva une lourde corvée.

« Heureusement pour nous, il fut à la hauteur de sa tâche. Contre l'habitude de la majorité des fonctionnaires russes, il n'était point ami des longues procédures et vint à bout, avec l'aide de quelques cigarettes, de tirer la chose absolument à clair en un temps très-court. Il n'y avait là, expliqua-t-il, aucune tentative de meurtre, rien qui y ressemblât. Mon ami avait été attaqué par le maître de poste et ses deux domestiques, qui n'avaient aucun droit de se trouver dans la pièce destinée aux voyageurs, et il avait fait feu de son revolver pour effrayer ses assaillants et appeler du secours....

— Un Daniel ! oui, un Daniel ! me dis-je en moi-même. — Ma surprise était excitée non pas par le génie que dénotait la décision, — rien de plus là que le simple récit de ce qui s'était passé, — mais par le fait qu'un homme à la fois légiste et fonctionnaire russe eût pu envisager le cas aussi simplement, avec un tel bon sens !

« Avant minuit, nous fûmes une fois de plus des hommes libres, conduisant rapidement notre attelage au clair de lune vers le prochain relais, sous l'escorte d'un Cosaque circassien armé de pied en cap ; mais l'idée que nous aurions pu être détenus pendant des semaines dans ce misérable endroit nous hanta longtemps comme un cauchemar. »

CHAPITRE II

DANS LES FORÊTS DU NORD

Coup d'œil sur la Russie à vol d'oiseau. — Les forêts du nord. — Objet de mon voyage. — Négociations. — La route. — Un village. — Une maison de paysan. — Bains de vapeur. — Coutumes curieuses. — Arrivée.

Il y a plusieurs façons de décrire un pays qu'on a visité. La méthode la plus ordinaire et la plus simple est de donner un récit chronologique du voyage; et c'est peut-être le meilleur moyen quand ledit voyage n'a pas duré plus de quelques semaines. Mais on ne peut procéder ainsi s'il s'agit d'un séjour de plusieurs années. En l'adoptant, j'eusse bientôt lassé la patience du lecteur. Je l'aurais emmené dans un village isolé, et nous aurions attendu là, ensemble, que j'eusse appris à bien parler la langue. Puis il aurait eu à m'accompagner dans une ville de province, et à passer des mois dans un bureau d'administration publique, pendant que j'essayais de pénétrer les mystères du self-gouvernement local. Après cela il lui aurait fallu rester presque deux ans avec moi dans une grande bibliothèque, où j'étudiais l'histoire et la littérature du pays. Et ainsi de suite. Même mes voyages lui eussent semblé ennuyeux, comme ils me l'ont souvent paru à moi-même, car il aurait eu à parcourir avec moi des centaines de fastidieux kilomètres, où même le plus zélé preneur de

notes trouverait peu de choses à enregistrer en dehors des noms des stations de poste.

Je ferai donc bien d'éviter la méthode strictement chronologique, et de me borner à la description et au récit des incidents et objets les plus frappants que j'ai remarqués. Les connaissances que j'ai acquises dans les livres m'aideront à faire suivre de commentaires rapides ce que j'ai vu et entendu.

Au lieu de commencer, comme c'est d'usage, par Saint-Pétersbourg, je préfère pour plusieurs raisons laisser de côté pour quelque temps la description de la capitale, et pénétrer de suite dans la grande région des forêts du nord.

S'il était possible de jeter à vol d'oiseau un coup d'œil sur la Russie d'Europe, le spectateur s'apercevrait que le pays est composé de deux moitiés dont les caractères diffèrent énormément l'un de l'autre. La moitié nord est un pays de forêts et de marécages, abondamment pourvu d'eau sous forme de fleuves et de rivières, de lacs et de marais, et parsemé de nombreuses pièces de terre cultivée. La moitié sud est, pour ainsi dire, l'autre côté de la médaille, l'épreuve négative de la photographie : une immense étendue de riche terre arable, parsemée de bandes ou pièces de sable et de forêt. La ligne ondulée imaginaire séparant ces deux régions part de la frontière ouest vers le 50° degré de latitude et s'avance dans la direction du nord-est jusqu'à ce qu'elle atteigne la chaîne de l'Oural, à environ 56° de latitude nord.

Je me souviens bien de ma première expérience d'une excursion dans les régions du nord, et des semaines d'exil volontaire qui formaient le but de mon voyage. Ma raison pour entreprendre ce voyage était celle-ci : quelques mois passés à Saint-Pétersbourg m'avaient pleinement convaincu que la langue russe est une de ces choses qui peuvent seulement être acquises par la pratique, et que même une personne de longévité antédiluvienne pourrait

passer toute sa vie dans cette cité sans apprendre à s'exprimer couramment dans le *parler* des habitants, spécialement s'il a la mauvaise fortune de savoir le français et l'allemand. Avec ses amis et les gens qu'il fréquente, il parle anglais ou français. L'allemand sert de *medium* de communication avec les garçons d'hôtel, de café ou de restaurant, et autres gens de cette classe. C'est seulement avec les *Isvoshtchiki*, — les conducteurs de ces petits *droshkys* ouverts qui remplissent l'office de *cabs*, — qu'il est obligé d'employer la langue du pays, et avec eux un vocabulaire très-limité suffit. Les nombres ordinaux et quatre expressions courtes, qui s'acquièrent aisément : *poshol* (marchez !) *na pravo* (à droite) *na lyevo* (à gauche) et *stoi* (arrêtez), sont tout ce qui est nécessaire.

Pendant que j'examinais comment je pourrais parvenir au delà de la sphère des langues de l'Europe occidentale, un ami vint à mon aide et me suggéra d'aller habiter son domaine, situé dans la province de Novgorod, où je trouverais un prêtre de paroisse aimable et intelligent, tout à fait innocent de toute connaissance linguistique. J'acceptai de suite cette proposition ; et l'on eût pu me voir en conséquence un matin, dans une petite station du chemin de fer de Moscou, m'efforçant d'expliquer à un paysan vêtu de peaux de mouton que je désirais être conduit à *Ivanofka*, le village où mon futur professeur vivait. En ce temps-là, je parlais encore le russe d'une façon très-*fragmentaire* et très-confuse ; à peu près comme les vaches espagnoles sont supposées parler français. La première phrase que je prononçai, littéralement traduite, signifiait : « Ivanofka. Chevaux. Pouvez-vous ? » Le point d'interrogation était exprimé par une élévation simultanée de la voix et des sourcils.

— Ivanofka ? — fit le paysan d'un ton interrogatif. En Russie, comme partout ailleurs, les paysans, quand ils parlent à des étrangers, répètent volontiers les questions, sans doute dans le but de gagner du temps.

— Ivanofka, — répondis-je.

— Maintenant ?

— Maintenant !

Après quelque réflexion, le paysan fit un signe de tête et dit quelque chose que je ne compris point, mais que je supposai signifier qu'il était disposé à examiner et peser les propositions que je lui ferais pour me conduire à ma destination.

— Roubles. Combien ?

A en juger par le froncement de ses sourcils et la façon dont il se gratta la tête, je dois dire que cette question le plongea dans un calcul mathématique fort abstrait. Graduellement son expression d'attention concentrée fit place à l'air que prend un enfant quand il s'efforce de faire revenir un parent sur sa décision en le câlinant. Puis vint un flot de douces paroles qui furent pour moi tout à fait inintelligibles.

— Combien ? — répétai-je.

— Dix ! — répondit le paysan d'une façon hésitante et comme s'il s'excusait, comme s'il était lui-même honteux de ce qu'il venait de dire.

— Dix ! — exclamai-je avec indignation. — Deux, assez ! — et agitant la main pour indiquer que je ne subirais point une pareille extorsion, je rentrai dans la salle d'attente. Comme je passais la porte je l'entendis dire : — Maître, maître ! Huit ! — Mais je ne m'occupai pas de sa proposition.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur du récit détaillé des négociations qui suivirent et furent conduites avec une extrême prudence diplomatique des deux côtés, comme si le sujet de la discussion eût été une cession de territoire ou le paiement d'une contribution de guerre. Trois fois il donna à ses chevaux le signal du départ, s'éloigna ; trois fois il revint. Chaque fois il abaissa ses prétentions, et à chacune j'élevai légèrement mon offre. A la fin, quand je commençais à craindre qu'il ne fût



parti pour de bon et ne m'eût laissé à mon malheureux sort, il rentra dans la pièce et prit mon bagage, indiquant par là qu'il acceptait ma dernière offre.

La somme dont il s'agissait—quatre roubles,—eût été, dans des circonstances ordinaires, plus que suffisante pour la distance, qui était d'environ vingt-cinq kilomètres; mais avant d'être arrivé loin je découvris que les circonstances n'étaient nullement ordinaires, et commençai à comprendre la pantomime, les gesticulations, qui m'avaient intrigué pendant qu'on négociait. Une pluie abondante était tombée depuis plusieurs jours, et à l'heure présente le sol sur lequel nous passions ne pouvait guère, sans licence poétique, être appelé une route. Dans quelques-unes de ses parties il ressemblait à un cours d'eau, dans d'autres à une fondrière, et pendant la moitié au moins du voyage j'eus constamment sous les yeux cet instant de la création où l'eau n'était pas encore séparée de la terre ferme. Durant les quelques moments où le soin de garder mon équilibre et de m'opposer à la perte de mon bagage n'absorbaient pas toute mon attention, je méditai sur la possibilité de construire un bateau-voiture traîné par un hippopotame au pied léger ou par quelque autre animal qui se sent chez lui aussi bien sur terre que dans l'eau. Dans son ensemble, le projet me paraissait aussi utile et aussi pratique que l'idée de Fourier de faire jouer aux baleines le rôle de bateaux-remorqueurs.

Heureusement pour nous, nos deux petits chevaux maigres et nerveux ne virent point d'objection à être employés comme animaux aquatiques. Ils prirent l'eau bravement et plongèrent dans la boue d'une vaillante façon. La *telega* dans laquelle nous étions assis — charrette légère à quatre roues, — ne se soumit pas aussi silencieusement aux mauvais traitements. Elle nous exprimait par ses craquements ses remontrances et ses prières, et aux endroits les plus difficiles menaçait de

s'en aller en pièces ; mais son propriétaire connaissait son humeur et ses capacités, et ne faisait aucune attention à ses grincements de mauvais augure. Une fois, en vérité, une roue se détacha, mais il la repêcha bientôt dans la boue, la remplaça, et aucun autre accident ne se produisit.

Les chevaux firent si bien leur devoir que, quand vers midi nous arrivâmes à un village, je ne pus refuser de les laisser prendre quelque nourriture et quelque repos, d'autant plus que mes propres pensées avaient commencé de prendre une autre direction.

Le village, comme tous les villages en général dans cette partie de la contrée, consistait en deux longues rangées de maisons de bois. La route, — si une couche de boue de plus d'un pied de profondeur peut porter ce nom, — passait à travers. Toutes avaient le pignon tourné vers la route, et quelques-unes d'entre elles affichaient des prétentions à la décoration architecturale sous forme de grossières découpures dans le bois faisant saillie. Entre les maisons, et sur la même ligne qu'elles, se trouvaient de grandes barrières et de hautes clôtures, le tout de bois, séparant les cours des fermes de la route. Arrivés à l'une de ces cours, près de la sortie du village, nos chevaux tournèrent d'eux-mêmes.

Le conducteur secoua la tête et dit quelque chose où je distinguai le mot « ami ». Évidemment il n'y avait aucune hôtellerie pour hommes et bêtes dans le village, et le conducteur employait pour cet objet la maison d'un ami.

La cour était flanquée d'un côté par un hangar ouvert, contenant de grossiers outils de labourage qui pourraient jeter quelque lumière sur l'agriculture des Aryens primitifs, et de l'autre par la maison d'habitation et l'étable. L'une et l'autre étaient bâties de bûches d'une forme à peu près cylindrique, disposées en rangées horizontales.

Deux des plus puissants mobiles des actions humaines :

la faim et la curiosité, me poussèrent à entrer de suite dans la maison. Sans attendre d'y être invité, je montai jusqu'à la porte, — à demi protégée contre les neiges par un petit portique ouvert, — et je pénétrai sans cérémonie. La première pièce était vide, mais je remarquai à gauche une porte basse, et, y passant, j'entrai dans la chambre principale. Comme la scène était neuve pour moi, je notai les principaux objets. Le mur qui me faisait face était percé de deux petites fenêtres carrées regardant la route, et dans le coin à droite, plus près du plafond que du plancher, se trouvait une petite tablette triangulaire, supportant une image religieuse. Devant l'image était suspendue une curieuse lampe à huile. A gauche de la porte s'élevait un poêle gigantesque, bâti de briques et blanchi à la chaux. Du sommet du poêle au mur sur la droite, s'étendait ce qu'on peut appeler une énorme tablette, large de six ou huit pieds. Cela s'appelle le *palati*, comme je l'appris par la suite, et cela sert de lit à une partie de la famille. Le mobilier consistait en un long banc de bois attaché au mur de droite, en une grande et lourde table de sapin, et quelques escabelles.

Pendant que j'examinais à loisir ces objets, j'entendis un bruit venant du sommet du poêle, et, levant les yeux, j'aperçus une face humaine, encadrée de cheveux séparés au milieu et d'une barbe d'un blond jaunâtre. Je fus très-étonné de cette apparition, car l'air de la chambre était étouffant, et j'avais quelque difficulté à croire qu'une créature quelconque, — excepté peut-être une salamandre ou un nègre, — pût exister dans une telle situation. Je regardai attentivement pour me convaincre que je n'étais pas le jouet d'une illusion. Comme je la contemplais, la tête fit lentement un signe et prononça un salut dans la forme ordinaire.

Je lui retournai sa politesse, me demandant ce qui allait venir ensuite.

— Malade, très-malade! — soupira la tête.

— Je n'en suis point étonné, — me dis-je dans un « à part ». — Si j'étais où vous êtes, je serais très-malade aussi.

— Chaud, très-chaud? — interrogeai-je.

— *Nitchevo*, — c'est-à-dire « pas précisément ». Cette assertion me surprit d'autant plus que je remarquai à ce moment-là même que le corps auquel la tête appartenait était enveloppé dans une peau de mouton!

Après avoir vécu quelque temps en Russie, je ne fus plus surpris de pareils incidents, car je découvris bientôt que le paysan russe possède un merveilleux pouvoir de supporter l'extrême chaleur aussi bien que l'extrême froid. Quand un cocher conduit son maître ou sa maîtresse au théâtre ou à une soirée, il ne songe jamais à retourner au logis pour revenir à l'heure fixée. Pendant des heures il reste placidement assis sur son siège, et bien que le froid soit d'une intensité telle que nous n'en avons pas d'exemples dans nos climats tempérés, il peut dormir là aussi tranquillement que le lazzarone à midi dans Naples. Sous ce rapport, le paysan russe semble être le cousin-germain de l'ours blanc; mais, à la différence des animaux des régions arctiques, il n'est point du tout incommodé par une chaleur excessive. Au contraire, il l'aime beaucoup quand il peut se la procurer, et ne manque jamais une occasion d'emmagasiner une réserve de calorique. Il se plaît même aux rapides transitions d'un extrême à l'autre, comme le prouve amplement une ancienne coutume qui mérite d'être rapportée ici.

Le lecteur doit savoir que dans la vie du paysan russe le bain de vapeur hebdomadaire joue un rôle très-important. Il a même une certaine signification religieuse, car aucun bon paysan orthodoxe n'oserait entrer dans une église, après s'être souillé de certaines espèces de pollution, sans se purifier physiquement et moralement à l'aide du bain. Dans l'emploi de la semaine, il

forme l'occupation du samedi après-midi, et l'on prend soin d'éviter après cela toute pollution jusqu'après le service divin du matin, le dimanche. Beaucoup de villages possèdent un bain public ou communal de la construction la plus primitive, mais dans quelques parties de la contrée, — j'ignore si cette pratique est très-répandue, — les paysans prennent leur bain de vapeur dans le four même où l'on cuit le pain de la maison ! Dans tous les cas, l'opération est poussée à l'extrême limite de ce que l'homme peut endurer, bien au-delà de ce que pourraient supporter ceux qui n'y ont pas été accoutumés depuis leur enfance. Pour ma part, j'en ai fait l'expérience seulement une fois ; et quand j'informai l'homme qui me servait que ma vie était en danger, que j'allais être frappé de congestion cérébrale, il se mit à rire de toutes ses forces, et me dit que l'opération ne faisait que commencer. Chose la plus étonnante de toutes, — et ceci m'amène à parler du fait qui m'a conduit à cette digression, — les paysans, l'hiver, se ruent souvent hors du bain et se roulent dans la neige ! Cela vient à propos pour expliquer un proverbe russe bien connu : « Ce qui est la santé pour le Russe est la mort pour l'Allemand ».

L'eau froide aussi bien que l'eau chaude est quelquefois employée comme moyen de purification. Dans les villages, la vieille habitude païenne de se revêtir d'absurdes déguisements en certaines saisons, — comme on le fait pendant le carnaval dans les pays catholiques romains, avec l'approbation, ou au moins la connivence de l'Eglise, — survit encore, mais elle est regardée comme n'étant point sans péché. Celui qui se sert de tels déguisements se place dans une certaine mesure sous l'influence du mauvais esprit, mettant par là son âme en danger, et, pour s'en affranchir, il lui faut se purifier de la façon suivante. Quand la bénédiction des eaux a eu lieu en pratiquant dans la glace une ouverture et plon-

geant avec certaines cérémonies religieuses une croix dans l'eau, celui qui s'est déguisé doit se plonger dans le trou aussitôt que possible après la cérémonie. Je me rappelle avoir vu à Yaroslaff, sur le Volga, deux jeunes paysans accomplir cet exploit avec succès, — bien que la police, dit-on, ait ordre de l'empêcher, — et prendre leur course sans qu'il y eût chez eux apparence de mauvaises conséquences, bien que le thermomètre Fahrenheit fût au-dessous de zéro. Jusqu'à quel point cette curieuse coutume a-t-elle réellement une purifiante influence ? C'est une question qui doit être laissée aux théologiens ; mais même un mortel ordinaire peut avec juste raison affirmer que, si elle est regardée comme une pénitence, elle doit avoir un certain effet préventif. L'homme ou la femme qui prévoient la nécessité de souffrir cette pénitence, doivent réfléchir à deux fois avant d'endosser un déguisement. Au moins les choses devaient-elles se passer ainsi au bon vieux temps ; mais en nos jours dégénérés, — chez le paysan russe comme ailleurs, — la crainte du diable, qui était autrefois sinon le commencement, du moins l'un des éléments essentiels de la sagesse, a grandement diminué. Maints jeunes paysans, aujourd'hui, se déguiseront insouciamment, et quand la consécration de l'eau s'accomplit, ils resteront immobiles à la contempler comme un spectateur ordinaire ! Il semblerait que le diable, comme son ennemi le Pape, est destiné à perdre graduellement son pouvoir temporel.

Mais, pendant tout ce temps, je néglige ma nouvelle connaissance au sommet du poêle. En réalité je ne le négligeai point, mais, au contraire, j'écoutai attentivement chaque mot de la longue histoire qu'il me raconta. De quoi s'agissait-il, je ne pouvais que vaguement le deviner, car je ne comprenais pas plus de cinq pour cent des mots dont il se servait, mais je déduisis de ses paroles et de ses gestes qu'il me relatait tous les incidents

et symptômes de sa maladie. Et ce devait avoir été une cruelle maladie, car il faut un haut degré de souffrance physique pour faire gémir le paysan russe. Avant qu'il n'eût fini son histoire, une femme entra, apparemment la sienne. Je lui expliquai que j'éprouvais un violent désir de manger et de boire, et que je désirais savoir ce qu'elle pourrait me donner. Par une longue et laborieuse explication, elle me fit comprendre que je pouvais avoir des œufs, du pain noir et du beurre ; et nous convînmes qu'il y aurait division du travail : mon hôtesse préparerait le *samovar* pour faire bouillir l'eau, pendant que je ferais frire les œufs conformément à mon goût personnel.

Au bout de quelques minutes le repas fut prêt, et bien que n'étant point très-délicat, se trouva parfaitement acceptable. Le thé et le sucre, je les avais, bien entendu, apportés avec moi, les œufs n'avaient point d'odeur trop forte, et le pain noir fait de seigle pouvait être avalé à l'aide d'une méthode particulière de mastication qui s'acquiert aisément, et dans laquelle les molaires d'en haut ne doivent jamais toucher celles de la mâchoire inférieure. De cette façon, le grincement du sable entre les dents se trouve évité. Le beurre seul fut un succès ; bien que fortement recommandé par la bonne ménagère, il ne put être d'aucun usage pratique, par la simple raison qu'il était impossible de se tenir dans la même chambre que lui. Néanmoins, le lait qui me fut offert dans une cruche de terre était très-buvable.

Œufs, pain noir, lait et thé, cela a formé ma nourriture ordinaire pendant mes excursions dans la Russie du Nord. A l'occasion on pouvait se procurer des pommes de terre, ce qui donnait la possibilité de varier le menu. Les substances favorites employées dans la cuisine locale sont les choux aigres, les concombres et le *kvass*, sorte de très-petite bière faite de pain noir. Aucune d'elles ne peut être recommandée au voyageur qui n'y est pas déjà accoutumé.

Le reste du voyage s'effectua à une allure un peu plus rapide que la partie précédente, car la route était décidément meilleure, bien qu'elle fût traversée par de nombreuses racines à demi enterrées, qui produisaient de violents cahots. J'appris par la conversation du conducteur que des loups, des ours et des élans, se trouvaient dans la forêt à travers laquelle nous passions.

Le soleil était depuis longtemps couché quand nous atteignîmes notre destination, et il se trouva, à mon grand découragement, que la maison du prêtre était close pour la nuit. Tirer le révérend personnage de son premier somme et essayer de lui expliquer, à l'aide de mon vocabulaire restreint, l'objet de ma visite : il n'y fallait pas songer. D'autre part, il n'existait aucune auberge, de quelque espèce que ce fût, dans le voisinage. Quand je consultai le conducteur sur ce qu'il y avait à faire, il médita un peu, puis me montra du doigt une grande maison à quelque distance, où l'on apercevait encore de la lumière. C'était précisément la maison de campagne du gentleman qui m'avait conseillé d'entreprendre le voyage, et là, après une courte explication, je fus hospitalièrement reçu.

J'avais eu l'intention de vivre et d'habiter dans la maison du prêtre ; mais une courte entrevue avec lui le jour suivant me convainquit que cette partie de mon plan ne pouvait être mise à exécution. Les objections préliminaires : que je ne trouverais dans son humble logis qu'une pauvre chère, et autres de la même espèce, furent tout de suite écartées par l'assurance que je donnai que, voyageur d'habitude, j'étais bien accoutumé à une chère simple, et pouvais toujours m'accommoder aux habitudes des gens parmi lesquels c'était mon lot d'être jeté. Mais il y avait une difficulté plus sérieuse. La famille du prêtre s'était, comme c'est généralement le cas, rapidement accrue pendant les dernières années, et sa maison n'avait point poussé avec

une égale rapidité. La conséquence naturelle de cela était qu'il ne pouvait disposer ni d'une chambre ni d'un lit. La petite pièce qu'il réservait autrefois pour les visiteurs était maintenant occupée par sa fille aimée, qui était de retour d'une « école pour les filles du clergé » où elle avait passé les deux dernières années. Dans ces circonstances, je fus contraint d'accepter l'aimable proposition, qui me fut faite par le représentant de mon ami absent, d'habiter l'une des nombreuses pièces inoccupées du manoir. Cet arrangement, me fit-on remarquer, ne contrarierait nullement les études que je me proposais de faire, car le prêtre demeurerait tout près, et je pourrais passer avec lui autant de temps que bon me semblerait.

Et maintenant, qu'on me laisse présenter au lecteur mon révérend précepteur et un ou deux autres personnages dont je fis la connaissance pendant mon exil volontaire.

CHAPITRE III

EXIL VOLONTAIRE

Ivanofka. — Histoire du lieu. — L'intendant du domaine. — Natures slaves et teutoniques. — Opinion d'un Allemand sur l'émancipation. — Juges de paix. — Nouvelle « école de morale ». — La langue russe. — Aptitude linguistique des Russes. — Mon précepteur. — Une « bonne dose » d'histoire contemporaine.

Le village, nommé Ivanofka, dans lequel je me proposais de passer quelques mois, était un peu plus pittoresque que ne le sont ordinairement ceux situés dans les forêts du nord. Les huttes des paysans, bâties des deux côtés d'une route toute droite, étaient assez dénuées de couleur, et la grande église, avec ses cinq coupoles en forme de poire s'élevant au-dessus du toit vert-clair, son vilain beffroi dans le style de la Renaissance, n'étaient certainement pas beaux par eux-mêmes; mais vu d'une petite distance, spécialement à la douce lueur du crépuscule, l'ensemble eût pu fournir le sujet d'un très-agréable tableau. De l'endroit qu'un peintre de paysages aurait logiquement choisi comme point de vue, le premier plan était formé par une prairie, à travers laquelle coulait paresseusement un cours d'eau sinueux. Sur une éminence à droite, et à demi caché par une masse de vieux pins d'une riche nuance, s'élevait le manoir : vaste bâtisse carrée, blanchie à la chaux extérieurement, avec une véranda en front donnant sur un

lopin de terre qui pouvait devenir quelque jour un jardin d'agrément. A gauche de ce premier plan se trouvait le village : les maisons gentiment groupées près de la grande église, et un peu plus loin dans cette direction il y avait une avenue de gracieux bouleaux. A l'extrême gauche, des champs bornés par une sombre bordure de sapins. Si le spectateur eût pu s'élever, en ballon par exemple, à quelques centaines de pieds du sol, il aurait vu qu'il existait d'autres champs au delà du village, et que cette oasis agricole était entourée d'une forêt s'étendant dans toutes les directions, à perte de vue.

L'histoire du lieu peut être contée en peu de mots. Au temps jadis le domaine, comprenant le village et tous ses habitants, avait appartenu à un monastère; mais en 1764, quand les terres de l'Église furent sécularisées par Catherine II, il devint la propriété de l'État. Quelques années après l'impératrice en fit don, avec les serfs et tout ce qu'il se trouvait contenir, à un vieux général qui s'était distingué dans les guerres contre la Turquie. Depuis cette époque il était resté la propriété de la famille K^{***}. Entre 1820 et 1840, la grande église et le manoir avaient été bâtis par le père du possesseur actuel, qui aimait la vie champêtre et consacrait une grande partie de son temps et de son énergie à l'administration de ses domaines. Son fils, au contraire, préférait Saint-Pétersbourg à la campagne, avait un emploi dans l'une des administrations publiques, aimait passionnément les pièces françaises et autres produits de la civilisation urbaine, et laissait l'entière direction de la propriété à un intendant allemand connu dans le peuple sous le nom de Karl Karl'itch, et que je vais tout à l'heure présenter au lecteur.

Les annales du village ne contiennent aucun événement important en dehors des mauvaises récoltes, des épizooties et incendies dont les habitants semblent recevoir périodiquement la visite depuis un temps immémorial.

S'il s'est jamais produit de bonnes récoltes, elles doivent s'être effacées du souvenir populaire. Puis il y a là certaines traditions qui pourraient diminuer de volume et gagner en qualité si on les soumettait à une sérieuse critique historique. Plus d'une fois, par exemple, un *Leshie*, ou esprit des bois, avait été vu dans le voisinage; et dans plusieurs maisons du lieu le *Domovoi*, sorte d'Ariel, avait joué aux habitants d'étranges farces jusqu'à ce qu'ils se le fussent rendu propice. Et comme contre-partie de ces manifestations des puissances mauvaises, il existait des récits bien authentiques sur une image miraculeuse qui était mystérieusement apparue sur la branche d'un arbre, et d'autres sur de nombreuses guérisons effectuées à l'aide d'un pèlerinage à des châsses saintes.

Mais il est temps de vous présenter les principaux personnages de cette petite communauté. Parmi eux, le plus important de beaucoup — *facile princeps*, dirait un latiniste, — était Karl Karl'itch, l'intendant.

Peut-être dois-je vous expliquer d'abord comment Karl Schmidt, fils d'un *bauer* à son aise du village prussien de Schœnhausen, était devenu Karl Karl'itch, le principal personnage du village russe d'Ivanofka.

Il y a vingt ans environ, un grand nombre de Russes propriétaires terriens en vinrent à se rendre compte de la nécessité d'améliorer la méthode primitive et traditionnelle d'agriculture, et cherchèrent dans ce but des intendants allemands pour régir leurs domaines. Parmi ces propriétaires se trouva celui d'Ivanofka. Par l'intermédiaire d'un ami de Berlin, il réussit à engager pour un modeste salaire un jeune homme qui venait de terminer ses études à l'une des écoles allemandes d'agriculture, l'institut de Hohenheim, si j'ai bonne mémoire. Ce jeune homme était arrivé en Russie s'appelant simplement Karl Schmidt; mais son nom fut bientôt transformé en celui de Karl Karl'itch, non qu'il y eut là rien de son fait, mais en conformité d'une curieuse coutume

russe. En Russie, on désigne habituellement un homme non point par son nom de famille, mais par ses prénom et nom patronymique : le dernier étant formé du prénom de son père et d'une désinence. Ainsi, si le prénom d'un homme est Nicolas, et que celui de son père soit — ou ait été, — Ivan, vous devez l'appeler Nikolaï Ivanovitch (prononcez Ivan'itch) ; et si cet homme a une sœur dont le prénom soit, je suppose, Marie, vous devez l'appeler, même si elle est mariée et mère de famille à son tour, Maria Ivanovna (prononcez Ivanna).

Immédiatement après son arrivée, le jeune Schmidt avait énergiquement entrepris la réorganisation du domaine et l'amélioration de la méthode agricole. Quelques charrues, herses, et autres ustensiles d'agriculture qui avaient été importés à une époque précédente, furent tirés de l'obscurité dans laquelle ils étaient restés gisants pendant plusieurs années, et une tentative pour diriger les cultures d'après des principes scientifiques eut lieu. L'essai fut loin de réussir complètement, car on ne put amener les serfs à travailler comme des laboureurs allemands libres et bien au courant de leur métier. En dépit de toutes les réprimandes, menaces et punitions, ils persistèrent à travailler lentement, insouciamment, sans régularité, et plus d'une fois brisèrent les nouveaux instruments, soit par défaut de soin ou par quelque motif plus coupable. Karl Karl'itch n'était point de sa nature un homme au cœur de pierre, mais il était très-rigide dans ses notions de devoir, et pouvait devenir cruellement sévère si ses ordres n'étaient point exécutés avec un soin et une ponctualité qui semblaient à l'esprit rustique russe pure pédanterie inutile. Les serfs ne lui firent aucune opposition ouverte, et furent toujours obséquieusement respectueux dans leur attitude envers lui, mais ils firent invariablement échouer ses plans par leur négligence, leur insouciance, et leur résistance passive entêtée. Cela provenait de ce conflit silencieux, de cette inimitié

mutuelle, tison brûlant lentement sous la cendre, qui résulte presque toujours du contact des natures slaves et teutoniques. Les serfs regrettaient instinctivement le bon vieux temps où ils vivaient sous la domination patriarcale et peu formaliste de leur maître, assisté d'un *burmister* (commandeur, contre-maître) issu de leur race, peut-être même né dans le village. Le *burmister* n'était pas toujours honnête dans ses rapports avec eux, et le maître avait souvent, dans un accès de colère, ordonné qu'on leur infligeât de sévères punitions ; mais le *burmister* n'essayait point, lui, de leur faire changer leurs vieilles habitudes, et fermait les yeux sur maints petits péchés par omission ou *commission*, pendant que le maître était toujours prêt à les assister dans leurs embarras, et les traitait habituellement d'une façon affable et familière. Le vieux proverbe russe dit : « Où il y a de la colère, il y a aussi de la bonté et du pardon ». Karl Karl'itch, au contraire, était la personnification de la loi, sans compassion et sans pitié. Rage aveugle et bienveillance qui pardonne étaient toutes deux étrangères à son système de gouvernement. S'il était animé pour les serfs d'un sentiment quelconque, c'était celui d'un mépris chronique. Le mot *durak* (tête de bûche, brute), se trouvait continuellement sur ses lèvres, et, si quelque partie du travail était bien faite, il prenait cela comme une chose toute naturelle et ne songeait jamais à dire un mot d'approbation ou d'encouragement.

Quand il devint évident, en 1859, que l'émancipation des serfs était proche, Karl Karl'itch prédit avec confiance que le pays allait marcher à sa ruine. Il savait par expérience que les paysans étaient fainéants, imprévoyants, même quand ils vivaient sous la tutelle d'un maître et avec la peur du bâton devant les yeux. Que deviendraient-ils, privés de cette tutelle et de cette peur salutaires ? Cette perspective soulevait de terribles présages dans l'esprit du digne intendant, qui avait les intérêts

de son maître vraiment à cœur ; et ses inquiétudes s'accrurent notablement, augmentèrent d'intensité, quand il apprit que les paysans allaient recevoir, de par la loi, la terre qu'ils occupaient en servage, et qui comprenait à peu près la moitié de tout le sol arable du domaine. Il déclara que cet arrangement était une infraction dangereuse et que rien ne pouvait justifier aux droits sacrés de la propriété, qui sentait fortement le communisme et ne pouvait avoir qu'un seul résultat pratique : les paysans émancipés voudraient vivre de la culture des terres leur appartenant, et ne consentiraient plus à travailler à aucun prix pour leur ancien maître. Pendant les quelques mois qui suivirent immédiatement la publication de l'édit émancipateur, il signala beaucoup de choses confirmant ses plus sombres appréhensions. Les paysans se montraient mécontents des privilèges qui leur étaient conférés, et cherchaient à se soustraire aux devoirs que leur imposait, en échange, la nouvelle loi. En vain s'efforçait-il, par exhortations, promesses, menaces, de faire exécuter la partie la plus nécessaire du travail des champs, et montra-t-il aux paysans l'article de la loi leur enjoignant d'obéir et de travailler comme jadis jusqu'à ce que quelque nouvel arrangement fût fait. A tous ses appels ils répondirent qu'ils n'étaient plus désormais obligés de travailler pour leur ancien maître ; et il fut forcé, à la fin, de s'adresser aux autorités. Cette démarche eut un certain effet, mais la besogne fut exécutée cette année-là d'une façon pire encore que d'habitude, et la récolte en souffrit.

Depuis ce temps les choses se sont graduellement améliorées. Les paysans ont découvert, se sont rendu compte, qu'ils ne pouvaient pas se suffire et payer leurs taxes à même le seul produit de la terre qui leur a été concédée, et ils ont en raison de cela consenti à cultiver les champs des propriétaires moyennant des gages modérés. « Ces deux dernières années, me dit Karl Karl'itch d'un

air satisfait de lui-même, j'ai pu, toutes dépenses payées, transmettre de petites sommes au jeune maître, à Saint-Pétersbourg. Ce n'était certainement pas beaucoup, mais cela montre que les choses sont meilleures qu'elles n'étaient. Pourtant c'est encore une dure et pénible tâche. Les paysans n'ont point été améliorés par la liberté. Ils travaillent maintenant moins et boivent plus qu'ils ne le faisaient au temps du servage, et, si vous leur dites un mot, ils s'en vont, et ne veulent plus travailler pour vous du tout. » Ici Karl Karl'itch s'indemnisait de son empire sur lui-même en présence de ses ouvriers, en employant une série des épithètes les plus fortes que les langages combinés de sa terre natale et de son pays d'adoption purent lui fournir. « Mais la fainéantise et l'ivrognerie ne sont pas leurs seuls défauts. Ils laissent leur bétail vagabonder dans nos champs, et ne perdent jamais une occasion de dérober du bois de chauffage dans la forêt. »

— Mais vous avez maintenant, pour de tels cas, les juges de paix ruraux ? — me risquai-je à suggérer.

— Les juges de paix !... — Ici Karl Karl'itch fit usage d'une expression peu élégante montrant clairement qu'il n'était pas admirateur bienveillant des nouvelles institutions judiciaires. — Quelle est l'utilité de s'adresser à un juge de paix ? Le plus proche habite à deux lieues d'ici, et quand je vais devant lui il cherche évidemment à me faire perdre le plus de temps possible. Je suis sûr de dépenser presque un jour entier, et, en fin de compte, je n'obtiens rien du tout pour ma peine. Ces juges essaient toujours de trouver quelque excuse pour le paysan, et quand ils le condamnent, par exception, l'affaire ne finit pas là. Il y a constamment une quantité d'« hommes de loi » chicaneurs rôdant autour du prétoire, — pour la plupart des clercs coquins qui ont été renvoyés des bureaux publics pour avoir grappillé et extorqué trop ouvertement, — et ils sont toujours prêts à chuchoter à l'oreille du paysan « qu'il devrait en appe-

ler ». Le paysan sait que la décision est juste, mais il se laisse persuader aisément qu'en appelant devant les sessions mensuelles il tirera un nouveau numéro à la loterie, et qui sait ? amènera peut-être un gros lot. Il laisse donc le coquin de scribe rédiger un appel pour lui, et je reçois une invitation de me présenter à la session des juges, qui se tient dans la ville-district un certain jour. Il y a douze bonnes lieues d'ici là, vous savez, mais je me lève de bon matin et j'y arrive à onze heures, l'heure indiquée dans la note officielle. Une foule de paysans flâne près de l'entrée de la cour, mais le seul fonctionnaire présent est le portier. Je m'informe près de lui du moment où mon affaire doit probablement venir, et reçois cette réponse laconique : « Comment le saurais-je ? » Au bout d'une demi-heure le greffier arrive. Je répète ma question et reçois la même réplique. Une autre demi-heure se passe, et l'un des juges arrive en tarantasse. Ce sera probablement un gentilhomme à la langue dorée, qui m'assure que l'audience va commencer de suite : *Sei tchas ! sei tchas !* Ne croyez pas que le prêtre ou le dictionnaire vous apprendront le sens de cette expression. Le dictionnaire vous dira qu'elle signifie « immédiatement », mais c'est une plaisanterie. Dans la bouche d'un Russe elle signifie « dans une heure » ou « la semaine prochaine » ou « dans un an ou deux » ou « jamais » : le plus ordinairement, « jamais ». Pareil à beaucoup d'autres mots russes, *sei tchas* peut être compris seulement après une longue expérience.

Un second juge arrive en voiture, puis un troisième. La loi n'en exige pas davantage ; mais ces messieurs jugent qu'il leur faut fumer plusieurs cigarettes et discuter toutes les nouvelles locales avant de commencer leur besogne. A la fin, ils prennent place à une table recouverte de drap vert, installée sur une plate-forme qui se trouve à un bout de la salle, et l'audience

commence. Il est sûr que mon cas se trouvera parmi les derniers de la liste, — le greffier prend, je crois, un malicieux plaisir à épier mon impatience, — et, avant qu'il soit appelé, les juges se retirent au moins une fois pour prendre des rafraîchissements et fumer des cigarettes. Je dois, pour me distraire, écouter les autres causes, et quelques-unes d'entre elles, je puis vous l'assurer, sont assez amusantes. Les murs de la salle doivent être, à l'heure présente, bien saturés de parjures, et beaucoup des témoins gagnent de suite la contagion. Peut-être vous conterai-je un jour quelques-uns des incidents amusants que j'ai vus et entendus là. A la fin, ma cause est appelée. Elle est aussi claire que le jour. Mais le chicaneur coquin est là avec un plaidoyer longuement préparé. Il tient à la main un petit volume contenant les lois codifiées, et cite des articles qui n'ont aucun rapport au sujet. Peut-être la décision du premier juge sera-t-elle confirmée; peut-être sera-t-elle annulée; dans les deux cas j'aurai perdu une deuxième journée et épuisé plus de patience qu'il n'est raisonnable d'en perdre. Même quelque chose de pis peut arriver, comme je le sais par expérience. Une fois, au cours du jugement de l'une de mes affaires, il se produisit un petit vice de forme : quelqu'un ouvrit par inadvertance la porte de la chambre du Conseil au moment où la décision était entièrement écrite, ou quelqu'autre petit incident de cette sorte eut lieu, et le coquin de chicaneur porta plainte à la Cour suprême de révision, qui fait partie du Sénat. Il ne s'agissait, dans la cause, que de quelques roubles, mais elle fut discutée à Saint-Petersbourg, et après cela jugée de nouveau par une autre Cour. Maintenant, j'ai payé mon *lehrgeld* (apprentissage) et ne vais plus au tribunal.

— Alors vous devez être exposé à des extorsions de toute espèce ?

— Pas autant que vous pouvez le croire. J'ai ma façon

à moi de me passer des juges. Quand j'attrape le cheval ou la vache d'un paysan dans nos champs, je l'enferme sous clef et fais payer une rançon au possesseur.

— N'est-il pas dangereux, — demandai-je, — de vous faire ainsi justice vous-même ? J'ai entendu dire que les juges russes sont extrêmement sévères pour quiconque a recours à ce que vos juristes allemands appellent *Selbsthülfe* ?

— S'ils le sont ! Aussi longtemps que vous habiterez la Russie, il vaut mieux vous laisser tranquillement voler que d'user d'aucune violence contre le voleur. Cela cause moins de tracas, et c'est en définitive meilleur marché. Si vous n'agissez pas ainsi, vous pouvez, sans vous y attendre, vous réveiller quelque beau matin en prison ! Vous devez savoir que beaucoup de nos jeunes juges appartiennent à la nouvelle école de morale ?

— Qu'est-ce que cela ? Je n'ai ouï parler d'aucune nouvelle découverte faite dans la sphère de la morale pure ou appliquée.

— Eh bien ! pour vous dire la vérité, je ne suis point l'un des initiés, et puis seulement vous narrer ce que j'ai entendu. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, les représentants de la nouvelle doctrine parlent beaucoup de *Gumannost*, et de *Tchelovetcheskoe dostoinstvo*. Vous savez ce que ces mots signifient ?

— Humanité, ou plutôt humanitarisme, et dignité humaine, — répondis-je, — n'étant point fâché de donner un échantillon de mon savoir, de prouver que j'avais dans mes études.

— Là encore, vous êtes mal renseigné par votre dictionnaire et votre prêtre. Ces termes, quand ils sont employés par un Russe, indiquent bien plus de choses que vous n'en comprenez en les entendant dire, et ceux qui en font usage très-fréquemment ont, d'habitude, une tendresse spéciale pour toute espèce de malfaiteurs. Dans les siècles d'ignorance qui ne font que finir à l'heure

qu'il est, on croyait généralement que les malfaiteurs étaient gens mauvais et dangereux; mais on a découvert tout récemment que c'était une erreur. Un jeune propriétaire qui demeure non loin d'ici m'a assuré que ces gens-là sont les vrais Protestants et les plus puissants réformateurs sociaux ! Ils « protestent » pratiquement contre les imperfections de l'organisation sociale dont ils sont les victimes involontaires. L'homme faible et sans caractère se soumet docilement à ses chaînes ; l'homme fort, généreux, hardi, brise ses fers et aide les autres à faire de même. Un très-ingénieux plaidoyer en faveur de toutes espèces de coquinerie, n'est-ce pas ?

— Eh ! c'est une théorie qui pourrait certainement être poussée trop loin, et conduire aisément à des conclusions très-incommodes ; mais je ne suis pas sûr que, théoriquement parlant, elle ne contienne pas un certain élément de vérité. Elle doit au moins aider au développement de cette charité qu'il nous est enjoint de pratiquer envers tous les hommes. Mais peut-être « tous les hommes » ne comprennent-ils pas les publicains et les pécheurs ?

En entendant ces mots, Karl Karl'itch se tourna vers moi, et chaque trait de sa face allemande exprima l'étonnement le moins déguisé. — Êtes-vous aussi un Nihiliste ? — me demanda-t-il aussitôt qu'il eut partiellement repris haleine.

— Je ne sais réellement pas ce que c'est qu'un Nihiliste, mais je puis vous assurer que je ne suis point un *iste* d'aucune sorte. Qu'est-ce qu'un Nihiliste ?

— Si vous habitez longtemps la Russie, vous apprendrez cela sans que je vous l'explique. Comme je vous le disais, je ne suis point du tout effrayé d'être cité par les paysans devant la justice. Ils savent à quoi s'en tenir. S'ils me donnaient trop de tracas, je pourrais affamer leurs bestiaux.

— Oui, quand vous les attrapez dans vos champs, —

remarquai-je sans tenir compte du tour abrupt que l'intendant venait de donner à la conversation.

— Je puis le faire sans cela. Vous devez savoir que, par la loi d'émancipation, les paysans ont reçu de la terre arable, mais ils n'ont reçu aucun pâturage. J'ai là une cravache pour les en cingler !

Les remarques de Karl Karl'itch sur les hommes et les choses étaient pour moi toujours intéressantes, car c'était un fin observateur, et il déployait, à l'occasion, une *humour* plaisante bien que sèche. Mais je découvris bientôt que ses opinions ne devaient point être acceptées sans réserve. Sa vigoureuse et inflexible nature teutonique l'empêchait souvent de juger impartialement. Il n'avait aucune sympathie pour les hommes et les institutions qui l'entouraient, et, en conséquence, il était incapable de voir le côté intime des choses. Les taches et les défauts à la surface, il les apercevait assez nettement ; mais il n'avait aucune connaissance des causes secrètes et profondément enracinées par qui ces taches et ces défauts sont produits. Le simple fait qu'un homme était Russe fournissait une raison satisfaisante, à son avis, de quelque sorte que ce fût de difformité morale ; et ses connaissances se trouvèrent être beaucoup moins étendues que je ne l'avais supposé d'abord. Bien qu'il habitât le pays depuis environ quinze ans, il savait très-peu de chose de la vie du paysan au-delà de ce qui, — et cela n'allait pas loin, — concernait ses propres intérêts et ceux de son patron. De l'organisation communale, de la vie domestique, des croyances religieuses, des pratiques cérémoniales des paysans, des occupations de ceux d'entre eux qui partaient tous les ans du village en quête de travail : sur tout cela et les sujets analogues il connaissait peu de chose, et le peu qu'il se trouvait savoir était en grande partie faux. Pour arriver à quelque connaissance de ces matières, je m'aperçus qu'il vaudrait mieux consulter le prêtre ou, mieux encore, les paysans eux-

mêmes. Mais, pour ce faire, il eût été nécessaire de comprendre aisément et de parler couramment le langage dialogué, et j'étais encore très-loin d'avoir acquis la science et la facilité nécessaires.

Même pour quelqu'un possédant une aptitude naturelle à apprendre les langues étrangères, l'étude du russe n'est point du tout tâche aisée. Bien que ce soit essentiellement, comme la nôtre, une langue aryenne, et qu'elle ne contienne qu'une légère mixture de mots tartares, tels que *bashlyk* (capuchon) *kalpak* (bonnet de nuit) *arbuz* (melon d'eau), etc., on y rencontre certains sons inconnus aux oreilles de l'Europe occidentale, difficiles à exprimer à l'aide d'une bouche européo-occidentale, et ses racines, bien que dérivées du même tronc linguistique que celles des langues gréco-latines et teutoniques, ne sont, en général, pas du tout reconnaissables. Comme exemple de ceci, prenons le mot russe *otets*. Cela peut paraître à première vue étrange, mais ce mot est purement et simplement une autre forme de notre mot *father*, de l'allemand *vater*, et du français *père*. La syllabe *ets* est la terminaison ordinaire russe indiquant un agent, correspondant à la terminaison anglaise et allemande *er*, comme nous le voyons dans ces mots : *kupets* (un acheteur), *plovets* (un nageur), et beaucoup d'autres. La racine *ot* est une forme tronquée de *vot*, comme nous le voyons dans le mot *otchina* (héritage paternel) qui est fréquemment écrit *votchina*. Or, *vot* est, évidemment, la même racine que l'allemand *vat* et que l'anglais *fath*. *Quod erat demonstrandum*. Tout cela est assez simple, et tend à prouver l'identité fondamentale, ou plutôt la communauté d'origine, des langues slaves et teutoniques; mais on comprendra aisément que des analogies étymologiques si soigneusement déguisées soient de peu d'usage pratique pour nous aider à acquérir une langue étrangère. De plus, les formes grammaticales et les constructions de phrase, en russe, sont très-particulières, et présentent un

grand nombre d'irrégularités étranges. Comme exemple, nous pouvons citer le temps du futur. Le verbe russe a habituellement un futur simple et un futur composé. Le dernier est toujours régulièrement formé au moyen d'un auxiliaire et de l'infinitif, comme en anglais; mais le premier est construit d'une foule de manières pour lesquelles aucune règle ne peut être donnée, si bien que le futur simple de chaque verbe doit être appris par un pur effort de mémoire. Pour beaucoup d'entre eux on le forme au moyen d'une préposition, mais il est impossible de déterminer par une règle celle qui doit être employée. Ainsi *idu* (je vais) devient *poidu*, *pishu* (j'écris) devient *napishu*, *pyu* (je bois) devient *vuipyu*, et ainsi des autres.

Alliée de très-près aux difficultés de la prononciation, se trouve celle de placer l'accent sur la syllabe qu'il faut. Sous ce rapport, le russe est semblable au grec; vous ne pouvez jamais dire à *priori* sur quelle syllabe l'accent porte. Mais c'est plus embarrassant encore que le grec pour deux raisons: d'abord, on n'a point l'habitude d'imprimer le russe avec des accents; et ensuite, personne n'a jusqu'ici été capable de formuler des règles précises pour la transposition de l'accent dans les inflexions variées du même mot. Un exemple de cette dernière particularité suffira. Le mot *ruka* (main) a l'accent sur la dernière syllabe, mais à l'accusatif: *ruku*, l'accent se porte sur la première. Il ne faudrait pas dire, cependant, que dans tous les mots de ce type une semblable transposition a lieu. Le mot *beda* (malheur), par exemple, ainsi que beaucoup d'autres, conserve toujours l'accent sur la dernière syllabe.

Ces difficultés, et beaucoup d'autres semblables qui n'ont pas besoin d'être énumérées ici, peuvent seulement être surmontées par une longue familiarité avec le langage. Sérieuses comme elles le sont, elles ne doivent point effrayer quiconque est habitué à l'étude des idio-

mes étrangers. L'oreille et la langue se familiarisent graduellement avec les particularités d'inflexion et d'accentuation, et la pratique remplit la fonction de règles abstraites. L'étranger, il est vrai, si aisément, si couramment qu'il puisse s'exprimer, ne pourra jamais être pris pour un Russe. S'il parle pendant quelque temps, il est sûr de se trahir. Mais il n'y a là rien qui doive étonner. La même remarque peut s'appliquer au Russe s'exprimant en anglais. J'ai conversé avec des douzaines de Russes qui le parlaient admirablement; mais je n'en ai jamais rencontré un seul qui le parlât précisément comme les Anglais, excepté ceux qui l'avaient appris dans leur enfance.

On suppose communément que les Russes ont été doués par la nature d'une aptitude linguistique spéciale. Leur propre langage, dit-on, est si difficile, qu'ils ne trouvent plus de difficulté à acquérir les autres. Cette croyance très-répandue demande, il me semble, quelque explication. Que les Russes *éduqués* soient meilleurs linguistes que les classes correspondantes de l'Europe occidentale, il ne peut y avoir à cet égard aucun doute, car ils parlent toujours le français, et très-souvent l'anglais et l'allemand aussi. La question est, néanmoins, si ceci est le résultat d'une particularité psychologique ou de toute autre cause. Or, sans m'aventurer à nier l'existence d'une particularité psychologique, je dois dire que les autres causes ont du moins exercé une puissante influence. Tout Russe qui veut être regardé comme « civilisé » doit posséder au moins une langue étrangère; et, en raison de cela, les enfants des hautes classes apprennent toujours, dès leur enfance, à parler français. Dans beaucoup de maisons riches on trouve une nourrice allemande, un précepteur français, une gouvernante anglaise; et les enfants s'accoutument ainsi dès leurs plus jeunes années à l'usage des trois langues. De plus, la langue russe est phonétiquement

très-riche, et contient presque tous les sons que l'on trouve dans les langues de l'Europe occidentale. Mais il y a quelques nuances délicates qui lui manquent, et ces nuances, il est rare que les Russes les acquièrent parfaitement. Comme exemple de ceci, je citerai le son bref de la voyelle dans le mot *but* (prononcez beutt) et le son long de la voyelle dans le mot *all* (prononcez aull). Dans la prononciation de tels mots, même les Russes qui parlent notre langue avec une correction parfaite introduisent presque toujours le son plus ou moins modifié de la voyelle *o*, qui sonne désagréablement à une oreille anglaise précieuse.

Comme exemple de difficulté grammaticale, je mentionnerai ce fait: peu de Russes arrivent à se rendre bien compte de la distinction délicate entre *était* et *a été*.

Peut-être, en résumé, serait-il bon d'appliquer ici la théorie darwinienne, et de supposer que chez la noblesse russe, obligée pendant plusieurs générations de s'appliquer à acquérir la connaissance des langues étrangères, une aptitude spéciale, un talent polyglotte héréditaire s'est développé.

Dans mon exil volontaire, plusieurs circonstances vinrent en aide à mes efforts pour arriver à acquérir une connaissance du langage qui me mît à même de converser aisément, franchement, avec les paysans. D'abord mon révérend précepteur était un homme agréable, bienveillant, causeur, qui prenait grand plaisir à conter d'interminables histoires, plaisir indépendant de la satisfaction qu'il pouvait éprouver à les voir comprises et appréciées. Même quand il se promenait seul, il murmurait toujours quelque chose à un écouteur imaginaire. Un étranger le rencontrant en de telles occasions eût pu supposer qu'il conversait avec des esprits invisibles, bien que ses formes larges, musculeuses, sa face rubiconde, militassent fortement contre cette supposition;

mais aucun homme, aucune femme, aucun enfant, habitant dans un rayon de trois lieues, ne seraient jamais tombés dans une telle erreur. Chacun dans le voisinage savait que *Batushka* (Papa), comme on l'appelait familièrement, était un homme trop prosaïque, trop pratique, pour apercevoir des choses éthérées, que c'était un incorrigible bavard, et que, s'il n'avait point d'auditeur sous la main, il s'en créait un de sa propre imagination. Cette manie qu'il avait me rendit grand service. Bien que pendant quelque temps je comprisse très-peu de chose à ce qu'il disait, et que je me trompasse très-souvent dans l'emploi des monosyllabes positifs et négatifs que je hasardais de temps à autre pour lui donner la réplique et l'encourager, il causait abondamment tout de même. Comme tous les gens habillards, il se répétait constamment; mais je ne m'en plaignais point, car cette habitude, si blâmable qu'elle puisse être dans une société ordinaire, m'était d'un grand bénéfice; quand j'entendais une histoire pour la deuxième ou troisième fois, il m'était bien plus aisé de placer au bon moment l'expression requise.

Une autre circonstance heureuse fut que dans Ivanofka il n'y avait aucunes distractions, si bien que la journée tout entière et une partie de la nuit pouvaient être consacrées à l'étude. Mon principal amusement était, à l'occasion, une promenade dans les champs avec Karl Karl'itch; et même cette innocente débauche ne pouvait pas toujours avoir lieu, car sitôt que la pluie tombait il était difficile d'aller au-delà de la véranda, la boue empêchant toute course extérieure. Ce qui ressemblait le plus à une partie de plaisir était d'aller ramasser des champignons; et, dans cette circonstance, mon incapacité à distinguer les bons des mauvais, ceux qui se mangent de ceux qui empoisonnent, rendait ma bonne volonté inutile. Nous vivions si loin de « la foule dont le bruit affolle » que le brouhaha qui s'en élève parvenait à

peine à nos oreilles. Une semaine ou même dix jours pouvaient s'écouler sans qu'il nous arrivât aucune nouvelle du monde extérieur. Le bureau de poste le plus proche se trouvait à la station du chemin de fer, et nous n'avions aucun système régulier de communication avec ce lieu éloigné. Lettres et journaux y restaient jusqu'à ce qu'on les réclamât et nous étaient apportés d'une façon intermittente, quand il arrivait que l'un de nos voisins passât par là. L'histoire contemporaine nous était ainsi administrée à grosses doses.

Je me rappelle bien, entr'autres, une dose vraiment énorme. Pendant plus longtemps que d'usage aucun facteur volontaire n'avait paru, et ce retard était plus irritant que d'habitude, parce que l'on savait que la guerre avait éclaté entre la France et l'Allemagne. Enfin un gros paquet de journaux me fut apporté. Impatient d'apprendre si quelque grande bataille avait été livrée, je commençai par le dernier en date, et tombai tout de suite sur un article intitulé : « Dernières nouvelles, l'empereur à Wilhelmshöhe !!! » La grosseur du caractère dans lequel ce titre était imprimé montrait clairement que l'article était très-important. Je commençai de lire avidement, mais je fus absolument mystifié. Quel empereur ce pouvait-il être?..... Probablement le Czar ou l'empereur d'Autriche, car il n'y avait point d'empereur d'Allemagne en ce temps-là..... Mais non!..... C'était évidemment l'empereur des Français..... Mais comment Napoléon était-il arrivé à Wilhelmshöhe?..... Les Français devaient avoir percé les lignes de défense du Rhin, passé au travers, et s'être avancés fort loin en Allemagne..... Mais non! Comme je poursuivais ma lecture, cette théorie me parut également insoutenable. Il se trouva enfin que l'empereur était environné d'Allemands et... prisonnier! Afin de pénétrer ce mystère, il me fallut avoir recours aux précédents numéros du journal, et j'appris, dans cette séance, les victoires alle-

mandes, l'affaire de Sedan et les autres grands événements de cette époque mouvementée. Ceux qui ont toujours absorbé l'histoire contemporaine aux doses homéopathiques administrées par les éditions successives des journaux quotidiens, peuvent difficilement se faire idée de l'impression produite par la rasade que je venais d'en avaler.

Grâce à l'utile loquacité de mon précepteur et la possibilité de consacrer tout mon temps à mes études linguistiques, je fis des progrès tellement rapides dans l'acquisition du langage, que je pus au bout de quelques semaines comprendre une grande partie de ce qu'on me disait, et m'exprimer d'une façon vague et détournée. Dans cette dernière opération, j'étais très-aidé par une faculté particulière de divination que les Russes possèdent à un haut degré. Si un étranger parvient à exprimer environ le quart d'une idée, le paysan russe peut généralement suppléer aux trois quarts manquants grâce à l'intuition qui lui est propre.

A mesure que mon pouvoir de compréhension s'accroissait, mes longues conversations avec le prêtre devinrent de plus en plus intéressantes. Au début, ses remarques et ses histoires avaient seulement pour moi un intérêt philologique, mais graduellement je m'aperçus que son bavardage contenait une grande quantité de solides et intéressants renseignements concernant lui-même et la classe à laquelle il appartenait : sorte d'*information* qu'on ne trouve pas habituellement dans les livres d'exercices grammaticaux. Je me propose d'en communiquer ci-après quelques-uns au lecteur.

CHAPITRE IV

LE PRÊTRE DE VILLAGE

Noms des prêtres. — Mariages cléricaux. — Le clergé blanc et le clergé noir. — Pourquoi le peuple ne respecte pas les prêtres de paroisse. — Histoire du clergé blanc. — Le prêtre de paroisse russe et le pasteur protestant. — En quel sens le peuple russe est religieux. — Icons. — Le clergé et l'éducation populaire. — Réforme ecclésiastique.

Dans les présentations formelles, il est d'usage de prononcer d'une voix plus ou moins inintelligible les noms des deux personnes présentées. Les circonstances me forcent, dans le cas présent, de m'écarter de la coutume reçue. La vérité est que je ne connais pas les noms des deux personnes que je désire présenter l'une à l'autre ! Le lecteur, qui connaît le sien propre, me pardonnera volontiers une moitié de mon ignorance ; mais il peut naturellement supposer que je dois savoir celui d'un homme dont je dis avoir fait la connaissance et avec qui j'ai eu de longues conversations pendant une durée de plusieurs mois. La chose peut sembler étrange, mais elle ne l'est point. Pendant tout le temps de mon séjour à Ivanofka, je ne l'ai jamais entendu appeler, je n'ai jamais entendu parler de lui, que sous le nom de *Batushka*. Or, *Batushka* n'est pas du tout un nom ; c'est simplement le diminutif d'un vieux mot, maintenant tombé en désuétude, signifiant « Père », et qui s'applique

habituellement à tous les prêtres de village. Le *ushka* est une terminaison diminutive très-commune, et la racine *Bat* est évidemment la même qui se trouve dans le mot latin *Pater*.

Bien que le hasard ne m'ait pas appris le nom de famille de *Batushka*, je puis signaler deux faits curieux s'y rapportant : il ne le possédait pas depuis son enfance, et ce n'était point celui de son père.

Le lecteur dont la puissance intuitive a été prématurément aiguësée par une longue familiarité avec les romans à sensation, sautera probablement à cette conclusion que *Batushka* était un individu mystérieux, très-différent de ce qu'il semblait être : le fils illégitime de quelque grand personnage, ou un homme de haute naissance qui avait commis quelque grand péché et cherchait maintenant l'oubli et l'expiation dans les humbles devoirs d'un prêtre de paroisse. Qu'on me laisse dissiper immédiatement toute illusion à cet égard. *Batushka* était réellement aussi bien que légalement le fils légitime d'un prêtre de paroisse ordinaire qui vivait encore à environ six lieues de là, et pendant maintes générations, tous ses ancêtres paternels et maternels, mâles et femelles, avaient appartenu à la caste des prêtres. C'était donc un lévite de l'eau la plus pure et complètement lévitique de caractère, d'essence et de tempérament. Bien qu'il connût par expérience quelque chose concernant les faiblesses de la chair, il n'avait jamais commis aucun péché de l'espèce héroïque et n'avait aucune raison de cacher son origine. Les faits curieux rapportés ci-dessus étaient simplement le résultat d'une coutume particulière existant parmi le clergé russe. D'après cette coutume, quand un jeune garçon entre au séminaire, il reçoit de l'évêque un nouveau nom de famille; ce nom peut être *Bogoslafski*, d'un mot signifiant « théologie », *Bogolubof* « l'amour de Dieu », ou quelque autre

semblable; il peut encore dériver du nom du village natal du jeune lévite ou de quelque autre mot que l'évêque juge à propos de choisir. Je sais un cas où un évêque choisit deux mots français. Il avait l'intention d'appeler le jeune séminariste *Velikoselski* d'après son lieu de naissance, *Velikoe Selo*, qui signifie « gros village »; mais apprenant qu'il y avait déjà dans le séminaire un *Velikoselski*, et étant d'humeur facétieuse, il appela le nouveau venu *Grandvillageski*, mot qui peut-être intriguera cruellement quelque philologue de l'avenir.

Mon révérend précepteur était un homme musculeux, de haute taille, âgé d'environ 40 ans, portant toute sa barbe châtain foncé, et de longs cheveux maigres retombant sur ses épaules. Les parties visibles de son vêtement consistaient en trois articles: Une robe d'un brun sombre, d'étoffe commune, boutonnée jusqu'au cou et descendant jusqu'à terre, un chapeau à larges bords, une paire de lourdes bottes; quant aux parties intimes, je m'abstins de pousser de ce côté mes investigations.

La vie de ce prêtre avait été très-dénuée d'événements; de bonne heure, il avait été envoyé au séminaire dans la ville principale de la province et y avait acquis la réputation d'être un élève à classer dans la bonne moyenne. Le séminaire de ce temps-là, me disait-il, parlant de cette époque de sa vie, n'était pas ce qu'il est maintenant. Aujourd'hui, les professeurs parlent beaucoup humanitarisme, et les élèves croiraient qu'un crime a été commis contre la dignité humaine si l'un d'eux était fouetté; mais ils ne considèrent pas que la dignité humaine soit du tout offensée par leur ivrognerie et par la fréquentation d'endroits que... que je n'ai jamais fréquentés. J'ai été fouetté assez souvent, je ne pense pas en être devenu pire; et bien que je n'aie jamais entendu professer cette science pédagogique dont ils parlent tant

maintenant, je lirais encore une page de latin avec le plus fort d'entre eux....

— Mes études finies, reprit Batushka continuant le simple récit de sa vie, l'évêque me trouva une femme dont le père était un vieillard auquel je succédai. De cette façon je devins le prêtre d'Ivanofka, et j'y suis toujours resté depuis. C'est une existence pénible, car la paroisse est grande et mon coin de terre n'est pas très-fertile; mais, Dieu en soit loué! je suis bien portant et vigoureux, et les choses se passent assez bien.

— Vous dites que l'évêque vous a trouvé une femme, — remarquai-je, — cela semble indiquer qu'il vous aimait beaucoup...

— Point du tout. L'évêque fait la même chose pour tous les séminaristes qui désirent être ordonnés : c'est une part importante de ses devoirs pastoraux.

— En vérité! — m'écriai-je étonné, — c'est certainement pousser le système du gouvernement paternel un peu trop loin. Pourquoi Sa Révérence se mêle-t-elle de choses qui ne la regardent pas?

— Mais ces matières le regardent. Il est le protecteur naturel des veuves et des orphelins, spécialement parmi le clergé de son diocèse. Quand un prêtre de paroisse meurt, que deviendraient sa femme et ses filles?

Ne saisissant pas nettement la signification exacte de cette dernière remarque, je m'aventurai à suggérer que les prêtres devaient économiser en vue des événements futurs.

— C'est aisé à dire, — répondit Batushka. — « Une histoire est bientôt contée, dit le vieux proverbe, mais une chose n'est pas bientôt faite ». Comment pourrions-nous économiser? Loin de pouvoir mettre de côté quelque chose, nous avons la plus grande difficulté à joindre les deux bouts.

— Mais la veuve et ses filles pourraient travailler et gagner leur vie.

— Travailler, à quoi? je vous prie, — demanda Batushka, — et il attendit une réponse. Voyant que je n'en avais aucune à lui offrir, il continua : — Même la maison et le terrain ne leur appartiennent pas, ils appartiennent au nouveau prêtre.

— Si cette situation se présentait dans un roman, — dis-je, — je pourrais présager ce qui arriverait : l'auteur rendrait le nouveau prêtre amoureux de l'une des filles, la lui ferait épouser, et alors la famille tout entière, y compris la belle-mère, vivrait en joie par la suite.

— C'est exactement ainsi que l'évêque arrange les choses; ce que le romancier fait avec les marionnettes sans vie issues de son imagination, l'évêque le fait avec des êtres réels de chair et d'os. En sa qualité de créature douée de raison, néanmoins, il ne peut laisser les choses au hasard. Il doit donc les régler avant que le jeune homme prenne les ordres; car, d'après les règles de l'Église, le mariage ne peut avoir lieu après la cérémonie de l'ordination. Quand l'affaire est arrangée avant que la charge devienne vacante, le vieux prêtre peut mourir avec la consolante certitude que sa famille est pourvue pour l'avenir.

— Eh! Batushka, vous présentez la question d'une façon très-plausible, mais il me semble qu'il y a deux défauts dans votre analogie. Le romancier peut faire que deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre et qu'ils vivent heureux par la suite avec la belle-mère; mais cela — en dépit du respect dû à Sa Révérence, — est au-dessus du pouvoir d'un évêque.

— Je ne sais pas, — dit Batushka évitant le sujet de l'objection, — si les mariages d'amour sont toujours les plus heureux; et quant à la belle-mère, il y en a (ou du moins il y en avait, jusqu'à l'émancipation des serfs) toujours une et plusieurs belles-filles dans à peu près chaque ménage de paysans.

— Et l'harmonie règne-t-elle généralement dans ces ménages ?

— Cela dépend du chef de la maison. Si c'est un homme de la « bonne sorte », il peut tenir en ordre les femmes. Cette remarque fut faite d'un ton énergique, avec l'intention évidente de me prouver que mon interlocuteur était lui-même un homme de la « bonne sorte ». Mais je n'y attachai pas beaucoup d'importance, car j'ai souvent remarqué que les maris *poule-mouillée* parlent ordinairement de cette façon quand leurs épouses ne peuvent les entendre ; je ne me trouvai nullement convaincu que le système de pourvoir aux besoins des veuves et orphelins du clergé au moyen de *mariages de convenance* était bon, mais je résolus de suspendre mon jugement jusqu'à ce que j'eusse obtenu d'autres renseignements.

Un témoignage additionnel me vint précisément une semaine ou deux plus tard. Un matin, en entrant dans la maison du prêtre, je trouvai avec lui un confrère, le prêtre d'un village situé à quatre lieues de là. Avant d'avoir épuisé les remarques habituelles sur l'état du temps et des récoltes, un paysan arriva en charrette, porteur d'un message annonçant qu'un vieillard se mourait dans un village voisin et souhaitait recevoir les dernières consolations de la religion.

Batushka fut donc obligé de nous quitter, et son ami et moi convinmes d'aller flâner dans la direction du village où Batushka se rendait, de façon à le rencontrer à son retour. La moisson était déjà finie, si bien que notre route, à la sortie du village, passait à travers des champs hérissés de chaume. Plus loin nous entrâmes dans la forêt de pins, et, au moment où nous l'atteignîmes, je réussis à amener la conversation sur le sujet des mariages cléricaux.

— J'ai déjà songé à cette question, — dis-je, — et j'aimerais savoir votre opinion sur ce système.

Ma nouvelle connaissance était un homme de haute taille, maigre, aux cheveux noirs, d'un tempérament bilieux et d'un aspect *vinaigre* : évidemment l'un de ces mortels infortunés que la nature a doués d'une disposition à voir le mauvais côté de toute chose, et à signaler de préférence à leurs compagnons les ennuis de la vie humaine. Je ne fus donc nullement surpris quand il répondit d'un ton grave et décidé : — Mauvais ! très-mauvais... absolument mauvais !

L'énergie avec laquelle ces paroles étaient prononcées ne laissait aucun doute sur l'opinion intime de l'orateur ; mais j'étais désireux de savoir sur quoi cette opinion était fondée, d'autant plus qu'il me semblait découvrir dans le ton une note de griefs personnels. Je construisis ma phrase en conséquence.

— Je me doutais de cela ; mais dans les discussions que j'ai eues avec Batushka, je me trouvais toujours placé dans une condition désavantageuse, ne pouvant citer aucun fait précis à l'appui de mon opinion.

— Vous pouvez vous applaudir de n'en point trouver dans votre propre expérience ; une belle-mère vivant dans la maison n'apporte pas l'harmonie dans le ménage. Je ne sais pas ce qu'il en est dans votre pays, mais c'est ainsi chez nous.

Je me hâtai de lui assurer que ceci n'était point une particularité spéciale à la Russie.

— Je ne connais cela que trop bien, continua-t-il. Ma belle-mère a habité avec moi pendant quelques années, et j'ai été obligé à la fin d'insister pour qu'elle allât vivre chez un autre de ses gendres.

— Une conduite un peu égoïste envers votre beau-frère, — me dis-je en aparté, et j'ajoutai d'une voix plus haute : — J'espère que vous avez ainsi résolu la difficulté d'une façon satisfaisante.

— Point du tout. Les choses sont pires maintenant qu'elles n'étaient. Je suis convenu de lui payer trois

roubles par mois, et j'ai régulièrement tenu ma promesse; mais dernièrement elle a pensé que ce n'était pas assez, et elle s'est plainte à l'évêque. La semaine dernière, je suis allé le trouver pour me justifier; mais comme je n'avais pas assez d'argent pour en distribuer à tous les fonctionnaires du Consistoire, je n'ai pu obtenir justice. Ma belle-mère a porté contre moi toutes sortes d'accusations absurdes, et, en conséquence, j'ai été mis en interdiction pour six semaines!

— Et quel est l'effet d'une interdiction?

— L'effet est que je ne puis plus accomplir les rites ordinaires de notre religion; c'est réellement très-injuste, — ajouta-t-il d'un ton indigné, — et très-ennuyeux, Songez à toutes les tribulations, à tous les inconvénients que cela entraîne.

Comme j'étais en train de songer aux tribulations et inconvénients auxquels les paroissiens peuvent se trouver exposés par la conduite inconsidérée d'une vieille belle-mère, je ne pus que sympathiser avec l'indignation de ma nouvelle connaissance. Ma sympathie se refroidit cependant quelque peu quand je m'aperçus que j'étais sur une fausse piste et que le prêtre considérait la matière d'un point de vue entièrement différent.

— Voyez-vous, — dit-il, — c'est la plus mauvaise époque de l'année pour être interdit. Les paysans ont fait la moisson, ils peuvent donner quelque chose à même leurs récoltes; il y a des réjouissances et des mariages, en dehors des baptêmes et des décès qui vont toujours leur train. Je vais certainement perdre par cette interdiction plus de cent roubles.

J'avoue que je fus un peu choqué d'entendre le prêtre parler ainsi de ses fonctions sacrées comme d'une denrée qui se vend au marché, et de l'interdiction comme un *undertaker* (entrepreneur de pompes funèbres) désireux de « pousser » son négoce, pourrait parler d'améliorations sanitaires. Ma surprise fut causée, non point par le

fait qu'il regardait la chose d'un point de vue pécuniaire (car j'étais assez expérimenté pour savoir que la nature humaine cléricale n'est point absolument insensible à ces considérations), mais par cette circonstance qu'il pouvait ainsi exprimer sans déguisement ses opinions à un étranger, sans soupçonner le moins du monde qu'il y eût quoi que ce soit de messéant dans sa façon d'agir. L'incident me parut très-caractéristique, mais je m'abstins de tout commentaire à haute voix, de peur de contrarier à l'improviste sa tendance communicative. Dans le but de l'y encourager, je protestai être très-intéressé (comme je l'étais réellement) par ce qu'il m'avait dit, et lui demandai comment, dans son opinion, il serait possible de remédier à l'état de choses si peu satisfaisant d'à présent.

— Il n'y a qu'un remède, — dit-il avec une spontanéité qui montrait que le thème lui était familier et qu'il l'avait traité déjà, — c'est la liberté et la publicité. Nous autres, hommes adultes, sommes traités comme des enfants et surveillés comme des conspirateurs. Si nous voulons prêcher un sermon, il nous faut le montrer d'abord au *Blagotchinnny*, et.....

— Je vous demande pardon, qu'est-ce que le *Blagotchinnny*?

— Le *Blagotchinnny* est un prêtre de paroisse qui est en relation directe avec le Consistoire de la province, et qui est supposé exercer une influence stricte sur tous les autres prêtres de paroisse de son district. Il agit comme l'espion du Consistoire, qui est rempli de fonctionnaires voraces et effrontés, sourds à quiconque ne vient pas là pourvu d'une poignée de roubles. L'évêque peut être un homme bon, bien intentionné, mais il voit et agit toujours par ces vils subordonnés. D'autre part, les évêques et les prieurs de monastères, qui monopolisent les plus hautes places dans l'administration ecclésiastique, appartiennent tous au « clergé noir », c'est-à-dire qu'ils sont

tous moines; ils sont incapables, par conséquent, de se rendre compte de nos besoins. Comment pourraient-ils, eux auxquels le célibat est imposé par les règles de l'Église, comprendre la situation d'un prêtre de paroisse qui a une famille à élever, et doit lutter contre des ennuis domestiques de toute espèce? Ce qu'ils font est de prendre toutes les places confortables pour eux-mêmes et de nous laisser tout le dur travail. Les monastères sont pourtant assez riches, et vous voyez comme nous sommes pauvres. Peut-être avez-vous entendu dire que les prêtres de paroisse extorquent de l'argent aux paysans en refusant de célébrer les rites du baptême ou de la sépulture à moins qu'une somme considérable leur soit payée? Ce n'est que trop vrai, mais qui est à blâmer? Il faut que le prêtre vive et élève sa famille, et vous ne sauriez vous figurer les humiliations auxquelles il lui faut se soumettre pour gagner une maigre pitance. Je sais cela par expérience. Quand je fais la tournée périodique pour colliger la dîme, je puis voir les paysans regarder partir avec envie et regret chaque poignée de seigle, chaque œuf qu'ils me donnent. Je puis entendre leurs ricanements quand je m'éloigne, et je sais qu'ils ont maints dictons comme celui-ci : « Le prêtre prend des vivants et des morts ». Beaucoup verrouillent leurs portes quand ils me voient venir, afin que je les croie hors de chez eux, et ne prennent pas même la précaution de garder le silence jusqu'à ce que je sois arrivé hors de la portée de leurs voix.

— Vous m'étonnez, — lui dis-je, répondant à la dernière partie de cette longue tirade, — j'ai toujours entendu dire que les Russes étaient un peuple très-religieux, au moins les basses classes.

— Ils le sont en effet, mais les paysans sont pauvres et lourdement taxés. Ils attachent une grande importance aux sacrements, et observent rigoureusement les jeûnes, qui comprennent presque la moitié de l'année, mais ils

montrent très-peu de respect pour leurs prêtres, qui sont à peu près aussi pauvres qu'eux-mêmes.

— Mais je ne vois pas clairement ce que vous proposez pour remédier à cet état de choses.

— La liberté et la publicité, comme je vous l'ai déjà dit. (Le digne homme semblait avoir appris cette formule par cœur.) D'abord et avant tout, nos besoins doivent être connus de tous. Dans quelques provinces il y a eu des tentatives d'arriver à cela au moyen d'Assemblées du clergé, mais ces efforts ont toujours été obstinément contrariés par les Consistoires, dont les membres redoutent la publicité par dessus toute chose. Mais pour obtenir la publicité, nous devons jouir de plus de liberté.

Ici prit place un long discours sur la liberté et la publicité, qui me sembla très-confus. Autant que je pus le comprendre, ce me parut être, comme raisonnablement, un cercle vicieux. La liberté était nécessaire afin d'obtenir la publicité, la publicité était nécessaire afin d'obtenir la liberté; et comme résultat pratique, le clergé toucherait un plus gros salaire et serait respecté davantage par le peuple. Nous étions seulement arrivés à ce point de l'examen de la cause, quand notre entretien fut interrompu par le grondement d'une charrette de paysan. Au bout de quelques secondes notre ami parut, et la conversation prit un tour différent.

Depuis cette époque j'ai fréquemment parlé de ce sujet aux autorités compétentes, et presque toutes ont admis que la condition présente du clergé est très-peu satisfaisante, que le prêtre de village jouit rarement de l'estime et du respect de ses paroissiens. Dans un rapport semi-officiel sur lequel je suis tombé par hasard en cherchant des matériaux d'une toute autre nature, les faits sont établis dans le langage clair qui suit : « Le peuple — je cherche à traduire aussi littéralement que possible, — ne respecte point le clergé, mais le persécute de ses moqueries et de ses reproches, et

sont que c'est pour lui un fardeau. Dans la plupart des récits comiques populaires, le prêtre, sa femme, ou son valet de ferme, sont tournés en ridicule, et dans tous les proverbes ou dictons rustiques où le clergé est mentionné, c'est toujours avec dérision. Le peuple évite le clergé, n'a recours à lui qu'en cas de nécessité, non point par impulsion intime de la conscience... Et pourquoi le peuple ne respecte-t-il pas le clergé ? Parce qu'il forme une classe à part ; parce qu'ayant reçu une éducation fautive et mauvaise, il n'introduit pas dans la vie du peuple les enseignements du Saint-Esprit, mais se contente de la pure forme morte du cérémonial extérieur, méprisant en même temps cette forme jusqu'à en blasphémer ; parce que le clergé lui-même offre continuellement des exemples de manque de respect pour la religion, et transforme le service de Dieu en un commerce profitable. Le peuple peut-il respecter le clergé quand il entend raconter qu'un prêtre a dérobé de l'argent sous l'oreiller d'un homme mourant au moment de la confession, qu'un autre a été publiquement entraîné hors d'une maison de débauche, qu'un troisième a baptisé un chien, qu'un quatrième, pendant qu'il officiait aux fêtes de Pâques, a été pris aux cheveux par le diacre et arraché de l'autel ? Est-il possible que le peuple respecte des prêtres qui passent leur temps au cabaret, qui écrivent des pétitions frauduleuses, se chamaillent avec la croix dans les mains, et s'accablent réciproquement d'injures à l'autel ? On pourrait remplir maintes pages avec des exemples de cette sorte, — désignant dans chaque cas l'époque et le lieu, — sans dépasser les limites de la province de Nijni-Novgorod.

« Est-il possible que le peuple respecte le clergé quand il voit partout chez lui simonie, insouciance en accomplissant les rites religieux, et désordre en administrant les sacrements ? Est-il possible que le peuple respecte le clergé quand la vérité et la justice en ont disparu, quand

les consistoires, guidés dans leurs décisions non point par des règles, mais par la camaraderie et les pots de vin, détruisent en lui les derniers vestiges d'honnêteté ? Si nous ajoutons à tout cela les faux certificats que le clergé donne à ceux qui ne veulent pas participer au sacrement de l'eucharistie, les sommes illégalement exigées des *Vieux-Ritualistes*, la conversion de l'autel en une source de revenu, les églises données aux filles des prêtres comme une dot, et de semblables exemples, la question : *Le peuple peut-il respecter le clergé ?* ne demande point de réponse. »

Comme ces paroles ont été écrites par un Russe orthodoxe (1) célèbre pour sa connaissance intime fort étendue de la vie provinciale russe, et ont été adressées par lui dans une pièce ayant, nous l'avons dit, le caractère semi-officiel, à un membre de la famille impériale, nous pouvons en toute sécurité tenir pour acquis qu'elles contiennent une quantité considérable de vrai. Le lecteur ne doit pas, néanmoins, s'imaginer que tous les prêtres russes appartiennent à l'espèce mentionnée plus haut. Beaucoup de ces prêtres sont des hommes honnêtes, respectables, bien intentionnés, qui remplissent consciencieusement leurs humbles devoirs, et font de grands efforts pour procurer une bonne éducation à leurs enfants. S'ils possèdent moins d'instruction, de culture et de raffinement que le clergé catholique romain, ils font preuve en même temps de beaucoup moins de fanatisme, de moins de morgue spirituelle, de moins d'intolérance envers les adhérents des autres croyances.

Les bonnes et mauvaises qualités des prêtres russes de l'époque actuelle peuvent toutes deux s'expliquer

1. M. Melnikoff, dans un rapport « secret » au grand duc Constantin.

aisément par son histoire passée, et par certaines particularités du caractère national.

Le « clergé blanc » en Russie, — c'est-à-dire les prêtres de paroisse, qu'on nomme ainsi pour les distinguer des moines, qui sont appelés le « clergé noir », — a une curieuse histoire. Dans les temps primitifs il était tiré de toutes les classes de la population, et élu librement par les paroissiens. Quand un homme était choisi par le vote populaire, on le présentait à l'évêque, et si celui-ci le jugeait être une personne convenable et propre à remplir l'office, il était tout de suite ordonné. Mais bientôt cette coutume tomba en désuétude. Les évêques, trouvant que beaucoup des candidats présentés étaient des paysans illettrés, s'attribuèrent graduellement le droit de nommer les prêtres avec ou sans le consentement de leurs paroissiens; et leur choix tomba généralement sur les fils du clergé comme étant les hommes les plus aptes à recevoir les ordres. La création des écoles épiscopales, nommées ensuite séminaires, dans lesquelles les fils du clergé furent instruits, conduisit logiquement, par la suite, à l'exclusion totale des autres classes. En même temps, la politique du gouvernement civil mena au même résultat. Pierre le Grand établit le principe que chaque sujet devrait d'une façon quelconque servir l'État : les nobles comme officiers dans l'armée ou la marine, ou comme fonctionnaires dans le service civil; le clergé comme ministre de la religion; et les gens du peuple comme soldats, marins ou contribuables. De ces trois classes, le clergé avait de beaucoup le plus léger fardeau à supporter, et nombre de nobles et de paysans seraient donc volontiers entrés dans ses rangs. Mais le gouvernement ne pouvait tolérer cette espèce de désertion, et, en conséquence, la prêtrise fut entourée d'une barrière légale, empêchant que tout *outsider* s'y introduisît. C'est ainsi que, par les efforts combinés des administrations ecclésiastique

et civile, le clergé devint une classe ou caste isolée, légalement et réellement incapable de se mêler aux autres classes de la population.

Ce simple fait que le clergé devint une caste exclusive, ayant un caractère particulier, des habitudes et des idées spéciales, eût eu par lui-même une influence préjudiciable sur les prêtres ; mais ce ne fut pas tout. La caste s'accrut en nombre par une reproduction naturelle fournissant bien plus de sujets qu'il n'y avait de places à remplir, de façon que la production en prêtres et en diacres dépassa bientôt de beaucoup les besoins ; et l'écart entre l'offre et la demande devint chaque année plus grand.

Ainsi se forma un prolétariat cléricol toujours croissant qui, comme c'est toujours le cas avec un prolétariat quel qu'il puisse être, gravita vers les villes. En vain le gouvernement rendit des ukases défendant aux prêtres de quitter le lieu de leur domicile, et traita comme vagabonds et fuyards ceux qui méprisèrent la prohibition ; en vain plusieurs souverains, l'un après l'autre, s'efforcèrent de diminuer le nombre de ces surnuméraires en les incorporant de force et par bandes dans l'armée. A Moscou, Saint-Petersbourg, et toutes les grandes villes, le cri existe encore : « Ils arrivent ! » Chaque matin, dans le kremlin de Moscou, ils s'assemblaient en grandes troupes dans le but de se louer pour officier dans les chapelles privées des nobles riches, et les débats d'un répugnant marchandage avaient lieu entre eux et les laquais envoyés pour les louer : débats conduits dans le même esprit et presque sous la même forme que ceux qui se produisent au bazar voisin entre détaillants qui surfont leurs denrées et ménagères économes. « Ecoutez-moi, — disait un prêtre comme *ultimatum* à un laquais qui essayait de rabattre quelque chose sur son prix, — si vous ne me donnez pas soixante-quinze kopecks sans plus de bruit, je vais mordre une

bouchée de ce pain, et ce sera fini! » Et cela eût été, en effet, la fin des débats, car, d'après les règles de l'Église, un prêtre ne peut officier après avoir rompu son jeûne. Cet *ultimatum*, néanmoins, pouvait seulement être employé avec succès près des valets campagnards récemment arrivés en ville. Un laquais rusé, expérimenté dans cette sorte de diplomatie, eût seulement ri de la menace et répondu froidement : « Mordez-y, Batushka ; je puis trouver quantité de gens de votre sorte! » J'ai entendu décrire d'amusantes scènes de cette espèce par des vieillards qui affirmaient en avoir été les témoins.

La condition des prêtres qui restaient dans les villages n'était pas beaucoup meilleure. Ceux assez heureux pour trouver des places se trouvaient ne plus craindre un dénûment absolu ; mais leur position n'était nullement enviable. Ils étaient peu considérés et respectés par les paysans, encore moins par les nobles. Quand l'église n'était point située sur les terres de l'État, mais sur un domaine particulier, ils se trouvaient en réalité sous la puissance du seigneur local, — à peu près aussi complètement que ses serfs, — et quelquefois ce pouvoir était exercé de la plus humiliante et honteuse façon.

J'ai entendu parler, par exemple, d'un prêtre qui fut plongé de force (*ducked*) dans l'étang par une froide journée d'hiver, pour l'amusement du propriétaire et de ses hôtes, — esprits d'élite d'un tempérament jovial et brutal, — et d'un autre qui, ayant négligé d'ôter son chapeau comme il passait devant la maison du seigneur, fut mis dans un tonneau et roulé, comme Régulus, du haut de la colline jusqu'à la rivière qui coulait au pied!

En citant ces incidents, je n'ai point du tout l'intention d'en conclure qu'ils représentent la moyenne des relations qui existaient d'habitude entre seigneurs et prêtres de village, car je sais parfaitement qu'une cruauté folâtre n'était point le vice ordinaire des Russes

propriétaires de serfs. Mon but, en les mentionnant, est de montrer comment un seigneur brutal, — et il faut admettre qu'il s'en trouvait quelques-uns parmi cette classe, — pouvait traiter un prêtre sans beaucoup risquer qu'on lui demandât compte de sa conduite. Bien entendu, une telle façon d'agir était coupable aux yeux de la loi; mais la loi criminelle de ce temps-là avait la vue très-courte, et était très-disposée à fermer complètement les yeux quand le coupable était un seigneur influent, et la victime un simple prêtre de village. Si ces incidents étaient arrivés aux oreilles du Czar Nicolas, il eût probablement ordonné que le coupable fût sommairement et sévèrement puni; mais, comme dit le proverbe russe : « Le ciel est haut, et le Czar est loin ». Un prêtre de village traité de cette façon barbare n'avait que peu d'espoir d'obtenir justice, et si c'était un homme prudent, il ne faisait aucune démarche ou tentative en ce sens; car quelque ennui qu'il pût causer au seigneur en portant plainte aux autorités ecclésiastiques, il était sûr que cela lui serait remboursé avec intérêt de façon ou d'autre.

Les fils du clergé qui ne réussissaient pas à trouver un emploi sacerdotal régulier étaient placés dans une position pire encore. Beaucoup servaient comme scribes ou commis subalternes dans les bureaux publics, où ils augmentaient ordinairement leur salaire mesquin en extorquant et grapillant effrontément. Ceux qui ne réussissaient même pas à obtenir un modeste emploi de cette sorte devaient chercher à se préserver de l'inanition par des moyens encore moins légitimes, qui les menaient assez fréquemment en prison ou en Sibérie.

En jugeant les prêtres russes du temps présent, il nous faut avoir présente à l'esprit cette sévère école par laquelle la classe a passé, et nous devons aussi prendre en considération l'esprit qui a prédominé pendant des

siècles dans l'Église grecque : je veux parler de cette forte tendance, existant à la fois chez le clergé et chez les laïques, à attribuer une importance démesurée à l'élément cérémonial religieux. L'humanité primitive est partout et toujours disposée à regarder la religion comme se composant simplement d'une masse de rites mystérieux qui ont un pouvoir secret et magique pour détourner, écarter le mal dans ce monde-ci et assurer la félicité dans l'autre. Ceci explique que des incidents pareils aux suivants soient encore possibles. Un écumeur de grandes routes assassine et dévalise un voyageur ; mais il se retient de manger un morceau de viande cuite qu'il trouve dans la charrette, parce que la chose se passe un jour de jeûne ! Un paysan se prépare à aller commettre un vol chez un jeune attaché de l'ambassade autrichienne à Saint-Petersbourg, et dans l'action il tuera le jeune homme ; mais, avant de pénétrer dans la maison, le malfaiteur entre dans une église et recommande son entreprise à la protection des saints. Un voleur avec effraction, en train de dépouiller une église, éprouve de la difficulté à arracher les bijoux qui entourent un *Icon*, et fait le vœu, si certain bienheureux l'assiste dans cette opération, de brûler pour un rouble de cierges devant sa châsse !!!

Tous ces cas-là sont, bien entendu, excessifs, mais ils expliquent une prédisposition qui, dans ses manifestations plus douces, n'est que trop générale chez le peuple russe : tendance à regarder la religion comme un ensemble de cérémonies ayant une signification plutôt magique que religieuse. La pauvre femme qui s'agenouille devant une procession afin que l'*Icon* puisse lui passer sur la tête, et le riche marchand qui invite les prêtres à apporter dans sa maison quelque *Icon* fameux, en fournissent des exemples plus inoffensifs.

D'après un dicton populaire : « Tel est le prêtre, telle est la paroisse », et si l'on intervertit les termes

de la proposition, elle reste vraie. La grande majorité des prêtres, semblable à la grande majorité des hommes en général, se contente simplement de s'efforcer d'accomplir ce que l'on attend d'elle, et son caractère est donc jusqu'à un certain point déterminé par les idées et les notions de ses paroissiens. Ceci deviendra plus apparent si nous comparons le prêtre russe au pasteur protestant.

D'après les idées protestantes, le pasteur de village doit être un homme à l'attitude grave, à la conduite exemplaire, et possédant un certain degré d'éducation et de culture. Il doit expliquer chaque semaine à son troupeau, en paroles simples et qui laissent une impression, les grandes vérités du christianisme, et exhorter ses auditeurs à marcher dans le sentier du bien. En outre, il doit consoler les affligés, assister ceux dans le besoin, conseiller ceux que le doute tourmente, et réprimander ceux qui s'écartent ouvertement du droit chemin. Tel est leur type dans l'esprit du peuple, et presque tous les pasteurs cherchent à le réaliser, sinon en fait, du moins en apparence. Le prêtre russe, au contraire, n'a point un tel idéal placé devant lui par ses paroissiens. On lui demande seulement de se conformer à certaines observances et d'accomplir ponctuellement les rites et cérémonies prescrits par l'Eglise. S'il fait cela sans pratiquer d'extorsions, ses paroissiens sont absolument satisfaits. Rarement il prêche ou exhorte, et n'a pas ni ne cherche à avoir, une influence morale sur son troupeau. J'ai, à l'occasion, entendu parler de prêtres russes qui approchent de ce que j'ai appelé l'idéal protestant, mais je dois avouer que je n'en ai jamais rencontré un seul, et je me hasarde à affirmer que leur nombre doit être assez restreint.

Dans la comparaison ci-dessus, j'ai sans le vouloir omis un trait de grande importance. Le clergé protestant a en tous pays rendu des services précieux à la

cause de l'éducation populaire. La raison de cela n'est pas difficile à trouver. Pour être un bon protestant il est nécessaire de « scruter l'Écriture », et pour ce faire, on doit pouvoir au moins la lire. Pour être un bon membre de l'Église grecque, au contraire, d'après la conception populaire, l'étude de l'Écriture-Sainte n'est point nécessaire, et, en conséquence, l'éducation primaire n'a pas aux yeux d'un prêtre grec orthodoxe la même importance qu'à ceux du pasteur protestant.

Il doit être admis que le peuple russe est dans un certain sens un peuple religieux. Il se rend régulièrement à l'église les dimanches et jours de fête, se signe dévotement et à plusieurs reprises en passant devant une église ou devant un *Icon*, communie aux époques fixées, s'abstient rigoureusement de tout « aliment gras », cela non-seulement les mercredis et vendredis, mais aussi durant le carême et les autres longs jeûnes, fait à l'occasion des pèlerinages : en un mot, se conforme ponctuellement à tout le cérémonial des *observances* qu'il suppose nécessaires à son salut. Mais là finit sa religion. Il est en général profondément ignorant de la doctrine religieuse, et ne connaît que peu ou point la Sainte-Écriture. Un prêtre, dit-on, demanda un jour à un paysan s'il pouvait nommer les trois personnes de la Trinité, et celui-ci répondit sans un moment d'hésitation : « Comment pourrais-je ne point savoir cela, Batushka ? Ce sont, bien entendu : le Sauveur, la Mère de Dieu, et saint Nicolas le faiseur de miracles ! » Cette réponse donne assez bien la moyenne des connaissances théologiques d'une très-grande partie de la population paysanne. L'anecdote est si répandue, si souvent répétée, que c'est probablement une invention, mais ce n'est point une calomnie.

De la théologie et de ce que les protestants nomment la vie religieuse intérieure (*inner religious life*) le paysan russe n'a aucune idée. Pour lui la partie *cérémoniale* de la religion suffit, et il a la plus illimitée, la plus en-

fantine confiance dans l'efficacité, pour son salut, des rites qu'il pratique. S'il a été baptisé dans son enfance, s'il a régulièrement observé les jeûnes, s'il a communie tous les ans, s'il vient de se confesser et de recevoir l'Extrême-Onction, il sent la mort approcher avec la plus parfaite tranquillité. Il n'est tourmenté d'aucun doute quant à l'efficacité de sa foi et des *observances* qu'il a remplies pour lui obéir, et n'a aucune frayeur que sa vie passée puisse peut-être l'avoir rendu indigne de la félicité éternelle. Pareil à un homme, sur un vaisseau qui sombre, qui a bouclé autour de ses reins sa ceinture de sauvetage, il se sent parfaitement en sûreté. Sans aucune crainte du futur et avec peu de regret du présent, il attend avec calme l'instant fatal, et meurt avec une résignation qu'un philosophe stoïcien pourrait envier.

Dans le paragraphe ci-dessus, j'ai employé le mot *Icon*, et peut-être le lecteur ne se rend-il pas nettement compte de sa signification. Qu'on me laisse donc expliquer brièvement ce que c'est qu'un *Icon*, car les *Icons* jouent un grand rôle dans les *observances* religieuses du peuple russe.

Les *Icons* sont des images à mi-corps représentant le Sauveur, la Madone, ou un saint, exécutées en un style byzantin archaïque sur fond jaune ou fond d'or, et variant de taille d'un pouce à plusieurs pieds carrés. Très-souvent l'image tout entière, à l'exception du visage et des mains, est recouverte d'une plaque de métal, repoussée de façon à figurer les formes et les draperies. Quand cette plaque n'est point employée, la couronne et le costume sont souvent ornés de perles et de pierres précieuses, quelquefois d'un grand prix.

Un examen attentif d'Icons remontant à des époques diverses m'a amené à la conclusion que c'était autrefois de simples images, et que la plaque métallique est une innovation moderne. On paraît s'être écarté d'abord de

la simplicité primitive en prenant l'habitude de placer sur la tête de la forme peinte une pièce d'orfèvrerie représentant un nimbe ou une couronne, parfois incrustée de pierres précieuses. Cette étrange — et, à nos yeux, barbare, — méthode de combiner la peinture et le *haut relief*, si ce terme peut être appliqué à cette sorte particulière de décoration, s'étendit graduellement ensuite aux diverses parties du costume jusqu'à ce que la face et les mains restassent seules visibles, quand on jugea à propos de réunir ces ornements variés au fond d'or dans une seule plaque repoussée.

Par rapport à leur signification religieuse, les Icons sont de deux espèces : simples, et miraculeux ou faiseurs de miracles (*tchudotvorny*). Les premiers sont manufacturés en quantités énormes, — principalement dans la province de Vladimir, où des villages entiers s'occupent de leur fabrication, — et se retrouvent dans chaque maison russe, depuis la hutte du paysan jusqu'au palais de l'Empereur. Ils sont généralement placés à une certaine hauteur dans un coin regardant la porte, et les bons chrétiens orthodoxes, en entrant, s'inclinent dans cette direction, faisant en même temps le signe de la croix. Avant et après les repas, le même cérémonial s'exécute toujours. La veille des jours de fête, une petite lampe est entretenue allumée devant au moins l'un des Icons se trouvant dans la maison.

Les Icons qui font des miracles sont comparativement peu nombreux, et toujours soigneusement conservés dans une église ou une chapelle. On croit communément qu'ils ne sont point le produit du travail des mains (*not made with hands*), et qu'ils sont apparus d'une façon mystérieuse. Un moine, ou peut-être un mortel ordinaire, a une vision dans laquelle il apprend qu'il peut trouver un Icon miraculeux à tel endroit, et en se rendant à la place indiquée il le trouve, quelquefois enfoui dans le sol, quelquefois pendant à un arbre. Le

trésor sacré est alors transporté dans une église, et la nouvelle s'étend comme le feu grégeois dans le district. Des milliers de gens viennent par troupes se prosterner devant l'image envoyée par le ciel, et quelques-uns d'entre eux sont guéris de leurs maladies : fait qui indique clairement une puissance miraculeuse. L'ensemble de l'affaire est alors officiellement résumé en un rapport au Très-Saint Synode, — la plus haute autorité ecclésiastique en Russie après l'Empereur, — afin que l'existence de la puissance miraculeuse soit pleinement et régulièrement prouvée. La reconnaissance officielle du fait n'est point du tout une pure affaire de forme, car le Saint Synode sait parfaitement que les Icons merveilleux sont toujours une riche source de revenu pour les monastères où on les conserve, et que de zélés prieurs sont par conséquent aptes à pencher du côté de la crédulité plutôt que de celui d'une critique trop sévère. Une investigation régulière a donc lieu, et la reconnaissance formelle n'est point accordée avant que le témoignage de l'*inventeur* (1) soit examiné de fond en comble et les miracles allégués dûment reconnus authentiques. Si la reconnaissance est accordée, l'Icon est traité avec la plus grande vénération, et sera à coup sûr visité par des pèlerins venant de loin et de près.

Quelques-uns des Icons les plus célèbres — comme, par exemple, la Madone de Kazan, — ont un jour de fête annuelle instituée en leur honneur; ou, pour parler plus correctement, l'anniversaire de leur mystérieuse apparition est observé et chômé religieusement. Plusieurs d'entre eux ont un titre additionnel au respect et à la vénération populaire : celui d'être intimement associés avec de grands événements de l'histoire nationale.

1. C'est le mot propre. L'Église catholique l'emploie et dit : *L'invention* de la Sainte-Croix, pour signifier sa découverte. N. D. T.

La Madone de Vladimir, par exemple, sauva une fois Moscou des Tartares; la Madone de Smolensk accompagna l'armée dans la glorieuse campagne contre Napoléon en 1812; et quand, cette année-là, on sut que les Français avançaient vers la cité, les habitants de Moscou demandèrent que le Métropolitain prit la Madone ibérienne, que l'on peut voir encore près de l'une des portes du kremlin, et les menât, armés de hachettes, contre l'ennemi.

Si les prêtres russes ont peu fait pour l'avancement de l'éducation populaire, ils ne s'y sont au moins jamais opposés intentionnellement. A la différence de leurs confrères catholiques, ils ne croient pas « qu'un peu d'instruction est chose dangereuse », et ne craignent point que la foi soit mise en danger par la science. En vérité, c'est un fait remarquable, mais l'Église russe regarde avec une profonde apathie ces mouvements intellectuels variés qui causent actuellement de sérieuses alarmes à tant de chrétiens penseurs en Europe occidentale. Pourquoi en est-il ainsi ? J'essaierai peut-être de l'expliquer par la suite. C'est un sujet difficile à traiter, qui ne peut pas l'être en quelques mots.

Bien que la condition peu satisfaisante du clergé de paroisse soit généralement reconnue par les classes instruites, très-peu de gens prennent la peine d'examiner comment elle pourrait être améliorée. Pendant l'enthousiasme de réforme qui fit rage au commencement du présent règne, les affaires ecclésiastiques n'attirèrent à peu près aucune attention ; et à présent que l'orage a passé, que l'atonie prévaut, elles en attirent encore moins. La vérité est que les Russes instruits, règle générale, ne prennent aucun intérêt aux matières cléricales, et que beaucoup d'entre eux sont tellement « avancés », qu'ils regardent la religion sous toutes ses formes comme une superstition du vieux monde, que l'on doit laisser s'éteindre aussi tranquillement que

possible. Le Gouvernement a, néanmoins, fait quelque chose pour améliorer la condition des prêtres de paroisse. Beaucoup des barrières qui tendaient à faire du clergé une caste ont été renversées, et des centaines de fils de prêtres font maintenant leur chemin dans le service civil, dans l'administration judiciaire, comme professeurs dans les universités, et dans diverses entreprises industrielles. En addition à cela une tentative est faite à l'heure qu'il est pour diminuer le nombre des paroisses, et améliorer par là la condition des titulaires. Ces changements produiront, je le crois, des résultats avantageux par la suite; mais de longues années doivent encore s'écouler avant que l'esprit dont la classe est animée puisse subir une modification radicale.

CHAPITRE V

UNE CONSULTATION MÉDICALE

Indisposition inattendue. — Un docteur de village. — Peste sibérienne. — Mes études. — Historiens russes. — Un Russe imitateur de Dickens. — Un ci-devant serf domestique. — Médecine et sorcellerie. — Un reste de paganisme. — Crédulité des paysans. — Absurdes rumeurs. — Une visite mystérieuse de Sainte Barbara. — Choléra à bord d'un steamer. — Hôpitaux. — Maisons de fous. — Parmi les maniaques.

En énumérant les choses nécessaires pour voyager dans les parties les moins fréquentées de la Russie, j'ai omis de mentionner une condition très-importante : le voyageur doit prendre la résolution d'être toujours en bonne santé, et, en cas de maladie, de se passer de tous soins médicaux. J'ai appris cela par expérience pendant mon séjour à Ivanofka.

Un homme accoutumé à toujours se bien porter et qui a lieu, par conséquent, de se croire exempt des indispositions ordinaires auxquelles la chair humaine est sujette, éprouve naturellement un grand chagrin, — comme si quelqu'un lui infligeait un châtiment immérité, — quand il se sent soudain malade. D'abord il refuse de croire le fait, et, autant que possible, ne tient aucun compte des indices désagréables.

Telle était ma disposition d'esprit quand je fus réveillé de bonne heure un matin par des symptômes particuliers

que je n'avais jusqu'alors jamais ressentis. Répugnant à admettre la possibilité d'une indisposition, je me levai et essayai de m'habiller comme d'usage; mais je m'aperçus bientôt que je ne pouvais me tenir debout. Il était impossible de nier le fait : non-seulement j'étais malade, mais la maladie, quelle qu'elle pût être, surpassait mon pouvoir de diagnostic, et les symptômes s'étant régulièrement accrus tout le jour et pendant la nuit suivante, je fus contraint de prendre l'humiliante résolution de demander conseil à un médecin. A ma demande s'il y avait un docteur dans le voisinage, le vieux domestique répondit : « Il n'y a pas exactement un docteur, mais il y a un *feldscher* dans le village ».

— Et qu'est-ce qu' « un » *feldscher* ?

— Un *feldscher* ?... c'est un *feldscher*.

— J'en suis absolument convaincu, mais j'aimerais savoir ce que vous entendez par ce mot. Qu'est-ce que « ce » *feldscher* ?

— C'est un vieux soldat qui panse les blessures, les plaies, et donne des remèdes.

La définition ne me disposa pas en faveur du mystérieux personnage; mais comme il n'y avait rien de mieux à se procurer, j'ordonnai qu'on l'envoyât chercher, malgré l'ardente opposition du vieux domestique, qui ne croyait évidemment pas aux *feldschers*.

Au bout d'une demi-heure environ, un homme grand, à larges épaules, entra et se tint immobile, droit comme un I, au milieu de la pièce, dans l'attitude qui est indiquée en langage militaire par le mot : « Attention ! » Son menton rasé de près, ses cheveux coupés court, confirmaient une partie de la définition du vieux domestique; c'était, à ne pas s'y méprendre, un vieux soldat.

— Vous êtes un *feldscher* ? — dis-je, faisant usage du mot que j'avais récemment ajouté à mon vocabulaire.

— Exactement, votre Noblesse ! — Ces mots, qui son

la forme ordinaire d'affirmation usitée par les soldats vis-à-vis de leurs officiers, furent articulés d'un ton élevé, métallique, monotone, comme si le parleur eût été un automate conversant avec un autre automate éloigné de lui de vingt mètres. Aussitôt que les mots furent prononcés, la bouche de la machine se ferma d'une façon automatique, et la tête, qui s'était momentanément tournée vers moi, retourna à sa première position avec une saccade, comme si elle eût reçu l'ordre : « Fixe ! »

— Alors veuillez vous asseoir ici, et je vais vous dire de quoi il s'agit. — Là-dessus, le personnage fit trois pas en avant, tourna tout d'une pièce, et s'assit sur l'extrême bord de la chaise, conservant l'attitude d'« Attention ! » autant que la posture assise le lui permettait. Quand les symptômes lui eurent été soigneusement décrits, il fronça le sourcil et après quelque réflexion dit : « Je puis vous donner une dose de...., » ici vint un mot très-long que je ne compris pas.

— Je ne désire pas que vous me donniez une dose de quoi que ce soit avant de savoir quelle est mon indisposition. Bien que je sois moi-même un peu médecin, je n'ai aucune idée de ce que c'est, et, pardonnez-moi, je crois que vous êtes dans la même situation. — Remarquant sur son visage une expression de dignité professionnelle froissée, j'ajoutai comme calmant : « C'est évidemment quelque chose de très-particulier, et si le plus grand docteur du pays était présent, il serait probablement aussi intrigué que nous le sommes nous-mêmes.... »

Le calmant produisit évidemment l'effet désiré. « Eh ! Monsieur, à vous dire vrai, — répondit le *feldscher*, — je ne me rends pas nettement compte de ce que c'est. »

— Je le vois bien, et en conséquence je crois qu'il vaut mieux que nous laissons la nature opérer la cure, sans risquer de contrarier son mode de traitement.

— Peut-être cela vaudrait-il mieux?

— Sans aucun doute. Et maintenant, puisque je dois rester ici couché sur le dos, comme je me sens un peu seul, j'aimerais causer avec vous. Vous n'êtes pas pressé, j'espère ?

— Point du tout. Mon aide sait où je suis, et m'enverra chercher si l'on a besoin de moi.

— Vous avez donc un aide ?

— Oh ! oui ; un jeune homme très-intelligent, qui est resté deux ans à l'École des *feldschers* et est venu ici pour m'aider et s'instruire par la pratique. C'est une nouvelle façon de procéder. Je ne suis jamais allé moi-même à une École de cette sorte, il m'a fallu ramasser ce que j'ai pu quand j'étais garçon d'hôpital. Il n'y avait de mon temps aucune École semblable. Celle où mon aide a étudié a été ouverte par le *Zemstvo*.

— Le *Zemstvo* est la nouvelle administration locale, n'est-ce pas ?

— Exactement. Et je ne pourrais pas suffire sans mon aide, — continua ma nouvelle connaissance, perdant graduellement sa rigidité et se montrant ce qu'il était réellement, un homme affable et bavard. — Il me faut souvent aller dans d'autres villages, et à peu près tous les jours beaucoup de paysans viennent ici. Au début, j'avais très-peu de chose à faire, car les gens pensaient que j'étais fonctionnaire et que je leur ferais payer cher ce que je pourrais leur donner ; mais maintenant ils savent que je n'exige pas de paiement, et ils viennent en grand nombre. Et tout ce que je leur donne, — bien que parfois je ne me rende pas nettement compte de quoi il s'agit, — semble leur faire du bien. Je crois que la foi agit autant que les remèdes.

— Dans mon pays, — remarquai-je, — il y a une secte de docteurs qui appliquent ce principe. Ils donnent à leurs malades deux ou trois petites pilules pas plus grosses qu'une tête d'épingle, quelques gouttes d'un liquide

insipide, et ils opèrent parfois des cures merveilleuses.

— Ce système-là ne nous conviendrait pas. *Le moughik* (paysan) russe n'aurait pas la foi si on lui faisait avaler seulement des remèdes de cette espèce. Il ne croit qu'en quelque chose ayant un très-mauvais goût, et il faut lui en donner beaucoup. C'est là son idée d'une médecine, la meilleure chance qu'il a de guérir. Quand je veux donner plusieurs doses à un paysan, je le fais venir les chercher l'une après l'autre, car je sais que, si je n'en agissais pas ainsi, il avalerait probablement le tout sitôt qu'il serait hors de vue. Mais il n'y a pas beaucoup de maladies sérieuses ici, pas comme j'étais habitué à en voir sur le Sheksna. Vous êtes allé sur le Sheksna?

— Pas encore, mais j'ai l'intention d'y aller. (Le Sheksna est une rivière qui se jette dans le Volga, et fait partie du grand réseau de communications par eau réunissant le Volga à la Néva.)

— Quand vous irez là, vous verrez un tas de maladies. S'il y a un été chaud et une quantité de barques qui passent, il est sûr que quelque chose se déclarera : typhus, petite vérole noire, peste sibérienne, ou autres affections de cette espèce. Cette peste sibérienne est chose curieuse. Si elle vient réellement de Sibérie, Dieu seul le sait. Aussitôt qu'elle éclate, les chevaux meurent par douzaines, et quelquefois des hommes et des femmes en sont atteints, bien que ce ne soit pas, à proprement parler, une maladie humaine. On dit que les mouches transmettent le poison des chevaux morts aux gens. Son signe est une pustule, avec une marge de couleur foncée. Si on crève cela à temps, la personne peut guérir, sinon, elle meurt. Il y a le choléra aussi, parfois.

— Quel délicieux pays, — me dis-je en moi-même, — pour un jeune docteur qui désire faire des découvertes dans la science des maladies ! — Le catalogue des affections habitant cette région favorisée n'était pas encore, en apparence, complet, mais il fut interrompu pour le

moment par l'arrivée de l'aide, qui annonça qu'on avait besoin de son supérieur.

Ma première entrevue avec le *feldsher* était, dans son ensemble, satisfaisante. Il ne m'avait rendu, il est vrai, aucun service médical, mais m'avait aidé à passer agréablement une heure et donné quelques renseignements de l'espèce que je désirais. Mes entrevues subséquentes avec lui furent également agréables. C'était de sa nature un homme intelligent, observateur, qui avait beaucoup vu le monde russe, et pouvait décrire graphiquement ce qu'il avait vu. Malheureusement, la position horizontale à laquelle j'étais condamné m'empêcha de prendre note sur l'heure des choses intéressantes qu'il me raconta. Ses visites, aussi bien que celles de Karl Karlitch et du prêtre, qui me consacrait bénévolement une grande partie de son temps, m'aidèrent à passer bien des heures qui sans cela m'eussent paru longues.

Pendant les intervalles où j'étais seul, je me consacrais à la lecture, quelquefois de l'histoire russe, quelquefois d'œuvres de fiction. L'histoire était celle de Karamzín, qui peut être appelé le Tite-Live russe. Elle m'intéressait beaucoup par les faits qu'elle contenait, mais ne m'irritait pas pour un peu par le style de rhéteur dans lequel elle est écrite. Plus tard, quand j'eus barboté à travers les dix-huit volumes du gigantesque ouvrage de Solovyoff, — ou Solovief, comme son nom est quelquefois écrit en dépit de l'euphonie, — qui est simplement une vaste collection de matériaux précieux mais indigestes, je fus moins sévère pour les descriptions pittoresques et le style orné de son illustre prédécesseur. La première œuvre de fiction que je lus fut un recueil de nouvelles par Grigorovitch, qui m'avait été donné par l'auteur lors de mon départ de Saint-Petersbourg. Ces nouvelles, décrivant la vie rurale en Russie, ont été écrites, comme l'auteur me l'avoua depuis, sous l'influence de Dickens. Je n'eus aucune difficulté à

reconnaître, sous leur vêtement russe, beaucoup des petites ficelles et choses affectées qui deviennent péniblement *obstrusives* dans les derniers ouvrages de Dickens. En dépit de cela, je trouvai le livre d'une très-amusante lecture, et j'y acquis quelques notions nouvelles — que je me proposai de vérifier ensuite, bien entendu, — concernant la vie du paysan russe.

Une de ces esquisses fit sur moi une profonde impression, et aujourd'hui, après plus de six ans, je puis m'en rappeler aisément les incidents principaux. L'histoire commence par la description d'un village à la fin de l'automne. Il a plu abondamment pendant quelque temps, et la route s'est couverte d'une couche épaisse de boue noire.

Une vieille dame — une petite propriétaire, — est assise chez elle avec une amie, prenant le thé et essayant de lire dans l'avenir au moyen des cartes. Cette occupation est soudain interrompue par l'entrée d'une servante qui annonce qu'elle a découvert un vieillard, en apparence très-malade, gisant sous l'un des hangars. La vieille dame sort pour voir son hôte inattendu, et, étant d'une nature bienveillante, se prépare à le faire transporter dans un endroit plus confortable et à le faire soigner convenablement; mais son amie lui chuchote à l'oreille que ce doit être un vagabond, et la généreuse impulsion est par là contrariée. Quand il se découvre que le soupçon n'est que trop fondé, que l'homme n'a point de passeport, la vieille dame devient complètement alarmée. Son imagination lui dépeint les terribles conséquences qui suivraient si la police découvrait qu'elle a hébergé un vagabond. Toute sa petite fortune pourrait lui être extorquée, et, s'il arrivait que le vieillard mourût dans sa maison ou dans la cour de sa ferme, les conséquences, en ce cas, seraient trop horribles pour qu'on y songe. Non-seulement elle pourrait perdre tout ce qu'elle possède, mais elle pourrait même être traînée en prison.

A la vue de ces dangers, la vieille dame oublie son premier mouvement de bonté et devient inexorable. Il faut que le vieillard, bien qu'il soit mourant, s'en aille tout de suite. Sachant bien qu'il ne trouvera nulle part un refuge, il part se traînant dans la nuit froide, obscure, orageuse, et le matin suivant un cadavre est trouvé à peu de distance du village.

Pourquoi cette histoire qui, comme mérite artistique, n'était point frappante, m'impressionna-t-elle si profondément, je ne pourrais pas l'expliquer. Peut-être ce fut parce que j'étais moi-même malade à cette époque, et me figurais combien ce serait terrible d'être jeté dehors sur la route couverte de boue, par une nuit d'octobre froide et pluvieuse. En outre, elle m'intéressa comme exemple de la terreur que la police inspirait pendant le règne de Nicolas. Les moyens ingénieux qu'elle employait pour extorquer de l'argent ont fait le sujet de maintes esquisses satiriques, écrites à peu près à la même époque que l'histoire mentionnée ci-dessus. L'une d'elles, que je lus peu de temps après, m'est également restée en mémoire. Autant que je m'en rappelle, les principaux faits y relatés sont les suivants. Un officier de la police rurale, passant en voiture sur une route, trouve un cadavre gisant le long d'un fossé. Se félicitant de cette bonne chance, il pousse jusqu'au village le plus proche, et informe les habitants que toutes sortes de procédures légales auront lieu contre eux jusqu'à ce que le meurtrier supposé soit découvert. Les paysans sont, bien entendu, effrayés, et lui donnent une somme d'argent considérable afin qu'il garde le silence sur l'affaire. Un officier de police ordinaire eût été très-satisfait de cette rançon ; mais celui-là n'est pas un homme ordinaire et a grand besoin d'argent ; en conséquence, il conçoit l'idée brillante de répéter l'expérience. Relevant le cadavre, il le prend dans sa tarantasse, et quelques heures après déclare aux habitants d'un autre village, éloigné du premier de plusieurs

kilomètres, que quelqu'un parmi eux s'est rendu coupable de meurtre et qu'il a, lui, officier de police, l'intention de scruter la matière à fond. Bien entendu, les paysans paient libéralement afin d'échapper à l'enquête, et le fonctionnaire coquin, enhardi par le succès, répète la fourberie dans différents villages jusqu'à ce qu'il ait ramassé une grosse somme.

Beaucoup de contes et d'esquisses de cette espèce furent publiés pendant les premières années du présent règne, quand l'indignation longtemps contenue contre le sévère régime répressif de l'empereur Nicolas et les incroyables abus administratifs qu'il avait engendrés, trouva pendant quelque temps une libre expression. Le public, néanmoins, s'est depuis lors fatigué de cette sorte de littérature, et les auteurs cherchent à présent d'autres sujets pour y exercer leur verve satirique.

Quand je ne me sentais pas disposé à lire et n'avais près de moi aucun de mes visiteurs réguliers, je passais quelquefois une heure ou deux à converser avec le vieux domestique qui me servait. Anton était décidément un vieillard, mais je n'ai jamais pu découvrir quel était précisément son âge : soit qu'il ne le sût pas lui-même, ou que pour une raison quelconque il désirât ne pas me le dire. En apparence il semblait âgé d'environ soixante ans; mais je conclus de certaines remarques qu'il faisait qu'il devait approcher de soixante-dix, bien qu'il eût à peine un cheveu gris sur la tête. De son père il semblait, pareil à la fameuse Topsy de la *Case de l'Oncle Tom*, n'avoir aucune idée bien nette; mais il avait un avantage sur Topsy par rapport à son ancêtre maternel. Sa mère avait été une serve qui, après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions de fille de chambre, avait été promue dans la maison où elle servait, après le décès de sa maîtresse, à une situation qui ne pouvait se définir d'une façon très-claire. Cette promotion avait eu lieu vers la fin du précédent ou le commencement du présent

siècle. Anton, aussi, avait été promu dans son temps. Sa première fonction dans la maison avait été celle d'aide de la personne qui prenait soin des pipes, et, de cet humble office, il s'était graduellement élevé à une position qui peut être définie, en gros, par l'épithète de sommelier. Tout ce temps-là, il était resté, bien entendu, un serf, comme sa mère avant lui, mais de sa nature homme à l'intelligence paresseuse, il ne s'était jamais bien rendu compte du fait, et n'avait certainement jamais conçu l'idée qu'il lui fût possible d'être autre chose que ce qu'il était. Son maître était le maître, et lui était Anton, obligé d'obéir à son maître, ou au moins de cacher ses désobéissances. Ceci fut longtemps le fait principal dans l'idée générale qu'il concevait de l'univers, et comme le font généralement les philosophes par rapport aux faits fondamentaux et aux axiomes, il avait accepté celui-ci sans examen. Le prenant comme base, il avait mené une vie tranquille, que ne troublait aucun doute, jusqu'à l'année 1861, quand la soi-disant liberté fut apportée à Ivanofka. Il n'était point allé lui-même à l'église entendre Batushka lire le manifeste du Czar ; mais son maître, en revenant de la cérémonie, l'avait appelé et lui avait dit : « Anton, vous êtes libre maintenant, mais le Czar ajoute que vous devez servir comme vous l'avez fait précédemment pendant deux années encore ».

A cette nouvelle émouvante, Anton avait répondu avec sang-froid : *Slushayus*, c'est-à-dire « oui, Monsieur », et sans autre commentaire était allé chercher à la cuisine le déjeuner de son maître ; mais ce qu'il vit et entendit pendant les quelques semaines qui suivirent déranger beaucoup son ancienne conception de la société humaine et de l'agencement des choses. De ce temps-là datait, je suppose, l'expression de trouble mental que sa face portait habituellement.

La première chose qui souleva son indignation fut la conduite de ses camarades, les autres domestiques.

Presque tous ceux qui étaient célibataires semblèrent attaqués d'une manie matrimoniale. La raison de cela était que la nouvelle loi permettait expressément aux serfs émancipés de se marier comme bon leur semblerait sans le consentement de leurs maîtres, et presque tous les adultes qui ne l'étaient point se hâtèrent de profiter de ce privilège nouvellement acquis, bien que beaucoup d'entre eux éprouvassent une grande difficulté à réunir la somme nécessaire pour payer le prêtre. Puis vinrent les désordres parmi les paysans, la mort du vieux maître, et le départ de la famille d'abord pour Saint-Petersbourg et ensuite pour l'Allemagne. L'intelligence d'Anton n'avait jamais été d'un ordre très-relevé, et ces grands événements avaient exercé sur elle une influence délétère. Quand Karl Karl'itch, à l'expiration des deux ans, l'avait informé qu'il pouvait maintenant aller où bon lui semblerait, il répondit avec un regard ahuri qui n'était point feint : « Où puis-je aller ? » Il n'avait jamais conçu la possibilité de gagner son pain d'une autre manière, et supplia Karl Karl'itch de le laisser rester où il était. Cette demande lui fut de suite accordée, car Anton était un honnête et fidèle serviteur sincèrement attaché à la famille ; il fut donc convenu qu'il recevrait un petit salaire mensuel, et occuperait dans la maison une position intermédiaire entre celle de majordome et de chien de garde en chef.

Si Anton avait été transformé en un chien de garde réel, il aurait à peine dormi plus qu'il ne le faisait. Sa capacité à cet égard, et sa somnolence quand il s'imaginait être éveillé, étaient caractéristiques. En considération de son âge et de son amour pour le repos, je le dérangeais aussi peu que possible ; mais même la petite quantité de service que je lui demandais, il venait à bout de l'écourter d'une ingénieuse façon. Le temps et l'effort nécessaires pour traverser l'espace séparant sa chambre de la mienne pouvait être, croyait-il, plus profi-

tablement employé; et, en conséquence, il avait improvisé un lit dans une petite antichambre, près de ma porte, et pris là son domicile permanent. Si un ronflement sonore est une preuve suffisante que celui qui le module est endormi, alors je m'aventure à affirmer qu'Anton consacrait environ les trois quarts de son temps au sommeil, et une grande partie du dernier quart à bâiller, à s'étirer, et à émettre des « hââââ... hââââ... » prolongés et gutturaux. D'abord ce petit arrangement et ce pli pris m'ennuyèrent beaucoup, mais je les supportai patiemment et reçus ensuite ma récompense, car pendant ma maladie je trouvai très-commode d'avoir un domestique à portée de mon appel. Et je dois rendre à Anton cette justice qu'il me servait bien, en dépit de sa somnolence. Il semblait avoir la faculté d'entendre en dormant, et apparaissait généralement dans ma chambre avant d'avoir réussi à ouvrir complètement les yeux.

Anton n'avait jamais trouvé le temps, durant sa longue existence, de se former beaucoup d'opinions, mais il avait absorbé ou aspiré un petit nombre de convictions, presque toutes d'une nuance décidément conservatrice, et l'une d'elles était que les *feldshers* étaient gens inutiles et dangereux. A diverses reprises il m'avait conseillé de n'avoir point affaire à celui qui me visitait, et plus d'une fois m'avait recommandé une vieille femme du nom de Masha, qui habitait un village situé à quelques milles de là. Masha était ce que l'on nomme en Russie une *Znakharka*, c'est-à-dire une femme qui est à moitié sorcière, à moitié praticienne: le tout imprégné d'un fort levain de fourberie. D'après Anton, elle pouvait effectuer au moyen d'herbes et de charmes toutes les cures possibles, sauf celle qui eût ressuscité un mort, et même, concernant cette dernière, il s'abstenait d'exprimer une opinion.

L'idée d'être soumis à un traitement composé d'herbes et de charmes, appliqué par une vieille femme qui pro-

blement savait très-peu de chose des propriétés des unes et des autres, ne me sembla pas engageante, et plus d'une fois je refusai nettement d'avoir recours à de si profanes moyens. En y réfléchissant, néanmoins, je pensai qu'une entrevue professionnelle avec la vieille sorcière serait amusante, et alors une idée brillante me vint à l'esprit, celle de mettre en face le *feldsher* et la *Znakharka*, qui sans doute se haïssaient l'un l'autre comme chien et chat, et de les laisser se prendre aux cheveux devant moi dans l'intérêt de la science et pour mon propre délice. Les tendances mauvaises qui jadis ont produit et développé les combats de taureaux, de coqs, et les exhibitions de boxeurs, ne sont pas encore, je le crains, extirpées de la nature humaine.

Plus je songeais à mon projet, plus je me félicitais d'avoir conçu une si brillante idée, mais hélas! dans ce monde imparfaitement organisé qui est le nôtre, les idées brillantes se réalisent rarement, et, en ce cas, j'étais destiné à être désappointé. La magie noire de la vieille femme l'avertit-elle du danger qu'elle courait, ou fut-elle simplement guidée par un sentiment de jalousie professionnelle et des considérations d'étiquette? A cette question, je ne puis fournir aucune réponse positive, toujours est-il qu'on ne put la décider à me rendre visite, et que je fus ainsi frustré de l'amusement que je m'en promettais. Je réussis cependant à apprendre indirectement quelque chose concernant la vieille sorcière. Elle jouissait parmi ses voisins de cette sorte de respect solide et durable qui est fondé sur une frayeur vague, non définie, et l'on croyait qu'elle avait effectué beaucoup de cures. Elle était supposée avoir surtout du succès dans le traitement des maladies syphilitiques, qui sont horriblement communes parmi les paysans russes, et je ne doute nullement, d'après les vagues descriptions qu'on m'en a fait, que le *charme* qu'elle employait en ces cas-là ne fut d'une espèce mercurielle. Quelque temps après je vis une de

ses victimes. Si le traitement avait réussi à détruire le virus, je n'en sais rien; mais il avait au moins réussi à faire tomber toutes les dents du malade. Je ne puis m'expliquer comment des femmes de cette sorte se procurent le mercure, et comment elles ont découvert ses propriétés médicinales. Je me demande aussi comment elles en sont venues à connaître les propriétés spéciales de l'ergot de seigle, qu'elles emploient fréquemment pour des propos illicites bien connus de ceux qui ont étudié la médecine légale.

La *Znakharka* et le *Feldsher* représentent deux périodes très-différentes de l'histoire de la science médicale en Russie: la magique et la scientifique. Les paysans russes conservent encore beaucoup de conceptions appartenant à la première. La grande majorité d'entre eux consent déjà volontiers, dans les circonstances ordinaires, à user des moyens scientifiques de guérir; mais aussitôt qu'une violente épidémie éclate, et que les moyens scientifiques se trouvent inférieurs à l'événement, l'ancienne foi ressuscite et l'on a recours à des rites magiques et à des incantations. Parmi ces rites, beaucoup sont très-curieux. En voici, par exemple, un qui fut accompli dans un village près duquel je me trouvais habiter pendant l'été de 1871. Le choléra avait fait rage dans le district pendant quelque temps. Dans le village en question, aucun cas ne s'était encore produit, mais les habitants craignaient que le visiteur redouté ne vînt bientôt, et l'artifice ingénieux qui suit fut adopté pour écarter le danger. A minuit, quand la population mâle fut supposée être endormie, toutes les jeunes filles se réunirent en costume de nuit, conformément à un plan préconçu, aux confins du village, et formèrent une procession. En tête marchait l'une d'elles portant un Icon. Puis venaient ses compagnes traînant une *sokha*, — la charrue primitive en usage habituel chez les paysans, — au moyen d'une longue corde. Dans cet ordre, la procession fit le tour du village

tout entier, et l'on était persuadé, on se disait en confiance, que le choléra ne serait pas capable d'enjamber le cercle magique ainsi décrit. Beaucoup des habitants mâles savaient, ou au moins soupçonnaient, ce qui s'accomplissait, mais ils restèrent prudemment couchés, sachant bien que, si on les attrapait jetant un coup d'œil indiscret sur la cérémonie mystique, ils seraient battus sans merci par celles qui y prenaient part.

Cette coutume est sans doute un reste d'anciennes superstitions païennes. L'adjonction de l'Icon est une innovation moderne, qui fournit exemple de ce curieux mélange de paganisme et de christianisme que l'on rencontre souvent en Russie, et dont j'aurai à parler plus en détail par la suite.

Quelquefois, quand une épidémie éclate, la panique qui se produit prend une forme plus dangereuse. Le peuple soupçonnera qu'elle est l'œuvre des docteurs, ou que quelques personnes mal intentionnées ont empoisonné les puits, et ne croira point que son mépris habituel pour les plus simples précautions sanitaires fournit amplement la raison du phénomène. Je sais un cas où un photographe ambulant fut cruellement maltraité en conséquence de tels soupçons ; et une fois, dans Saint-Petersbourg, pendant le règne de Nicolas, une émeute sérieuse eut lieu. La populace excitée avait déjà, dit-on, précipité plusieurs docteurs par les fenêtres de l'hôpital, quand l'Empereur arriva à l'improviste en voiture découverte et dompta l'émeute, calma le tumulte par sa seule présence, aidée de sa voix de stentor.

Je pourrais relater maints exemples curieux de l'ignorante crédulité du paysan russe. Les plus absurdes rumeurs produisent quelquefois la consternation dans un district tout entier. L'un des bruits de cette sorte les plus communs est qu'une conscription de femmes va avoir lieu. Au moment du mariage du duc d'Edimbourg (avec la fille aînée du Czar), il courait très-fréquemment.

Un grand nombre de jeunes filles devaient être envoyées, disait-on, en Angleterre sur un vaisseau rouge. Je ne suis jamais parvenu à découvrir pourquoi le vaisseau serait rouge, et ce qu'on devait faire des jeunes pucelles russes quand elles arriveraient à leur destination. Peut-être le peuple confondait-il la reine Victoria avec le roi de Dahomey, et s'imaginait que nous étions sur le point d'adopter l'organisation militaire de ce potentat ; ou peut-être était-ce, comme un paysan l'expliquait, parce qu'il y avait très-peu de femmes en Angleterre. Cette idée fausse eût pu être corrigée par un propriétaire terrien que je rencontrai un jour, et de qui j'appris qu'un tiers environ de la population de Grande-Bretagne se composait de filles infortunées, condamnées au célibat par le petit nombre de la fraction masculine.

L'exemple le plus amusant de crédulité que je me rappelle est le suivant, qui m'a été relaté par une paysanne habitant le village en question. Un jour d'hiver, vers le coucher du soleil, une famille de paysans tressaillit en voyant entrer un étrange visiteur, une forme féminine vêtue comme sainte Barbara est ordinairement représentée dans les peintures religieuses. Tous les membres présents furent très-étonnés de cette apparition ; mais la forme leur dit, d'une voix basse et douce, de se rassurer, car elle était sainte Barbara, et venait les honorer d'une visite en récompense de leur piété. Le paysan ainsi favorisé n'était point remarquable sous ce rapport, mais il ne jugea pas nécessaire de rectifier la méprise de sa sainte visiteuse, et l'invita à s'asseoir. Elle accepta l'invitation avec une bonne volonté parfaite, et commença tout de suite de discourir d'une façon édifiante. Pendant ce temps, la nouvelle de cette mystérieuse apparition s'étendit comme un feu grégeois, et tous les habitants du village, ainsi que ceux d'un village voisin distant d'une demi-lieue, se réunirent dans et autour de la maison de la famille favorisée. Celle qui me rensei-

gnait ne savait pas si le prêtre vint aussi. Beaucoup, parmi ceux qui accoururent, ne purent approcher assez près pour entendre, mais ceux qui se trouvaient placés aux derniers rangs de la foule espéraient que « les saints » pourraient venir avant leur départ. Leur espoir fut sur le point d'être exaucé. Vers minuit, la visiteuse mystérieuse annonça qu'elle partait chercher et qu'elle ramènerait avec elle saint Nicolas le faiseur de miracles, et demanda que tous restassent parfaitement tranquilles pendant son absence. La foule lui fit respectueusement place, et, ayant passé au travers, elle disparut dans l'obscurité. Retenant leur haleine, tous attendirent l'arrivée de saint Nicolas, qui est le saint favori du paysan russe; mais les heures s'écoulèrent, et il ne parut point. A la fin, vers le coucher du soleil, quelques-uns des moins zélés spectateurs commencèrent à rentrer chez eux, et ceux qui étaient venus du village voisin découvrirent avec horreur que pendant leur absence on leur avait volé leurs chevaux ! Tout de suite la clameur s'en répandit, les victimes explorèrent, fouillèrent le pays dans toutes les directions à la recherche de la *soi-disant* sainte Barbara et de ses complices; mais ils ne recouvrèrent jamais ce qui leur avait été volé. « Et c'est bien fait pour eux, les *têtes de bûche* ! » ajouta celle qui me faisait ce récit, et qui elle-même devait de n'avoir point tombé dans le piège à son absence du village ce jour-là.

Il n'est que loyal d'ajouter que le paysan russe, bien que sous certains rapports extrêmement crédule, et, comme tout le monde, sujet à des paniques fortuites, n'est point du tout épouvanté par les dangers réels. Ceux qui l'ont vu sous le feu confirmeront volontiers cette assertion. Pour ma part, je n'ai eu l'occasion de l'observer que dans des dangers d'une espèce non militaire, et j'ai souvent admiré le sang-froid parfait déployé. Même une épidémie ne les alarme que si elle atteint un certain degré d'intensité.

J'ai eu par exemple une bonne occasion d'observer cela à bord d'un grand steamer sur le Volga. C'était par une journée très-chaude du commencement de l'automne de 1872. Comme on savait qu'il y avait beaucoup de cas de choléra asiatique dans le pays, les gens prudents s'abstenaient de manger beaucoup de fruits verts; mais le paysan russe n'est pas, en général, un homme prudent, et je remarquai que ceux qui se trouvaient à bord consommaient d'énormes quantités de concombres et de melons d'eau. Cette imprudence fut bientôt suivie de sa punition naturelle. Je m'abstiens de décrire la scène qui en résulta, mais je puis dire que ceux qui furent malades reçurent des autres toute l'assistance possible. Si nul accident imprévu ne se fût produit, nous serions arrivés à Kazan le matin suivant et l'on eût pu envoyer les malades à l'hôpital de cette ville; mais comme il y avait très-peu d'eau dans le fleuve, on jeta l'ancre pour la nuit, et le matin nous allâmes donner sur un banc de sable et y restâmes fixés. Il nous fallut rester là patiemment jusqu'à ce qu'un steamer plus petit vînt nous chercher. Tout ce temps-là, il ne se produisit pas le plus léger symptôme de panique, et quand le petit bateau à vapeur vint se ranger le long du nôtre, il n'y eut aucun élan frénétique pour se sauver du vaisseau infecté, bien qu'il fût tout-à-fait évident que seulement un petit nombre des passagers pouvait monter sur l'autre. Ceux qui se trouvaient près de la planche étroite servant au transbordement défilèrent tranquillement à bord du petit steamer, et ceux moins fortunés restèrent là patiemment jusqu'à ce qu'un autre steamer vînt à passer.

La vieille idée qu'on se faisait des maladies : quelque chose qui peut être traité avec succès par des charmes et moyens semblables, disparaît rapidement. Le *Zemstvo* — c'est-à-dire, le nouveau *self-government* local, — a beaucoup fait pour arriver à ce but en mettant le peuple à même de se procurer des soins médicaux meilleurs.

Dans toutes ou presque toutes les villes il y a des hôpitaux publics qui sont — ou du moins semblent à celui qui n'est pas du métier être — dans une condition très-satisfaisante. Dans beaucoup de ces hôpitaux le docteur-résident est chaque jour assiégé par une foule de paysans, qui viennent de loin et de près demander avis et chercher des remèdes. En outre, dans quelques provinces, des *feldshers* sont placés dans les principaux villages, et le docteur exécute de fréquentes tournées d'inspection. Les docteurs sont généralement des hommes instruits, et font beaucoup de besogne pour une rémunération qui n'est pas très-considérable.

Je ne puis parler aussi favorablement des asiles d'aliénés qui sont en général attachés aux grands hôpitaux. Quelques-uns, tel que le grand Asile central près de Kazan, sont tout ce que l'on peut désirer de mieux; mais d'autres sont mal construits et horriblement encombrés. Un ou deux de ceux que j'ai visités m'ont paru être dirigés d'après des principes très-patriarcaux, comme l'incident suivant peut le faire apprécier.

Je venais de visiter un grand hôpital, et j'y étais resté si longtemps qu'il faisait déjà sombre quand j'arrivai à l'asile d'aliénés adjacent. Ne voyant aucune lumière aux fenêtres, je proposai à mon compagnon, qui était l'un des inspecteurs, de remettre notre visite au matin suivant; mais il m'assura que, d'après les règlements, les lumières ne devaient pas être éteintes avant une heure beaucoup plus avancée, et qu'il n'y avait, en conséquence, aucun empêchement à ce que nous entrassions tout de suite. S'il n'y avait aucun empêchement légal, il existait au moins un obstacle physique sous forme d'une grande porte pleine, et tous nos efforts pour attirer l'attention du portier ou de quelque autre personne logée là furent longtemps inutiles. A la fin, après avoir beaucoup sonné, frappé, et appelé, une voix de l'intérieur nous demanda qui nous étions et ce que nous voulions. Une

brève réponse de mon compagnon, formulée en termes qui n'étaient ni très-polis, ni très-convenables, fit que les verroux grondèrent et que la porte s'ouvrit avec une rapidité surprenante, et nous nous trouvâmes face à face avec un vieillard à longs cheveux épars, qui, autant que son apparence semblait l'indiquer, devait être l'un des pensionnaires de l'asile et nous faisait la révérence en marmottant des excuses. Après avoir cherché à tâtons notre chemin le long d'un corridor obscur, nous entrâmes dans une pièce encore plus sombre, dont la porte fut fermée derrière nous. Comme la clef tournait dans la serrure rouillée, un cri sauvage, perçant, s'éleva dans les ténèbres ! Puis ce fut un hurlement, puis un aboiement, et des sons variés que la pauvreté de la langue anglaise m'empêche de désigner : le tout se confondant en un hideux vacarme qui eût été à sa place dans l'une des pires régions de l'enfer du Dante. Quelle était la cause de tout cela ? Je ne pouvais même pas former une conjecture. Graduellement mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et j'aperçus confusément des formes blanches allant et venant rapidement à travers et autour de la chambre. Puis je devins conscient de quelque chose qui se tenait debout près de moi, et vis tout près de mon épaule une paire d'yeux et de longs cheveux flottants. De l'autre côté, également tout près de moi, se trouvait autre chose très-semblable à un bonnet de nuit de femme. Bien que n'étant point du tout d'un tempérament nerveux, je me sentis mal à l'aise.

Se sentir enfermé dans une chambre avec un nombre indéfini de maniaques dans leur accès, n'est point une position confortable. Combien mon emprisonnement dura-t-il ? Je n'en sais rien, probablement pas plus de deux ou trois minutes, mais le temps me sembla long. A la fin, une lampe fut apportée et toute l'affaire s'expliqua. Les gardiens, n'attendant pas si tard la visite

d'un inspecteur, avaient éteint les lumières et étaient allés se coucher plus tôt que d'usage. Le bruit de la porte en s'ouvrant avait réveillé l'une des infortunées pensionnaires logées dans la pièce où nous nous trouvions, et ses cris hystériques avaient terrifié les autres.

Par l'influence des asiles d'aliénés, des hôpitaux et d'institutions semblables, les vieilles idées concernant les maladies se dissipent rapidement, mais la *Znakharka* trouve encore une clientèle. Le fait que la *Znakharka* et le *feldscher* se rencontrent à côté l'un de l'autre est très-caractéristique de la civilisation russe, qui est une étrange agglomération de produits appartenant à des époques très-différentes. L'observateur qui en entreprend l'étude sera quelquefois à peine moins surpris que le naturaliste qui tomberait à l'improviste sur un mégathérium antédiluvien paissant tranquillement dans la même prairie que des moutons ou des bœufs primés au dernier comice agricole. Il rencontrera les institutions les plus primitives côte à côte avec les produits les plus récents du *doctrinarisme* français, et les superstitions les plus enfantines dans le voisinage immédiat de la libre-pensée la plus avancée. A un moment il se trouvera au sein d'un passé très-éloigné de nous, et l'instant d'après il peut arriver inopinément sur un fragment de route commencée qui semble devoir conduire à un avenir inconnu.

CHAPITRE VI

UNE FAMILLE DE PAYSANS DU VIEUX TYPE

Ivan Pétroff. — Sa vie passée. — Associations coopératives. — Constitution d'une maisonnée de paysans. — Prédominance des idées économiques sur les relations de parenté. — Mariages de paysans. — Avantages de la vie en grands ménages. — Ses défauts. — Querêlles de famille et leurs conséquences.

Mon indisposition eut au moins un bon résultat, elle me mit en contact avec le *feldsher*, et par son entremise, après mon rétablissement, je fis la connaissance de plusieurs paysans habitant le village. Parmi eux, le plus intéressant de beaucoup était un vieillard nommé Ivan Pétroff.

Ivan pouvait avoir environ soixante ans; mais il était encore robuste et fort, et possédait la réputation de pouvoir faucher plus de foin en un temps donné qu'aucun autre paysan du village.

Sa tête eût fourni un bon sujet d'étude à un portraitiste. Comme les paysans russes en général, il portait les cheveux partagés au milieu du front : coutume qui, peut-être, doit son origine aux peintures religieuses. Il y avait un contraste frappant entre l'apparence vénérable que donnait à sa face sa longue barbe blonde légèrement parsemée de fils gris, et l'expression de ses yeux, qui avaient une étrange façon de cligner : *humour* ou espièglerie, il était difficile de dire quoi.

Dans toute circonstance, — soit dans son léger costume d'été, soit dans sa chaude peau de mouton ou dans la longue capote lustrée d'un bleu foncé, à deux rangs de boutons, qu'il endossait les dimanches et fêtes, — il avait toujours l'air d'un homme bien nourri, respectable, et à son aise; tandis que son attitude imperturbable et l'absence complète d'obséquiosité ou de fanfaronnade dans ses manières indiquaient clairement qu'il possédait à bonne dose un respect de soi-même calme et profondément enraciné.

Un étranger, en le voyant, se fût aisément imaginé que ce devait être l'*elder* du village; mais en réalité c'était un simple membre de la Commune, comme son voisin le pauvre Zakhar Leshkof, qui ne laissait jamais échapper une occasion de s'enivrer, était toujours en dettes et en difficultés, et, comme ensemble, possédait une réputation plus que douteuse. Ivan, il est vrai, avait été l'*elder* du village quelques années auparavant. Quand il fut élu contre son gré par l'Assemblée villageoise, il dit doucement : « Très-bien, enfants ! je servirai mes trois ans ». Et à la fin de cette période, quand l'Assemblée lui exprima le désir de le réélire, il répondit d'un ton ferme : « Non, enfants, j'ai fait mon temps ; c'est maintenant le tour de quelque autre plus jeune et qui a du temps à lui. Voici Peter Alekseyef, un bon et honnête garçon, vous pouvez le choisir ». Et l'assemblée choisit le paysan indiqué ; car Ivan, bien que simple membre de la Commune, avait plus d'influence dans les affaires communales qu'une demi-douzaine d'autres membres pris ensemble. Aucune question grave ne se décidait sans qu'il fût consulté, et une fois au moins, l'Assemblée du village avait renvoyé ses délibérations à la semaine suivante, parce qu'Ivan se trouvait absent pour un voyage à Saint-Pétersbourg.

Nul étranger, rencontrant Ivan par hasard, n'eût jamais soupçonné un seul instant que ce gros homme d'un

aspect calme, à l'air impératif, avait été pendant la plus grande partie de sa vie un serf. Et pourtant il avait été, depuis sa naissance jusqu'à environ quarante ans, non pas même *un* serf de l'État, mais *le* serf d'un propriétaire qui vivait ordinairement sur son domaine. Pendant quarante ans de sa vie il avait dépendu de la volonté arbitraire d'un maître qui avait le pouvoir légal de le fouetter aussi souvent qu'il le jugeait convenable. En réalité, néanmoins, il n'avait jamais été soumis à un châtimement corporel, car le propriétaire auquel il avait appartenu était, bien que sévère sous quelques rapports, un maître intelligent et juste.

La mine éveillée et intelligente d'Ivan avait de bonne heure attiré l'attention du maître; et il fut en conséquence décidé qu'il apprendrait un métier. Dans ce but, il fut envoyé à Moscou comme apprenti chez un charpentier. Après quatre ans d'apprentissage il fut capable, non-seulement de gagner son pain, mais d'aider sa famille à l'acquittement des taxes, et de payer annuellement à son maître une somme fixée d'abord à dix, puis à vingt, puis à trente, et à la fin, pendant quelques années précédant immédiatement l'émancipation de 1861, à soixante-dix roubles : c'est-à-dire soixante-dix des anciens roubles-papier, ou environ vingt « roubles argent », comme les nouveaux roubles-papier sont communément appelés. En retour de cette somme annuelle, il fut libre de travailler et d'aller et venir comme bon lui semblait, et pendant quelques années il avait fait un ample usage de cette liberté conditionnelle. Je ne suis jamais parvenu à tirer de lui un récit chronologique de ses voyages; mais j'ai pu glaner dans ses remarques incidentes qu'il avait vagabondé à travers une grande partie de la Russie d'Europe. Evidemment il avait été dans sa jeunesse ce que l'on nomme familièrement « un chercheur d'aventures » (*a roving blade*), et ne s'était nullement borné au métier qu'il avait mis quatre ans à apprendre. Tantôt il

avait aidé à flotter un train de bois de Vetluga à Astrakan, localités éloignées l'une de l'autre d'environ sept cents lieues. Une autre fois, il était allé à Arkangel et Onéga, sur les bords de la mer Blanche. Saint-Pétersbourg et Moscou lui étaient tous deux bien connus ; et une fois au moins il avait visité Odessa. Je ne pourrais pas dire au juste la nature précise de ses occupations durant ses vagabondages ; car, avec ses manières ouvertes, il était extrêmement réservé sur ses affaires commerciales. A toutes mes questions à ce sujet il répondait vaguement : *Lesnoe dyelo*, c'est-à-dire « une affaire de bois », et de cela je conclus que sa principale occupation avait été le commerce du bois de construction. En effet, quand je fis sa connaissance, bien que ce ne fût plus désormais un commerçant d'habitude, il était bien connu comme disposé à toujours acheter la coupe de n'importe quel petit coin de forêt qui pouvait se trouver, dans le voisinage, à vendre pour un prix raisonnable. La réserve concernant ses affaires commerciales, il l'avait probablement apprise des marchands de profession, qui sont toujours très-peu enclins à communiquer quoi que ce soit ayant rapport à leurs affaires mercantiles.

Pendant toute cette période nomade de son existence, Ivan n'avait jamais entièrement cessé ses rapports avec son *home* et avec la vie agricole. A l'âge d'environ vingt ans, il était venu passer plusieurs mois chez lui, prenant part aux travaux des champs, et avait épousé une jeune et forte femme bien portante choisie pour lui par sa mère, qui la lui avait recommandée en considération de sa bonne renommée et de sa vigueur physique. Dans l'opinion de la mère d'Ivan, la beauté était chose de luxe que seulement les nobles et les riches marchands pouvaient s'offrir ; et un visage agréable une considération très-secondaire, si secondaire qu'il fallait la laisser presque entièrement de côté. C'était également l'opinion de la femme d'Ivan. Elle n'avait jamais été ni belle ni

gracieuse, — avait-elle l'habitude de dire, — mais elle avait été bonne femme pour son mari ; il ne s'était jamais plaint de son manque de charmes et n'avait jamais couru après celles qui étaient réputées en avoir. En exprimant cette opinion, elle ébauchait toujours d'abord une révérence, puis se redressait comme un soldat au port d'armes et finalement donnait des petits coups de tête de côté comme pour *river* son assertion. Alors l'œil vif d'Ivan clignotait plus vivement que d'habitude, et il lui demandait comment elle savait cela, lui rappelant ainsi qu'il n'était pas toujours resté à la maison. C'était sa façon stéréotypée de taquiner sa femme, et chaque fois qu'il l'employait, elle l'appelait « vieux corbeau » ou quelque chose d'analogue.

Peut-être cependant la remarque espiègle d'Ivan contenait-elle plus de signification que sa femme ne lui en attribuait, car pendant les premières années de leur mariage ils s'étaient très-peu vus ; quelques jours après la cérémonie, au moment où, d'après nos idées, la lune de miel aurait dû être dans son plein, Ivan était parti à Moscou pour plusieurs mois, laissant sa jeune épouse aux soins de ses père et mère. La jeune femme ne considéra pas cela comme une tribulation extraordinaire, car beaucoup de ses compagnes avaient été traitées de la même façon, et dans l'opinion publique de cette partie de la contrée il n'y avait rien d'anormal dans ce procédé. En effet, on peut dire en général qu'il y a très-peu de roman et de sentimentalité dans les mariages entre paysans russes. La femme est prise plutôt comme aide, ou, en langage clair, comme servante, que comme compagne, et la belle-mère lui laisse fort peu de temps pour se plonger en d'inutiles regrets et en des rêveries stériles.

A mesure que les années s'écoulaient et que son père devenait de jour en jour plus âgé et plus faible, les visites d'Ivan à son village natal furent plus longues

et plus fréquentes, et quand le vieillard devint à la fin incapable d'aucun travail, Ivan s'y fixa d'une façon permanente et prit la direction de la maison. Pendant ce temps-là, ses enfants avaient grandi. Quand je connus la famille elle comprenait — en outre de deux filles qui, mariées de bonne heure, s'en étaient allées vivre avec les parents de leurs époux, — Ivan et sa femme, deux fils, trois brus et un nombre indéfini, variant fréquemment, de petits enfants. Le fait qu'il y avait trois brus et seulement deux fils était le résultat de la conscription, qui avait pris le plus jeune peu de temps après son mariage. Les deux qui restaient passaient seulement quelques mois à la maison. L'un était charpentier, l'autre maçon, et tous deux parcouraient le pays à la recherche de travail, comme le père avait fait dans ses jeunes années. Il y avait néanmoins une différence. Le père avait toujours manifesté une tendance pour les transactions commerciales plutôt que pour la simple pratique de son métier, et en conséquence il avait habituellement vécu et travaillé seul. Les fils, au contraire, se bornaient à l'exercice de leur profession, et, pendant la saison du travail, étaient toujours membres d'*Artels*.

L'*Artel*, dans ses formes diverses, est une curieuse institution. Ceux auxquels les fils d'Ivan appartenaient étaient simplement des associations ambulantes et temporaires d'ouvriers qui pendant l'été logent ensemble, mangent ensemble, travaillent ensemble, et, à la terminaison de chaque entreprise de travail, divisent entre eux les profits. Ceci est la forme primitive de l'institution; aujourd'hui on ne la rencontre plus très-souvent. Ici comme ailleurs, le capital a fait sentir son influence et détruit cette égalité qui existe entre les membres d'un artel dans le sens primitif du mot. Au lieu de se grouper en une association temporaire, les ouvriers font maintenant, en général, marché avec un entrepreneur qui pos-

sède un petit capital, et reçoivent de lui des gages mensuels fixes. Par cet arrangement, le risque est moindre et les gages aussi; un profit exceptionnel résulte-t-il du travail exécuté, il est empoché par l'entrepreneur en compensation des pertes exceptionnelles qu'il peut avoir à supporter.

La seule association qui existe en ce cas est pour l'achat et la préparation des aliments, et même cela est souvent laissé à l'entrepreneur.

Dans quelques-unes des grandes villes, il y a des artels d'une espèce plus complexe : associations permanentes, possédant un gros capital, et pécuniairement responsables des actes de chacun de leurs membres. Parmi elles, la plus célèbre de beaucoup est celle des garçons de banque; ces hommes ont des occasions perpétuelles de voler et sont souvent chargés de la garde et du transport de sommes énormes; mais le banquier n'a aucune cause d'anxiété, parce qu'il sait que, si quelque défalcation se produit, elle lui sera remboursée par l'artel. De tels accidents, néanmoins, se produisent très-rarement, sinon jamais, et le fait n'est point aussi extraordinaire que beaucoup de gens le supposent. L'artel étant responsable des individus dont il est composé, est très-circonspect pour leur admission, et un homme, une fois admis, est observé de près, non-seulement par les surveillants régulièrement nommés, mais aussi par tous ses camarades qui ont occasion de le faire. S'il commence à dépenser trop d'argent ou à négliger ses devoirs, bien que son patron puisse ne rien savoir du fait, des soupçons s'élèvent tout de suite parmi ses camarades et une enquête s'ensuit, se terminant par une expulsion sommaire si les suspicions se trouvent fondées. Responsabilité mutuelle, en somme, qui crée naturellement un système très-effectif de surveillance mutuelle. Nos manufacturiers et chefs de grandes maisons de commerce, qui se plaignent bien haut de l'insouciance et de la mal-

honnêteté de leurs employés, ne pourraient-ils point mettre en pratique ce principe?

Des deux fils d'Ivan, l'un, celui qui était charpentier de son métier, visitait sa famille seulement à l'occasion et à des intervalles irréguliers; l'autre, au contraire, comme le travail du maçon est impossible en Russie pendant la saison froide, passait la plus grande partie de l'hiver à la maison. Tous deux versaient une grande partie de leurs gains dans le trésor de la famille, sur lequel le père exerçait une autorité sans contrôle. S'il désirait faire quelque dépense considérable, il consultait toujours ses fils à ce sujet; mais comme c'était un homme prudent, intelligent, jouissant du respect et de la confiance de la famille, il ne rencontrait jamais chez eux une opposition absolue. Tout le travail des champs était accompli par lui avec l'assistance de ses brus; au temps de la moisson seulement, il louait un ou deux faucheurs pour l'aider.

Le ménage d'Ivan était un bon spécimen de la famille paysanne russe du vieux type. Avant l'émancipation de 1861, il existait beaucoup de maisonnées de cette espèce, renfermant les représentants de trois générations. Tous les membres, jeunes et vieux, vivaient ensemble d'une façon patriarcale sous la direction et l'autorité du chef de la maison, appelé ordinairement le *Khozain*, c'est-à-dire l'administrateur; ou, dans quelques districts, le *Bolshak*, qui signifie littéralement le *Gros*. Généralement cette importante situation était occupée par le grand-père, ou, s'il était mort, par le frère aîné; mais cette règle n'était pas très-strictement observée. Si, par exemple, le grand-père devenait infirme, si le frère aîné devenait incapable de diriger la maison eu égard à des habitudes de désordre ou autres causes, l'autorité revenait à quelque autre membre — ce pouvait être à une femme — qui était bon administrateur et possédait la plus grande influence morale. Les relations entre le chef de la maisonnée et les

autres membres dépendaient de la coutume et du caractère personnel, et variaient donc grandement d'une famille à l'autre. Si le *Gros* était un homme intelligent, d'un caractère décidé, énergique, comme mon ami Ivan, une discipline parfaite régnait dans la maison, excepté peut-être en ce qui concerne les langues des femmes, qui ne se soumettent pas aisément à l'autorité même de leur propriétaire; mais très-souvent il arrivait que le *Gros* n'était pas à la hauteur de son poste, et, en ce cas, des querelles sans fin, des escarmouches, se produisaient inévitablement. Ces querelles étaient en général suscitées et fomentées par les membres féminins du ménage : fait qui ne semblera point étrange si nous essayons de nous figurer combien il devait être difficile à plusieurs belles-sœurs de vivre ensemble, avec leurs enfants et une belle-mère, dans les étroites limites d'une maison de paysan. Les plaintes de la jeune mariée, qui trouve que sa belle-mère fait retomber tout le dur travail sur ses épaules, fournissent un motif favori à la poésie populaire.

La maison avec ses dépendances, le bétail, les instruments agricoles, le grain et autres produits, l'argent résultant de leurs ventes : en un mot, la maison et presque tout ce qu'elle contenait, étaient la propriété indivise de la famille. Rien n'était donc acheté ou vendu par aucun membre — pas même par le *Gros*, à moins qu'il ne possédât une autorité inaccoutumée, — sans le consentement exprès ou tacite des autres mâles adultes, et tout l'argent gagné était mis dans la bourse commune. Quand l'un des fils quittait la maison pour travailler ailleurs, il devait y rapporter ou y envoyer tous ses gains, excepté ce qu'il lui fallait pour sa nourriture, son logement et autres dépenses *indispensables*, et s'il comprenait le mot indispensable dans un sens trop large, il était l'objet de reproches très-amers quand il revenait. Pendant son absence, qui pouvait durer une ou plusieurs années, sa femme et ses enfants restaient

dans la maison comme auparavant, et l'argent qu'il gagnait était d'habitude employé au payement des taxes de la famille.

Le ménage paysan de ce vieux type est donc une association de travail primitive où les membres ont toutes choses en commun, et il est remarquable que le paysan conçoive l'association de cette façon plutôt que sous la forme d'une simple famille. Ceci est démontré par la terminologie habituelle et par la loi des héritages. Le chef de la maison n'est pas appelé d'un nom correspondant à *paterfamilias*, mais est nommé, comme je l'ai dit, *Khozain*, c'est-à-dire administrateur, mot qui s'applique également à un fermier, un boutiquier, au chef d'une entreprise industrielle, et n'éveille pas du tout l'idée d'une parenté.

La loi d'héritage est également basée sur cette conception. Quand un ménage se dissout, le degré de parenté n'est pas pris en considération pour la distribution de la propriété. Tous les membres mâles adultes partagent également. Les fils illégitimes ou adoptés, s'ils ont fourni leur part de labeur, ont les mêmes droits que les fils nés en légitime mariage. La fille mariée, au contraire, étant regardée comme appartenant à la famille de son mari, et le fils qui s'est précédemment séparé du ménage, sont exclus de la succession. Strictement parlant, il n'y a aucune succession ou héritage quelconque, excepté en ce qui regarde la garde-robe et autres petits effets personnels d'une espèce analogue. La maison et tout ce qu'elle contient n'appartiennent pas au *Khozain*, mais à la petite communauté; et, en conséquence, quand le *Khozain* meurt, quand la communauté se rompt, les membres n'héritent pas, mais partagent seulement entre eux ce qu'ils avaient jusque là possédé collectivement. Il n'y a ainsi, à proprement parler, ni héritage, ni succession, mais simplement liquidation et distribution de la propriété entre les membres. La loi écrite de l'héritage,

fondée sur la conception de la propriété individuelle, est tout à fait inconnue du paysan russe et tout à fait inapplicable à son genre de vie. Par là, un titre du code très-important reste lettre morte pour à peu près les quatre cinquièmes de la population ! Cette prédominance de considérations économiques pratiques trouve aussi un exemple dans la façon dont les mariages sont arrangés dans ces nombreuses familles.

Sous tous les rapports, le paysan russe, considéré comme une classe, est extrêmement pratique et positif en ses conceptions et ses habitudes, et n'est point du tout enclin aux sentiments sublimes ou éthérés d'aucune espèce. Il a peu ou point de ce qui peut brutalement être appelé l'élément « Hermann et Dorothée », et, en conséquence, il est fort étranger aux idées sentimentales et romanesques que nous associons d'habitude aux premiers pas vers le mariage. Ce fait est si patent pour qui a étudié le paysan russe, que même ceux qui se sont efforcés d'idéaliser le tableau de sa vie se sont rarement aventurés à faire tourner leur récit sur une sentimentale affaire d'amour. J'insère ici entre parenthèses ces remarques générales, afin que le lecteur puisse comprendre plus clairement ce que j'ai à dire concernant les mariages paysans.

Dans le système primitif d'agriculture habituellement pratiqué en Russie, le *labeur-uni* naturel (si on peut employer une telle expression) se compose d'un homme, d'une femme et d'un cheval. Aussitôt donc qu'un garçon devient assez vigoureux pour faire un bon laboureur, il doit être pourvu des deux accessoires nécessaires à la constitution du *labeur-uni*. Lui procurer un cheval, soit en l'achetant ou en élevant un poulain, est le devoir du chef de la maison. Lui procurer une femme est le devoir de la *Grosse* (Bolshukha), et la principale considération qui détermine le choix est dans les deux cas la même. De prudents administrateurs domestiques ne se

laissent pas tenter par des chevaux de luxe ou de belles fiancées; ce qu'ils recherchent n'est pas la beauté, mais la vigueur physique et l'aptitude au travail. Quand le jeune homme atteint l'âge de dix-huit ans, on l'informe qu'il doit se marier tout de suite; et aussitôt qu'il a donné son consentement, des négociations sont ouvertes avec les parents de quelque jeune fille susceptible d'être choisie.

Dans les grands villages, ces négociations sont quelquefois facilitées par certaines vieilles femmes appelées *Svakhi*, qui s'occupent spécialement de ces sortes de médiations; mais très-souvent l'affaire est arrangée directement ou par l'intermédiaire de quelque ami commun aux deux familles. On doit prendre garde qu'il ne se trouve aucun obstacle légal au mariage, et ces obstacles ne sont pas toujours aisément évités dans un petit village dont les habitants ont depuis longtemps l'habitude de s'allier entre eux. D'après la loi ecclésiastique russe, non-seulement l'union entre cousins germains est illégale, mais l'affinité est réputée équivalente à la consanguinité, c'est-à-dire qu'une belle-mère et une belle-sœur sont regardées comme une mère et une sœur, et même la parenté fictive créée par l'acte de se présenter aux fonds baptismaux comme parrain et marraine est légalement reconnue. Si toutes les négociations préliminaires sont couronnées de succès, le mariage a lieu, et l'époux amène son épouse dans la maisonnée dont il est membre. Elle n'apporte rien avec elle comme dot, excepté son trousseau, mais seulement une paire de bons bras vigoureux, et enrichit par là sa famille adoptive. Bien entendu, il arrive à l'occasion — car la nature humaine est partout essentiellement la même, — qu'un jeune paysan tombe amoureux de l'une de ses anciennes camarades d'enfance et termine à l'autel son petit roman; mais de tels cas sont très-rares, et comme règle on peut dire que les mariages des paysans russes sont arrangés

sous l'influence de considérations économiques plutôt que sentimentales.

La coutume de vivre en grandes familles a maints avantages économiques. Nous connaissons tous la fable édifiante où l'homme mourant démontre à ses fils, au moyen d'une botte d'osier, les avantages de vivre ensemble et de s'aider mutuellement. En temps ordinaire, les dépenses nécessaires d'une grande maisonnée de dix personnes sont considérablement moindres que celles réunies de deux ménages comprenant chacun cinq membres, et quand vient un *Black day* (jour noir) une grande famille peut supporter quelque temps l'adversité plus aisément qu'une petite. Ce sont là des principes applicables dans le monde entier, et dans la vie du campagnard russe ils ont une force particulière. Chaque paysan adulte possède, comme je l'expliquerai plus loin, une part des terrains communaux; mais cette part n'est pas suffisante pour employer tout son temps et toute sa force. Un couple peut aisément cultiver au moins deux parts dans toutes les provinces où les terrains ne sont pas abondants. Si une famille est composée de deux couples, l'un des hommes peut s'en aller ailleurs gagner de l'argent, pendant que l'autre avec sa femme et sa belle-sœur peut cultiver à la fois les deux parts de terre. Si au contraire une famille se compose seulement d'un couple et de ses enfants, l'homme doit, ou rester à la maison, auquel cas il lui sera peut-être difficile de trouver du travail pour l'emploi de tout son temps, ou il lui faut quitter la maison et confier la culture de sa part de terre à sa femme, dont le temps doit être en grande partie consacré aux affaires domestiques.

Au temps du servage, les propriétaires s'étaient clairement rendu compte de cela et d'autres avantages, et avaient contraint leurs serfs à vivre en grandes maisonnées. Aucune famille ne pouvait se diviser sans le consentement du propriétaire, et ce consentement n'était

pas aisément obtenu à moins qu'elle eût atteint des proportions tout à fait anormales, et ne fût troublée d'une façon permanente par des dissensions domestiques. Dans les affaires matrimoniales des serfs aussi, la majorité des propriétaires exerçait systématiquement une certaine surveillance qui ne procédait pas nécessairement d'un esprit mesquin et tatillon, mais parce que leurs intérêts matériels s'en ressentaient. Un seigneur n'aurait pas, par exemple, permis à la fille de l'un de ses serfs d'épouser un serf appartenant à un autre propriétaire — il eût perdu par là un travailleur femelle, — sans que quelque compensation lui fût offerte. Ce pouvait être une somme d'argent, ou bien l'affaire pouvait être arrangée sur le principe de réciprocité : le maître du fiancé autorisant l'une de ses serves à épouser un serf appartenant au maître de la fiancée.

Quelque avantageuse que puisse paraître, au point de vue économique, la coutume de vivre en grandes maisonnées, elle a de très-sérieux inconvénients à la fois théoriques et pratiques.

Que des familles unies l'une à l'autre par des liens de parenté et de mariage puissent vivre aisément ensemble en bonne harmonie, c'est là un de ces axiomes sociaux qui sont universellement acceptés et auxquels personne n'ajoute foi. Nous savons tous, par notre propre expérience ou par celle des autres, que les relations amicales de deux familles semblables sont grandement mises en danger par la proximité de leurs habitations. Demeurer dans la même rue n'est pas chose à conseiller; occuper des maisons qui se touchent est positivement dangereux; vivre sous le même toit est certainement fatal à une amitié durable. Les meilleures intentions peuvent exister des deux côtés, l'arrangement peut être inauguré par les plus ruisselantes expressions d'une affection éternelle et par la découverte d'innombrables affinités secrètes; mais ni les affinités, ni l'affection, ni les bonnes intentions, ne

peuvent résister au frottement continuel et aux saccades fortuites qui se produisent inévitablement. Ceci dit, le lecteur doit s'efforcer de tenir compte que les paysans russes, même vêtus de peaux de mouton, sont, comme nous, des créatures humaines. Bien qu'on les représente souvent comme des entités abstraites, comme des chiffres dans un tableau statistique ou des points dans une figure de géométrie, ils ont en réalité « des organes, des dimensions, des sens, des affections, des passions ». S'ils ne sont pas exactement « nourris des mêmes aliments » que nous, ils sont au moins « blessés des mêmes armes, sujets aux mêmes maladies, guéris par les mêmes moyens et susceptibles de s'irriter des mêmes tourments ». Et ceux qui vivent en grandes maisonnées sont soumis à une sorte particulière d'épreuve que beaucoup d'entre nous n'ont jamais essayé de se figurer. Les ménages comprenant de nombreux couples non-seulement vivent ensemble, mais ont à peu près toutes choses en commun. Chaque membre ne travaille pas pour lui, mais pour la maisonnée, et tout ce qu'il gagne doit être versé dans le trésor du ménage. Cet arrangement conduit presque inévitablement à deux résultats : ou bien il se produit de continuelles dissensions, ou bien l'ordre est maintenu par une vigoureuse tyrannie domestique infiniment pire que le servage.

Il était donc tout à fait naturel, quand l'autorité des propriétaires terriens fut abolie en 1861, que les grandes maisonnées de paysans se divisassent. La domination arbitraire du *khozain* était basée sur et maintenue par la domination arbitraire du propriétaire, et toutes deux, naturellement, tombèrent ensemble. Les ménages semblables à celui de mon ami Ivan ne se sont conservés que dans des cas exceptionnels, où le chef de la maison se trouve posséder une somme rare d'influence morale sur les autres membres.

Ce changement a eu, sans contredit, une influence pré-

judiciaire sur le bien-être matériel des paysans ; mais il doit avoir considérablement accru leur *comfort* domestique, et ne peut produire dans l'avenir que de bons résultats au point de vue moral. Pour le présent, néanmoins, les conséquences mauvaises sont de beaucoup les plus saillantes. Chaque paysan marié s'efforce d'avoir sa maison à lui, et beaucoup d'entre eux, afin de faire face aux dépenses nécessaires, ont été obligés de contracter des dettes. Ceci est une question très-sérieuse. Même si le paysan pouvait obtenir de l'argent à cinq ou six pour cent, la position du débiteur serait assez mauvaise, mais elle est en réalité bien pire, car les usuriers de village considèrent vingt ou vingt-cinq pour cent comme un taux d'intérêt point du tout exorbitant. Le paysan endetté a donc fort à faire pour payer les arrérages en temps ordinaire, et si quelque mauvaise fortune l'atteint, — si, par exemple, la récolte est mauvaise, si on lui vole son cheval, — il tombera probablement dans une situation pécuniaire embarrassée, sans espoir de s'en tirer jamais. J'ai vu des paysans qui n'étaient point particulièrement adonnés à l'ivrognerie ou à d'autres habitudes ruineuses, tomber dans un état d'insolvabilité absolue. Heureusement pour ces débiteurs insolvables, la loi les traite avec une extrême indulgence. Leur cabane, leur part de terre communale, leurs outils agricoles, leur cheval : en un mot, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, est insaisissable. La Commune peut, néanmoins, les soumettre à une punition corporelle s'ils ne paient pas leurs taxes, et, sous beaucoup d'autres rapports encore, la situation d'un paysan qui est garanti par la loi contre un dénûment absolu est bien loin d'être enviable.

CHAPITRE VII

LES PAYSANS DU NORD

Terres communales. — Système d'agriculture. — Fêtes de paroisse. — Jeûnes. — Occupations diverses. — Migrations annuelles. — Industries s'exerçant à la maison. — Influence du capital et des grandes entreprises. — Les paysans de l'État. — Serfs domestiques et serfs ordinaires. — Redevances des serfs. — « Histoire de la civilisation » de Buckle. — Villageois qui « font des farces ». — L'extrême nord.

Ivanofka peut être pris comme un bon spécimen des villages de la moitié nord de la Russie ; une brève description de ses habitants donnera donc une idée assez correcte des paysans du nord en général.

Presque la totalité de la population féminine et environ une moitié des habitants mâles s'occupent d'habitude à cultiver la terre communale, qui comprend environ deux mille acres d'un sol sablonneux et léger. La partie arable de ce sol est divisée en trois vastes champs, chacun desquels est partagé en de longues bandes étroites. Le premier est réservé pour le grain d'hiver, c'est-à-dire le seigle, qui constitue, sous forme de pain noir, le principal aliment des paysans. Dans le second, on sème de l'avoine pour les chevaux et du sarrasin, dont on use beaucoup comme aliment. Le troisième reste en friche et sert en été de pâturage au bétail.

Tous les villageois, dans cette partie de la contrée, divisent la terre arable de cette façon, afin que cela cor-

répondre à la rotation triennale des récoltes. Ce système d'assolement est extrêmement simple. Le champ qui est consacré cette année au grain d'hiver servira, l'année prochaine, au grain d'été, et l'année suivante restera en friche. Avant d'être ensemencé de grain d'hiver, il doit recevoir une certaine quantité d'engrais. Chaque famille possède, dans chacun des deux champs en culture, une ou plusieurs des longues bandes étroites (*belts*) en lesquelles ils sont partagés.

Toute l'année, la vie des paysans est celle de simples laboureurs habitant un pays où l'hiver est long et rigoureux. La saison agricole commence en avril avec la fonte des neiges. La nature a dormi pendant quelques mois ; s'éveillant maintenant de son long sommeil et se dépouillant de son blanc manteau, elle s'efforce de réparer le temps perdu. La neige n'a pas plus tôt disparu que la jeune herbe nouvelle ne tarde guère à percer, et bientôt après, les buissons et les arbres commencent à bourgeonner. La rapidité de cette transition de l'hiver au printemps étonne les habitants de climats plus tempérés.

Le jour de saint Georges (23 avril) (1), le bétail est sorti pour la première fois et aspergé d'eau bénite par le prêtre. Les bestiaux des paysans russes ne sont jamais très-gras ; mais, à cette époque de l'année, leur aspect est vraiment lamentable. Pendant tout l'hiver, ils ont été renfermés dans de petites étables non ventilées et nourris presque exclusivement de paille. Quand on leur donne « la clef des champs », ils ont l'air de l'ombre d'eux-mêmes. Tous sont maigres, chétifs, beaucoup boîtent, quelques-uns ne peuvent se tenir sur leurs jambes sans assistance.

1. En ce qui regarde les jours des fêtes des saints, j'en donne partout la date d'après le vieux style ; pour trouver cette date dans notre calendrier, il faut ajouter douze jours.

A ce moment, les paysans sont impatients de commencer les travaux agricoles. Un vieux proverbe qu'ils connaissent tous dit : « Ensemencez dans la boue, vous serez un prince », et ils agissent toujours d'accord avec ce précepte de sagesse traditionnelle. Aussitôt qu'il est possible de labourer, ils commencent à préparer la terre pour le grain d'été, ce travail les occupe ordinairement jusqu'à la fin mai. Puis vient le transport des fumiers et la préparation du champ en friche pour le grain d'hiver, corvée qui dure d'habitude jusqu'au jour de saint Pierre, 29 juin, époque où d'ordinaire la fenaison commence. Après la fenaison vient la moisson, de beaucoup le temps le plus occupé de l'année. Depuis la mi-juillet — spécialement depuis la saint Elijah (20 juillet), où, d'ordinaire, l'on entend le saint errer en grondant à travers les cieux sur son char de feu (1), — jusqu'à la fin d'août, le paysan travaille jour et nuit et trouve cependant qu'il n'a qu'à peine le temps d'achever toute sa besogne. En un peu plus d'un mois, il lui faut récolter et mettre en meule son grain : seigle, avoine, ou tout autre qu'il peut avoir semé soit au printemps ou à l'automne précédent, et semer celui d'hiver pour l'année suivante. Pour ajouter à son embarras, il arrive parfois que le seigle et les avoines mûrissent à peu près simultanément, et sa position est alors encore plus difficile que d'usage.

Que les saisons le favorisent ou non, le paysan, à ce moment, a une lourde tâche, car il peut rarement se permettre de louer le nombre nécessaire de moissonneurs, et n'est aidé, en général, que par sa femme et sa famille ; mais il peut alors travailler à *haute pression* pour un temps très-court, car il a la perspective de bientôt obte-

1. C'est ainsi que les paysans expliquent le tonnerre, qui se fait souvent entendre dans cette saison.

nir un repos salulaire et une abondance de nourriture. Vers la fin de septembre, le travail des champs est terminé, et le 1^{er} octobre la fête de la moisson commence : joyeuse époque à laquelle les fêtes de paroisse sont habituellement célébrées.

Pour célébrer une fête de paroisse à la vraie manière orthodoxe, il est nécessaire de préparer auparavant une grande quantité de *braga* — espèce de petite bière brassée à la maison — et de cuire au four une abondante provision de *piroghi* (sorte de tourtes). Il faut aussi se procurer de l'huile et du *vodka* (eau-de-vie de seigle) en suffisante quantité. En même temps, la grande chambre de l'*izba*, comme on nomme la maison du paysan, doit être nettoyée, le plancher lavé, les tables et les bancs grattés. La veille au soir, pendant que les *piroghi* cuisent au four, une petite lampe brûle devant l'*Icon* placé dans un coin de la chambre, et quelquefois un ou deux invités venant de loin arrivent afin d'avoir, le lendemain, une pleine journée de divertissement.

Le matin, la fête commence par un long service à l'église auquel tous les habitants assistent dans leurs plus beaux habits, excepté les matrones et les jeunes femmes, qui restent à la maison pour préparer le dîner. Vers midi, le repas est servi dans chaque *izba* à la famille et ses invités. En général, la nourriture du paysan russe est des plus simples et comprend rarement de la viande d'aucune sorte, non pas à cause de tendances végétariennes, mais seulement parce que le bœuf, le mouton ou le porc coûtent trop cher; mais un jour tel que celui de la fête de la paroisse, il y a toujours sur la table, à dîner, une variété considérable de plats. Dans la maison d'un paysan à son aise, ce sera non-seulement la soupe aux choux et à la graisse et le *kasha*, — plat de farine de sarrasin, — mais aussi du porc, du mouton et peut-être même du bœuf. La *braga* sera versée en quantités illimitées, et plus d'une

fois le *vodka* sera passé de main en main. Quand le repas est fini tous se lèvent ensemble, et se tournant vers l'*Icon* placé dans le coin de la pièce, s'inclinent et se signent à plusieurs reprises. Les invités disent alors à leur hôte : « *Spasibo za kleb za sol* » c'est-à-dire « merci pour votre hospitalité » ou plus littéralement : « merci pour le pain et le sel », et l'hôte répond : « Ne soyez point mécontents, et asseyez-vous de nouveau pour la bonne chance », ou peut-être exprimera-t-il la dernière partie de sa requête sous la forme d'un dicton rimé ainsi conçu : « Asseyez-vous ; que les poules puissent pondre, et les poulets, les abeilles, multiplier ! » Tous obéissent, et l'on fait alors circuler une autre tournée de *vodka*.

Après dîner, les uns sortent se promener en babilant avec leurs amis, ou vont dormir dans quelque coin à l'ombre, pendant que ceux qui veulent se réjouir se rendent à l'endroit où la jeunesse du pays chante, joue et s'amuse de diverses façons. Quand le soleil descend à l'horizon, les invités les plus graves, les plus posés, retournent chez eux ; mais beaucoup restent pour souper, et, à mesure que la soirée s'avance, les effets du *vodka* deviennent de plus en plus apparents. Des bruits de réjouissance tumultueuse s'entendent dans toutes les maisons, une grande partie des habitants et des invités apparaissent sur la route, à divers degrés d'ivresse. Quelques-uns jurent à leurs amis une éternelle affection, ou, avec des gestes flasques, haranguent d'un ton incohérent d'invisibles auditoires ; d'autres s'en vont chancelant cà et là, sans but, avec une expression de contentement abruti, jusqu'à ce qu'ils se laissent choir, ayant perdu toute conscience d'eux-mêmes. Ils resteront gisant à terre jusqu'à ce qu'un ami moins ivre les ramasse, ou plus probablement jusqu'à ce qu'ils se réveillent d'eux-mêmes le lendemain matin.

Comme ensemble, une fête de village en Russie est l'un des spectacles les plus attristants dont j'aie jamais été

témoin. Elle fournit une nouvelle preuve — hélas ! aucune preuve nouvelle n'était nécessaire ! — que nous autres, peuples du Nord, qui savons si bien travailler, sommes absolument incapables de nous amuser. En France ou en Italie, un jour de fête populaire est chose agréable à voir, et qui peut nous faire regretter que la vie contienne si peu de jours de fête. Non-seulement le matin mais aussi le soir, après une longue journée, il y a une brillante et joyeuse expression sur chaque visage ; un bourdonnement de gaieté naturelle s'élève continuellement de la foule. Dans les pays du Nord, au contraire, les peuples ne savent pas se réjouir d'une façon saine, rationnelle, et cherchent un refuge dans l'ivresse, si bien que la vue d'une fête populaire peut nous faire regretter qu'il y ait dans la vie des jours de fête.

Si la nourriture du paysan russe était toujours aussi bonne et aussi abondante qu'en cette saison de l'année, il n'aurait guère lieu de se plaindre ; mais ce n'est point du tout le cas. Graduellement, à mesure que le temps de la moisson s'éloigne, cette nourriture perd de sa qualité et quelquefois même sa quantité diminue ; en outre, pendant une grande partie de l'année, le paysan est empêché de faire usage de ce qu'il possède par les règlements de l'Eglise.

Dans les climats méridionaux où ces règles furent d'abord élaborées et pratiquées, les jeûnes prescrits peuvent être utiles à un point de vue non-seulement religieux, mais aussi sanitaire. Ayant abondance de fruits et de légumes, les habitants font bien, peut-être, de s'abstenir à l'occasion de chair, d'œufs et de lait. Mais, dans les pays comme la Russie du nord et du centre, l'influence de ces règles est très-différente. Le paysan russe ne peut obtenir autant de nourriture animale qu'il lui en faudrait, tandis que les choux aigres et les concombres sont à peu près les seuls légumes qu'il puisse se procurer, et le fruit, de quelque espèce qu'il soit, est

pour lui un luxe auquel il ne peut atteindre. Dans ces conditions, l'abstinence d'œufs et de lait sous toutes leurs formes, pendant plusieurs mois de l'année, semble à un esprit séculier un ascétisme superflu. Si l'Église dirigeait sa sollicitude maternelle vers la nature et la quantité de la boisson du paysan, en le laissant manger ce que bon lui semblerait, elle pourrait ainsi exercer une influence bienfaisante sur son bien-être matériel et moral. Malheureusement l'immobilité lui est trop inhérente pour qu'elle puisse faire quoi que ce soit dans ce sens, et il n'y a aucune probabilité logique qu'elle arrive à concevoir cette vérité pourtant simple, à l'appui de laquelle existent de très-hautes autorités : que les règles et ordonnances ont été faites pour l'homme, et non point l'homme pour les règles et ordonnances. En attendant, le paysan russe doit jeûner pendant les sept semaines du carême, pendant deux ou trois semaines en juin, du commencement de novembre à Noël, et tous les mercredis et vendredis durant le reste de l'année.

Depuis le temps des fêtes jusqu'au printemps suivant, il n'y a nulle possibilité d'exécuter aucun travail agricole, car le sol est dur comme pierre et couvert d'une couche épaisse de neige. Les paysans qui restent au village ont donc très-peu de chose à faire, et peuvent passer la plus grande partie de leur temps paresseusement couchés sur le poêle, à moins qu'ils n'aient appris quelque métier pouvant s'exercer à la maison. Autrefois, beaucoup étaient employés à transporter le grain jusqu'à la ville où se tient le marché, qui peut être éloignée de quelques centaines de milles ; mais maintenant cette sorte d'occupation a été très-diminuée par l'extension des chemins de fer. Une autre occupation d'hiver pratiquée jadis, et qui est maintenant à peu près tombée en désuétude, était celle de voler du bois dans la forêt. Cela, d'après la morale du paysan, n'était point un péché, ou n'en était tout au plus qu'un très-véniel, car Dieu a planté

et arrosé les arbres, et, par conséquent, les forêts n'appartiennent en propre à personne. Ainsi pensait le paysan; mais les propriétaires fonciers et l'administration des domaines ont une théorie différente de la propriété; des précautions devaient donc être prises pour éviter les espions. Afin d'assurer le succès, il était nécessaire de choisir une nuit où il faisait un violent ouragan de neige qui effaçait immédiatement toutes les traces de l'expédition; et, quand une telle nuit arrivait, l'opération s'exécutait d'habitude avec succès. Pendant les heures d'obscurité, un arbre était abattu, ébranché, traîné au village, débité en bûches et fagots, et, au lever du soleil, les acteurs de cette expédition dormaient tranquillement sur le poêle, comme s'ils eussent passé la nuit à la maison.

Dans ces dernières années, les juges de paix ont beaucoup fait pour réprimer cette pratique, et pour extirper les idées relâchées sur la propriété dont elle dérive.

Pour la partie féminine de la population, l'hiver est une saison très-occupée, car c'est pendant ces quatre ou cinq mois que le filage et le tissage doivent être exécutés.

Dans beaucoup des villages du nord, l'ennui des longues soirées d'hiver est dissipé par les *Besyedy*, mot qui signifie littéralement *conversazioni*. Une *besyeda*, néanmoins, n'est pas exactement une *conversazione* comme nous comprenons le terme, mais ressemble plutôt à ce que certaines dames anglaises appellent un *Dorcas meeting*, avec cette différence essentielle que ceux qui y assistent travaillent pour leur compte et non pour aucun motif bienfaisant. Dans quelques villages il arrive que jusqu'à trois *besyedy* s'assemblent régulièrement vers le coucher du soleil : un pour les enfants, le second pour les jeunes gens, le troisième pour les matrones. Chacun des trois a son caractère particulier. Dans le premier, les enfants travaillent et s'amuse sous la surveillance

d'une vieille femme qui « émonde » la torche de résine et s'efforce de maintenir l'ordre. Les petites filles filent du lin d'une façon primitive, sans l'aide d'un *Jenny* (métier à broches), et les petits garçons, qui sont en général beaucoup moins industriels, font des *lapyt*, — chaussures grossières d'écorce tressée, — ou de la vannerie commune. Ces occupations n'empêchent pas un bourdonnement de voix à peu près perpétuel, de fréquentes tentatives de chœurs discordants et des querelles fortuites nécessitant l'intervention énergique de la vieille femme assise près de la torche. Pour amuser ce troupeau d'enfants turbulents, elle leur raconte, souvent pour la centième fois, une de ces anciennes histoires merveilleuses qui ne perdent rien à être répétées, et tous l'écoutent attentivement, comme s'ils ne l'avaient jamais entendue raconter auparavant. La seconde *Besyeda* est tenue dans une autre maison, et se compose des jeunes gens d'un âge plus avancé. Ici les travailleurs sont naturellement plus posés, moins sujets à se quereller, chantent plus en mesure, et n'ont besoin de personne pour les surveiller. Quelques moralistes, néanmoins, pensent qu'un chaperon ou inspecteur quelconque ne serait point du tout superflu, car la *flirtation* se développe là tout à l'aise, et s'il faut ajouter foi aux cancanes de village, les strictes convenances en pensées, paroles et actions ne sont pas toujours observées. Je ne puis dire jusqu'à quel point ces bruits sont fondés, car la présence d'un étranger agit toujours sur la compagnie comme ferait celle d'un inspecteur sévère. Dans la troisième *besyeda*, il existe toujours, du moins, un décorum parfait. Là, les femmes mariées travaillent ensemble et parlent de leurs affaires domestiques, égayant à l'occasion l'entretien du récit de petits scandales de village.

Telle est la vie ordinaire des paysans agriculteurs; mais beaucoup de campagnards habitent, momentanément ou d'une façon permanente, les villes. Dans la partie de la

Russie dont nous parlons, presque tous les paysans ont, à une époque quelconque de leur existence, gagné leur vie dans quelque autre partie du pays; beaucoup de ces non-résidents passent régulièrement une partie de l'année à la maison, tandis que d'autres visitent leur famille seulement par hasard et quelquefois à de longs intervalles. En aucun cas, cependant, ils ne rompent les liens qui les unissent à leur village natal. L'artisan qui va travailler dans une ville éloignée ne prend jamais avec lui sa femme et sa famille, et même l'homme qui devient un riche marchand de Saint-Pétersbourg ou de Moscou, restera probablement membre de la Commune villageoise et payera sa part des taxes, bien qu'il ne jouisse d'aucun des privilèges qui y correspondent. Je me souviens d'avoir demandé un jour à un homme riche de cette sorte, propriétaire, à Saint-Pétersbourg, de plusieurs vastes maisons d'un grand prix, pourquoi il ne s'affranchissait pas de toute connexion avec sa commune natale, puisqu'il n'avait plus désormais avec elle aucun rapport d'intérêt. Sa réponse fut : « C'est fort beau d'être libre, et je ne demande rien à la Commune à l'heure qu'il est; mais mon vieux père y vit, ma mère y est enterrée, et j'aime à y retourner quelquefois; en outre, j'ai des enfants et nos affaires sont commerciales (*nashe dyelo trgovoe*), qui sait si mes enfants ne seront pas, quelque jour, bien aises de posséder une part de la terre communale? »

Par rapport aux occupations non agricoles, chaque district a sa spécialité. La province de Yaroslaff, par exemple, fournit aux grandes villes des garçons de *Traktirs* ou restaurants de bas étage, tandis que ceux des meilleurs hôtels de Saint-Pétersbourg sont des Tartares de Kasimof, renommés pour leur honnêteté et leur sobriété. Une partie de la province de Kostroma a la réputation spéciale de produire des charpentiers et des constructeurs de poêles, tandis qu'une autre partie, comme je l'ai découvert un jour à ma grande surprise,

envoie chaque année en Sibérie — non pas comme condamnés, mais comme travailleurs libres, — une grande quantité de tailleurs et d'ouvriers en feutre ! En questionnant quelques jeunes gens qui accompagnaient comme apprentis l'une de ces bandes, j'appris de l'un d'eux, adolescent à l'œil vif, âgé d'environ seize ans, qu'il avait déjà fait deux fois le voyage, et qu'il avait l'intention de le refaire chaque hiver. « Et vous rapportez toujours à la maison une grosse somme d'argent ? demandai-je. » — « *Nitchevo !* » répondit le jeune gaillard, gaiement, avec un air de fierté et de confiance en soi, « l'année dernière j'ai rapporté à la maison seulement trois roubles. » Cette réponse ne fut point du tout, à ce moment, la bien venue, car je venais précisément de discuter avec un compagnon de voyage russe cette question : « Le paysan peut-il vraiment être dit industriel », et la réponse du jeune garçon permit à mon antagoniste de me pousser une pointe. « Vous entendez cela ! — dit-il d'un air triomphant, — un paysan russe va en Sibérie et en revient pour trois roubles ; pourriez-vous décider un Anglais à travailler à ce taux-là ? » Peut-être bien que non, lui répondis-je d'une façon évasive, pensant en même temps que si un *blanc-bec* était envoyé plusieurs fois de Land's End à John O'Groat's House, et obligé de faire la plus grande partie de la route en charrette ou à pied, il s'attendrait probablement à rapporter, comme paiement de son temps et de sa peine, plus de sept shillings et six pence ! (9 fr. 40.)

Très-souvent les paysans trouvent une occupation industrielle sans sortir de chez eux, car diverses industries qui ne demandent pas un outillage mécanique très-compliqué sont pratiquées dans les villages par les paysans et leurs familles. Tissus, vases en bois, fer ouvré, poteries, cuirs, paillassons et beaucoup d'autres articles, sont ainsi produits en énormes quantités. A l'occasion nous trouverons, non seulement un village, mais un dis-

trict entier, s'occupant à peu près exclusivement d'une sorte quelconque d'industrie manuelle. Dans la province de Vladimir, par exemple, un vaste groupe de villages s'emploie à peindre des Icons et en vit; dans une localité voisine de Nijni, dix-neuf autres sont occupés à la fabrication des cognées; autour de Pavlovo, dans la même province, quatre-vingts villages ne produisent à peu près rien autre chose que de la coutellerie; et dans une localité appelée Ouloma, dans le voisinage de Novgorod et de Tver, non moins de deux cents vivent de la fabrication des clous.

Ces industries domestiques existent depuis longtemps, et ont été jusqu'ici une source abondante de revenus compensant jusqu'à un certain point la pauvreté du sol. Mais à l'heure qu'il est elles se trouvent dans une position très-critique. Elles appartiennent à la période primitive du développement économique, et cette période, en Russie, tire rapidement à sa fin. Jadis le chef de maison achetait les matières brutes, et vendait avec un profit raisonnable les articles manufacturés dans les « bazars », ou foires locales, ou peut-être à la grande *Yarmarka* (1) de Nijni-Novgorod. Ce système primitif est en train de tomber en désuétude.

Les grandes manufactures montées sur le modèle fourni par l'Europe occidentale se multiplient rapidement, et il est difficile au travail manuel, sans l'aide des machines, de soutenir leur concurrence. De plus, les « bazars » périodiques et *Yarmarki*, où les acheteurs et les vendeurs traitaient directement leurs affaires, sont graduellement remplacés par des magasins permanents et diverses classes d'intermédiaires, qui facilitent les relations entre producteurs et consommateurs. En un mot,

1. Ce mot est une corruption de l'allemand *jahrmarkt* (foire annuelle).

le capital et les grandes entreprises ont surgi, et sont en train de révolutionner les anciennes méthodes de production et de commerce. Beaucoup de gens qui jadis travaillaient chez eux à leur propre compte sont maintenant forcés d'entrer dans les grandes manufactures et d'y travailler pour des gages fixes hebdomadaires ou mensuels; et presque tous ceux qui travaillent encore à la maison maintenant reçoivent la matière brute à crédit, et livrent les articles manufacturés au marchand en gros pour un prix stipulé.

Cet important changement doit causer une grande satisfaction à l'économiste orthodoxe. D'après ses théories, c'est un pas gigantesque fait sur le droit chemin, pas qui doit nécessairement profiter à toutes les parties que le sujet concerne. Le producteur reçoit aujourd'hui un approvisionnement régulier de matières brutes et se défait régulièrement des articles manufacturés; le temps que lui prenaient jadis ses tournées à la recherche des clients ou ses voyages aux foires, — sans parler des ennuis et des dangers, — il peut maintenant l'employer plus profitablement à un travail productif. La création d'une classe intermédiaire entre les producteurs et les consommateurs est un pas important vers cette division et spécialisation du travail sans laquelle les grandes entreprises industrielles et commerciales sont impossibles. Le consommateur n'a plus besoin désormais de se rendre, certains jours, dans un endroit éloigné dans l'espoir d'y trouver ce dont il a besoin, mais peut toujours acheter ce que bon lui semble dans les magasins permanents. Par dessus tout, le chiffre de la production s'accroît énormément, et le prix des objets manufacturés s'abaisse en proportion.

Tout cela semble assez clair en théorie, et quiconque prise sa tranquillité d'esprit se sentira disposé à accepter cette façon d'envisager la question sans en vérifier l'exactitude; mais le malheureux voyageur qui est obligé

de se servir de ses yeux aussi bien que de sa logique trouvera probablement quelque petite difficulté à faire rentrer les faits objectifs dans la formule à *priori*. Loin de moi l'idée de mettre en doute la sagesse des économistes, mais je ne puis m'empêcher de faire la remarque que sur les trois classes intéressées, — producteurs, intermédiaires, consommateurs, — deux au moins n'arrivent point à apprécier le bénéfice dont on les a gratifiés. Les producteurs se plaignent de ce qu'avec le nouveau système ils travaillent plus et gagnent moins ; et les consommateurs se plaignent de ce que les articles manufacturés sont très-inférieurs en qualité. Les intermédiaires, qui sont supposés, dans le peuple, s'attribuer la part du lion sur les profits, semblent seuls satisfaits de ce nouvel ordre de choses. Quoi qu'il en puisse être, une chose est certaine : les grandes manufactures n'ont point, jusqu'ici, contribué au bien-être matériel ou moral des populations chez lesquelles elles ont été établies. Nulle part il n'y a autant de maladies, d'ivrognerie, de démoralisation et de misère, que dans les districts manufacturiers.

Que le lecteur ne croie pas qu'en constatant ces faits je désire, en aucune façon, calomnier l'esprit d'entreprise moderne, ou me faire l'avocat d'un retour à l'état barbare primitif. Tous les grands changements produisent un mélange de bien et de mal, et au premier abord il est à peu près certain que le mal occupera la position la plus en vue. En ce moment la Russie se trouve dans un état de transition, et la nouvelle condition des choses n'est point encore convenablement organisée. En général, il n'existe dans le voisinage des fabriques aucuns logements appropriés à l'usage des ouvriers, et dans les ateliers de moindre importance aucune attention n'est apportée aux considérations sanitaires. Ainsi, par exemple, dans la province de Novgorod, il y avait en 1870 une manufacture d'allumettes chimiques dans laquelle tous les ouvriers

travaillaient habituellement dans une atmosphère imprégnée de vapeurs de phosphore ; et la conséquence naturelle était qu'un grand nombre d'entre eux souffrait de caries de la mâchoire et d'autres affections. De semblables imperfections se voient dans le monde commercial. Comme beaucoup de branches d'industrie et de commerce sont encore dans l'enfance, il arrive souvent que quelque négociant entreprenant se crée un monopole et abuse de son influence sans se soucier de ce qui en résulte. Beaucoup de villages industriels sont ainsi tombés au pouvoir des *koulaki* (littéralement les *poings*) comme on appelle ces monopoleurs. En faisant des avances d'argent, le *koulak* peut arriver à acquérir sur un groupe de villages un pouvoir à peu près aussi illimité que celui du propriétaire au temps du servage.

Fréquemment des tentatives sont faites pour briser le pouvoir des *koulaki* au moyen d'associations. La forme favorite est celle recommandée par Schulze-Delitsch, et qui a eu tant de succès en Allemagne. Il serait téméraire de prédire ce que sera le résultat définitif de ce mouvement ; mais je puis dire que déjà quelques-unes de ces associations fonctionnent remarquablement bien.

Durant toutes mes pérégrinations en Russie, l'un des objets que je n'ai jamais perdu de vue a été de recueillir les matériaux d'une histoire de l'émancipation des serfs : grande réforme qui m'a toujours semblé l'un des événements les plus intéressants de l'histoire moderne. Il était donc naturel que je rassemblasse, dans cette région du nord, autant de renseignements que possible concernant la vie des paysans et leurs relations avec les propriétaires terriens au temps du servage, et je pense que le résumé de mes recherches ne sera pas mal accueilli du lecteur.

Dans le pays où je me trouvais, comme dans d'autres provinces russes, une très-grande partie de la terre, peut-être la moitié, appartenait à l'État. Les paysans vivant

sur cette terre n'avaient point de maîtres et étaient gouvernés par une branche spéciale de l'administration impériale. Dans un certain sens ils étaient serfs, car il ne leur était point permis de changer leur domicile officiel, mais en pratique ils jouissaient d'une très-grande somme de liberté. En payant fort peu de chose pour un passeport ils pouvaient quitter leur village pendant un temps indéfini, et aussi longtemps qu'ils acquittaient régulièrement leurs taxes, ils couraient peu de risques d'être molestés. Beaucoup d'entre eux, bien qu'officiellement inscrits dans leur village natal, vivaient d'une façon permanente dans les villes, et un très-grand nombre arrivait à amasser de grosses fortunes.

Quant au reste de la terre, une partie considérable appartenait à de riches nobles qui visitaient rarement ou jamais leurs domaines et en laissaient l'administration aux serfs eux-mêmes ou à un intendant qui agissait d'après des instructions écrites. Sur ces propriétés, la position des serfs était très-semblable à celle des paysans de l'État; ils avaient leurs terres communales, qu'ils distribuaient entre eux comme ils le jugeaient convenable, et jouissaient du reste de la terre arable en payant une redevance annuelle fixe.

Quelques propriétaires, néanmoins, vivaient sur leurs domaines et les cultivaient par eux-mêmes pour leur propre compte, et ici la condition des serfs était quelque peu différente. Un grand nombre, peut-être dix pour cent, n'étaient, à proprement parler, point serfs du tout, mais plutôt esclaves-domestiques, et remplissaient les fonctions de cochers, grooms, jardiniers, gardes-forestiers, cuisiniers, laquais, etc. Leurs femmes et leurs filles étaient employées comme nourrices, servantes, femmes de chambre couturières. Si le maître organisait un théâtre privé ou un orchestre, les acteurs et les musiciens étaient tirés de cette classe. Ces serfs-là vivaient dans le château ou dans son voisinage immé-

diat, ne possédaient aucune terre, excepté peut-être un lopin servant de potager, et étaient nourris et habillés par le maître.

Leur nombre était généralement hors de toute proportion avec la somme de travail qu'ils devaient accomplir, et, en conséquence, ils étaient toujours imbus d'un esprit d'indolence héréditaire, exécutaient nonchalamment, avec insouciance, ce qu'ils avaient à faire. D'autre part, ils étaient souvent sincèrement attachés à la famille, et prouvaient à l'occasion, par des actes, leur fidélité et leur attachement. En voici un exemple, parmi les nombreux cas que je pourrais citer :

Une vieille nourrice dont la maîtresse était dangereusement malade fit le vœu que, si celle-ci recouvrait la santé, elle ferait un pèlerinage, d'abord à Kief, la cité sainte sur le Dniéper, et ensuite à Solovetsk, monastère très-révéré situé dans une île de la mer Blanche. La malade se rétablit, et la vieille nourrice fit à pied, pour accomplir son vœu, plus de sept cents lieues !

J'ai appelé cette classe de serfs esclaves-domestiques, faute de pouvoir trouver aucun terme plus juste, mais je dois avertir le lecteur qu'il ne devrait pas employer cette expression en présence d'un Russe. Sur ce point, les Russes sont extrêmement susceptibles. Le servage, disent-ils avec indignation, différerait absolument de l'esclavage, et l'esclavage n'a jamais existé en Russie !

Cette assertion, que j'ai entendu exprimer des centaines de fois par des Russes bien élevés, ne peut être acceptée sans réserve. Sa première partie est parfaitement vraie ; la seconde parfaitement fausse. Dans l'ancien temps, l'esclavage était une institution reconnue en Russie comme dans les autres pays. Il est à peu près impossible de lire quelques pages des vieilles chroniques russes sans tomber sur un passage ayant trait aux esclaves, et je me rappelle très-bien, quoique je ne puisse en ce moment donner le chapitre et citer l'alinéa, « qu'il

y avait un prince russe si vaillant, si heureux à la guerre, que, pendant son règne, un esclave pouvait être acheté pour quelques pièces de cuivre ». Comment la distinction entre serfs et esclaves disparut-elle graduellement et comment le dernier terme tomba-t-il en désuétude, il est inutile de le relater ici ; mais je dois affirmer, dans l'intérêt de la vérité, que les serfs mentionnés ci-dessus, bien qu'ils fussent officiellement et habituellement appelés *dvorovuiye lyudi*, c'est-à-dire *gens des communs*, étaient, sous tous rapports, des esclaves domestiques. Jusqu'au commencement de ce siècle, les journaux russes contenaient des annonces de cette sorte (je prends ces exemples, à peu près au hasard, dans la *Gazette de Moscou* de 1801) : « A vendre trois cochers bien dressés et d'une belle corpulence, et deux filles, l'une de dix-huit et l'autre de quinze ans, toutes deux de bonne apparence et habiles à divers travaux manuels. Dans la même maison, il y a à vendre deux coiffeurs ; l'un, âgé de vingt et un ans, sait lire, écrire, jouer d'un instrument de musique et peut faire office de piqueur ; l'autre peut apprêter les cheveux des dames et des gentilshommes. Dans la même maison, on vend des pianos et des orgues ». Un peu plus loin, un commis très-habile, un écuyer tranchant, un laquais, sont offerts, et la raison donnée de leur mise en vente est la surabondance des articles en question (*za izlishestvom*). Dans quelques cas, comme le suivant, il semblerait que les serfs et le bétail étaient placés avec intention dans la même catégorie : « Dans cette maison, on peut acheter un cocher et une vache hollandaise sur le point de mettre bas ». Le style de ces annonces et le retour fréquent de la même adresse montrent clairement qu'il existait en ce temps-là des marchands et un commerce d'esclaves régulier.

Alexandre I^{er}, homme humain, défendit les annonces publiques de cette espèce, mais il ne put abolir la coutume dont elles procédaient ; et son successeur Nicolas

ne prit aucune mesure active pour sa répression. En conséquence, jusqu'au commencement du présent règne, — c'est-à-dire jusqu'en 1855, — la pratique s'en continua sous une forme plus ou moins déguisée. Les gens d'âge moyen m'ont souvent dit avoir, dans leur jeunesse, connu des propriétaires qui souvent faisaient apprendre des métiers à de jeunes domestiques, afin de les vendre ou de les louer ensuite pour un certain prix. C'était de ces propriétaires que les théâtres obtenaient une grande quantité de leurs meilleurs acteurs.

La position des serfs proprement dits était très-différente. Ils vivaient dans les villages, possédaient des maisons et des jardins, cultivaient à leur propre bénéfice, jouissaient d'une certaine somme de self-gouvernement dont je vais parler tout à l'heure, et étaient rarement vendus, excepté comme faisant partie du domaine. Ils pouvaient, il est vrai, être cédés à un autre propriétaire terrien et transférés sur son domaine; mais de telles transactions avaient rarement lieu. Les relations ordinaires qui existaient entre les serfs et le propriétaire seront mieux expliquées par un ou deux exemples. Prenons d'abord celui d'Ivanofka.

Bien que la maison du propriétaire fût située, comme je l'ai dit, tout près du village, les terres dépendant du manoir et celles communales avaient toujours été tenues nettement séparées, et pouvaient à peu près être dites former deux domaines indépendants. Le propriétaire qui régnait dans Ivanofka pendant les dernières années du servage était très-soigneux de ses intérêts, « fort près de ses pièces », comme dit le paysan français, toujours désireux d'accroître son revenu; mais c'était, en même temps, un homme juste et intelligent, qui ne s'y rendit jamais coupable d'aucune extorsion ou cruauté. Bien qu'il eût le bien-être de ses serfs réellement à cœur, il intervenait rarement dans leurs affaires domestiques ou communales, parce qu'il croyait que les hommes en

général, et les paysans russes en particulier, sont les meilleurs administrateurs quand il s'agit de leurs propres intérêts. Il ne poussait pas toujours, en vérité, ce principe jusqu'à ses conséquences logiques, car il n'était pas du tout doctrinaire convaincu et pénétré de sa doctrine. Ainsi, par exemple, il insistait pour être consulté quand un *elder* de village devait être élu, ou une question importante décidée; et quand les circonstances semblaient réclamer son intervention, il montrait habituellement aux paysans qu'il pourrait être dictateur si bon lui semblait. C'était là, néanmoins, des incidents exceptionnels. Dans le cours ordinaire des affaires, il traitait la Commune à peu près comme un fermier respecté ou un intendant dans lequel on a confiance. En retour de la terre qu'il lui cédait, et qu'elle était libre de distribuer entre ses membres comme elle le jugeait convenable, il demandait une certaine somme de travail et d'argent; mais ne stipulait jamais quels ouvriers en particulier lui seraient envoyés, ou de quelle façon les dūs seraient levés, perçus.

Le montant des dūs payables en travail était déterminé de cette façon. Le *tyaglo*, ou labeur-uni, était composé d'un homme, d'une femme et d'un cheval, et chaque *tyaglo* devait au propriétaire trois jours de travail chaque semaine. Si un ménage contenait deux *tyagla*, l'un devait travailler pour le propriétaire six jours dans la semaine, et par là libérer l'autre de l'obligation. De cette manière, une moitié d'une grande maisonnée pouvait travailler constamment pour le ménage, tandis que l'autre moitié remplissait toutes les obligations vis-à-vis du propriétaire. Les autres dūs consistaient en agneaux, poulets, œufs et toile filée à la maison, plus une certaine somme d'argent, fournie par ceux des paysans qui étaient autorisés à quitter le village et à aller travailler dans les villes.

A une courte distance d'Ivanofka se trouvait un domaine qui était administré, au temps du servage, dans

des conditions entièrement différentes. Le propriétaire était un homme qui avait également le bien-être de ses serfs à cœur, parce qu'il savait que de leur bien-être dépendaient ses propres revenus; mais il ne croyait pas au principe leur permettant d'administrer eux-mêmes leurs propres affaires. Le paysan russe, avait-il l'habitude de dire, est un enfant, un enfant fantasque, imprudent, indolent, qui court inévitablement à sa ruine quand il n'est pas convenablement surveillé. En conséquence de cette donnée, ce propriétaire cherchait à régler non-seulement les affaires communales, mais encore les affaires domestiques de ses serfs. Non-seulement il nommait toujours lui-même l'elder du village et décidait toutes les questions se rapportant au bien-être communal, mais en même temps il arrangeait les mariages, décidait quel était le paysan qui devrait aller chercher du travail à la ville et celui qui devrait rester à la maison, faisait de fréquentes visites d'inspection aux habitations des paysans, défendait aux chefs de famille de vendre le grain sans sa permission, et exerçait de diverses autres manières une surveillance minutieuse à leur égard.

En retour de cette sollicitude paternelle, il arrivait à extraire de son domaine un revenu considérable, bien que ses champs ne fussent nullement plus fertiles ou mieux cultivés que ceux de ses voisins. Le revenu additionnel dérivait non de la terre, mais des serfs. Connaissant intimement les affaires personnelles de chaque famille, il pouvait leur faire supporter les plus lourdes charges sans y ajouter ce dernier fêtu qui, dit-on, suffit à briser les reins du chameau surchargé. Et beaucoup des expédients qu'il employait prouvaient davantage en faveur de son esprit ingénieux que de la moralité de son caractère. Ainsi, par exemple, s'il découvrait qu'une famille avait épargné un peu d'argent, il proposait que l'une des filles épousât un individu que le père, il le savait, ne se souciait pas d'avoir pour gendre, ou bien il expri-

mait l'intention d'envoyer à la ville l'un des fils comme recrue. Dans l'un ou l'autre cas, une somme respectable lui était payée par ces gens afin d'éloigner le danger.

Tous les propriétaires qui vivaient sur leurs domaines se rapprochaient plus ou moins de l'un de ces deux types. Mais ici, dans les régions du nord, le dernier ne se rencontrait passouvent. Eu égard surtout à l'absentéisme qui prévaut parmi les propriétaires, et ensuite à l'habitude établie depuis longtemps parmi les paysans de pérégriner à travers le pays et de se rendre dans les villes à la recherche de travail, les paysans du nord sont plus énergiques, plus intelligents, plus indépendants, et par conséquent moins dociles, moins faciles à conduire que ceux des provinces centrales, si fertiles. Ils ont aussi plus d'éducation. Beaucoup savent lire et écrire, et, à l'occasion, on rencontre parmi eux des gens animés d'un désir ardent de s'instruire. Plusieurs fois j'ai rencontré dans cette région des paysans qui avaient une petite collection de livres, et à deux reprises j'ai trouvé dans de telles bibliothèques, à mon grand étonnement, une traduction russe de l'*Histoire de la Civilisation*, par Buckle !

Comment, peut-on se demander, un ouvrage de cette sorte a-t-il trouvé le chemin d'un endroit semblable ? Si le lecteur veut me pardonner une courte digression, je vais lui expliquer le fait.

Au commencement du présent règne, il se produisit un curieux mouvement intellectuel, — dont j'aurai à parler plus en détail ci-après, — parmi les classes instruites de la Russie. Le mouvement prit des formes variées, dont les deux plus saillantes furent une soif de connaissances encyclopédiques, et une tentative pour réduire toute connaissance à une forme scientifique. Pour des hommes dans cette situation d'esprit, le grand ouvrage de Buckle avait naturellement un attrait puissant. Il semblait à première vue réduire les faits variés et qui se combattent l'un l'autre dans l'histoire humaine, à quelques principes

simples, et faire sortir l'ordre du sein du chaos. Son succès fut donc très-grand. Dans le cours de peu d'années non moins de quatre traductions — au moins ceci m'a-t-il été affirmé par une bonne autorité, — furent publiées et vendues. Chacun lisait ou du moins se targuait d'avoir lu le livre merveilleux, et beaucoup croyaient que son auteur était le plus grand génie de la présente génération. Pendant la première année de mon séjour en Russie, je pris rarement part à une conversation sérieuse sans entendre mentionner le nom de Buckle, et mes interlocuteurs affirmaient presque toujours qu'il avait réussi à créer une science historique véritable et de bon aloi basée sur la méthode d'induction. En vain je leur signalais, leur faisais remarquer, que Buckle avait seulement suggéré, donné à entendre dans sa préface comment une telle science devrait être édifiée, *construite*, et qu'il n'avait lui-même fait aucune tentative sérieuse de se servir de la méthode qu'il recommandait. Mes objections avaient peu ou point d'effet; la croyance était trop profondément enracinée pour pouvoir être aisément extirpée. Dans les livres, les recueils périodiques, les journaux, dans les leçons des professeurs, le nom de Buckle était constamment cité, — souvent violemment amené, *traîné* sur le tapis sans le moindre prétexte, — et les traductions bon marché de son livre se vendaient en énormes quantités. Il n'est donc pas si étonnant, après tout, que le livre ait pu pénétrer dans deux villages de la province de Yaroslaff.

L'esprit entreprenant, confiant en lui, indépendant, que l'on trouve fréquemment chez ces paysans du Nord, se manifeste à l'occasion chez la génération nouvelle. Souvent, dans cette partie du pays, j'ai rencontré de jeunes garçons ayant l'air de petits Américains plutôt que de petits Russes. Je me rappelle bien l'un de ces jouvenceaux pleins d'espérances. J'attendais à une station de poste qu'on eût changé les chevaux, quand il apparut devant

moi en bonnet de peau de mouton et bottes gigantesques à double semelle : objets d'une dimension adaptée plutôt à ses besoins futurs qu'à ceux présents. Il pouvait avoir, tout botté, trois pieds huit pouces anglais (1 mètre 15 environ), et ne devait guère être âgé de plus de douze ans ; mais il avait déjà appris à regarder la vie comme une affaire sérieuse, prenait un air de commandement, et fronçait ses innocents petits sourcils comme si les soins d'un empire eussent pesé sur ses chétives épaules. Bien qu'il fût là pour agir comme *Yemstchik*, il devait laisser l'attelage des chevaux à des spécimens de l'espèce humaine plus développés que lui, mais il observait avec soin si tout se faisait en bon ordre. L'une de ses grosses bottes un peu portée en avant, et se redressant pour ne pas perdre un pouce de sa taille exigüe, il suivait attentivement l'opération, comme si la petitesse de sa stature n'avait eu rien à faire avec son inactivité. Quand tout fut prêt, il grimpa sur son siège, et à un signal du maître de poste, qui surveillait avec un orgueil paternel tous les mouvements du petit prodige, nous détalâmes avec une rapidité qu'atteignent rarement les chevaux de poste. Le jeune postillon avait la faculté d'émettre un son particulier — quelque chose tenant le milieu entre un sifflement et le bruit que fait la perdrix en s'envolant, — qui paraissait avoir sur l'attelage un effet magique, et toutes les deux ou trois minutes il employait ce stimulant. La route était raboteuse, et à chaque cahot il était lancé en l'air, mais il retombait toujours dans la position qui convient, et ne perdit jamais un seul instant sa possession de soi et son équilibre. En arrivant au relais suivant, je calculai que nous avions fait quatorze milles (presque dix-neuf kilomètres) à l'heure.

Malheureusement cet esprit énergique, entreprenant, prend quelquefois une direction illégitime. Non-seulement des villages, mais même des districts tout entiers, ont acquis de la sorte une réputation détestable comme

pépinières de voleurs de grandes routes, de faux-monnayeurs et autres spécialistes en lutte avec la loi criminelle. En langage populaire, ces localités sont dites contenir des « gens qui font des farces » (*narod shalit*). Je dois cependant dire que, si j'en puis juger d'après ma propre expérience, ces tendances soi-disant « folâtres » sont grandement exagérées. Bien que j'aie parcouru des centaines de milles la nuit, sur des routes solitaires, je n'ai jamais été volé ou molesté d'aucune façon. Une fois, il est vrai, voyageant la nuit en tarantasse, j'aperçus en me réveillant mon conducteur penché sur moi et introduisant sa main dans l'une de mes poches, mais l'incident se termina sans conséquences sérieuses. Quand je saisis la main coupable et demandai à son propriétaire une explication, il répondit d'un ton câlin et d'excuse : que la nuit était froide et qu'il avait voulu se réchauffer les doigts ; et quand je lui conseillai d'employer à cet usage ses propres poches plutôt que les miennes, il promit de se conformer désormais à mon avis. J'avoue qu'il m'arriva assez fréquemment de croire être en danger d'être attaqué, mais dans chaque occasion mes craintes se trouvèrent mal fondées, et quelquefois le dénouement fut burlesque plutôt que tragique.

Que le cas suivant serve d'exemple.

Je traversais, en compagnie d'un ami russe, la contrée qui se trouve à l'est de la rivière Vetluga : pays de forêts et de marécages, avec çà et là quelques pièces de terre en culture. La majorité de la population est *Tcheremiss*, — tribu finnoise, — mais près du bord de la rivière il y a des villages peuplés de paysans russes qui ont la réputation de « jouer des farces ». Quand nous fûmes sur le point de partir de Kozmodemiansk, ville située sur la rive droite du Volga, nous reçûmes la visite d'un officier de la police rurale, qui nous peignit sous des couleurs très-sombres les habitudes et la renommée morale — ou pour mieux dire, *immorale*, — des gens

dont nous étions sur le point de faire la connaissance. Il nous relata avec des gestes nerveux et mélodramatiques ses rencontres soudaines, ses luttes implacables où sa vie n'avait tenu qu'à un cheveu, dans les villages à travers lesquels il nous fallait passer, et termina l'entrevue en nous recommandant fortement de ne point voyager la nuit, et de tenir tout le temps nos yeux ouverts et notre revolver prêt. L'effet de sa narration, pareil à celui de maintes histoires imprimées, fut considérablement diminué par la morale dont il la fit suivre : « Qu'il n'avait jamais existé, soit en Russie ou dans tout autre pays, un officier de police qui eût montré autant de zèle, d'énergie et de courage, que le digne homme qui se trouvait devant nous ». Nous jugeâmes, cependant, qu'il était bon de tenir compte du conseil de garder nos yeux bien ouverts.

En dépit de notre intention d'être très-prudents, il faisait déjà sombre quand nous arrivâmes au village où nous devions faire halte pour la nuit, et nous crûmes d'abord que nous serions obligés de passer la nuit en plein air. Les habitants étaient déjà couchés, et refusèrent d'ouvrir leurs portes à des voyageurs inconnus. A la fin une femme, plus hospitalière que ses voisins, consentit à nous laisser passer la nuit dans un appartement extérieur (*seni*) et cette permission fut acceptée avec plaisir. Mon ami, qui n'avait pas oublié les descriptions graphiques de l'officier de police de Kozmodemiansk, se livra à une sérieuse inspection du lieu, et déclara que la chambre, bien qu'abondamment peuplée, ne contenait point d'autres bipèdes que nous-mêmes. Pourtant, comme il existait dans le toit une singulière ouverture qui donnait à réfléchir, il pensa que nous devions monter la garde alternativement pendant la nuit, et proposa de prendre la première faction. Ceci fut de suite convenu. Quand nous eûmes clos et barré avec soin les fenêtres à l'aide d'expédients improvisés et

ingénieux, je lui tendis mon revolver pour se défendre ou donner l'alarme, suivant ce que les circonstances pourraient dicter, et me couchai par terre pour essayer de dormir. Nos précautions n'avaient point été superflues. D'abord il y eut une tentative de crocheter la porte extérieure; puis une autre pour forcer celle de la pièce où nous nous trouvions; enfin, une troisième pour ouvrir la fenêtre. Toutes furent en pure perte et à la fin je m'endormis; mais peu après je fus réveillé soudain par quelqu'un qui me saisissait vigoureusement par le bras. Comme la lumière était éteinte, je ne pouvais rien voir; mais instinctivement je fis un bond, et m'efforçai de prendre au collet mon assaillant invisible. Ce fut en vain! Il esquiva adroitement mon étreinte, et je trébuchai sur mon porte-manteau, qui gisait à mes pieds; mais ma prompte action révéla la nature de l'intrus, car elle déterminait un farouche battement d'ailes et un caquetage frénétique. Le voleur nocturne supposé, l'assassin possible, était simplement une paisible poule qui était venue s'établir sur mon bras, et, trouvant sa position instable, avait enfoncé ses ergots dans ce qu'elle prenait pour un perchoir!

Biens que n'ayant point encore visité l'extrême nord de la Russie, peut-être dois-je insérer ici des renseignements que j'ai recueillis à diverses sources, et qui permettront au lecteur de se faire une idée assez nette de la vie que mènent les paysans dans cette région.

Si nous traçons une ligne ondulée dans la direction de l'est d'un point un peu au nord de Saint-Petersbourg, nous aurons entre cette ligne et l'Océan polaire ce qui peut être regardé comme une région distincte, particulière, différant sous beaucoup de rapports du reste de la Russie. Partout le climat y est très-rigoureux. Pendant environ la moitié de l'année le sol y reste couvert d'une neige épaisse, les rivières y gèlent complètement, s'y solidifient. La plus grande partie est occupée par des

forêts de pins, de sapins, de mélèzes, de bouleaux, ou par de vastes et insondables marais. La terre arable et le pâturage pris ensemble forment seulement un et demi pour cent de sa superficie. La population y est rare, — un peu plus d'un habitant par mille carré anglais, — et s'établit principalement au bord des rivières. Les paysans vivent de pêche, de chasse, en abattant et *flottant* du bois, préparant du goudron, du charbon, élevant du bétail, et, dans l'extrême nord, des rennes.

Ce sont là leurs principales occupations, mais ils ne négligent pas entièrement l'agriculture. Leur été est court, mais ils en tirent le meilleur parti à l'aide d'un mode de culture spécial et ingénieux qui, quoique pouvant sembler étrange, pour ne pas dire absurde, à un fermier anglais, est bien adapté aux conditions locales. Le paysan ne sait rien, n'est-ce pas, en chimie agricole; mais, ainsi que ses ancêtres, il a remarqué que, si l'on brûle du bois sur un champ et qu'on en mêle les cendres au sol, le résultat probable sera une bonne moisson. C'est sur ce principe simple que son système de culture est basé. Quand le printemps arrive, que les feuilles commencent à paraître sur les arbres, une bande de paysans armés de leurs haches se rend dans les bois à quelque endroit déterminé d'avance. Là, ils commencent à pratiquer une éclaircie. Ce n'est point chose aisée, car l'abatage des arbres est un travail pénible et ennuyeux; mais l'opération ne prend point autant de temps qu'on pourrait le croire, car les travailleurs sont habitués au métier et manient leurs cognées avec une dextérité merveilleuse. En outre, ils viennent à bout, dit-on, de se faire de l'incendie un auxiliaire. Quand ils ont abattu tous les arbres, grands et petits, ils retournent chez eux et ne s'occupent plus de leur éclaircie jusqu'à l'automne, époque à laquelle ils y retournent afin de dépouiller de leurs branches les arbres gisant à terre, de ramasser et emporter ceux et celles dont ils ont

besoin pour construire leurs huttes ou les chauffer, et d'empiler le reste en tas. Les pièces de bois propres à la bâtisse ou au chauffage sont traînées à l'aide de chevaux jusqu'au village aussitôt que la première tombée de neige a produit une bonne route bien glissante, mais les piles restent là jusqu'au printemps suivant. Alors on les éparpille à l'aide de longues perches et on y met le feu. Les flammes apparaissent d'abord sur divers points, puis, aidées par la combustion rapide des herbes sèches et des copeaux détachés par la hache, s'étendent rapidement dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'elles se rejoignent et forment un gigantesque feu de joie comme on n'en voit jamais dans des pays peuplés d'une façon plus dense. Si l'incendie s'opère dans les conditions voulues, l'espace incendié reste recouvert tout entier d'une couche de cendres ; et quand ces dernières ont été un peu mélangées au sol à l'aide d'une charrue légère, le grain est semé.

Dans le champ préparé de cette façon originale on sème de l'orge, du seigle ou du lin, et les récoltes, presque toujours bonnes, côtoient parfois le merveilleux. On peut s'attendre à ce que l'orge ou le seigle produisent environ six pour un dans les années ordinaires, et ils peuvent donner jusqu'à trente fois la semence dans des circonstances particulièrement favorables. Cette fertilité, néanmoins, a la vie courte. Si le sol est pauvre et pierreux, on ne peut compter que sur deux récoltes ; mais s'il est d'une meilleure qualité, il peut donner des moissons passables pendant six ou sept ans. Dans beaucoup de pays ce serait là une manière absurdement coûteuse de fumer le sol, car le bois est une marchandise de trop de valeur pour être employé à cet usage ; mais dans cette région septentrionale les forêts sont sans bornes, et dans les districts où il n'existe aucune rivière ou cours d'eau sur lesquels les troncs d'arbres puissent être flottés, ceux qu'on n'utilise pas de cette façon pourrissent par

extrême vieillesse. Dans ces circonstances le système est raisonnable, mais on doit admettre qu'il ne fournit pas un très-large retour pour la somme de labeur dépensé, et dans les mauvaises années il ne donne presque point de retour du tout.

Les autres sources de revenu sont à peine moins précieuses. Avec son fusil et un petit paquet de provisions, le paysan parcourt les forêts dépourvues de routes ou de sentiers et rentre souvent après plusieurs jours avec un carnier bien léger; ou bien il part en automne pour quelque lac éloigné et souvent revient après cinq ou six semaines avec rien de meilleur que de la perche et du brochet. Quelquefois il essaie sa chance à la pêche marine en eau profonde. En ce cas il partira en février, le plus souvent à pied, pour Kem, sur les bords de la mer Blanche, ou peut-être pour Kola, lieu plus distant encore, situé sur une petite rivière qui se jette dans l'Océan arctique. Là, en compagnie de trois ou quatre camarades, il s'embarque pour une croisière de pêche le long de la côte de Murman, ou peut-être le long de la partie navigable de celle du Spitzberg.

Ses bénéfices dépendront de ce que l'on prendra, le risque de gain ou perte est couru en association; mais en aucun cas il ne peut être bien grand, car les trois quarts du poisson ramené au port appartiennent au propriétaire de l'embarcation et des engins de pêche. De la somme réalisée il ne rapportera chez lui qu'une faible partie, car il éprouve une forte tentation d'acheter du rhum, du thé, et autres friandises qui sont très-chères dans ces latitudes septentrionales. Si la pêche est bonne et s'il résiste à la tentation, il peut épargner jusqu'à cent roubles (environ 400 fr.), et par là vivre confortablement tout l'hiver; mais si la saison est mauvaise, il peut arriver à la fin avec non-seulement les poches vides, mais endetté vis-à-vis du propriétaire du bateau. Cette dette, il doit la payer, s'il possède un cheval, en transpor-

tant le poisson séché à Kargopol, Saint-Petersbourg, ou quelque autre marché.

Peut-être le meilleur moyen de donner idée de la vie d'un paysan de cette région est-il de copier le budget d'une famille, pièce que je me trouve avoir sous la main. Cette famille se composait de cinq membres: deux adultes, un jeune garçon, et deux femmes. L'année, dans son ensemble, était bonne; car, bien que la pêche n'eût point été aussi heureuse qu'elle eût pu l'être, la moisson était plus abondante que d'usage et fournissait à la famille de la nourriture pour cinq ou six mois. Le tableau suivant montre l'actif et le passif en monnaie française:

AVOIR

Vendu 100 paires de gelinottes et autre gibier, à 0,60 la paire.	60	» »
200 livres de caviar, à 0,30 la livre.	60	» »
Poisson sec.	32	» »
Harengs et autres poissons de mer.	100	» »
Recettes d'autres sources (probablement pour bois abattu).	54	» »
TOTAL.	306 fr.	» »

DÉPENSES

Farine de seigle (pour suppléer au déficit de la moisson).	169	75
Taxes.	61	25
Vêtements et bottes.	62	50
Ustensiles de pêche, poudre et plomb.	12	50
TOTAL.	306 fr.	»

Le budget ci-dessus ne doit être regardé que comme une possibilité, rien de plus; mais il pourra peut-être

aider le lecteur qui désire acquérir une vague notion de la vie du paysan dans une grande partie de la Russie de l'extrême nord.

C'est là que l'ancienne littérature populaire : chants, contes et fragments de poésie épique, se sont le mieux conservés ; mais c'est un champ dans lequel je ne veux point entrer, car le lecteur peut aisément trouver tout ce qu'il peut désirer connaître sur ce sujet dans le brillant ouvrage de M. Rambaud, et les œuvres intéressantes et très-consciencieuses de M. Ralston (1), qui en Russie jouissent d'une grande réputation.

(1) RAMBAUD, *la Russie épique*, Paris, 1876 ; RALSTON, *les Chants du Peuple russe*, Londres, 1872, et *Contes populaires russes*, Londres, 1873.

CHAPITRE VIII

LE MIR, OU LA COMMUNE VILLAGEOISE

Importance sociale et politique du *Mir*. — Comparaison du *Mir* et de la famille. — Théorie du système communal. — Modifications apportées, dans la pratique, à la théorie. — Le *Mir* est un bon spécimen de gouvernement constitutionnel d'un type ultra-démocratique. — L'Assemblée de village. — Membres féminins. — Les élections. — Distribution de la terre communale.

Quand j'eus acquis une notion claire de la famille paysanne et réuni un ensemble de renseignements sur les habitudes et occupations de ses membres, je tournai mon attention vers la constitution du village. C'était un sujet qui m'intéressait particulièrement, car je savais déjà que le *Mir* est la plus spéciale des institutions russes. Bien avant de visiter la Russie, j'avais lu le célèbre ouvrage de Haxthausen, par lequel les particularités du système d'après lequel le village russe est organisé furent d'abord révélées à l'Europe, et pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg, j'avais souvent entendu dire à des Russes intelligents et instruits que la Commune rurale, chez eux, présentait une solution pratique de beaucoup de problèmes sociaux difficiles, avec lesquels les philosophes et les hommes d'État de l'Occident avaient longtemps lutté en vain. « Les nations occidentales, — disait-on en substance dans les innombrables discours que j'avais entendus, — marchent, à l'heure qu'il est, sur

la grande route qui mène à l'anarchie politique et sociale, et l'Angleterre a l'honneur peu enviable de tenir la tête de cette course au clocher. L'accroissement naturel de la population, joint à l'expropriation des petits propriétaires fonciers par les grands, a créé chez elle un prolétariat dangereux et qui va toujours croissant : grande masse désorganisée d'êtres humains sans domicile permanent, sans *home*, sans propriété d'aucune espèce, sans aucun enjeu dans les institutions existantes. Une partie de ces gens gagnent une maigre pitance comme travailleurs agricoles, et vivent dans une condition infiniment pire que le servage. Les autres ont été à jamais déracinés du sol, et se sont réunis dans les grandes villes où ils gagnent une subsistance précaire dans des occupations industrielles, ou grossissent les rangs des classes criminelles. En Angleterre, vous n'avez plus désormais de paysans dans le sens propre du mot, et, à moins que des mesures radicales soient bientôt adoptées, vous ne pourrez plus jamais créer une telle classe, car les hommes qui sont restés longtemps exposés à la maligne influence de la vie des grandes villes, deviennent physiquement et moralement incapables de se refaire agriculteurs. Jusqu'ici, l'Angleterre a joui, grâce à sa position géographique, à sa liberté politique et à ses grandes richesses en fer et houille, d'une position tout à fait exceptionnelle dans le monde de l'industrie. Ne redoutant aucune concurrence, elle a proclamé le principe du libre-échange et inondé le globe de ses produits manufacturés, se servant sans scrupule de sa puissante marine et de toutes les autres forces auxquelles elle commande pour renverser toute barrière tendant à faire échec au flot envoyé par Manchester et Birmingham. De cette façon, son prolétariat affamé a été nourri. Mais la suprématie industrielle de l'Angleterre tire à sa fin. Les nations ont découvert la fausseté perfide du principe du libre-échange, et apprennent, à l'heure qu'il est, à manu-

facturerelles-mêmes ce qui est nécessaire à leurs besoins, au lieu de payer à l'Angleterre des sommes énormes pour le faire fabriquer par elle. Bientôt les marchandises anglaises ne trouveront plus désormais de marchés à l'étranger, et alors, comment le prolétariat affamé sera-t-il nourri? Déjà la production de l'Angleterre en grain est loin de suffire aux besoins de sa population, si bien que, même quand la moisson est exceptionnellement abondante, d'énormes quantités de froment y sont importées de toutes les parties du globe. Jusqu'ici, ce grain a été payé par les objets manufacturés exportés, mais comment se le procurera-t-on quand ces marchandises ne seront plus désormais demandées par les consommateurs étrangers? Et que fera alors le prolétariat affamé? »

Cette sombre peinture de l'avenir de l'Angleterre m'a souvent été présentée, et presque chaque fois on m'a assuré que la Russie avait été préservée de ces terribles maux par l'existence de la Commune rurale : institution que, en dépit de sa simplicité et de son utilité incalculable, les Européens de l'Ouest semblent absolument incapables de comprendre et d'apprécier.

Le lecteur comprendra maintenant aisément avec quel intérêt j'entrepris l'étude de cette chose merveilleuse, et avec quelle énergie je poursuivis mes recherches. Une institution qui prétend résoudre d'une façon satisfaisante les problèmes sociaux les plus ardues de l'avenir ne se rencontre pas tous les jours même en Russie, pays pourtant spécialement riche en matériaux d'étude pour celui qui s'occupe de la science sociale.

A mon arrivée à Ivanofka, ma connaissance de la Commune rurale était de cette espèce vague et superficielle que l'on acquiert d'habitude près de gens qui sont plus amateurs de rapides généralisations et de déclamations de rhéteur que de la sérieuse et patiente étude d'un phé-

nomène. Je savais que le principal personnage d'un village russe est le *selski starosta* ou *elder* du village, et que toutes les affaires communales importantes sont réglées par le *selski skhod*, ou Assemblée villageoise. De plus je savais que le sol, aux alentours du village, appartient à la Commune, et est distribué périodiquement parmi ses membres de façon que chaque paysan en état de travailler possède une part suffisante, ou à peu près suffisante, pour le faire vivre. En dehors de ces renseignements élémentaires, je ne savais que peu de chose ou rien.

Ma première tentative pour étendre mes connaissances ne fut pas très-heureuse. Espérant que mon ami Ivan pourrait m'être utile, et sachant que le nom populaire de la Commune est *Mir*, qui signifie aussi « le Monde », je lui posai cette question simple et directe : « Qu'est-ce que le *Mir* ? »

Ivan ne se déconcertait point aisément, mais cette fois-là il parut stupéfait et me regarda fixement d'un œil atone. Quand j'eus essayé de lui expliquer ma question, il se contenta de froncer le sourcil et de se gratter la tête. Ce dernier mouvement est la méthode employée par le paysan russe pour stimuler l'action cérébrale ; mais dans le cas présent, il n'eut aucun résultat pratique. En dépit de ses efforts, Ivan ne put guère en extraire que l'interrogation : *Kak vam skazat ?* (Comment pourrais-je vous le dire ?)

Il n'était pas difficile de s'apercevoir que j'avais adopté une méthode d'investigation absolument mauvaise, et un instant de réflexion suffit à me démontrer l'absurdité de ma question. Je demandais à un homme sans éducation une définition philosophique, au lieu d'extraire de lui les matériaux concrets de cette définition sous forme de *faits*, et de la construire ensuite moi-même. Ces matériaux concrets, ces *faits*, Ivan était à la fois capable de et disposé à me les fournir ; et aussitôt que j'adoptai une

marche rationnelle pour le questionner, je reçus de lui, en abondance, les plus intéressants renseignements. Ce sont ces renseignements, augmentés du résultat de nombreuses conversations et lectures subséquentes, que je me propose de placer ici sous les yeux du lecteur.

La famille paysanne du vieux type est, nous venons de le voir à l'instant, une sorte d'association primitive dans laquelle les membres ont presque toutes choses en commun. Le village peut être défini, en gros : une association primitive sur une plus large échelle.

Entre ces deux unités sociales il existe beaucoup d'analogies. Dans l'une et dans l'autre il est des intérêts communs et des responsabilités communes. Dans l'une et dans l'autre se trouve un personnage principal qui en est dans un certain sens le gouverneur au dedans et le représentant au dehors : appelé ici *khozain*, ou chef de ménage, là *starosta*, ou *elder* de village. Dans les deux cas l'autorité du gouverneur est limitée ; dans l'un, par l'intervention des membres adultes de la famille ; dans l'autre, par celle des autres chefs de ménage. Dans les deux cas aussi il existe une certaine somme de propriété commune ; dans l'un, la maison et à peu près tout ce qu'elle contient, dans l'autre, la terre arable et les pâturages. Dans les deux cas encore, il y a une certaine quantité de responsabilité commune ; dans l'un, celle de toutes les dettes, dans l'autre, celle de toutes les taxes et obligations communales. Et ces deux communautés sont protégées l'une et l'autre, jusqu'à un certain point, contre les conséquences légales ordinaires de l'insolvabilité ; car la famille ne peut être privée de sa maison ou des outils agricoles nécessaires, la Commune ne peut être privée de sa terre, par des créanciers importuns.

D'autre part, il y a beaucoup de points de dissemblance. La Commune est, bien entendu, beaucoup plus nombreuse que la famille, et les relations de ses membres ne sont point du tout aussi répétées, aussi fréquentes. Les mem-

bres d'une maisonnée cultivent leur terre tous ensemble, ou bien ceux d'entre eux qui tirent de l'argent d'autres sources doivent en verser le produit net dans la bourse commune ; tandis que les ménages composant une Commune cultivent leurs terres d'une façon indépendante, et versent dans le trésor communal seulement une certaine somme fixée.

De ce qui précède le lecteur doit dès à présent déduire ce fait incontestable : qu'un village russe est quelque chose de très-différent d'un village dans le sens que nous attachons à ce mot, et que les villageois sont unis l'un à l'autre par des liens tout à fait inconnus de la population rurale anglaise. Une famille vivant dans un village anglais n'a que peu de raisons de s'intéresser aux affaires de ses voisins. L'isolement de la famille individuelle peut n'être point absolu, car l'homme, étant un animal sociable, prend, ou devrait prendre, un certain intérêt aux affaires de ceux qui l'entourent, et ce devoir social est quelquefois rempli par le sexe faible avec plus de zèle qu'il n'est absolument indispensable au bien-être public ; mais des familles peuvent vivre pendant des années dans le même village sans jamais avoir d'intérêts communs. Tant que les membres de la famille Jones ne commettront aucun acte troublant la paix publique, comme de barrer la route ou de mettre habituellement le feu à leur maison, leur voisin Brown ne prendra probablement aucun intérêt à leurs affaires, n'aura aucune raison de s'y ingérer, ni de contrarier en quoi que ce soit leur complète liberté d'action. Jones peut être ivrogne et absolument insolvable, il peut un beau jour décamper clandestinement avec toute sa famille sans qu'on entende jamais, à l'avenir, parler de lui : toutes ces choses n'affectent pas les intérêts de Brown, à moins qu'il n'ait été assez imprudent pour entretenir avec le délinquant plus que de simples relations de voisinage. Entre les familles composant un village russe, un tel isolement est impossible.

Les chefs de ménage doivent souvent se réunir et délibérer dans l'Assemblée de village, et leurs occupations journalières peuvent être influencées par les décisions de la Commune. Ils ne peuvent commencer à faucher le foin ou à labourer le champ en friche avant que l'Assemblée de village ait pris une résolution à ce sujet. Si un paysan devient ivrogne, ou s'engage de quelque autre façon dans la voie de l'insolvabilité, chaque famille dans le village a le droit de s'en plaindre, non-seulement dans l'intérêt de la moralité publique, mais pour un motif égoïste, parce que toutes les familles sont collectivement responsables du paiement des taxes de celui qui ne peut les acquitter. Pour la même raison, aucun paysan ne peut s'absenter du village d'une façon permanente sans le consentement de la Commune, et ce consentement ne sera point accordé avant que celui qui le sollicite ait fourni caution satisfaisante et la preuve qu'il pourra remplir tous ses engagements actuels et à venir. Si un paysan désire quitter le village pendant quelque temps seulement afin d'aller travailler ailleurs, il doit obtenir une permission écrite qui lui sert de passeport pendant son absence, et peut être rappelé à quelque moment que ce soit par une décision de la Commune. D'habitude, il est rarement rappelé tant qu'il envoie régulièrement à la maison le montant entier de ses taxes, — y compris le coût du passeport temporaire, — mais quelquefois la Commune use de son pouvoir de le rappeler pour extorquer de l'argent à un membre absent. Si l'on apprend, par exemple, qu'il touche un bon salaire dans une grande ville, il peut un jour recevoir l'ordre formel de retourner sur l'heure à son village natal, et être informé en même temps, d'une manière non officielle, que l'on se passerait de sa présence s'il envoyait à la Commune une certaine somme d'argent. L'argent ainsi obtenu sert généralement à banqueter. Je ne puis affirmer que cette méthode d'extorsion soit fréquemment

usitée par les Communes, mais je soupçonne qu'elle n'est point du tout rare, car un ou deux cas m'en sont venus aux oreilles, et je sais que la police de Saint-Pétersbourg a reçu récemment l'ordre de ne renvoyer aucun paysan dans son village natal avant que preuve ait été fournie que le motif du rappel n'est point un pur prétexte.

Pour bien comprendre le système du village russe, le lecteur doit avoir présents à l'esprit ces deux faits importants : la terre arable et le pâturage n'appartiennent point aux familles individuellement, mais à la Commune ; et tous les ménages sont collectivement et individuellement responsables de la somme entière que celle-ci doit payer annuellement au Trésor impérial.

En tous pays, la théorie du gouvernement et de l'administration diffèrent considérablement de la pratique usuelle. Nulle part cette différence n'est plus grande qu'en Russie, et dans aucune institution russe elle ne l'est plus que dans la Commune villageoise. Il est donc nécessaire de connaître à la fois la théorie et la pratique, et bon de commencer par la première, qui est la plus simple des deux. Quand nous connaissons bien à fond la théorie, il nous sera aisé de comprendre les déviations qu'on lui fait subir pour qu'elle puisse s'adapter aux conditions locales particulières.

D'après la théorie, tous les paysans mâles de l'empire sont inscrits sur les listes de recensement, qui forment la base de la taxation directe. Ces listes sont révisées à des intervalles irréguliers, et tous les mâles ayant vie au moment de la révision, depuis le nouveau-né jusqu'au centenaire, y sont dûment inscrits. Chaque Commune fait l'objet d'une liste de cette espèce, et paie au gouvernement une somme annuelle proportionnée au nombre des noms qu'elle contient, ou, en langage populaire, au nombre des « âmes révisées ». Pendant les intervalles entre les révisions, les autorités financières ne prennent aucune

note des naissances et des décès. Une Commune qui a cent membres mâles au moment de la révision peut en avoir après quelques années beaucoup plus ou beaucoup moins; mais elle doit payer tout de même les taxes pour cent membres jusqu'à ce qu'une nouvelle révision ait lieu dans l'empire tout entier.

Or, en Russie, au moins en ce qui regarde la population rurale, le payement des taxes est inséparablement uni à la possession de la terre. Chaque paysan qui paie les taxes est supposé jouir d'une part de la terre arable et en pâturage appartenant à la Commune. Si les listes de révision contiennent, pour la Commune, cent noms, la terre communale devrait être divisée en cent parts égales, et chaque « âme révisée » devrait jouir de la sienne, puisqu'elle en paiera la taxe.

Le lecteur qui a suivi avec quelque soin mes explications jusqu'ici peut naturellement en conclure que les taxes payées par les paysans sont en réalité une espèce de rente pour la terre dont ils jouissent. Cela semble être ainsi, et c'est quelquefois présenté de la sorte, mais en réalité ce n'est point. Quand un homme prend à loyer une pièce de terre, il agit d'après l'impulsion de son propre jugement et fait avec le bailleur un contrat volontaire; mais le paysan russe est obligé de payer ses taxes, qu'il désire jouir de la terre ou non. Donc, la théorie que les taxes sont simplement la rente de la terre ne supporte même pas un examen superficiel. La théorie qu'elles sont une espèce d'impôt foncier est également insoutenable. Dans n'importe quel système rationnel d'impositions foncières, la somme annuelle à payer est de façon ou d'autre en proportion quelconque avec la quantité et la qualité de la terre dont jouit l'imposé; mais en Russie il peut se trouver que les membres d'une Commune possèdent six acres, les membres de la Commune voisine sept, et cependant les taxes, dans les deux cas, sont les mêmes. La vérité est que les

taxes sont personnelles, calculées d'après le nombre d' « âmes » mâles, et le gouvernement ne prend pas la peine de s'enquérir comment la terre communale est divisée. La Commune doit payer au Trésor impérial une somme annuelle fixée d'après le nombre de ses « âmes révisées » et distribue la terre entre ses membres comme elle le juge convenable.

Comment, alors, la Commune distribue-t-elle la terre ? A cette question il est impossible de faire une réponse générale et définie, parce que chaque Commune procède comme bon lui semble. Quelques-unes agissent strictement d'après la théorie. Elles divisent leur terre au moment de la révision en un nombre de portions ou parts correspondant à celui des « âmes révisées », et donnent à chaque maisonnée un nombre de parts égal à celui des âmes révisées qu'elle contient. Au point de vue administratif ceci est de beaucoup le système le plus simple. La liste de recensement détermine la quantité de terre dont chaque famille doit jouir, et les possessions existantes sont troublées seulement par les révisions, qui ont lieu à des intervalles irréguliers. Depuis 1719, dix seulement ont été faites, si bien qu'en moyenne la durée des intervalles a été d'environ quinze ans : terme qui peut être considéré comme un assez long bail.

Mais, d'autre part, ce système a de sérieux défauts. La liste de révision représente seulement la force numérique des familles, et cette force numérique n'est souvent point du tout en proportion avec le pouvoir travailleur. Supposons-en, par exemple, deux, chacune contenant au moment de la révision cinq membres mâles. D'après le recensement, ces deux familles sont égales, et doivent recevoir d'égales parts de terre ; mais, en réalité, il peut arriver que l'une comprenne un père dans la force de l'âge et quatre garçons capables de travail, tandis que l'autre sera composée d'une veuve et de cinq petits garçons en bas âge. Les besoins et le pouvoir travailleur

de ces deux familles sont, bien entendu, très-différents; et si le système de distribution ci-dessus était appliqué, l'homme aux quatre grands garçons et bon nombre de petits enfants jugerait probablement qu'il a trop peu de terre, tandis que la veuve aux cinq marmots trouverait difficile de cultiver les cinq parts qui lui seraient allouées, et complètement impossible de payer les taxes correspondantes : car dans tous les cas, comme on doit se le rappeler, les charges communales sont distribuées dans la même proportion que la terre.

Mais pourquoi, dira-t-on, la veuve n'accepterait-elle pas provisoirement les cinq parts et ne louerait-elle point celles qu'elle ne peut cultiver elle-même? La balance du loyer après paiement des taxes pourrait l'aider à élever sa jeune famille.

Cela semble ainsi à quelqu'un habitué seulement à l'économie rurale d'Angleterre, pays où le sol est rare et donne toujours un revenu plus que suffisant à payer les taxes. Mais en Russie, la possession d'une part de terre communale est souvent, non point un privilège, mais une charge. Dans quelques communes russes, la terre est si pauvre et si abondante qu'elle ne peut être louée à aucun prix. C'est le cas, par exemple, de maints villages dans la province de Smolensk, où le voyageur peut apercevoir de nombreuses parcelles non cultivées dans les champs communaux. Dans d'autres, le sol paie sa culture; mais un loyer équitable ne suffirait pas pour acquitter les taxes et les d^{us}.

Afin d'obvier aux inconvénients résultant de ce système trop simple, quelques communes ont adopté l'expédient d'« alloter » la terre non point d'après le nombre d'âmes révisées, mais d'après le « pouvoir travailleur » des ménages. Ainsi, dans le cas supposé ci-dessus, la veuve recevrait peut-être deux parts, et la grande maisonnée, contenant cinq travailleurs, en recevrait probablement sept ou huit. Depuis la dispersion des grandes familles

une inégalité telle que je l'ai supposée est, bien entendu, rare; mais d'autres, moins outrées, se produisent encore et justifient le fait de se départir du système d'allotement basé sur les listes de révision.

Même si l'allotement était loyal et équitable au moment de la révision, il peut bientôt être rendu injuste et onéreux par les fluctuations naturelles de la population. Les naissances et les décès peuvent, au cours de quelques années, modifier entièrement le pouvoir travailleur des diverses familles. Les fils de la veuve peuvent arriver à l'âge d'homme, tandis que deux ou trois des membres adultes de l'autre famille peuvent être moissonnés par une épidémie.

Donc, longtemps avant qu'une nouvelle révision ait lieu, la distribution de la terre peut ne plus se trouver du tout en rapport avec les besoins et les capacités des diverses maisonnées composant la Commune. Pour corriger ceci, divers expédients sont employés. Quelques Communes transfèrent les lots d'une famille à l'autre, suivant que les circonstances l'exigent; d'autres font de temps en temps, pendant les intervalles entre les révisions, une redistribution complète, un réallotement de la terre.

Le système de répartition adopté dépend entièrement de la volonté propre de chaque Commune en particulier. Sous ce rapport, elles jouissent de la plus complète autonomie, et aucun paysan ne songe jamais à appeler de l'un de leurs décrets. Les autorités plus hautes non-seulement s'abstiennent de toute intervention dans l'allotement des terres communales, mais restent dans une profonde ignorance du système que les Communes adoptent d'habitude. Bien que l'administration impériale ait un appétit très-vorace pour des tables statistiques symétriquement construites, — beaucoup sont formées principalement de matériaux fournis par la mystérieuse faculté de divination des employés inférieurs, — aucune tentative n'a encore été faite

pour recueillir des données statistiques certaines qui puissent jeter de la lumière sur cet important sujet. En dépit des efforts systématiques et persistants de la bureaucratie centralisée pour régler minutieusement tout ce dont se compose la vie nationale, les Communes villageoises, qui comprennent à peu près les cinq sixièmes de la population, restent sous beaucoup de rapports entièrement au-delà de son influence et même en dehors de sa sphère visuelle ! Mais que le lecteur ne s'étonne point outre mesure de cela. Il s'apercevra par la suite que la Russie est la terre des paradoxes ; et, en attendant, il est sur le point de recevoir un renseignement encore plus susceptible de le faire tressaillir : fait indéniable qui devrait être proclamé par un héraut après une fanfare de trompettes. Dans « la grande forteresse du despotisme césarien et de la bureaucratie centralisée », ces Communes villageoises, contenant environ les cinq sixièmes de la population, sont d'excellents spécimens d'un gouvernement constitutionnel et représentatif du type démocratique le plus extrême !

Quand je dis que la Commune rurale est un bon spécimen de gouvernement constitutionnel, j'emploie l'expression dans le sens anglais et non dans le sens continental. Dans le langage des peuples du continent, un gouvernement constitutionnel signifie celui qui possède un document long et formaliste, composé de beaucoup de paragraphes successifs dans lesquels le fonctionnement des diverses institutions, les pouvoirs des diverses autorités, toutes les méthodes possibles de procédure, sont soigneusement définis. On n'entendit jamais parler d'un tel document dans les Communes villageoises russes. Leur constitution appartient au type anglais, c'est un ensemble d'idées traditionnelles, non écrites, qui se sont développées et modifiées sous l'influence de nécessités pratiques et changeant constamment. Si les fonctions et relations mutuelles de l'elder et de l'Assemblée du village ont ja-

mais été spécifiées, ni les elders ni les membres de l'Assemblée ne connaissent quoi que ce soit de ces définitions; et pourtant chaque paysan sait, comme par instinct, ce que chacune de ces autorités a ou non le droit de faire. La Commune est, en fait, une institution vivante, à laquelle sa vitalité spontanée permet de se passer de l'aide et de la direction de la loi écrite.

Quant à son caractère complètement démocratique, aucun doute n'est possible. L'elder représente seulement le pouvoir exécutif. Toute l'autorité réelle réside dans l'Assemblée, dont tous les chefs de ménage sont membres.

La procédure simple, ou plutôt l'absence de toute procédure formaliste dans ces Assemblées, fournit un exemple admirable du caractère essentiellement pratique de l'institution. Leurs réunions se tiennent en plein air, parce que dans le village il n'existe aucun bâtiment — excepté l'église, qui ne peut être employée qu'aux usages religieux, — assez vaste pour contenir tous les membres; et elles ont presque toujours lieu les dimanches ou jours de fêtes, quand les paysans ont abondance de loisir. N'importe quel espace ouvert où il y a assez de place et peu de boue sert de Forum. Les discussions sont à l'occasion très-animées, mais il se produit rarement aucune tentative de discours. Si quelque jeune membre montrait une disposition à l'éloquence, il serait sûr d'être interrompu sans cérémonie par quelqu'un des plus âgés, qui n'ont jamais aucune sympathie pour le beau langage. L'aspect général de la réunion est celui d'une foule de gens venus là accidentellement, et qui discutent en petits groupes des sujets d'intérêt local. Graduellement l'un des groupes, contenant deux ou trois paysans qui possèdent plus d'influence morale sur leurs camarades, exerce une attraction sur les autres, et la discussion devient générale. Deux paysans peuvent parler à la fois et se « couper la parole » en toute

liberté, — se servant d'un langage franc, simple, naturel, point du tout parlementaire, — et la discussion peut devenir pendant quelques instants un bruit confus et inintelligible, « un tintamarre à faire fuir un monstre »; mais au moment où le spectateur s'imagine qu'elle va se transformer en une mêlée, le tumulte s'apaise spontanément, ou peut-être un éclat de rire général annoncera que quelqu'un a été atteint au bon endroit par un vigoureux argument *ad hominem* ou une remarque personnelle mordante. En aucun cas il n'y a de danger que les controversistes en viennent aux coups. Nulle classe d'hommes, dans le monde entier, n'est plus pacifique et ne possède une meilleure nature que les paysans russes. A jeun ils ne se gourment jamais, et même sous l'influence de l'alcool, ils sont plus enclins à être violemment affectueux que désagréablement querelleurs. Si deux villageois se mettent à boire ensemble, la probabilité est qu'au bout de quelques minutes, bien qu'ils puissent ne s'être jamais vus auparavant, ils vont s'exprimer en termes impétueux, énergiques, leur mutuelle estime et affection, confirmant leurs paroles par de fréquentes étreintes et embrassements amicaux.

Théoriquement parlant, le parlement villageois a un président (*Speaker*) dans la personne de l'*elder* de village. Le mot *Speaker* (parleur) est étymologiquement plus juste que celui de président, car le personnage en question ne s'assied jamais et ne « préside » pas, mais reste mêlé à la foule comme les membres ordinaires. On peut objecter que l'*elder* parle beaucoup moins que la plupart des autres membres, mais la même chose pourrait être dite du *Speaker* de notre Chambre des Communes. Quel que soit le nom qu'on lui donne, l'*elder* est officiellement le principal personnage dans la foule et porte l'insigne de son office sous forme d'une petite médaille suspendue à son cou par une mince chaînette de laiton. Ses devoirs, néanmoins, ne sont ni lourds ni compli-

qués. Rappeler à l'ordre ceux qui interrompent la discussion ne rentre nullement dans ses fonctions. S'il appelle un honorable membre *Durak* (tête de bûche), ou interrompt un bavard par un laconique : *Moltchi!* (tenez votre langue), il n'agit ainsi en vertu d'aucune prérogative spéciale, mais simplement en conformité d'un privilège qui s'est établi avec le temps, dont jouissent également tous ceux qui sont là, et qui peut être employé avec impunité contre lui-même. En effet, on peut dire en général que la phraséologie et la procédure ne sont soumises à aucunes règles strictes. L'elder ne prend le rôle prépondérant que s'il est nécessaire de résumer le sens du meeting. Dans ces occasions, il se reculera à deux ou trois pas de la foule et dira : « Eh bien, Orthodoxes, avez-vous décidé ainsi? » et la foule s'écriera probablement : *Ladno! ladno!* c'est-à-dire « D'accord! d'accord! »

Les décisions communales sont généralement votées de cette manière, par acclamation; mais il arrive parfois qu'il se produit une telle diversité d'opinions obstinées, qu'il est difficile de dire où se trouve la majorité. En ce cas, l'elder ordonne que l'un des partis se place à droite et l'autre à gauche. On compte alors les deux groupes et la minorité se soumet, car personne ne songe jamais à résister ouvertement à la volonté du *Mir*.

Il y a près d'un demi-siècle, une tentative fut faite pour régulariser par une loi écrite la procédure des Assemblées villageoises chez les paysans des domaines de l'Etat, et parmi d'autres réformes le vote par *ballot* (boule blanche ou noire) fut introduit; mais il ne prit jamais racine. Les paysans ne regardèrent point avec faveur la nouvelle méthode et persistèrent à l'appeler dédaigneusement : « jouer aux billes ». Ici encore nous trouvons un de ces faits étonnants et anormaux en apparence que rencontre fréquemment celui qui étudie les affaires russes : l'empereur Nicolas, l'incarna-

tion de l'autocratie et le champion du parti réactionnaire européen, imposa le vote par *ballot*, cette ingénieuse invention des radicaux anglais extrêmes, à soixante-dix millions de ses sujets!

Mêlé à la foule on peut d'habitude voir, spécialement dans les provinces du nord où une portion considérable de la population masculine est toujours absente du village, un certain nombre de paysannes. Ce sont des femmes qui, eu égard à l'absence ou à la mort de leur mari, se trouvent être pour le moment chefs de maisonnée. Comme telles, elles ont le droit d'être présentes, et celui de prendre part aux délibérations ne leur est jamais contesté. Dans la discussion des questions intéressante le bien-être général de la Commune, elles parlent rarement, et si elles s'aventurent à énoncer une opinion en de telles occasions, elles ont peu de chance d'être écoutées, car les paysans russes restent jusqu'ici rebelles aux doctrines modernes de l'égalité de la femme, et expriment leur opinion de l'intelligence féminine par ce grossier dicton : « Les cheveux sont longs, mais l'esprit est court ». D'après un proverbe, sept femmes n'ont ensemble qu'une âme, et un autre, encore moins galant, dit : « Les femmes n'ont point d'âme du tout, mais seulement une fumée ». Donc, la femme, comme femme, ne mérite pas beaucoup considération, mais *une* femme en particulier, comme chef d'un ménage, a le droit de parler sur toutes les questions intéressant directement la maisonnée « sous sa gouverne ». Si, par exemple, on propose d'accroître ou de diminuer la part de terre et les charges dudit ménage, elle a le droit de discuter en toute liberté le sujet et même de s'abandonner à quelques invectives personnelles contre ses opposants masculins.

Elle s'expose elle-même par là, il est vrai, à des remarques qui ne sont point du tout des compliments; mais s'il arrive qu'elle en reçoive, elle les remboursera probablement avec intérêts, faisant peut-être allusion, avec

une virulence qui ne manque pas d'à-propos, aux affaires domestiques de ceux qui l'attaquent. Et quand les arguments et les invectives échouent, il est à peu près certain qu'elle essaiera l'effet d'un appel pathétique accompagné de larmes abondantes, méthode de persuasion à laquelle le paysan russe est singulièrement insensible.

Comme l'Assemblée villageoise est réellement une institution représentative dans le sens complet du terme, elle reflète fidèlement les bons et mauvais instincts de la population rurale. Ses décisions sont, en conséquence et d'habitude, caractérisées par un bon sens simple, pratique, mais qui est sujet, par occasions, à des aberrations fâcheuses sous l'empire de pernicieuses influences, le plus souvent alcooliques. Un exemple s'en produisit pendant mon séjour à Ivanofka. La question à décider était celle-ci : un *kabak*, ou débit d'eau-de-vie, serait-il établi dans le village ? Un marchand de la ville-district désirait en établir un, et offrait de payer à la Commune une somme annuelle pour la permission nécessaire. Les membres de la Commune les plus industriels, les plus respectables, appuyés par toute la population féminine de la localité, étaient fortement opposés au projet, sachant très-bien qu'un *kabak* conduirait certainement à la ruine de plus d'un ménage ; mais le marchand entreprenant possédait de puissants arguments pour séduire un grand nombre des membres, et réussit à obtenir une décision en sa faveur.

L'Assemblée discute toutes questions intéressant le bien-être de la Commune, et comme ces matières n'ont jamais été légalement définies, comme il n'existe aucun moyen d'appeler de ses décisions, sa compétence admise est très-étendue. Elle fixe l'époque de la fenaison et le jour où devra commencer le labour du champ en friche ; elle décrète quelles mesures seront prises contre ceux qui ne paient pas ponctuellement leurs taxes ; elle décide

si un nouveau membre sera admis dans la Commune et s'il sera permis à tel ancien membre de changer de domicile ; elle donne ou retire la permission de construire de nouveaux bâtiments sur la terre communale ; elle prépare et signe tous les contrats que la Commune fait avec l'un de ses membres ou avec un étranger ; elle intervient, chaque fois qu'elle le juge nécessaire, dans les affaires domestiques de ses membres ; elle élit l'elder — ainsi que le collecteur des taxes communales et le veilleur de nuit là où ces charges existent, — et le berger du village ; elle divise et allote la terre communale entre ses membres comme elle le juge convenable.

De tous ces agissements divers, le lecteur anglais doit naturellement être convaincu que les élections sont les plus bruyants, les plus émouvants. En réalité c'est là une erreur. Les élections produisent très-peu d'émotion, par la simple raison que, règle générale, personne ne désire être élu. Une fois, dit-on, un paysan qui s'était rendu coupable de quelque méfait fut informé par un arbitre de paix — officier spécial dont j'aurai à parler bientôt, — qu'il ne serait plus désormais capable de remplir aucun office communal, et, au lieu de regretter cette diminution de ses droits civils, fit une grande révérence et exprima ses remerciements pour le privilège nouveau qu'il venait d'acquérir. Cette anecdote peut n'être point vraie, mais elle fournit un exemple de ce fait, qui n'est mis en doute par personne : le paysan russe regarde une dignité plutôt comme un fardeau, comme une *charge* dans le sens littéral du mot, que comme un honneur. Il n'existe aucune ambition civique dans ces petites républiques rurales, et le privilège de porter une médaille de bronze qui ne commande pas le respect, la réception de quelques roubles comme salaire, n'offrent pas une compensation suffisante des tracasseries, des ennuis, de la responsabilité qu'un elder de village doit supporter. Les élections sont, en conséquence et généralement, très

calmes et peu intéressantes. La description suivante peut en donner une idée.

C'est par un dimanche après-midi. Les paysans et paysannes sont sortis en habits de fête, et les costumes éclatants des femmes aident le soleil à jeter un peu de couleur sur le paysage, qui, en temps ordinaire, est gris et monotone. Lentement la foule se rassemble dans un espace ouvert, à côté de l'église. Toutes les classes de la société sont représentées. A l'extrême limite se trouve une bande de joyeux enfants aux cheveux blonds, les uns debout ou couchés sur l'herbe, regardant attentivement ce qui se passe, les autres courant çà et là et jouant au ferret. Près d'eux nous voyons un groupe de jeunes filles, convulsées par des éclats de rire qu'elles essaient de dissimuler. L'artisan de leur gaieté est un garçon d'environ dix-sept ans, évidemment le farceur du village, qui se tient devant elles un accordéon à la main, et leur raconte à demi-voix comme quoi il est sur le point d'être élu elder, et quels tours insensés il jouera sitôt nommé. Quand l'une des jeunes filles rit trop haut, les matrones qui se trouvent tout près se retournent d'un air refrogné, et l'une d'elles, faisant quelques pas en avant, ordonne à la coupable, d'un ton d'autorité, de s'en retourner tout de suite à la maison, puisqu'elle ne sait pas se bien conduire. Toute honteuse, la criminelle se retire et le garçon qui a causé les éclats de rire fait de l'incident le sujet d'une nouvelle plaisanterie. Pendant ce temps les délibérations ont commencé. La majorité des membres babille ensemble ou regarde un petit groupe composé de trois paysans et d'une femme, groupe qui se tient un peu à part des autres. Là seulement la question du jour est sérieusement discutée. La femme explique, les larmes aux yeux et avec une grande quantité de répétitions inutiles, que son « vieil homme », qui est présentement elder, est très-malade et ne peut remplir ses devoirs.

— Mais *il* n'a pas encore servi son année, et *il* peut se rétablir, — fait remarquer un paysan, évidemment le plus jeune de ce petit groupe.

— Qui sait ? — répond la femme en sanglotant. — C'est la volonté de Dieu, mais je ne crois pas qu'*il* remette jamais les pieds à terre de nouveau. Le *feldsher* est venu quatre fois le voir, le docteur lui-même une : il a dit qu'il fallait *le* porter à l'hôpital.

— Et pourquoi ne l'a-t-on pas fait ?

— Comment pouvait-on ? Qui l'y aurait porté ? Croyez-vous que c'est un bébé ? L'hôpital est à trente verstes. Si vous *le* mettez dans une charrette *il* mourra avant d'être arrivé à une verste d'ici. Et puis, qui sait ce qu'ils font aux gens dans les hôpitaux ?.... Cette dernière question contient probablement la raison de sa désobéissance aux ordres du docteur.

— Très-bien ! c'est assez ; tenez votre langue ! — dit la barbe grise du petit groupe à la femme, et se tournant alors vers les autres paysans, le vieillard émet cette observation : — Il n'y a pas d'autre marche à suivre. Le *Stanovoi* (officier de police rurale), viendra ici l'un de ces jours et fera encore du tapage si nous n'élisons pas un nouvel elder. Qui allons-nous choisir ?

Aussitôt que cette question est posée, plusieurs paysans gardent les yeux fixés à terre ou essaient de quelqu'autre manière d'éviter d'attirer l'attention, de peur que leurs noms soient mis en avant. Quand le silence a duré une minute ou deux, la barbe grise dit : « Voilà Alexei Ivanof, il n'a pas servi encore !

— Oui, oui, Alexei Ivanof ! — crient une demi-douzaine de voix, appartenant probablement aux paysans qui craignent eux-mêmes d'être élus.

Alexei proteste dans les termes les plus énergiques. Il ne peut pas dire qu'il est malade, car sa grosse face rougeaude lui donnerait le démenti le plus formel, mais il trouve cinq ou six autres raisons pour n'être point

choisi, et par conséquent demande qu'on l'excuse. Mais ses protestations ne sont point écoutées, et l'opération se termine. Un nouvel elder du village a été dûment élu.

Bien plus importante que les élections est la redistribution de la terre communale. Il peut ne pas importer beaucoup au chef d'une maisonnée comment vont les élections, pourvu qu'il ne soit pas lui-même choisi. Il peut accepter avec une parfaite tranquillité d'esprit Alexei, Ivan, ou Nicolaï, parce que les gens en fonctions n'ont qu'une très-petite influence sur les affaires communales. Mais il ne peut rester spectateur passif et indifférent quand la division et l'allotement de la terre se discutent, car le bien-être matériel de chaque ménage dépend en grande partie de la quantité de terre et de charges qu'il recevra.

Dans les provinces du sud, où le sol est fertile, où les taxes n'excèdent pas la rente normale, le procédé de division et d'allotement est comparativement simple. Là, chaque paysan désire obtenir autant de terre que possible; chaque ménage demande donc toute celle à laquelle il a droit : c'est-à-dire, un nombre de parts égal à celui de ses membres inscrits sur la dernière liste de révision. L'Assemblée n'a donc aucune question difficile à résoudre. Le tableau de recensement communal détermine le nombre des parts en lesquelles la terre devra être divisée, et celui devant être alloué à chaque famille. La seule difficulté susceptible d'être soulevée git dans la détermination de la part spéciale que telle ou telle famille recevra, et elle est habituellement résolue par la coutume de tirer les lots. Il peut se produire, il est vrai, quelque divergence sur la question de savoir quand une redistribution sera faite, mais cela est aisément décidé par un simple vote de l'Assemblée.

Le procédé de division et d'allotement dans les provinces du nord est bien différent. Là, le sol est souvent très-infertile et les taxes excèdent la rente normale; il

peut donc arriver que les paysans s'efforcent de n'avoir qu'aussi peu de terre que possible. Dans ce cas-là, des scènes comme la suivante peuvent se produire.

On demande à Ivan combien de parts de la terre communale il prendra, il répond d'un ton lent et contemplatif : « J'ai deux fils, et puis il y a moi, je prendrai donc trois parts, ou un peu moins si c'est votre plaisir ».

— Moins ! — s'écrie un paysan d'âge moyen qui n'est pas l'elder du village, seulement un membre influent, mais qui prend le rôle important dans la discussion. — Vous dites des niaiseries. Vos deux fils sont déjà assez âgés pour vous aider, vous les marierez bientôt, et cela vous amènera deux nouveaux travailleurs féminins.

— Mon fils aîné — explique Ivan — travaille toujours à Moscou, et l'autre me quitte souvent en été.

— Mais ils envoient tous deux ou rapportent de l'argent à la maison, et quand ils seront mariés, leurs femmes resteront avec vous.

— Dieu seul sait ce qui arrivera, — répond Ivan, passant sous silence la première partie de l'observation de son adversaire, — qui sait s'ils se marieront ?

— Vous pouvez facilement arranger la chose !

— Cela, je ne peux pas le faire. Les temps sont changés maintenant. Les jeunes gens font ce qui leur plaît, et quand ils se marient, ils veulent avoir une maison à eux. Trois parts seront assez lourdes pour moi !

— Non, non. S'ils désirent se séparer de vous, vous leur « repasserez » de la terre. Vous devez en prendre au moins quatre. Les vieilles femmes qui ont de petits enfants ne peuvent pas prendre des parts en raison du nombre d'âmes.

— C'est un riche *Moughik* (paysan), — dit une voix dans la foule. — Donnons-lui cinq âmes (c'est-à-dire cinq parts de la terre et des charges).

— Cinq âmes ! je ne peux pas. Grand Dieu ! je ne peux pas.

— Très-bien, vous en aurez quatre, — dit l'esprit dirigeant à Ivan ; et alors, se tournant vers la foule, il demande : « En sera-t-il ainsi ? »

— Quatre ! quatre ! — s'écrie-t-elle, et la question est réglée.

Vient ensuite une des vieilles femmes dont on parlait tout à l'heure. Son mari est valétudinaire, et elle a trois petits garçons, dont un seulement est assez âgé pour travailler aux champs. Si la liste de révision était strictement prise comme base de la répartition, elle recevrait quatre parts ; mais elle ne pourrait jamais payer quatre parts des charges communales. Elle doit donc recevoir moins que ce total. Quand on lui demande combien elle en prendra, elle répond, les yeux baissés : « Comme le Mir décidera, qu'il en soit ainsi ! »

— Alors vous devez en prendre trois.

— Qu'est-ce que vous dites, petit père ? — crie la femme, se départant soudain de son air d'obéissance passive. — Entendez-vous cela, Orthodoxes ! Ils veulent me charger de trois âmes ! A-t-on jamais entendu pareille chose ? Depuis le jour de saint Pierre, mon mari est alité : on lui a jeté un sort, je crois, car rien ne lui fait de bien. Il ne peut pas mettre un pied à terre, tout comme s'il était mort, seulement, il mange du pain !

— Vous contez des niaiseries, — dit un voisin, — il était au *kabak* (cabaret) la semaine dernière.

— Et vous ! — réplique la femme, s'écartant du sujet en discussion, — qu'avez-vous fait le jour de la dernière fête paroissiale ? N'est-ce pas vous qui vous êtes soulé et avez battu votre femme jusqu'à ce qu'elle eût réveillé tout le village par ses cris ? Et n'allons pas plus loin que dimanche dernier, fi donc !

— Ecoutez ! — dit sévèrement le vieillard, coupant court au torrent d'invectives. — Vous devez prendre au moins deux parts et demie. Si vous ne pouvez pas les cultiver vous-même, vous trouverez quelqu'un pour vous aider.

— Et comment cela pourrait-il se faire ? Comment pourrais-je trouver l'argent pour payer un ouvrier ? — demande la femme avec beaucoup de gémissements et un flot de larmes. — Ayez pitié, Orthodoxes, des pauvres orphelins ! Dieu vous récompensera !... etc., etc.

Je n'ai pas besoin de fatiguer le lecteur d'une description plus détaillée de ces scènes, qui sont toujours très-longues et quelquefois violentes. Tous les gens présents s'y intéressent très-fort, car l'allotement de la terre étant de beaucoup l'événement le plus important dans la vie du paysan russe, cela ne peut se faire sans babillages et discussions sans fin. Après que le nombre de parts pour chaque famille a été décidé, la distribution des lots soulève de nouvelles difficultés. Les familles qui ont fumé abondamment leur terre s'efforcent de ravoïr leurs anciens lots, et la Commune respecte leurs droits acquis autant qu'ils peuvent s'accorder avec le nouvel ordre de choses ; mais souvent il est impossible de concilier les droits privés et les intérêts communaux, et en de telles occasions les premiers sont sacrifiés avec un sans-façon qui ne serait pas toléré par des hommes de race anglo-saxonne. Cela ne conduit, néanmoins, à aucunes conséquences sérieuses. Je sais beaucoup de cas où les paysans ont mis au défi l'autorité de la police, du gouverneur de la province et du gouvernement central lui-même, mais je n'ai jamais ouï parler d'aucun où la volonté du Mir ait été mise en question par l'un de ses membres.

Dans les pages qui précèdent, j'ai parlé à plusieurs reprises de « parts de la terre communale ». Pour prévenir toute erreur d'appréciation, je dois expliquer soigneusement ce que cette expression signifie. Une part ne veut pas dire simplement un morceau ou *lopin* de terre ; au contraire, elle contient toujours au moins quatre, et quelquefois un plus grand nombre de parcelles distinctes.

Nous avons ici un nouveau point de différence entre le village russe et ceux de l'Europe occidentale.

La terre communale en Russie est de trois sortes : celle sur laquelle est bâti le village, la terre arable, et la prairie. Sur la première, chaque famille possède une maison et un jardin qui sont sa propriété héréditaire, et ne sont jamais atteints par les redistributions périodiques. Les deux autres sont chacune soumises à l'allocation, mais dans des conditions quelque peu différentes.

L'ensemble de la terre arable communale est avant tout partagé en trois champs qui correspondent à l'assolement triennal déjà décrit, et chaque champ est ensuite divisé en longues bandes étroites — correspondant au nombre des membres masculins de la Commune, — aussi égales que possible l'une à l'autre en surface et qualité. Quelquefois il est nécessaire de diviser d'abord le champ en plusieurs portions d'après la qualité du sol, et de subdiviser alors chacune de ces portions en autant de parcelles qu'il est nécessaire. Chaque ménage possède donc toujours au moins une parcelle dans chaque champ ; et dans les cas où la subdivision est nécessaire, une dans chacune des portions en lesquelles le champ est subdivisé. Ce procédé compliqué de division et de subdivision est appliqué par les paysans eux-mêmes, à l'aide de simples règles à mesurer, et la justesse du résultat est véritablement merveilleuse.

La prairie, qui est réservée pour la production du foin, est divisée en un nombre de parts égal à celles de la terre arable. Ici, néanmoins, la division et la distribution ont lieu, non pas à des intervalles irréguliers, mais annuellement. Chaque année, un certain jour fixé par l'Assemblée, les villageois se rendent en corps sur cette partie de leur propriété, et la divisent en autant de parts qu'il est nécessaire. Les lots sont alors tirés au sort, et chaque famille fauche aussitôt la parcelle qui lui a été ainsi allouée. Dans quelques communes, la prairie est

fauchée par tous les paysans en commun et le foin distribué ensuite, par voie de tirage au sort, entre les familles ; mais ce système n'est pas aussi fréquemment mis en usage que le premier.

Comme l'ensemble de la terre communale ressemble ainsi dans une certaine mesure à une grosse ferme, il est nécessaire d'adopter certaines règles pour sa culture. Un ménage peut semer ce que bon lui semble sur la terre qui lui est attribuée, mais toutes les familles doivent au moins se conformer au système de rotation accepté. Par la même raison, un ménage ne peut commencer les labours d'automne avant le temps fixé, parce qu'il empiéterait par là sur les droits des autres familles, qui usent du champ en friche comme pâturage.

Il est assez étrange que ce système primitif de possession de la terre puisse avoir réussi à durer jusqu'au dix-neuvième siècle, et encore plus remarquable que l'organisation dont il constitue une partie essentielle soit regardée par beaucoup de personnes intelligentes comme l'une des grandes institutions de l'avenir, et à peu près comme une panacée contre tous les maux politiques et sociaux. L'explication de ces faits forme un intéressant chapitre de l'histoire sociale de la Russie (1).

1. J'ai déjà publié une partie du chapitre ci-dessus dans un article sur les « Communautés villageoises en Russie » paru dans le *Macmillan's Magazine* de juin 1876.

CHAPITRE IX

COMMENT LA COMMUNE S'EST CONSERVÉE ET CE QU'ELLE DOIT PRODUIRE DANS L'AVENIR

Réformes radicales au commencement du présent règne. — Protestation contre le principe du *Laissez-faire*. — Frayeur que cause le prolétariat. — Comparaison des méthodes législatives anglaise et russe. — Grandes espérances conçues. — Conséquences mauvaises du système communal. — La Commune de l'avenir. — Prolétariat des villes. — Le présent état de choses est seulement temporaire.

Le lecteur sait probablement que, il y a de cela quelques années, la Russie fut soumise à une série de réformes radicales, comprenant l'émancipation des serfs et la création d'un nouveau système de self-gouvernement local, et il peut naturellement s'étonner qu'une institution primitive et curieuse, telle que la Commune, ait réussi à résister à la tempête bureaucratique. Je vais donner ici l'explication de cet étrange phénomène, d'abord parce que le sujet est en lui-même intéressant, et ensuite parce que j'espère jeter, ce faisant, quelque lumière sur la condition intellectuelle spéciale des classes instruites en Russie au temps où nous vivons.

Quand il devint évident, en 1857, que les serfs allaient être émancipés, beaucoup de gens affirmèrent que la Commune rurale allait être abolie, ou au moins modifiée d'une façon radicale. En ce temps-là, beaucoup de Russes étaient d'enthousiastes admirateurs des institu-

tions anglaises, qu'ils n'avaient point étudiées, et croyaient, d'accord avec l'école orthodoxe d'économie politique, que l'Angleterre avait acquis sa supériorité commerciale et industrielle en adoptant le principe de liberté individuelle et de concurrence illimitée, ou, comme les écrivains français le nomment : le *laissez-faire, laissez-passer*. Ce principe est évidemment incompatible avec la Commune rurale, qui contraint les paysans à posséder de la terre, empêche un villageois ambitieux d'acquérir celle de ses voisins moins entreprenants, et apporte des restrictions considérables à la liberté d'action de ses membres individuels. On affirma donc que la Commune villageoise, étant inconciliable avec l'esprit du progrès moderne, ne trouverait point sa place dans le nouveau régime de liberté sur le point d'être inauguré.

Ces idées n'eurent pas plutôt été émises dans la presse qu'elles soulevèrent de courageuses protestations. La foule des « protestants » se divisa en deux groupes bien définis. D'un côté, il y eut les soi-disant Slavophiles : petite bande de Moscovites patriotes très-instruits, très-fortement disposés à admirer tout ce qui était spécifiquement russe, et qui refusaient habituellement de s'incliner devant la sagesse de l'Europe occidentale. Ces messieurs, dans un organe spécial qu'ils avaient fondé récemment, signalèrent à leurs compatriotes que la Commune était une institution vénérable, particulière à la Russie, qui avait adouci dans le passé l'influence destructive du servage, et produirait certainement dans l'avenir d'incalculables avantages pour les paysans émancipés.

L'autre groupe était animé d'un esprit très-différent. Il n'avait aucune sympathie pour les particularités nationales, et aucune vénération pour les antiquailles moisiées. Que la Commune fut spécifiquement russe, slave, ou un reste des temps primitifs, cela ne pouvait nullement être aux yeux des membres de ce groupe une recom-

mandation en sa faveur. Cosmopolites dans leurs tendances, et résolument affranchis de toute sentimentalité archéologique, ils considéraient l'institution au point de vue purement utilitaire. Ils s'accordaient néanmoins avec les Slavophiles pour croire que sa conservation aurait une influence avantageuse sur le bien-être matériel et moral des paysans.

Il me paraît nécessaire, pour la clarté du récit, de désigner ce dernier groupe par un nom précis, mais j'avoue éprouver quelque difficulté à faire un choix. Je ne veux point appeler ces messieurs : « socialistes », parce que beaucoup de gens attachent à ce mot, habituellement et involontairement, une idée mauvaise, et croient que tous ceux à qui ce terme est appliqué doivent être cousins germains des *pétroleuses*. Pour éviter les malentendus de cette espèce, il vaut mieux les désigner simplement par le nom du journal qui publiait et développait avec le plus de talent leurs vues, et les appeler : « les adhérents du *Contemporain* ».

Les Slavophiles et les adhérents du *Contemporain*, bien que différant grandement d'opinion sous beaucoup de rapports, avaient le même objet immédiat en vue, et, en conséquence, agirent ensemble. Ils affirmèrent et soutinrent, avec une conviction profonde, que le système communal de possession des terres avait de très-grands avantages, et occasionnait bien moins d'inconvénients que les gens, en général, ne le supposaient. Mais ils ne s'en tinrent pas à l'énoncé de ces avantages immédiats et pratiques, qui auraient pour le public anglais un très-mince intérêt. L'importance de la Commune rurale, expliquèrent-ils, ne gisait point dans le présent, mais dans l'avenir. En la possédant, la Russie possédait un remède préventif sûr contre le plus grand des maux de l'organisation sociale en Europe occidentale : le prolétariat. Ici, les Slavophiles pouvaient entonner de nouveau leur refrain favori sur la condition sociale corrompue,

pourrie, de ladite Europe occidentale; et leurs alliés temporaires, bien qu'ils n'ajoutassent pas foi à leurs lugubres prédictions, n'avaient aucune raison, pour l'instant, de les contredire. Bientôt le prolétariat devint, pour les classes instruites, une sorte de loup-garou, de cauchemar, et le public lecteur en arriva à la conviction que les institutions communales devaient être conservées comme un moyen d'exclure le monstre de la Russie.

Cette frayeur de ce qui est désigné par le terme vague de prolétariat se rencontre encore fréquemment en Russie, et j'ai souvent cherché à découvrir ce que l'on entendait précisément par ce mot. Je ne puis, néanmoins, dire que mes efforts ont été couronnés d'un grand succès. Le monstre paraît être aussi vague, ses contours semblent aussi indécis, que ceux des formes indéterminées, mais imposantes, terribles, que Milton a placées à l'entrée des régions infernales. Au premier abord, ce semble être simplement notre vieil ennemi le Paupérisme; mais, si nous nous en approchons d'un peu plus près, nous trouvons qu'il prend des dimensions colossales, jusqu'à comprendre tous les gens qui ne possèdent point de propriété foncière inaliénable. En résumé, il se trouve être, si on essaye de l'étudier, aussi vague et indéfinissable qu'un vrai cauchemar doit l'être; et ce côté vague n'a probablement pas contribué pour un peu à son succès.

L'influence que l'idée et la crainte du prolétariat exercèrent sur l'esprit public et la législation russes au temps de l'émancipation est un fait très-notable et bien digne d'attention, parce qu'il aide à expliquer un point par lequel les Russes diffèrent des Anglais.

Les Anglais sont, règle générale, trop occupés des affaires nombreuses et diverses du présent pour regarder beaucoup du côté de l'avenir éloigné. Nous prétendons, cependant, regarder avec horreur la maxime : « Après nous le déluge ! », et nous accablerions probablement de notre vertueuse indignation quiconque

oserait effrontément en professer le principe. Et pourtant nous agissons souvent comme si nous étions réellement partisans de cette lâche et égoïste devise. Quand nous sommes appelés à réfléchir et à tenir compte des intérêts des générations futures, nous déclarons que « à chaque jour suffit sa peine », et nous stigmatisons comme rêveurs et visionnaires tous ceux qui cherchent à éloigner notre attention du présent immédiat. Un hardi prophète qui nous prédit, comme s'il en était sûr, l'épuisement prochain de nos mines de houille, ou nous décrit graphiquement un désastre national écrasant qui peut bientôt nous atteindre, excitera pendant quelque temps l'attention publique ; mais quand nous apprenons que le malheur ne doit point arriver de nos jours, nous faisons remarquer placidement que les générations futures auront à prendre soin d'elles-mêmes, et qu'on ne peut raisonnablement s'attendre à nous voir nous charger de leurs fardeaux. Quand nous sommes obligés de légiférer, nous procédons d'une façon prudente et par essais, nous nous contentons des expédients simples et de ménage qu'un bon sens vulgaire et l'expérience peuvent suggérer, sans prendre la peine de nous enquêter si le remède adopté se trouve d'accord avec les théories scientifiques. En résumé, il y a une certaine vérité dans ces « fameuses peintures prophétiques » dont parle Stillingfleet, « qui représentent l'Angleterre sous la forme d'une taupe, créature aveugle et affairée, fouillant sans relâche le sol ».

En Russie nous trouvons l'autre extrême. Là, les réformateurs ont été dressés, entraînés, non point dans l'arène de la politique pratique, mais dans l'école spéculative. Aussitôt donc qu'ils commencent à examiner un sujet, si simple qu'il puisse être, avec le désir de légiférer, ce sujet devient tout de suite pour eux une « question », et prend son essor dans les régions de la science politique et sociale. Tandis que nous sommes restés pendant des

siècles tâtonnant le long d'un sentier inexploré, les Russes ont, — au moins depuis le commencement de ce siècle, — constamment relevé le plan, la topographie, dressé avec le secours de l'expérience étrangère la carte détaillée du pays qu'ils avaient sous les yeux, et avancé à pas de géant, d'accord avec les théories politiques les plus nouvelles. Des hommes *dressés* de cette façon ne peuvent se trouver satisfaits d'expédients du jour le jour : remèdes de bonne femme qui ne font qu'adoucir et soulager les maux du présent. Ils veulent « arracher jusqu'aux racines du mal » et légiférer pour les générations futures aussi bien que pour la leur.

Cette tendance fut particulièrement énergique au commencement du présent règne. Les classes instruites étaient profondément convaincues que le système de Nicolas avait été une bévue, et qu'une ère nouvelle et plus brillante allait se lever sur le pays. Toutes choses devaient être réformées. L'ensemble de l'édifice politique et social devait être reconstruit sur des principes entièrement nouveaux.

Qu'on se figure la situation d'un homme qui, n'ayant aucune connaissance pratique de l'art de bâtir, se trouve appelé soudain à construire une vaste maison et à la pourvoir de toutes les convenances les plus nouvelles tendant au bien-être, au confort. Que fera-t-il d'abord ? Probablement il commencera tout de suite à consulter, étudier les autorités les plus récentes en architecture et constructions, et, quand il sera maître des premiers principes, il descendra graduellement aux détails. C'est précisément ce que firent les Russes quand ils se trouvèrent appelés à reconstruire leur édifice politique et social. Ils consultèrent avidement les écrits anglais, français et allemands les plus récents sur la science sociale, et c'est là qu'ils firent la connaissance du prolétariat.

Les gens qui lisent des récits de voyage sans jamais quitter leur propre pays, sont très-enclins à acquérir des

notions exagérées concernant les tribulations et les dangers de la vie non civilisée. Ce qu'ils lisent parle de tribus sauvages, d'audacieux brigands, de bêtes féroces, de serpents venimeux, de fièvres mortelles, etc. etc.; et ils ne peuvent que s'émerveiller de ce fait : qu'une créature humaine puisse exister pendant huit jours au milieu de tels dangers. Mais s'il leur arrive ensuite de visiter eux-mêmes le pays décrit, ils s'aperçoivent à leur grande surprise, bien que les descriptions puissent n'avoir point été exagérées, que la vie dans ces conditions est beaucoup plus aisée qu'ils ne le supposaient. Or, les Russes qui lisaient les ouvrages où il était question du prolétariat étaient très-semblables aux gens qui restent à la maison et dévorent les livres de voyages. Ils acquièrent des notions exagérées et apprirent à redouter le monstre bien plus que nous le faisons, nous qui vivons habituellement au milieu de lui. Il est, bien entendu, très-possible que leur point de vue soit beaucoup plus vrai que le nôtre, et que nous puissions quelque jour, pareils aux gens qui vivent tranquillement sur le versant d'un volcan, être brutalement réveillés au sein de notre trompeuse sécurité. Mais c'est là une question entièrement différente. Je n'essaie pas, quant à présent, de justifier notre insensibilité, notre *callosité* d'esprit habituelle par rapport aux dangers sociaux; mais je cherche simplement à expliquer pourquoi les Russes, qui ont peu ou pas du tout de rapports avec le paupérisme, peuvent avoir pris, *élaboré*, de telles précautions contre lui.

Mais comment la conservation des institutions communales peut-elle mener à cette « fin que l'on doit dévotement désirer », et jusqu'à quel point les précautions prises sont-elles susceptibles de réussir?

Ceux qui ont étudié les mystères de la science sociale sont généralement arrivés à cette conclusion : que le prolétariat a été créé principalement par l'expropriation des paysans ou petits propriétaires fonciers, et que sa

formation peut être prévenue, ou au moins retardée, par n'importe quel système de législation qui assurerait la possession de la terre aux paysans, et les empêcherait d'être *déracinés* du sol comme une plante que le vent ou le passant en arrachent. Or, je me risque à affirmer qu'aucune institution dans le monde ne remplit plus efficacement cette fonction que le système communal russe. A l'heure présente, une moitié environ de la terre arable existant dans tout l'Empire est, grâce à ce système, réservée aux paysans, aucun empiétement des grands propriétaires et des capitalistes n'est possible, et chaque villageois, par le simple fait de sa naissance, acquiert un droit à peu près inaliénable à une *part* de la terre. Quand j'ai dit que la classe rurale compose à peu près les cinq sixièmes de la population, et qu'il est extrêmement difficile, — dans des circonstances ordinaires à peu près impossible, — à un paysan de rompre les liens qui le rattachent à la Commune villageoise, le lecteur a dû apprécier de suite que, si les théories des philosophes sociaux sont correctes, la formation d'un prolétariat en Russie doit être à peu près une impossibilité. Si les grandes espérances entretenues à l'heure qu'il est sont destinées à être confirmées par l'expérience, alors il faut admettre que les Russes peuvent à bon droit ressentir, à un haut degré, une joie patriotique, et prétendre à juste titre avoir réussi à résoudre l'un des problèmes sociaux les plus importants, les plus difficiles.

Mais y a-t-il aucune chance raisonnable que ces grandes espérances se réalisent?

C'est là, sans doute, une question très-ardue, mais elle n'est pas complètement insoluble. Bien qu'il soit toujours hasardeux de faire des prédictions, cependant le présent contient souvent des faits qui fournissent au moins des indications suggérant ce que pourra être l'avenir. Si le projet était resté dans le cerveau d'un philosophe isolé, ou dans l'Évangile de quelque école philosophique, les

gens « raisonnables » pourraient l'appeler dédaigneusement « l'invention ingénieuse d'un rêveur utopiste » ; mais nous ne pouvons traiter avec ce sans-*façon* une idée qui a déjà pris forme législative. Si sceptiques que nous puissions être par rapport aux panacées de toute sorte, nous devons certainement étudier avec attention cette gigantesque expérience de science sociale, du succès de laquelle dépend, dans une grande mesure, le bien-être matériel et moral de quarante millions d'êtres humains !

Si la Russie se contentait de rester une contrée purement agricole, la Commune rurale pourrait, je crois, prévenir la formation d'un prolétariat dans l'avenir, comme il l'a déjà empêchée pendant des siècles dans le passé. Les redistributions périodiques de la terre communale assureraient à chaque homme une portion du sol, et si la population devenait trop dense, les maux résultant de l'extrême subdivision de la terre pourraient être évités par un système régulier d'émigration vers les provinces lointaines, maigrement peuplées. Il me semble, néanmoins, qu'une partie de la législation récente, élaborée en vue de conserver la Commune, a, en réalité, porté sérieusement atteinte au principe fondamental de l'institution. Par la loi de 1861, la Commune est mise à même de racheter les d^{ùs} et de devenir propriétaire absolue du sol. Ceci s'effectue par une série de paiements annuels s'étendant à presque la moitié d'un siècle, et chaque famille y contribue en raison de la somme de terre dont elle jouit. Or la question est : Ces paysans, qui auront payé pour une certaine quantité définie de terre, se soumettront-ils volontiers à une redistribution par laquelle ils en recevront moins ? Je crois que non. Le rachat des d^{ùs} — ou en d'autres termes l'achat de la terre, — a déjà considérablement modifié les idées des paysans concernant la propriété communale, et l'on peut remarquer que dans les villages qui l'ont entrepris, les redis-

tributions sont devenues rares ou ont entièrement disparu. Ce fait important semble être jusqu'ici resté entièrement inaperçu.

Beaucoup de gens croient que le danger principal auquel la Commune est exposée gît dans une direction toute différente. Les paysans, dit-on, arriveront bientôt à s'apercevoir que les conséquences mauvaises immédiates du système communal font plus que contrebalancer ses avantages en perspective. La première condition de tout progrès agricole est un mode quelconque de possession de la terre grâce auquel le cultivateur peut être sûr qu'il ne sera pas sommairement expulsé et jouira paisiblement du fruit des améliorations, de quelque sorte qu'elles soient, qu'il peut faire ; la seconde est qu'il soit libre de cultiver comme bon lui semble sans être entravé par aucunes restrictions, excepté celles qui sont nécessaires à prévenir l'épuisement déraisonnable, non motivé, du sol. Aucune de ces conditions n'est remplie par le système communal. Une redistribution de la terre peut être faite à n'importe quelle époque par décret de la Commune, et chaque paysan est obligé d'adopter un système de culture en rapport avec les arrangements communaux.

En outre, le paysan ne reçoit pas une vaste pièce de terre, mais un certain nombre de bandes dans des champs différents. Or, d'après nos notions d'agriculture, ceci doit être un très-mauvais système de possession du sol. Nous pouvons imaginer l'épouvante d'un cultivateur anglais s'apercevant qu'il a, par inadvertance, pris une ferme composée de petits lopins de terre situés à des distances considérables l'un de l'autre et des bâtiments d'exploitation ; qu'il peut être sommairement expulsé par la volonté capricieuse du propriétaire ; qu'il doit se conformer à une certaine rotation de récoltes et ne jamais commencer de faucher son foin ou de labourer le champ en friche sans, d'abord, en recevoir la permission de tous

ses voisins ! Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que le système soit radicalement mauvais dans une contrée où les conditions sociales et économiques diffèrent entièrement de celles que nous connaissons par la pratique.

Jusqu'à quel point le système communal présente-t-il des obstacles aux progrès agricoles ? Ainsi se pose, en Russie, l'une des questions les plus ardemment controversées du temps présent. Je m'abstiens d'entrer dans la discussion, parce qu'il me faudrait y introduire une grande quantité de détails techniques qui lasseraient bientôt la patience de la majorité des lecteurs. Il suffit de constater brièvement que les obstacles existent, mais qu'ils ne sont point aussi grands qu'on le suppose communément. On peut dire que la Commune empêche le paysan d'adopter un système de culture perfectionné ; mais, alors, on peut ajouter que l'absence d'Universités dans les grandes prairies américaines *empêche* les Peaux-Rouges de se distinguer dans le domaine de la philologie classique. La vérité est que les paysans n'en sont point encore arrivés à songer à quoi que ce soit approchant de la culture avancée ou perfectionnée, et ceux d'entre eux qui possèdent de la terre leur appartenant en propre, au-delà des limites de celle commune, n'introduisent jamais là aucune amélioration. Les adhérents de l'institution déclarent que tous les obstacles qui existent réellement pourraient être aisément éloignés par un peu de législation simple, et que toutes les objections possibles au système pourraient être prévenues en transformant la Commune en une association agricole dans laquelle tous travailleraient en commun, et dont les produits — non point la terre — seraient divisés. Quelques personnes douées de prescience s'aventurent à prédire que cette transformation se produira certainement, et décrivent, en la peignant de couleurs éclatantes, la Commune de l'avenir. Voici un spécimen de ces descriptions prophétiques : « Les paysans sont devenus maîtres

en la science agricole, et si éclairés, qu'ils sont toujours prêts à entreprendre en commun les améliorations nécessaires. Ils n'épuisent plus désormais le sol en trafiquant du grain, mais vendent seulement certains produits spéciaux ne contenant pas de substances minérales. Dans ce but, les Communes possèdent des distilleries, des amidonneries, etc., etc., et, par là, le sol conserve sa fertilité primitive. La rareté des subsistances produite par l'accroissement naturel de la population est contrariée par les méthodes perfectionnées de culture. Si les Chinois, qui ne savent rien des découvertes nouvelles, ont réussi, par des méthodes purement empiriques, à perfectionner l'agriculture à un tel point qu'une famille entière peut se suffire sur quelques mètres carrés de terrain, que ne pourront pas faire les Européens à l'aide de la chimie, de la physiologie végétale et des autres sciences naturelles? »

Cette dernière phrase, qui doit être familière à tous ceux qui ont lu les écrits de l'école communiste, nous remet en mémoire que nous nous sommes, par inadvertance, égarés dans un avenir très-éloigné. Revenons au présent. Même s'il était admis que la Commune pût *effectivement* prévenir la formation du prolétariat agricole, la question ne serait par là qu'à moitié résolue. La Russie aspire à devenir un grand pays industriel et commercial, et en conséquence sa population urbaine s'accroît rapidement. Nous avons donc encore à considérer comment la Commune influe sur le prolétariat des villes. D'après les statistiques pour la Russie proprement dite, les habitants des cités constituent moins de huit pour cent de la population totale, tandis que les gens qui y logent habituellement montent à dix pour cent; en d'autres termes, à peu près un million deux cent cinquante mille paysans vivent habituellement dans les villes. Ainsi parlent les tableaux statistiques officiels, mais le chiffre constaté est sans doute très-inférieur au véri-

table. Beaucoup d'autres paysans, bien qu'inscrits dans les Communes rurales, passent ordinairement dans les cités une grande partie de l'année.

Ces paysans qui vivent d'habitude dans les villes forment une classe spéciale dont nous ne pouvons guère nous faire idée en Angleterre. Dans l'Europe occidentale, les grands centres industriels ont déraciné du sol et groupé dans les villes une grande partie de la population rurale. Ceux qui cédèrent à cette influence attractive rompirent tous les liens les rattachant à leur village natal, devinrent impropres au travail des champs, et se transformèrent rapidement en artisans ou en ouvriers de fabrique. En Russie, cette transformation ne doit pas aisément se produire. Le paysan peut travailler pendant la plus grande partie de son existence dans les villes, mais il ne rompt pas par là les liens qui le rattachent à son village natal. Il reste, qu'il le désire ou non, membre de la Commune, possédant une part de la terre, et responsable d'une part des charges communales. Pendant sa résidence en ville, sa femme et sa famille restent à la maison, où il retourne lui-même tôt ou tard. De cette façon une classe d'hybrides demi-paysans, demi-artisans, a pris naissance, et la formation d'un prolétariat dans les villes a été grandement retardée.

L'existence de cette classe hybride est habituellement citée comme un résultat avantageux des institutions communales. Les artisans et ouvriers de fabrique, dit-on, ont toujours ainsi un *home* où ils peuvent se retirer quand le travail vient à manquer ou que l'âge arrive, et leurs enfants sont élevés à la campagne, au lieu de l'être parmi les influences débilitantes de cités surpeuplées. Chaque simple ouvrier possède, en résumé, grâce à cet ingénieux système, un petit capital et une habitation de campagne.

Dans l'état actuel et transitoire de la société russe, cet arrangement spécial est à la fois naturel et convena-

ble, mais à côté de ses avantages il y a maints défauts sérieux. La séparation anti-naturelle de l'artisan de sa femme et de sa famille conduit à des résultats très-peu désirables qui ne peuvent être décrits ici, mais qui sont bien connus de toutes les personnes familières avec les détails de la vie du paysan des provinces du Nord. Et quoi que ses avantages et ses défauts puissent être, on ne pourra conserver cela d'une manière permanente. En ce moment, l'industrie nationale est encore dans l'enfance. Protégées par les tarifs contre la concurrence étrangère, et trop peu nombreuses encore pour qu'une compétition s'établisse entre elles, les manufactures existantes peuvent donner à leurs propriétaires un gros revenu sans effort et sans zèle. Les manufacturiers peuvent donc s'accorder quelques petites libertés qui seraient tout à fait inadmissibles si le prix des objets manufacturés était abaissé par une concurrence acharnée. Demandez à un manufacturier du Lancashire s'il pourrait permettre à une grande partie de ses ouvriers d'aller annuellement dans le comté de Cornouailles ou de Caithness faucher une prairie ou moissonner quelques acres de blé? Et si la Russie est appelée à faire de grands progrès industriels, les usiniers d'Ivanovo et Shui seront quelque jour aussi pressés, accablés de besogne, que le sont aujourd'hui ceux de Bradford ou de Manchester. Déjà quelques-uns des grands manufacturiers russes donnent des gages plus élevés à ceux des ouvriers qui consentent à ne pas quitter l'usine dans le courant de l'année, et le cri s'élève déjà que les petits fabricants, qui, il y a quelques années, réalisaient des bénéfices respectables, se trouvent ruinés par les grandes usines qui peuvent produire les marchandises à un prix inférieur. Le mouvement a donc commencé et ne pourra être arrêté par aucune théorie abstraite. Bientôt un changement semblable se produira parmi les artisans. La tendance invariable de l'industrie moderne, le secret de ses pro-

grès, est la division du travail, qui s'accroît sans cesse, et comment ce principe pourrait-il être appliqué si les artisans insistent pour rester agriculteurs !

La théorie que les ouvriers de fabrique et les artisans resteront longtemps cultivateurs et conserveront leur caractère demi-paysan, est donc en désaccord avec le sens commun et l'expérience; mais ne peuvent-ils pas au moins rester membres de la Commune rurale et jouir ainsi, tout comme leurs riches employeurs, des avantages d'une habitation à la campagne? Cette idée possède un charme qui séduit ceux qui se contentent de conceptions vagues, mais elle ne supporte pas un examen sérieux. Qu'il soit très-désirable pour chaque ouvrier d'avoir une maison lui appartenant, cela n'est point contestable; mais cette maison peut difficilement être appelée un *home*, un chez soi, quand elle est située à des centaines de kilomètres de l'endroit où l'ouvrier est obligé de vivre. Dans ce cas, il a toutes les charges de la vie de famille sans en avoir les avantages. Les intérêts agricoles aussi sont en opposition avec cet arrangement. On ne peut s'attendre à ce que l'agriculture fasse des progrès, soit même passablement productive, si elle est laissée dans une grande mesure aux femmes et aux enfants. Pour bien des raisons, il n'est pas désirable que le chaînon qui unit l'ouvrier de fabrique ou l'artisan au village soit rompu tout de suite. Dans le voisinage des grandes usines, il n'existe aucune installation convenable pour les familles des ouvriers, et l'agriculture, comme on la pratique à présent, peut être conduite avec succès bien que le chef du ménage se trouve être absent. Mais le système doit être regardé comme simplement temporaire, et l'éparpillement des grandes familles, — phénomène que j'ai déjà signalé, — rend son application de plus en plus difficile.

Bien qu'on puisse en toute confiance affirmer que la Commune subira tôt ou tard de profondes modifications,

il n'est point aisé de prédire quelle forme elle prendra à la fin. Peut-être tous ses caractères particuliers disparaîtront-ils, et elle deviendra simplement une forme de *self-government* local; mais, d'un autre côté, peut-être se modifiera-t-elle dans le sens des besoins nouveaux, sans abolir le caractère fondamental qu'elle possède aujourd'hui, et réussira à réaliser en partie les grandes espérances que fondent sur elle ses admirateurs. La facilité avec laquelle elle s'est jusqu'ici adaptée aux circonstances, la vitalité vigoureuse qu'elle déploie en toutes choses, tendent à justifier ces espérances; mais il est encore trop tôt pour parler avec assurance. Le temps seul peut résoudre le problème.

CHAPITRE X

VILLAGES FINNOIS ET TARTARES

Une tribu finnoise. — Villages finnois. — Degrés différents de russification. — Femmes finnoises. — Religions finnoises. — Méthode pour « contenir » les spectres. — Curieux mélange de christianisme et de paganisme. — Conversion des Finnois. — Un village tartare. — Idée qu'un paysan russe se fait du mahométisme. — Idée qu'un mahométan se fait du christianisme. — Propagande. — Le colon russe. — Migrations de peuples aux temps préhistoriques.

Causant un jour avec un propriétaire foncier habitant près d'Ivanofka, je découvris accidentellement qu'il y avait dans les environs certains villages dont les habitants ne pouvaient ni parler ni comprendre la langue russe et faisaient habituellement usage d'un idiome qui leur était spécial.

Avec une hâte illogique digne d'un ethnologue de profession, j'affirmai aussitôt que ces gens-là devaient être le reste de quelque race aborigène. — Des *aborigènes*, — m'écriai-je, ne pouvant me rappeler l'équivalent russe de ce mot, et sachant que mon ami comprenait le français; — sans doute le reste de quelque ancienne race qui autrefois occupait la contrée et maintenant disparaît rapidement. Avez-vous quelque « société de protection des aborigènes » en cette partie du monde?

Mon ami eut évidemment une grande difficulté à se figurer ce que pouvait être une société de protection des

aborigènes, et s'aventura à m'assurer qu'il n'existait rien de semblable en Russie. Comme je lui dis qu'une telle société pouvait rendre des services précieux en protégeant la race la plus faible contre la plus forte et en réunissant d'importants matériaux pour la science nouvelle : « l'embryologie sociale, » il parut complètement mystifié.

Quant à la nouvelle science, il n'en avait jamais entendu parler, et quant à la protection, il pensait que les habitants des villages en question étaient parfaitement capables de se protéger eux-mêmes. « Je pourrais inventer, — ajouta-t-il avec un malicieux sourire, — une société pour la protection de *tous* les paysans ; mais je ne suis pas bien sûr que les autorités me le permettraient. »

Ma curiosité ethnologique était complètement excitée, et je m'efforçai d'éveiller un sentiment semblable chez mon hôte en lui suggérant que nous avions là sous la main un champ à explorer promettant beaucoup de découvertes qui pourraient immortaliser les fortunés explorateurs ; mais mes efforts furent vains. Mon ami était un homme replet, indolent, d'un tempérament flegmatique, qui songeait plus à son bien-être présent qu'à l'immortalité dans le sens terrestre du mot. A ma proposition de partir tout de suite pour une campagne d'exploration, il répondit avec calme que la distance était considérable, que les routes étaient boueuses, et qu'il n'y avait là rien à étudier. Il était déjà l'heure de prendre notre *zakuska*, c'est-à-dire un verre de vodka avec du caviar, du hareng salé cru, des champignons confits ou quelques mets semblables en guise d'apéritif avant dîner. Pourquoi sacrifierions-nous un repas confortable et la sieste qui doit le suivre à une telle expédition ? Les villages dont il s'agit ressemblent aux autres villages, et leurs habitants vivent sous tous leurs rapports de la même manière que leurs voisins russes. S'ils ont quelques particularités secrètes, ils ne les divulgueront certainement pas à un étranger, car ils sont notoirement

silencieux, sombres, moroses et peu communicatifs. Tout ce que l'on sait les concernant, ajouta mon ami, pouvait se résumer en quelques mots. Ils appartenaient à une tribu finnoise du nom de *Corelli*, et avaient été transportés à l'endroit qu'ils habitaient à une époque relativement récente. En réponse à mes questions comment, quand et par qui ils avaient été transportés là, mon interlocuteur répondit que c'avait été l'œuvre d'Ivan le Terrible.

Bien que je ne connusse que fort peu, à cette époque, l'histoire russe, j'avais de fortes raisons de soupçonner que la dernière assertion était inventée sous l'éperon du moment afin de satisfaire ma curiosité importune et, en conséquence, je résolus de ne point l'accepter sans vérification. Le résultat me montra combien le voyageur doit être circonspect dans l'acceptation du témoignage des indigènes « intelligents et bien informés ». En poussant plus loin mes investigations, je découvris non-seulement que l'histoire à propos d'Ivan le Terrible était une pure invention, — soit de mon ami ou de l'imagination populaire, qui se sert toujours de noms héroïques comme de patères où pendre les traditions, — mais aussi que ma première théorie était correcte. Ces paysans finnois se trouvèrent être un reste des aborigènes, ou au moins des plus anciens habitants connus du district. Les paysans russes qui composent maintenant la grande masse de la population sont les intrus.

J'avais depuis longtemps pris un profond intérêt à ce que les Allemands instruits appellent la *Völkerwanderung*, c'est-à-dire l'émigration des peuples pendant la dissolution graduelle de l'empire romain, et il m'était souvent arrivé de constater que les autorités les moins contestées, qui ont dépensé une somme énorme de science sur ce sujet, n'ont que rarement ou jamais pris la peine de porter leurs investigations sur la marche de la migration.

Ce n'est point assez de savoir qu'une race ou une tribu étendit son domaine ou changea sa position géographique. Nous devons en même temps nous enquerir si elle expulsa, extermina ou absorba les premiers habitants, et comment l'expulsion, l'extermination ou l'absorption furent effectuées. Or, des trois procédés, l'absorption fut, de toute probabilité, le plus fréquent, et il me sembla que, dans la Russie du Nord, il pouvait être plus aisément étudié. Il y a mille ans, toute la Russie du Nord était peuplée de tribus finnoises, et aujourd'hui la plus grande partie est occupée par des paysans qui parlent la langue de Moscou, pratiquent la foi orthodoxe, ne présentent dans leur physionomie aucune particularité frappante, et semblent à l'observateur superficiel des Russes de race pure. Et nous n'avons aucune raison de supposer que les premiers habitants furent expulsés ou exterminés, ou qu'ils se fondirent au contact de la civilisation et des vices d'une race supérieure. L'histoire n'enregistre aucune migration en masse comme celle des Kalmouks, et aucune guerre d'extermination; et les statistiques prouvent que, parmi les restes de ces races primitives, la population s'accroît aussi rapidement que parmi les paysans russes (1). De ces faits je conclus que les aborigènes finnois avaient été simplement absorbés par les intrus slaves.

Cette conclusion a, depuis lors, été amplement confirmée par l'observation. Pendant mes pérégrinations dans ces provinces, j'ai trouvé des villages à tous les degrés de russification. Dans l'un, tout semblait complètement finnois, les habitants avaient la peau rouge olive, les pommettes très-saillantes, les yeux obliques

1. Cette dernière assertion est produite sous l'autorité de POPOFF (*Zyryanie i zyryanski krai* Moscou, 1874) et de TCHEREMSHANSKI (*Opisanie Orenburgskoi Gubernii*, Ufa, 1859).

et un costume particulier ; aucune femme n'entendait le russe, très-peu d'hommes pouvaient le comprendre, et tout Russe qui visitait le lieu était regardé comme un étranger. Dans un second, il y avait déjà quelques habitants russes ; les autres avaient perdu quelque chose de leur type finnois, beaucoup des hommes avaient quitté le vieux costume et parlaient russe couramment, et un visiteur russe n'était plus désormais évité. Dans un troisième, le type finnois s'était affaibli encore davantage. Tous les hommes parlaient russe et presque toutes les femmes le comprenaient ; l'ancien costume masculin avait entièrement disparu, l'ancien costume féminin le suivait de près ; et des alliances avec la population russe n'étaient point rares. Dans un quatrième, les alliances avaient fait à peu près complètement leur œuvre, et l'ancien élément finnois pouvait être découvert seulement dans certaines particularités de physiologie et d'accent.

La marche de la russification peut également s'observer dans la manière de construire les maisons et dans les méthodes de culture, qui montrent clairement que les races finnoises n'ont point acquis des Slaves la civilisation rudimentaire. D'où leur est-elle donc venue ? L'ont-ils acquise de quelque autre race ou bien est-elle indigène ? Ce sont là des questions sur lesquelles je ne m'aventure même point à hasarder actuellement une conjecture ; je ne désespère pas néanmoins de pouvoir, par des voyages et investigations ultérieurs, jeter quelque lumière sur ce sujet.

Un poète positiviste — ou, s'il y a une contradiction dans ces termes, disons : un positiviste qui écrit des vers, — composa un jour un appel au beau sexe commençant, si ma mémoire ne m'abuse, par ces mots :

« Pourquoi, ô femmes, restez-vous en arrière ? »

La question pourrait avoir été adressée aux femmes

de ces villages finnois; pareilles à leurs sœurs de France, elles sont beaucoup plus conservatrices que les hommes et opposent à l'influence russe une résistance beaucoup plus obstinée. D'autre part, semblables aux femmes en général, quand elles commencent à changer, elles le font plus rapidement.

On voit cela surtout dans la question de costume, qui a plus d'importance que de savants ethnologues n'ont l'habitude de le supposer. Les hommes adoptent le costume russe graduellement, les femmes tout de suite. Aussitôt qu'une seule femme se procure un costume russe aux couleurs voyantes, toutes les autres, dans le village, en sont envieuses et se sentent impatientes de s'en procurer un semblable. Je me rappelle avoir une fois visité un village où ce degré critique avait été atteint, et un incident très-caractéristique se produisit. Dans les villages que j'avais traversés précédemment, j'avais en vain essayé d'acheter un costume féminin, et j'en fis là de nouveau la tentative. Cette fois le résultat fut très-différent. Quelques minutes après que j'eus exprimé mon désir, la maison dans laquelle j'étais assis fut assiégée par une grande foule de femmes tenant à la main des articles de costume féminin. Afin de faire un choix, je me mêlai à cette foule; mais le désir de trouver un acheteur était si général, si ardent que je fus littéralement houspillé. Les femmes criant : « *Kupi! kupi!* » (achetez! achetez!) et luttant entre elles pour s'approcher de moi, étaient aussi importunes qu'une bande de mendiants italiens; il me fallut à la fin me réfugier dans la maison pour empêcher que mon propre vêtement ne fût mis en lambeaux. Mais, même là, je ne fus pas en sûreté, car les femmes se précipitèrent sur mes talons, et une somme considérable de violence bienveillante dut être employée pour expulser les intruses.

Il est spécialement intéressant d'observer cette trans-

formation de nationalité dans la sphère des conceptions religieuses. Les Finnois restèrent païens longtemps après que les Russes furent devenus chrétiens ; mais, à l'époque actuelle toute la population, depuis les limites orientales de la Finlande qui s'avancent vers le nord, — d'un point voisin de Saint-Petersbourg à l'océan polaire, — jusqu'aux monts Ourals, est officiellement décrite comme appartenant à l'Eglise grecque orthodoxe. La manière dont ce changement de religion s'effectua est bien digne d'attention.

L'ancienne religion des tribus finnoises, si nous en pouvons juger par les fragments qui restent encore, avait, comme les gens eux-mêmes, un caractère complètement pratique et prosaïque. Leur théologie ne consistait pas en dogmes abstraits, mais seulement en simples prescriptions ayant pour but d'assurer le bien-être matériel. Même à l'heure qu'il est, dans les districts incomplètement russifiés, les prières sont de simples requêtes, sans le moindre ornement, pour l'obtention d'une bonne moisson, de beaucoup de bétail, etc., et sont exprimées sur un ton de familiarité enfantine qui sonne d'une façon étrange à nos oreilles. Ceux qui les adressent n'essaient nullement de voiler leurs désirs sous une solennité mystique, mais demandent d'une façon simple et franche que Dieu fasse mûrir l'orge et vèler avec succès la vache, qu'il empêche leurs chevaux d'être volés et qu'il les aide à gagner de l'argent pour payer leurs taxes. Leurs cérémonies religieuses n'ont, autant que j'ai pu m'en rendre compte, aucune signification secrète ou mystique, et sont le plus souvent des rites magiques pour détourner l'influence des malins esprits, ou pour s'affranchir des visites importunes de leurs parents morts. Dans ce but, beaucoup de Finnois, même parmi ceux qui sont officiellement chrétiens, se rendent à certaines saisons dans les cimetières, et placent une abondante provision d'aliments préparés sur les tombes

de leurs parents morts récemment, les requérant d'accepter ce repas et de ne pas retourner à leur ancien domicile, où leur présence n'est plus désormais souhaitée. Bien que ce soient plutôt les chiens du village que les esprits affamés qui se repaissent, dans les ténèbres, de ces aliments, on est persuadé que cette coutume a une puissante influence pour empêcher les morts de vagabonder la nuit et d'effrayer les vivants. S'il est vrai, comme je suis enclin à le croire, que les pierres tumulaires furent originairement employées pour retenir les morts dans leurs tombeaux, les empêcher d'en sortir, alors il faut admettre que dans leur façon de contenir (*to lay*) les spectres, les Finnois se sont montrés beaucoup plus humains que les autres races. On peut cependant insinuer que dans le *home* originaire des Finnois, le berceau de la race, comme disent les ethnologues français, on ne pouvait peut-être pas se procurer aisément des pierres, et que la coutume de nourrir les morts fut adoptée comme un pis-aller. Le soin de décider la question doit être laissé à ceux qui savent avec *certitude* où se trouvait le véritable berceau de la race finnoise.

Les paysans russes, bien que nominalement chrétiens, n'ont jamais grandement différé des Finnois païens sous le rapport des conceptions religieuses. Eux aussi n'ont que peu ou point de théologie comme nous entendons le terme, et placent une confiance implicite dans des rites et cérémonies. J'ai déjà parlé de cela dans un précédent chapitre.

Le contact amical de ces deux races a logiquement conduit à un curieux mélange des deux religions. Les Russes ont adopté beaucoup de coutumes des Finnois, et ceux-ci en ont adopté encore davantage des Russes. Quand Yumala et les autres déités finnoises n'agissent point comme on le leur demande, leurs adorateurs s'adressent tout naturellement, pour protection et assistance, à la Madone et au « Dieu russe ». Si leurs propres

rites magiques traditionnels ne suffisent point à éloigner les influences mauvaises, ils essayent de bonne foi l'effet du signe de la croix, qu'ils voient employer par les Russes dans les moments de danger. Tout cela peut nous sembler étrange à nous auxquels on a enseigné, depuis nos plus jeunes années, que la religion est quelque chose d'absolument différent des *sorts*, *charmes* et *incantations*, et que parmi celles existant dans le monde, une seule est vraie, tandis que toutes les autres sont fausses. Mais nous devons nous rappeler que les Finnois ont reçu une éducation très-différente. Ils ne distinguent pas la religion des rites magiques, et on ne leur a jamais enseigné que les autres religions sont moins « vraies » que la leur. Pour eux la meilleure est celle qui contient les *charmes* les plus puissants; mais ils ne voient aucune raison pourquoi des religions moins efficaces n'y seraient pas mêlées. Leurs déités ne sont point des dieux jaloux, elles n'insistent pas pour posséder un monopole de dévotion; et, dans aucun cas, elles ne peuvent faire beaucoup de mal à ceux qui se sont placés sous la protection d'une divinité plus puissante.

Cet éclectisme chez ces esprits simples produit souvent un singulier mélange de christianisme et de paganisme. Ainsi, par exemple, aux fêtes de la moisson, les paysans Tchouvasques ont l'habitude d'invoquer d'abord leurs propres dieux, puis saint Nicolas le faiseur de miracles, qui est le saint favori du paysan russe. Cette dualité de culte est même quelquefois recommandée par les *Yomzi* — personnages qui correspondent aux médecins-magiciens chez les Peaux-Rouges — et les prières, dans ces occasions, se formulent dans les termes les plus familiers. En voici un spécimen donné par un Russe qui a spécialement étudié le langage et les coutumes de ce peuple intéressant (1) : « Dis donc, Nicolas Dieu! peut-

1. M. ZOLONITSKI, *Tchouvasko-russki slovar*, p. 167.

être mon voisin le petit Michel t'a-t-il dit du mal de moi, ou peut-être t'en dira-t-il. S'il s'en avise, ne le crois pas. Je ne lui ai fait aucun mal et ne lui en souhaite aucun. C'est un vil fanfaron et un bavard. Il ne te révère réellement pas et joue seulement l'hypocrite. Moi, je t'honore du fond de mon cœur, et vois ! je te fais brûler un cierge. » Quelquefois des incidents se produisent qui montrent un mélange encore plus curieux des deux religions. Ainsi un Tcheremiss, à l'occasion d'une maladie grave, sacrifiait un jeune poulain à Notre-Dame de Kazan !

Bien que les croyances finnoises s'étendissent jusqu'à un certain point au paysan russe, la foi russe à la fin prévalut. Ceci peut s'expliquer sans qu'on prenne en considération la supériorité inhérente du christianisme sur toute forme de paganisme. Les Finnois n'avaient aucun clergé organisé, et n'offrirent jamais, en raison de cela, une opposition systématique à la foi nouvelle ; les Russes, au contraire, possédaient une hiérarchie cléricale régulière, alliée de près à l'administration civile. Dans les principaux villages, des églises chrétiennes furent bâties, et quelques-uns des officiers de police rivalisèrent avec les fonctionnaires ecclésiastiques dans l'œuvre des conversions. En outre, il y eut d'autres influences tendant au même résultat. Si un Russe pratiquait des superstitions finnoises, il s'exposait à de désagréables conséquences d'une espèce temporelle ; si, au contraire, un Finnois adoptait la religion chrétienne, les conséquences temporelles qui pouvaient en résulter étaient toutes à son avantage. Un grand nombre de Finnois devinrent graduellement chrétiens à peu près inconsciemment. Les autorités ecclésiastiques étaient extrêmement modérées dans leurs demandes ; elles n'insistaient sur aucune connaissance religieuse, et exigeaient seulement que les convertis fussent baptisés. Comme ces derniers ne se rendaient nullement compte de la signification spirituelle de la cérémonie, ils n'opposaient d'ordinaire

aucune résistance, tant que l'immersion était pratiquée en été. Même ils éprouvaient pour le sacrement si peu de répugnance que, dans certaines occasions, quand une petite récompense était accordée à ceux qui consentaient à le recevoir, plusieurs des nouveaux convertis demandèrent que la cérémonie fût répétée plusieurs fois. La principale objection à adopter la religion chrétienne gisait dans les jeûnes longs et sévères imposés par l'Église grecque orthodoxe; mais cette difficulté se trouvait surmontée par l'assurance qu'on leur donnait qu'il n'était pas besoin de les observer strictement. Au premier abord, dans quelques districts, le peuple crut que les Icons enseignaient les prêtres russes sur le compte des gens qui ne jeûnaient pas suivant les prescriptions de l'Église; peu à peu, l'expérience eut graduellement raison de cette croyance. Mais au début, quelques-uns des convertis les plus prudents, pour prévenir tout commérage, prenaient la précaution de tourner la face de l'Icon du côté du mur quand des mets prohibés allaient être servis.

Cette conversion graduelle des tribus finnoises, effectuée sans aucune révolution dans les esprits des convertis, eut de très-importantes conséquences temporelles. La communauté de foi conduisit aux alliances, et celles-ci amenèrent rapidement le mélange des deux races. Si nous comparons un village finnois, en quelque état de russification qu'il soit, avec un village tartare dont les habitants sont mahométans, nous ne pouvons manquer d'être frappés du contraste. Dans le dernier, bien qu'il puisse se trouver beaucoup de Russes, il n'existe, au contraire, aucun mélange de races. La religion a élevé entre elles une barrière infranchissable.

Il y a beaucoup de villages dans les provinces est et nord-est de la Russie d'Europe qui sont, depuis bien des générations, moitié tartares et moitié russes, et l'amalgame des deux nationalités n'a pas encore commencé.

A l'une des extrémités s'élève l'église chrétienne et à l'autre le petit Metchet, ou maison de prières mahométane. Le village entier forme une Commune, avec une Assemblée et un *elder* de village ; mais, socialement parlant, il est composé de deux groupes distincts, possédant chacun ses coutumes propres et son mode de vie spécial. Le Tartare peut apprendre la langue russe, mais cela ne le russifie point. Il ne faut cependant pas supposer que les deux races soient animées d'une haine fanatique l'une contre l'autre. Au contraire, elles vivent en parfaite harmonie, élisent comme *elder* du village tantôt un Russe et tantôt un Tartare, et discutent les affaires communales dans l'Assemblée villageoise sans aucune allusion aux matières religieuses. Je connais un village où la bonne harmonie alla même plus loin : les chrétiens prirent la détermination de réparer leur église, et les mahométans les aidèrent à transporter le bois nécessaire ! Tout cela tend à montrer que sous un gouvernement passable, qui ne favorise pas une race aux dépens de l'autre, Tartares mahométans et Slaves chrétiens peuvent vivre paisiblement ensemble.

L'absence de fanatisme, de ce zèle à faire des prosélytes qui est une des sources les plus prolifiques de haines religieuses, s'explique par les idées particulières de ces paysans. Dans leurs esprits, la religion et la nationalité sont alliées de si près qu'elles sont presque identiques.

Le Russe est de sa nature chrétien, le Tartare mahométan, et il n'arrive jamais que personne, dans ces villages, trouble l'ordre régulier des choses. J'eus une fois à ce sujet une intéressante conversation avec un paysan russe qui avait vécu pendant quelque temps parmi les Tartares. En réponse à ma question : Quelle sorte de gens sont ces Tartares ? il répondit laconiquement : *Nitchevo*, c'est-à-dire « rien en particulier » ; et comme je le pressais de m'exprimer plus clairement son

opinion, il admit que c'était vraiment de très-bonnes gens.

— Et quelle espèce de foi ont-ils? — continuai-je.

— Une assez bonne foi, — répondit-il.

— Est-elle meilleure que celle des *Molokani*? (Les *Molokani* sont des sectaires russes ressemblant beaucoup aux presbytériens écossais, et dont j'aurai plus à dire par la suite.)

— Oh! bien entendu, elle est meilleure que la foi *molo-kane*.

— Vraiment! — m'écriai-je, m'efforçant de dissimuler ma surprise en entendant formuler ce jugement étrange.

— Les *Molokani* sont alors de très-mauvaises gens?

— Pas du tout; les *Molokani* sont bons et honnêtes.

— Pourquoi donc pensez-vous que leur foi est pire que celle des mahométans?

— Comment vous le dirais-je? — Ici, le paysan fit une pause comme pour se recueillir, et ensuite continua lentement: — Les paysans tartares, voyez-vous, ont reçu leur foi de Dieu, comme ils en ont reçu la couleur de leur peau; mais les *Molokani* sont des Russes qui en ont inventé une.

Cette singulière réponse demande à peine un commentaire. Comme il serait absurde d'essayer de faire changer aux Tartares la couleur de leur peau, de même il serait absurde de tenter de leur faire changer leur religion. En outre, une telle tentative serait contrarier d'une façon injustifiable les desseins de la Providence; car, dans l'opinion du paysan, Dieu a donné le mahométisme aux Tartares tout comme il a donné la foi orthodoxe aux Russes.

Les autorités ecclésiastiques n'adoptent pas formellement cette étrange théorie, mais elles agissent, en général, d'accord avec elle. Il y a peu de propagande officielle parmi les sujets mahométans du Czar, et il est bien qu'il en soit ainsi; car une propagande énergique conduirait

seulement à soulever les hostilités latentes qui peuvent exister dans la nature des deux races, et elle ne ferait aucun adepte de bonne foi. Les Tartares ne peuvent s'assimiler inconsciemment le christianisme comme ont fait les Finnois. Leur religion n'est pas un simple et grossier paganisme sans théologie dans le sens scholastique du mot, mais un monothéisme aussi exclusif que le christianisme lui-même. Entrez en conversation avec un homme intelligent qui n'a aucune croyance religieuse plus relevée qu'une sorte d'idolâtrie, et vous pouvez si vous le connaissez bien, si vous faites un judicieux usage de votre science, l'intéresser aisément à la touchante histoire de la vie du Christ et de ses enseignements. Et chez ces natures naïves, il n'y a qu'un pas de l'intérêt et de la sympathie à la conversion. Essayez le même système avec un musulman, et vous vous apercevrez bientôt que tous vos efforts sont infructueux. Il a déjà sa théologie et son prophète, et ne voit aucune raison de les échanger contre ceux que vous avez à lui offrir. Peut-être vous montrera-t-il plus ou moins ouvertement qu'il a pitié de votre ignorance, et s'étonnera-t-il que vous n'ayez encore pu vous avancer du christianisme jusqu'au mahométisme. Dans son opinion, — je suppose que c'est un homme instruit, — Moïse et le Christ furent de grands prophètes dans leur temps, et, en conséquence, il est accoutumé à respecter leur mémoire; mais il reste profondément convaincu que, si appropriés qu'ils fussent à leur époque, ils ont été entièrement effacés par Mahomet, précisément comme nous croyons, nous, que le judaïsme a été annihilé par le christianisme. Fier de sa science supérieure, il vous regarde comme un polythéiste resté dans la pénombre, et vous dira peut-être que les chrétiens orthodoxes avec lesquels il s'est trouvé en contact ont trois *dieux* et une bande de déités inférieures appelées *saints*, qu'ils invoquent des idoles appelées Icons, et qu'ils observent leurs fêtes religieuses en se

soulant. En vain vous vous efforcez de lui expliquer que les saints et les Icons ne font point partie essentielle du christianisme et que les habitudes d'ivrognerie n'ont aucune signification religieuse. Sur ces points, il peut vous faire des concessions, mais la doctrine de la Trinité reste pour lui une pierre d'achoppement fatale. « Vous autres chrétiens, vous avez eu un grand prophète, dirait-il, mais vous l'aviez déifié, et maintenant vous déclarez qu'il est l'égal d'Allah. Loin de nous un tel blasphème ! Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

La politique de non-intervention religieuse n'a pas toujours été pratiquée par le Gouvernement. Peu après la conquête du khanat de Kazan au seizième siècle, les Czars de Moscovie essayèrent de convertir leurs nouveaux sujets du mahométisme au christianisme. Les moyens employés étaient en partie spirituels et en partie administratifs, mais les officiers de police semblent y avoir joué un rôle plus important que le clergé. De cette façon, un certain nombre de Tartares furent baptisés ; mais les autorités durent reconnaître que les nouveaux convertis « conservaient impudemment beaucoup d'horribles coutumes tartares, et ne gardaient ni ne connaissaient la foi chrétienne ». Quand les exhortations spirituelles échouaient, le Gouvernement ordonnait à ses fonctionnaires de « pacifier, emprisonner, mettre aux fers, et éloigner ainsi de la foi tartare, par la frayeur, ceux qui, bien que baptisés, n'obéissent pas aux admonitions du Métropolitain ». Ces mesures énergiques furent aussi peu efficaces que les exhortations spirituelles ; et Catherine II adopta une nouvelle méthode qui caractérise bien son système d'administration. Les nouveaux convertis — qui, il faut se le rappeler, étaient incapables de lire ou d'écrire, — reçurent l'ordre, par ukase impérial, de signer une promesse écrite de « complètement oublier leurs erreurs, et, évitant toute relation avec les incrédules, garder fermement, sans hésitation, la foi chrétienne et

ses dogmes (1) » desquels, pouvons-nous ajouter, ils n'avaient pas la moindre connaissance. La foi enfantine dans l'efficacité magique du papier timbré, ici déployée, ne se justifia pas. Les Tartares soi-disant baptisés sont, à l'heure présente, aussi loin du christianisme qu'ils l'étaient au seizième siècle. Ils ne peuvent pas pratiquer ouvertement le mahométisme, parce que des hommes qui ont été une fois formellement admis dans l'église nationale ne peuvent la quitter sans s'exposer aux pénalités sévères du code criminel, mais ils résistent énergiquement à l'influence du christianisme. A ce sujet, j'ai trouvé un remarquable aveu dans un article semi-officiel publié tout récemment, en 1872 (2).

« C'est un fait digne d'attention, dit le publiciste, qu'une longue série d'apostasies évidentes coïncide toujours avec les premières mesures prises pour confirmer les convertis dans la foi chrétienne. Il doit exister quelque cause collatérale produisant ces cas d'apostasie précisément au moment où l'on pourrait s'attendre au contraire. » Il y a une naïveté délicate dans cette façon d'établir le fait. La cause mystérieuse vaguement indiquée n'est pas difficile à trouver. Aussi longtemps que le gouvernement demandait seulement que les convertis supposés fussent inscrits comme chrétiens sur les registres publics, il ne se produisait point officiellement d'apostasies ; mais aussitôt que d'actives mesures commençaient à être prises pour « confirmer les convertis dans la foi chrétienne », un esprit d'hostilité et de fanatisme apparaissait chez la population musulmane, et faisait que les Tartares inscrits comme chrétiens résistaient à la propagande.

On peut dire en toute sûreté que les chrétiens sont

1. *Ukaz Kazanskoi dukhovnoi Konsistorii*. Anno 1778.

2. *Zhurnal Ministerstva Narodnago Prosveshcheniia*. Juin 1872.

inaccessibles à l'islamisme et les musulmans de bonne race au christianisme; mais, entre les deux, il existe certaines tribus ou fractions de tribus qui offrent un champ fertile aux entreprises des missionnaires. Sur ce terrain, les Tartares montrent plus de zèle que les Russes et possèdent certains avantages sur leurs rivaux. Les tribus de la Russie du nord apprennent le tartare plus aisément que le russe, et leur position géographique, leur manière de vivre, les mettent beaucoup moins en contact avec les Russes qu'avec les Tartares. La conséquence en est que des villages entiers de Tcheremiss et de Votiaks, officiellement inscrits comme appartenant à l'Église grecque orthodoxe, se sont ouvertement déclarés mahométans, et quelques-unes des conversions les plus remarquables ont été commémorées dans des poésies populaires que vieux et jeunes chantent. En face de cette propagande, les autorités ecclésiastiques orthodoxes font peu ou rien. Bien que le code criminel contienne de sévères ordonnances contre ceux qui s'éloignent de l'Église orthodoxe, et encore plus contre ceux qui apostasient (1), ces ordonnances sont rarement mises en vigueur. A la fois le clergé et les laïques, dans l'Église russe, sont, règle générale, très-tolérants quand aucune question politique n'est en jeu. Le prêtre de paroisse porte son attention vers l'apostasie seulement quand elle diminue son revenu annuel, et tout risque peut être aisément évité par les apostats en lui payant une petite rente. Si cette précaution est prise, des villages entiers peuvent être convertis à l'islamisme sans que les hautes autorités ecclésiastiques en sachent quoi que ce soit.

La barrière qui sépare les chrétiens et les musulmans

1. Une personne convaincue d'avoir converti un chrétien à l'islamisme est condamnée, par le code criminel, à la perte de tous ses droits civils et aux travaux forcés pour un terme variant de huit à dix ans. (*Ulozhenie o Nakazaniakh.* § 184.)

en Russie, comme ailleurs, sera-t-elle jamais renversée par l'éducation? Je ne m'aventurerai pas à le prédire; mais je puis constater en passant que jusqu'ici, l'extension de l'instruction chez les Tartares a tendu plutôt à enflammer leur fanatisme. Si nous nous rappelons que les études théologiques produisent toujours l'intolérance, et que l'éducation tartare est à peu près exclusivement théologique, nous ne serons pas surpris de trouver que le fanatisme religieux d'un Tartare est généralement en raison directe de la somme de culture intellectuelle qu'il possède. Le Tartare illettré, non corrompu par un savoir ainsi nommé à tort, et connaissant seulement assez de sa religion pour accomplir les observances journalières prescrites par le prophète, est paisible, affable et hospitalier envers tous les hommes; mais le Tartare érudit, auquel on a enseigné que le chrétien est un *Kiafir* (infidèle) et un *Müşrik* (polythéiste) odieux à Allah et déjà condamné à des peines éternelles, est aussi intolérant, aussi outré dans son zèle, que le catholique ou le calviniste les plus bigots. De tels fanatiques se rencontrent à l'occasion dans les provinces de l'est, mais ils sont peu nombreux et n'ont guère d'influence sur les masses. Par ma propre expérience je puis attester que, durant mes longues pérégrinations en Russie, je n'ai nulle part reçu une hospitalité plus cordiale que chez les Bashkirs musulmans illettrés. Même là, néanmoins, l'islamisme oppose une puissante barrière à la russification.

Bien qu'aucune barrière semblable n'existe chez les tribus finnoises païennes, le travail de russification parmi elles est encore, comme je l'ai déjà constaté, loin d'être complet. Non-seulement des villages entiers, mais même beaucoup de districts, sont encore très-peu atteints par l'influence russe. Cela doit s'expliquer en partie par des considérations géographiques. Dans les régions dont le sol est pauvre et qui ne sont traversées d'aucune rivière navigable, il existe peu ou point du tout de colons

russe, et, en conséquence, les Finnois y ont conservé intacts leur langage et leurs coutumes; tandis que dans les districts qui présentent plus d'attrait aux colons, la population russe est plus nombreuse et les Finnois moins conservateurs. Il faut, cependant, admettre que les conditions géographiques n'expliquent pas complètement le fait. Les diverses tribus, même placées dans des conditions identiques, ne sont pas également accessibles à l'influence étrangère. Les *Mordva*, par exemple, sont infiniment moins conservateurs que les Tchouvasques. J'ai souvent remarqué cela, et mon impression a été confirmée par des gens qui avaient eu plus d'occasions de l'observer. Nous devons attribuer, quant à présent, cette différence à quelque particularité ethnologique, mais de futures investigations peuvent fournir quelque jour une explication plus satisfaisante. J'ai déjà recueilli plusieurs faits qui me paraissent jeter quelque lumière sur le sujet. Les Tchouvasques possèdent certaines coutumes semblant indiquer qu'ils ont été jadis, sinon des musulmans avoués, au moins sous l'influence de l'islamisme, tandis que nous n'avons aucune raison de supposer que les Mordva aient jamais passé par cette école.

L'absence de fanatisme religieux facilite grandement la colonisation russe dans les régions du Nord, et la disposition essentiellement pacifique du paysan russe contribue au même résultat. Le paysan russe est admirablement adapté aux travaux d'une colonisation agricole paisible. Au milieu de tribus non civilisées il fait preuve d'une bonne nature, il est patient dans ses rapports avec elles, conciliant, et doué d'une prédisposition merveilleuse à s'adapter aux circonstances. Cette conscience hautaine de sa supériorité personnelle et nationale, cette soif irrésistible de domination, qui souvent transforment les Anglo-Saxons amants de la liberté et respectant la loi en de cruels tyrans quand ils se trouvent en contact avec une race plus faible, sont absolument étrangères au

caractère russe. Le paysan russe devenu colon n'éprouve aucun désir de dominer, et ne souhaite pas transformer les naturels en fendeurs de bois et porteurs d'eau. Tout ce qu'il cherche, ce sont quelques acres de terre qu'il puisse cultiver lui-même; et aussi longtemps qu'on le laissera en jouir paisiblement, il ne songera nullement à molester ses voisins. Si les colons de la contrée finnoise avaient été gens de race anglo-saxonne, ils eussent, d'après toutes les probabilités, pris possession de la terre et réduit les natifs à la condition de manœuvres agricoles. Les colons russes se sont contentés d'un mode plus humble, moins agressif : ils se sont fixés paisiblement au milieu de la population indigène et se sont mêlés rapidement à elle par des alliances. Dans beaucoup de districts, les habitants dits de race russe ont peut-être plus de sang finnois que de sang russe dans les veines.

Mais quel rapport a tout cela, peut-on me demander, avec le *Völkerwanderung* ci-dessus mentionné, avec la migration des peuples aux siècles préhistoriques ? Il est plus grand que cela ne semble à première vue. Quelques-unes des soi-disant migrations ne furent point du tout, je crois, des migrations dans le sens ordinaire du terme, mais plutôt des changements graduels semblables à ceux qui se sont produits, se produisent encore à l'heure qu'il est, dans la Russie du Nord. Il y a mille ans, le pays maintenant appelé la province de Yaroslaff était habité par des Finnois, et est aujourd'hui occupé par des hommes qui sont habituellement regardés comme étant de pure race slave. Mais ce serait se méprendre absolument que de supposer que les Finnois de ce district ont émigré vers les régions plus éloignées où l'on peut maintenant les rencontrer. La réalité est qu'ils occupaient jadis la Russie du Nord tout entière, et que, dans la province de Yaroslaff, ils ont été absorbés par la race slave plus avancée. Dans l'Ouest, on peut dire que, dans un certain sens, les Slaves ont reculé, car jadis ils occupaient toute

l'Allemagne du Nord jusqu'à l'Elbe. Mais que signifie dans ce cas le mot « reculer » ? Simplement que les Slaves furent graduellement teutonisés, puis absorbés par la race teutonique. Quelques tribus, il est vrai, parcoururent une partie de l'Europe dans des conditions absolument nomades, et essayèrent peut-être d'expulser ou d'exterminer les possesseurs actuels du sol. Cette sorte de migration peut également être étudiée en Russie. Mais je dois laisser de côté ce sujet jusqu'à ce que je vienne à parler des provinces méridionales.

CHAPITRE XI

LES VILLES ET LES CLASSES MARCHANDES

Novgorod. — Caractère général des villes russes. — Rareté des villes en Russie. — Pourquoi dans la population l'élément urbain est si faible. — Histoire des institutions municipales russes. — Efforts infructueux pour créer un tiers-état. — Marchands, francs-bourgeois et artisans. — Conseil de ville. — Un riche marchand. — Sa maison. — Son amour de l'ostentation. — Idée qu'il se fait de l'aristocratie. — Décorations officielles. — Ignorance et improbité des classes mercantiles. — Symptômes de changement.

La vie champêtre, en Russie, est assez agréable en été et en hiver; mais il y a, entre ces deux saisons, une période intermédiaire de plusieurs semaines où la pluie et la boue transforment une maison de campagne en quelque chose de très-analogue à une prison. Pour échapper à cette détention, je me déterminai, au commencement d'octobre, à quitter Ivanofka et à prendre comme résidence, pendant quelques mois, la ville de Novgorod.

J'avais pour ce choix plusieurs raisons. Je ne désirais pas aller à Saint-Pétersbourg ou Moscou, parce que je prévoyais que, dans l'une ou l'autre de ces cités, mes études seraient certainement interrompues. Dans une ville de province, je devais avoir beaucoup plus de chances de me trouver en contact avec des gens ne pouvant parler couramment aucune des langues occidentales, et de bien

meilleures occasions d'étudier l'administration des provinces. De toutes les villes principales, Novgorod (1) était la plus proche, et sous beaucoup de rapports, la plus intéressante. Elle a une curieuse histoire, — histoire remontant bien plus haut que celle de Saint-Pétersbourg ou même de Moscou, — et possède encore beaucoup de monuments historiques vénérables. Bien que maintenant ville de troisième ordre seulement, — l'ombre de ce qu'elle fut jadis, — elle contient encore à peu près 18,000 habitants et est le centre administratif de la province dans laquelle elle est située.

A environ 110 kilomètres de Saint-Pétersbourg, le chemin de fer de Moscou traverse le Volkhof, rivière aux eaux boueuses et rapides qui fait communiquer le lac Ilmen avec le lac Ladoga. Au point d'intersection, je pris passage à bord d'un petit steamer et remontai la rivière pendant environ 70 kilomètres. Le voyage fut ennuyeux, car le pays est plat, monotone, et le steamer ne fait pas plus de neuf nœuds à l'heure. Vers le coucher du soleil, Novgorod apparut à l'horizon. Vue ainsi dans la douce lumière du crépuscule, la ville apparaît décidément pittoresque. Sur la rive occidentale de la rivière s'élève le kremlin, bâti sur un tertre entouré de hautes murailles de briques, au-dessus desquelles apparaissent les coupoles pointues de la cathédrale. Sur la rive opposée s'étend la plus grande partie de la ville; l'horizon est agréablement accidenté par les toits verts et les coupoles pyriformes de nombreuses églises. Ça et là, une tache de verdure indique l'existence de jardins. Sur la rivière, entre le kremlin et la ville, se trouve un long pont de pierre à demi caché par un haut pont de bois, construction temporaire qui suppléait le premier, du

1. Cette ville ne doit pas être confondue avec Nijni Novgorod, c'est-à-dire Novgorod-le-Bas, sur le Volga, où se tient la grande foire annuelle.

moins à l'époque où je passai là. Beaucoup de gens affirmaient que cette construction provisoire était destinée à devenir permanente, parce qu'elle donnait un gros revenu aux fonctionnaires dont le devoir était de la tenir en bon état, mais je ne sais si cette prédiction peu charitable s'est réalisée.

Ceux qui désirent jouir des illusions que produisent l'aspect de la scène et des décors d'un théâtre ne devraient jamais aller dans des coulisses. De même, celui qui désire conserver la croyance illusoire que les villes russes sont pittoresques ne devrait jamais y entrer, mais se contenter de les regarder d'une certaine distance. Une course à travers les rues dissipera inévitablement l'illusion et prouvera péremptoirement que l'irrégularité, même quand elle est combinée avec l'ordure, n'est pas nécessairement pittoresque.

Quelque imposantes que les villes russes puissent paraître quand on les voit d'un peu loin, on trouvera toujours, après une inspection passée de plus près, qu'elles ne sont guère que des villages déguisés. Si elles n'ont pas positivement une apparence rustique, elles en ont au moins une suburbaine. Les rues sont droites et larges, misérablement pavées ou pas du tout. On n'y considère pas les trottoirs comme indispensables. Les maisons sont bâties de bois ou de pierre, d'habitude élevées d'un seul étage et séparées l'une de l'autre par des cours spacieuses. Beaucoup d'entre elles ne daignent pas tourner leur façade sur la rue. L'impression générale produite est que la majorité des bourgeois sont venus de la campagne et ont apporté leurs anciennes habitations avec eux. Il y a peu ou point de boutiques garnies de marchandises arrangées avec goût dans la *montre* pour tenter le passant. Si vous désirez faire des achats, il vous faut aller au *Gostinny Dvor* (1) ou bazar,

1. Ces mots signifient littéralement « cour des hôtes ». Les *Gosti* —

qui consiste en de longues rangées symétriques de magasins bas de toit, où le jour pénètre peu, avec une colonnade en front. C'est l'endroit où les marchands se réunissent le plus, mais il ne présente rien de ce tumulte et de cette activité que nous avons coutume d'associer avec la vie commerciale. Les boutiquiers se tiennent sur leur porte ou flânent alentour, dans le voisinage immédiat, attendant les clients. De la rareté de ces derniers, je conclus que quand une vente s'effectue le produit doit en être énorme. Dans les autres parties de la ville, l'air de solitude et de langueur est encore plus apparent. Sur la grande place ou sur les côtés de la promenade, — si la ville est assez fortunée pour en posséder une, — des vaches et des chevaux paissent tranquillement sans paraître du tout conscients de l'incongruité de leur situation. Et, en effet, il serait étrange qu'ils eussent cette conscience, car elle n'existe dans l'esprit ni de la police ni des habitants. La nuit, les rues ne sont point du tout éclairées, ou seulement par quelques réverbères qui ne font guère que rendre les ténèbres visibles, si bien que les citoyens prudents, retournant tard chez eux, s'arment souvent de lanternes. Il y a quelques années, un honorable conseiller de la ville de Moscou combattit un projet pour éclairer la cité au gaz, et maintint que ceux qui voulaient sortir la nuit devaient porter leurs lampes avec eux. L'objection fut écartée et Moscou doté de becs de gaz; mais très-peu de villes de province ont jusqu'ici suivi l'exemple de l'ancienne capitale.

Cette description ne s'applique pas à Saint-Petersbourg et à Odessa; mais ces cités peuvent, quant à présent, être laissées de côté, car elles ont un caractère étranger spécial. Les villes du pur type russe — et Moscou peut encore

môt qui est, étymologiquement, le même que notre *hôte* ou invité, — étaient originellement les marchands qui commerçaient avec d'autres villes et d'autres pays.

être compris dans le nombre, — ont un air semi-rustique, ou au moins l'aspect de ces faubourgs « retirés » d'une grande cité qui sont encore en dehors de la juridiction des autorités municipales.

La rareté des villes en Russie est non moins remarquable que leur aspect rustique. J'emploie le mot dans le sens populaire et non dans le sens officiel. En langage officiel, une ville veut dire une réunion de maisons contenant certains fonctionnaires, et en raison de cela le terme est quelquefois appliqué à de petits villages. Laissons donc de côté la liste officielle des villes et jetons un coup d'œil sur les statistiques de la population. Il faut admettre, je suppose, qu'aucune ville n'est digne de ce nom à moins qu'elle ne contienne au moins 10.000 habitants. Or, si nous adoptons cette pierre de touche, nous trouvons que dans l'ensemble de la Russie d'Europe, prise dans le sens le plus étroit du mot, — sans y comprendre la Finlande, les provinces Baltiques, la Lithuanie, la Pologne et le Caucase, qui font politiquement, mais non socialement, partie de la Russie, — il y a seulement cent vingt-sept villes. Sur ce nombre, vingt-cinq seulement contiennent plus de 25.000 habitants, et onze seulement plus de 50.000 (1).

Ces faits indiquent clairement qu'en Russie, comparée à l'Europe occidentale, l'élément urbain de la population est relativement faible, et cette conclusion est confirmée par les documents statistiques. En Russie, l'élément urbain compose seulement la dixième partie de toute la population, tandis qu'en Grande-Bretagne, plus de la moitié des habitants est logée dans les villes. Une tentative sérieuse pour découvrir les causes de cette

1. Ce sont : Saint-Pétersbourg, 668.000 ; Moscou, 602.000 ; Odessa, 421.000 ; Kichinef, 104.000 ; Saratof, 93.000 ; Kazan, 79.000 ; Kief, 71.000 ; Nikolaef, 68.000 ; Kharkof, 60.000 ; Tula, 58.000 ; Berditchef, 52.000.

différence dévoilerait certainement des particularités frappantes dans l'histoire passée et la condition présente de l'Empire russe. J'ai moi-même fait cette tentative, et je me propose maintenant de communiquer au lecteur quelques résultats de mon investigation.

La cause principale gît dans ce fait : la population de la Russie est beaucoup moins dense que celle des nations de l'Europe occidentale. Du côté de l'Orient, elle n'a jamais eu de frontières naturelles, mais seulement une immense étendue de terres fertiles non cultivées offrant à l'émigration un champ tentant, et les paysans se sont toujours montrés prêts à profiter de leur position topographique. Au lieu d'améliorer leur système primitif d'agriculture, qui exige une énorme surface et épuise rapidement le sol, ils ont toujours trouvé plus aisé et plus profitable d'émigrer et prendre possession des terres vierges de l'Est. Le territoire s'est ainsi, — quelquefois avec l'aide et quelquefois en dépit du gouvernement, — constamment étendu, et a déjà atteint le détroit de Behring et le versant nord de l'Himalaya. Le petit district avoisinant les sources du Dniéper s'est développé en un grand empire quarante fois aussi vaste que la France, et sur cette énorme superficie, il y a environ quatre-vingts millions d'habitants. Quelque prolifique que soit la race russe, son pouvoir de reproduction ne pouvait marcher de pair avec sa puissance d'expansion territoriale, et, en conséquence, la contrée est encore maigrement peuplée. Si nous prenons l'ensemble de la Russie d'Europe, nous trouvons que la population y est seulement d'environ 14 habitants par verste carrée (à peu de chose près un kilomètre), tandis qu'en Grande-Bretagne, pour la même surface, la densité moyenne est d'environ 114. Même la région la plus peuplée, — la partie nord de la zone de la Terre-Noire, — a seulement à peu près 40 habitants par verste carrée. Un peuple qui possède une telle abondance de terres et peut se suffire par l'agricul-

ture, n'est pas disposé à se consacrer à l'industrie ni à s'agglomérer dans les villes.

La seconde cause qui empêcha la formation des villes fut le servage. Le servage, et le système administratif dont il formait une partie, limitaient les mouvements naturels de la population. Les nobles vivaient habituellement sur leurs domaines et apprenaient à certains de leurs serfs à les approvisionner de presque tout ce qu'il leur fallait; et les paysans qui pouvaient avoir le désir de se fixer comme artisans dans les villes n'étaient point libres de le faire parce qu'ils étaient attachés au sol. Cela produisit ces curieuses industries de village dont j'ai déjà parlé. L'insignifiance des villes russes s'explique en partie par ces deux causes. L'abondance de la terre tendait à prévenir le développement de la grande industrie; et les petites qui existaient furent empêchées par le servage de se grouper dans les villes. Mais cette explication est évidemment incomplète. Les mêmes causes se produisirent pendant le moyen âge dans l'Europe centrale, et pourtant, en dépit d'elles, de florissantes cités se développèrent et jouèrent un rôle important dans l'histoire sociale et politique de l'Allemagne. Dans ces cités se groupaient les marchands et les artisans, formant une classe sociale particulière, se distinguant des nobles d'un côté et des paysans de l'autre par des occupations spéciales, des tendances spéciales, un tour d'esprit spécial, un code de morale spécial. Or, pourquoi ces villes importantes et cette classe de francs-bourgeois ne naquirent-elles pas en Russie, en dépit des deux causes préventives ci-dessus mentionnées?

Pour discuter à fond cette question, il serait nécessaire d'aborder certains points non résolus de l'histoire du moyen âge. Tout ce que je puis faire ici est d'indiquer ce qui me semble être la vraie explication.

Dans l'Europe centrale, pendant tout le moyen âge, une lutte perpétuelle eut lieu entre les divers éléments

politiques dont la société se composait alors, et les cités importantes furent, dans un certain sens, le produit de cette lutte. De quelque façon que les villes puissent avoir été originairement fondées, il est certain que leur existence fut préservée et protégée par la rivalité mutuelle du souverain, de la noblesse féodale et de l'Église; et les gens qui désiraient vivre de travail ou d'industrie étaient obligés de se fixer dans l'une d'elles, afin de jouir de la protection et des immunités qu'elles garantissaient. En Russie, il n'y eut jamais aucune lutte politique de cette espèce. Aussitôt que les Grands Princes de Moscou, au seizième siècle, secouèrent le joug des Tartares et se proclamèrent Czars de toute la Russie, leur pouvoir fut irrésistible et incontesté. Maîtres absolus de la situation, ils organisèrent leur pays comme bon leur sembla. Au début, leur politique fut favorable au développement des villes. S'apercevant que les classes marchandes et industrielles pouvaient devenir une riche source de revenus, ils les séparèrent de la classe rurale, leur donnèrent le droit exclusif de commercer, empêchèrent les autres classes de leur faire concurrence, et les affranchirent de l'autorité des propriétaires fonciers. S'ils avaient suivi cette politique d'une manière prudente et rationnelle, ils eussent pu créer une riche classe de francs-bourgeois; mais ils agirent avec une vraie myopie orientale et marchèrent à l'encontre du but qu'ils se proposaient. Perdant de vue, dans leur désir d'en tirer profit, le bien-être de ceux qu'ils gouvernaient, ils imposèrent irrégulièrement de lourdes taxes et traitèrent la population urbaine comme leurs serfs. Les marchands les plus riches furent forcés de servir comme officiers de douane, — souvent à une grande distance de leur domicile (1), — et les artisans, chaque année, contraints

1. Des marchands de Yaroslaff, par exemple, étaient envoyés à Astrakan pour colliger les droits de douanes.

de se rendre à Moscou et d'y travailler sans rémunération pour les Czars. En outre, le système de taxation était radicalement défectueux, et les membres de l'administration locale, qui ne recevaient aucune paye et se trouvaient pratiquement affranchis de tout contrôle, étaient impitoyables dans leurs exactions. En un mot, les Czars usaient de leur pouvoir si maladroitement et d'une façon si insouciant que la population industrielle et commerçante, au lieu d'affluer dans les villes pour y chercher asile, les fuyait pour échapper à l'oppression. A la fin, cette émigration hors des villes prit de telles proportions que l'on jugea nécessaire de la prévenir par des mesures administratives et législatives; la population urbaine fut légalement fixée dans les villes, comme la population rurale était fixée au sol. Ceux qui s'enfuyaient étaient ramenés comme déserteurs, et s'ils tentaient une seconde évasion ils étaient fouettés et transportés en Sibérie (1).

Le commencement du siècle dernier fut celui d'une ère nouvelle dans l'histoire des villes et de la population urbaine. Pierre le Grand observa, dans ses voyages en Europe occidentale, que la richesse et la prospérité d'une nation repose principalement sur les classes moyennes et instruites, et attribua la pauvreté de son propre pays à l'absence de cet élément franc-bourgeois. Une telle classe ne pouvait-elle pas être créée en Russie? Pierre, sans hésitation, décida que oui, et se consacra tout de suite et franchement à cette œuvre. Des artisans étrangers furent importés dans ses États et des marchands étrangers engagés à y venir commercer; de jeunes Russes furent envoyés chez les autres nations pour y apprendre les arts utiles; des efforts furent faits pour propager pratiquement la science par la traduction de livres

1. Voir les *Ulozhenie*, c'est-à-dire les lois d'Alexis, père de Pierre le Grand, chap. XIX, § 13.

étrangers et la fondation d'écoles; toutes sortes de professions furent encouragées et diverses entreprises industrielles fondées. En même temps, l'administration des villes fut réorganisée de fond en comble d'après le modèle des anciennes villes libres d'Allemagne. A la place de l'ancienne organisation, qui était une forme légèrement modifiée de la Commune rurale, elles reçurent des institutions municipales allemandes avec bourgmestre, conseil de ville, cours de justice, *guilds* pour les marchands, corporations de métiers (*Tsekhi*) pour les artisans, et une liste sans fin d'instructions concernant le développement du commerce et de l'industrie, la construction d'hôpitaux, les précautions sanitaires, la fondation d'écoles, l'organisation de la justice, de la police et autres questions analogues.

Catherine II marcha sur ces traces. Si elle fit moins pour développer le commerce et l'industrie, elle s'occupa davantage de légiférer et de rédiger des manifestes pompeux, emphatiques. Au cours de ses études historiques, elle avait appris, comme elle le proclame dans l'un de ces manifestes, que « depuis l'antiquité la plus reculée nous trouvons partout la mémoire des fondateurs de villes élevée au même niveau que celle des législateurs, et nous voyons que les héros fameux par leurs victoires espéraient, en bâtissant des villes, assurer l'immortalité de leur nom ». Comme assurer l'immortalité du sien fut le but principal de sa vie, elle agit d'accord avec les précédents historiques et créa 216 villes dans le court espace de vingt-trois ans. Cela semble une grande œuvre, pourtant elle ne satisfait point son ambition. Catherine n'étudiait pas seulement l'histoire, c'était en même temps une ardente admiratrice de la philosophie, si à la mode en son temps. Cette philosophie s'occupait beaucoup du tiers-état, qui était en train d'acquérir en France une grande importance politique, et Catherine pensa que, puisqu'elle avait créé une noblesse sur le modèle fran-

çais, elle pouvait aussi créer une bourgeoisie. Dans ce but, elle modifia l'administration municipale organisée par son grand prédécesseur, et accorda à toutes les villes une charte impériale. Cette charte est restée sans modifications essentielles jusqu'au commencement du présent règne.

Ces efforts pour créer un tiers-état riche et intelligent n'ont pas été couronnés de beaucoup de succès ; leur influence a toujours été plus apparente dans les documents officiels que dans la vie réelle. La grande masse de la population resta serve, fixée au sol, pendant que les nobles — c'est-à-dire tous ceux qui possédaient un peu d'éducation — furent requis pour le service militaire et civil. Ceux envoyés à l'étranger pour y étudier les arts utiles apprirent peu de chose et ne firent guère usage des connaissances qu'ils avaient acquises. A leur retour dans leur pays natal, ils devinrent bientôt victimes de l'influence soporifique de l'atmosphère sociale qui les entourait. Les « fondations de villes » eurent aussi peu de résultats pratiques. Il fut aisé de créer n'importe quel nombre de villes dans le sens officiel du terme. Pour transformer un village en ville, il était seulement nécessaire de préparer une *izba*, ou maison construite de troncs d'arbres, pour la cour du district, une autre pour le bureau de police, une troisième pour la prison et ainsi de suite. A un jour donné, un fonctionnaire du Gouvernement arrivait de la capitale de la province, réunissait les employés destinés à faire le service dans les cabanes nouvellement construites ou appropriées à cet usage, ordonnait au prêtre de célébrer une cérémonie religieuse très-simple, faisait rédiger un acte officiel, et alors déclarait la ville « ouverte ». Tout cela demandait très-peu d'effort créateur, mais il n'était point aussi aisé de créer chez la population un esprit d'entreprise commerciale et industrielle. Cela ne pouvait s'effectuer par ukase impérial.

Donner la vie aux institutions municipales nouvellement importées, qui n'avaient aucune racine dans les traditions et les habitudes du peuple, était tâche d'égale difficulté. Dans l'Occident, ces institutions s'étaient constituées peu à peu au cours des siècles, pour répondre à des besoins réels, pratiques et vivement ressentis. En Russie, elles étaient adoptées dans le but de créer ces besoins, que l'on ne sentait pas encore. Que le lecteur imagine notre *Board of Trade* octroyant aux maîtres de barques de pêches des chartes très-détaillées, leur fournissant des traités de navigation et des instructions minutieuses sur la ventilation des cabines de navire, et il aura quelque idée de l'effet que la législation de Pierre eut sur les villes. Les officiers municipaux, élus contre leur volonté, s'embrouillèrent dans la procédure compliquée sans espoir d'en sortir, et furent incapables de comprendre les nombreux ukases leur prescrivant des devoirs variés, et les menaçant des châtimens les plus impitoyables s'ils péchaient par omission ou commission. Bientôt cependant on découvrit que les menaces n'étaient pas si terribles qu'elles le semblaient, et en conséquence les autorités municipales, qui devaient protéger et éclairer les francs-bourgeois, « perdirent la crainte de Dieu et du Czar, » et se livrèrent à des extorsions si effrontées que l'on trouva nécessaire de les placer sous le contrôle des fonctionnaires du Gouvernement.

Le principal résultat pratique des efforts de Pierre et de Catherine pour créer une bourgeoisie fut qu'on classa les habitants des villes en catégories plus systématiques pour le recouvrement des taxes, et que celles-ci furent accrues. Tous les rouages de la nouvelle administration qui n'avaient pas de relation directe avec les intérêts fiscaux du Gouvernement n'eurent point de vie propre et d'activité spontanée. La vérité est que le système tout entier avait été arbitrairement imposé au peuple et

ne possédait nulle puissance motrice si ce n'est la volonté impériale. Si cette force motrice s'était retirée et qu'on eût laissé les francs-bourgeois régler eux-mêmes leurs affaires municipales, le système se fût immédiatement écroulé. *Rathhaus*, bourgmestre, *guilds*, *aldermen*, et toutes les autres ombres sans vie que l'ukase impérial avait fait surgir, se seraient instantanément évanouies. Nous avons, dans ce fait, l'un des traits caractéristiques du développement historique russe comparé à celui de l'Europe occidentale. A l'Occident, la monarchie eut à lutter contre les institutions urbaines pour les empêcher de devenir trop puissantes ; en Russie, il lui fallut les empêcher de se suicider ou de mourir d'inanition.

D'après la législation de Catherine, qui est restée en pleine vigueur jusqu'au présent règne et existe encore dans ses lignes principales, les villes sont de trois espèces : 1° « Villes de Gouvernement » (*gubernskie goroda*) — c'est-à-dire les chefs-lieux de province ou « gouvernement » (*gubernii*) — dans lesquelles sont concentrés les divers organes de l'administration provinciale ; 2° « Villes de district » (*uyezdnie goroda*) où réside l'administration des districts (*uyezdi*) en lesquels les provinces sont divisées ; et 3° « Villes surnuméraires » (*zashtatnie goroda*) qui n'ont aucune signification particulière au point de vue de l'administration territoriale.

Dans toutes ces villes l'organisation municipale est la même. Laissant de côté les personnes à qui il arrive d'y résider, mais qui, en réalité, appartiennent à la noblesse, le clergé, et les employés inférieurs d'administration, on peut dire que la population des villes se compose de trois groupes : les marchands (*kuptsi*), les bourgeois dans le sens le plus étroit du terme (*meshtchanye*), et les artisans (*tsekhoviye*).

Ces catégories ne sont point des castes héréditaires comme la noblesse, le clergé et les paysans. Un noble peut devenir un marchand ; un homme peut être une année

bourgeois, l'année suivante artisan, la troisième marchand, s'il change d'occupation et paye le droit exigé. Mais les catégories forment, en définitive, des corporations distinctes, possédant chacune une organisation particulière et des obligations et privilèges spéciaux.

De ces trois groupes, le plus élevé sur l'échelle de dignité est celui des marchands. Il se recrute principalement parmi les bourgeois et les paysans. Quiconque désire devenir commerçant s'inscrit dans l'une des trois *guilds* d'après le montant de son capital et la nature des opérations dans lesquelles il veut s'embarquer, et aussitôt qu'il a payé le droit requis, il devient officiellement un marchand. Dès qu'il cesse d'acquitter ce droit, il cesse d'être marchand dans le sens légal du terme, et rentre dans la classe à laquelle il appartenait auparavant. Il existe quelques familles dont les membres ont appartenu à la classe marchande pendant plusieurs générations, et la loi parle d'un certain livre relié de velours (*barkhatnaya kniga*) dans lequel leurs noms devraient être inscrits, mais, en réalité, elles ne forment point une catégorie distincte, et perdent de suite leur position privilégiée sitôt qu'elles cessent de payer les droits annuels de *guild*.

Les artisans forment le chaînon qui réunit la population des villes et les paysans; car ces derniers s'enrôlent souvent dans les corporations de métiers ou *Tsekhi*, sans rompre leurs attaches avec la Commune rurale à laquelle ils appartiennent. Chaque métier ou corps d'état constitue un *Tsekh*, à la tête duquel se trouve un *elder* et deux adjoints élus par tous les membres; et tous les *Tsekhi* ensemble forment une corporation sous l'autorité d'un chef élu (*Remeslenny Golova*) assisté d'un conseil composé des *elders* des divers *Tsekhi*. Le devoir de ce conseil et de son président est de régler toutes les questions ayant rapport aux *Tsekhi*, et de veiller à ce que les nombreux règlements concernant les

maîtres, les ouvriers et les apprentis, soient dûment observés.

La classe non définie composée de ceux qui sont inscrits comme habitants permanents des villes, mais n'appartiennent à aucun guild ou *Tsekh*, constitue ce que l'on nomme les bourgeois, dans le sens le plus étroit du mot. Comme les deux autres, elle forme une corporation distincte avec *elder* et bureau administratif.

On peut se faire une idée de l'importance relative de ces trois catégories par les chiffres suivants : dans la Russie d'Europe la classe marchande (femmes et enfants compris), compte environ 466.000 ; les bourgeois, environ 4.033.000 ; et les artisans, à peu près 260.000.

Le lien qui réunit ces trois catégories est le conseil de ville (*Gorodskaya Dûma*), organe central et le plus élevé de l'administration municipale, avec son président le maire (*Gorodskoi Golova*). Il y a quelques années, ce corps fut entièrement réorganisé d'après les plus récentes théories d'administration municipale ; et maintenant tous les propriétaires de maisons, à quelque classe qu'ils appartiennent, peuvent prendre part à ses délibérations et arriver aux honneurs qu'il confère. La conséquence a été que beaucoup de villes ont maintenant un noble comme maire, mais on ne peut pas dire que l'esprit de l'institution ait radicalement changé. Très-peu de gens se portent candidats, et ceux qui sont élus déploient peu de zèle dans l'accomplissement de leurs devoirs. Il n'y a pas longtemps on proposa, dans le conseil de ville de Saint-Petersbourg, d'assurer la présence d'un nombre suffisant de membres en frappant d'une amende ceux qui ne s'y rendraient pas ! Ce fait en dit plus que des volumes sur le peu de vitalité de cette institution. Quand un tel incident se produit dans la capitale, nous pouvons aisément imaginer ce que c'est dans les villes de province.

Le développement du commerce et de l'industrie a,

bien entendu, enrichi les classes marchandes, mais sans modifier profondément leur manière de vivre. Au sein de conditions nouvelles elles restent routinières sous beaucoup de rapports. Quand un marchand russe devient riche, il se bâtit une belle maison, ou bien achète et répare de fond en comble celle de quelque noble ruiné, et dépense beaucoup d'argent en parquets de marqueterie, miroirs gigantesques, tables de malachite, pianos des meilleurs facteurs, et autres articles d'ameublement faits des matières les plus coûteuses. A l'occasion — spécialement celle d'un mariage ou d'un décès dans la famille, — il donnera de magnifiques banquets et dépensera des sommes énormes en sterlets colossaux, esturgeons de choix, fruits étrangers, champagne, et toutes sortes de mets délicats coûteux. Mais cette dépense prodigue et d'ostentation ne modifie point le courant ordinaire de sa vie de tous les jours.

Quand vous entrez dans ces pièces fastueusement meublées, vous apercevez d'un coup d'œil qu'elles ne sont pas d'un usage quotidien. Vous y remarquez une symétrie rigide, une nudité indescriptible qui suggère l'idée que les dispositions premières du tapissier n'ont jamais été modifiées ou augmentées. La vérité est que la plus grande partie de la maison sert seulement dans les grandes circonstances. L'hôte et sa famille vivent au rez-de-chaussée dans de petites pièces sales, meublées d'une façon très-différente, mais où ils se trouvent plus à l'aise. Dans les temps ordinaires les belles pièces sont closes, et les beaux meubles soigneusement recouverts de housses. Si vous faites une visite de politesse après une fête à laquelle vous avez assisté, vous éprouverez probablement quelque difficulté à entrer par la grande porte. Quand vous aurez frappé ou sonné plusieurs fois, quelqu'un surgira des régions basses en faisant le tour de la maison, et vous demandera ce que vous voulez. Il y aura alors une longue pause, et,

à la fin, des bruits de pas se feront entendre à l'intérieur. Les verrous seront tirés, la porte s'ouvrira, et l'on vous conduira au premier étage, dans un salon spacieux. Le long du mur opposé à la fenêtre, il se trouvera certainement un sofa, et devant, une table ovale. A chaque bout de la table et à angle droit du sofa, vous apercevrez une rangée de trois fauteuils, les chaises seront symétriquement arrangées autour du salon. Au bout de quelques minutes, l'hôte apparaîtra en longue robe à deux rangs de boutons et hautes bottes bien cirées et luisantes. Ses cheveux sont partagés au milieu, et sa barbe ne montre aucune trace de ciseaux ou de rasoir. Après l'échange des salutations d'usage, des tasses de thé avec des tranches de citron et des conserves, ou peut-être une bouteille de champagne, seront apportées comme rafraîchissement. Vous ne devez pas vous attendre à voir les membres féminins de la famille, à moins que vous ne soyez un ami intime, car les marchands conservent encore quelque chose de cette tendance à tenir les femmes recluses qui était en vogue chez les hautes classes avant Pierre le Grand. L'hôte lui-même sera probablement un homme intelligent, mais tout à fait dénué d'éducation et décidément taciturne. Il peut parler assez couramment du temps qu'il fait, de l'état des récoltes, mais ne montrera pas beaucoup d'inclination à sortir de ces sujets. Vous pouvez peut-être désirer converser avec lui sur le sujet qu'il connaît le mieux : le commerce dans lequel il est lui-même engagé; mais, si vous en faites la tentative, vous n'obtiendrez certainement pas de lui beaucoup de renseignements, et il peut même se produire un incident qui arriva un jour à mon compagnon de voyage, gentleman russe qui avait été chargé par deux sociétés savantes de rassembler des renseignements sur le commerce des grains. Quand il se présenta chez un marchand qui avait promis de l'aider dans ses recherches, on le reçut bien, mais dès qu'il

commença de parler du commerce des grains dans le district, le marchand l'interrompit soudain et lui proposa de lui conter une histoire. Cette histoire était la suivante :

« Il était une fois un riche seigneur qui avait un fils, enfant tout-à-fait gâté, et un jour le petit garçon dit à son père qu'il voulait que tous les jeunes serfs vinssent chanter devant la porte de la maison. Après qu'on eût tenté de l'en dissuader, on lui accorda ce qu'il demandait et les jeunes gens s'assemblèrent; mais dès qu'ils commencèrent à chanter, l'enfant se précipita dehors et les chassa... »

Quand le marchand eut longuement conté cette histoire sans intérêt apparent, sans piquant, avec beaucoup de détails circonstanciés, il s'arrêta un instant, versa du thé dans sa soucoupe, le but et alors demanda : — Quelle était la raison, croyez-vous, de cette étrange conduite ?

Mon ami répondit que l'énigme était au-dessus de ses moyens.

— Eh bien, — dit le marchand, le regardant bien en face, avec une grimace prétentieuse, — il n'y avait aucune raison, et tout ce que le jeune garçon put dire fut : « Allez-vous-en, allez-vous-en, j'ai changé d'idée, j'ai changé d'idée! (*poshli von; otkhotyel*) ».

Il n'y avait plus aucune possibilité de se méprendre sur la pointe de l'histoire. Mon ami se le tint pour dit et partit.

L'amour du marchand russe pour l'ostentation est d'une espèce particulière : quelque chose entièrement différent de la *snobbery* anglaise et du *shoddyism* américain. Il peut se délecter au milieu de salles de réception fastueuses, de magnifiques dîners, être flatté de la possession de trotteurs rapides, de coûteuses fourrures; faire parade de ses richesses par des donations principales aux églises, aux monastères ou aux institu-

tions de bienfaisance ; mais, dans tout cela, il n'affecte jamais d'être autre que ce qu'il est réellement. Il porte habituellement un costume qui indique clairement sa position sociale, ne tente nullement d'adopter de belles manières ou des goûts élégants, et ne cherche jamais à obtenir d'être admis dans ce qui est appelé en Russie *la société*. N'ayant aucun désir de paraître ce qu'il n'est point, il a des manières simples, sans affectation, et quelquefois une certaine dignité calme qui contraste favorablement avec les manières précieuses de ces petits nobles qui prétendent avoir reçu une éducation de premier ordre, et s'efforcent d'adopter les formes extérieures de la politesse française. Le marchand, il est vrai, aime voir à ses grands dîners, parmi ses invités, autant de « généraux » — c'est-à-dire de personnages officiels, — que possible, et spécialement ceux qui se trouvent avoir un grand cordon ; mais il ne songe jamais à établir par là une intimité entre lui et ces personnages, ou à être invité par eux en retour. Il est parfaitement sous-entendu entre les deux parties que rien de semblable ne doit avoir lieu. L'invitation est donnée et acceptée pour des motifs tout-à-fait différents. Le marchand a la satisfaction de voir à sa table des hommes d'un rang officiel élevé, et sent que la considération dont il jouit parmi les gens de sa classe s'en trouve augmentée. S'il réussit à obtenir la présence chez lui de trois généraux, il remporte une victoire sur un rival qui n'a pu en avoir que deux. Le général, de son côté, fait un dîner de premier ordre et acquiert, en retour de l'honneur qu'il a conféré, un certain droit indéfini à requérir des souscriptions pour des travaux publics ou des institutions de bienfaisance.

Bien entendu, ce droit indéfini n'est, d'habitude, rien de plus qu'un simple accord tacite ; mais, dans certains cas, le sujet est expressément mentionné. Je connais un cas dans lequel un véritable marché fut débattu et conclu.

Un dignitaire de Moscou fut invité par un marchand à un dîner, et consentit à y venir en grand uniforme, avec toutes ses décorations, à la condition que le marchand souscrirait une certaine somme pour une institution de bienfaisance à laquelle le dignitaire s'intéressait particulièrement. On se chuchote à l'oreille que de telles affaires se concluent parfois, non point au bénéfice d'œuvres de bienfaisance, mais simplement à celui du monsieur qui accepte l'invitation. Je ne puis croire qu'il y ait beaucoup de personnages officiels qui consentent à se louer comme décoration de table; mais cela peut arriver, ainsi que le prouve l'incident suivant, qui est venu accidentellement à ma connaissance. Un riche marchand de la ville de T..... demanda une fois au Gouverneur de la province d'honorer de sa présence une fête de famille, ajoutant qu'il considérerait comme une faveur spéciale que la « Gouverneresse » voulût bien y paraître. A cette dernière requête Son Excellence fit beaucoup d'objections, et à la fin laissa entendre au marchand que son épouse ne pouvait réellement pas y assister, parce qu'elle n'avait point de robe de velours qui pût être comparée à celles de plusieurs femmes de marchands qui y seraient présentes. Deux jours après cette entrevue, une pièce du plus fin velours que l'on pouvait se procurer à Moscou fut apportée chez le Gouverneur de la part d'un donataire inconnu, et sa femme se trouva ainsi en mesure d'assister à la fête, à la complète satisfaction de toutes les parties intéressées.

Fait digne de remarque, les marchands ne reconnaissent aucune autre aristocratie que celle constatée par un rang officiel. Beaucoup d'entre eux donneraient volontiers cinq cents francs pour la présence à leur fête d'un « Conseiller d'État en exercice » qui, peut-être, n'a jamais entendu parler de son grand-père, mais peut montrer un grand-cordon, tandis qu'ils ne

donneraient pas cinq centimes pour celle d'un prince non décoré qui n'a point de rang officiel, pourrait-il faire remonter sa généalogie jusqu'au semi-fabuleux Rurik. Ils diraient probablement du dernier : *Kto ikh znaet?* (Qui sait quelle sorte d'homme c'est?) Le premier, au contraire, quoi qu'aient pu être ses père et grand-père, possède des marques incontestables de la faveur du Czar, ce qui, dans l'opinion du marchand, est infiniment plus important que n'importe quels droits ou prétentions basés sur des titres héréditaires, sur une longue généalogie.

Ces marques de la faveur impériale, les marchands s'efforcent de les obtenir pour eux-mêmes. Ils ne rêvent pas grands cordons, — cela est trop au-dessus de leurs espérances les plus folles, — mais ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour obtenir les décorations moins en vue, celles que l'on accorde à la classe marchande. Pour y arriver, l'expédient le plus usité est de souscrire libéralement à quelque œuvre de bienfaisance, et parfois un véritable marché se conclut. Je connais au moins un cas où l'espèce de décoration fut stipulée. L'affaire explique si bien le caractère commercial de ces transactions, que je me hasarde à raconter les faits tels qu'ils m'ont été relatés par le fonctionnaire qui y joua le rôle principal. Un marchand souscrivit à une société qui jouissait du patronage de la Grande-Duchesse une somme d'argent considérable, à la condition expresse qu'il recevrait en retour la croix de Saint-Vladimir. Au lieu de la décoration souhaitée, qui fut considérée comme valant plus que la somme souscrite, une croix de Saint-Stanislas fut accordée; mais le donateur n'en fut point satisfait et demanda que son argent lui fût rendu. Il fallut faire droit à sa réclamation, et comme un don impérial ne peut pas se reprendre, le marchand eut la croix de Saint-Stanislas pour rien.

Ce trafic en décorations a produit son résultat naturel.

Comme le papier-monnaie émis en trop grande quantité, les décorations ont perdu de leur valeur. Les médailles d'or qui étaient autrefois très-convoitées et portées avec orgueil, — suspendues par un ruban autour du cou, — ne sont aujourd'hui que très-peu désirées. De même, le respect exagéré pour les personnages officiels a considérablement diminué. Il y a vingt ans, les marchands de province rivalisaient dans leur désir de fêter n'importe quel grand dignitaire qui honorait leur ville d'une visite; mais maintenant ils cherchent plutôt à éviter cet honneur coûteux et stérile. Quand, néanmoins, ils l'acceptent, ils remplissent les devoirs de l'hospitalité dans un esprit très-libéral. Me trouvant dans la maison d'un marchand en compagnie d'un personnage officiel, j'ai souvent trouvé difficile d'obtenir quelque chose de plus modeste que du sterlet, de l'esturgeon et du champagne.

Les deux grands défauts du marchand russe, considéré comme classe, sont, d'après l'opinion générale, son ignorance et son improbité. Quant au premier, il n'est pas possible qu'il y ait aucune différence d'opinion. La grande majorité des marchands ne possède même pas les rudiments de l'instruction. Beaucoup ne savent ni lire, ni écrire, et sont forcés de tenir leurs comptes de mémoire, ou au moyen de hiéroglyphes ingénieux, intelligibles seulement pour l'inventeur. D'autres peuvent épeler le calendrier et les Vies des Saints, signer avec assez de facilité leurs noms et faire les calculs arithmétiques les plus simples à l'aide d'un petit instrument *ad hoc* nommé *stchety*, qui ressemble à l'« abaca » des anciens Romains et est universellement employé en Russie. C'est seulement la minorité qui est en état de comprendre les mystères d'une comptabilité régulière, et très-peu de ceux qui en font partie peuvent se targuer d'une prétention quelconque à la qualité d'hommes bien élevés. Déjà, cependant, des symptômes d'amélioration sous ce rapport se remarquent. Quelques-uns des mar-

chands riches font donner à leurs enfants la meilleure éducation qu'ils puissent leur procurer, et l'on rencontre déjà quelques jeunes marchands pouvant parler une ou deux langues étrangères et être vraiment appelés des hommes instruits. Malheureusement, la plupart abandonnent l'occupation de leurs grands parents et cherchent la distinction ailleurs. De cette façon la classe marchande perd constamment une partie considérable de ce précieux levain, qui pourrait à la fin *faire lever* la pâte tout entière.

Quant à l'improbité que l'on dit si commune parmi les classes commerçantes en Russie, il est difficile de porter là-dessus un jugement exact. Qu'une énorme quantité de transactions peu honnêtes se concluent, il ne peut y avoir à ce sujet aucun doute, mais il faut admettre que sur cette question l'étranger est enclin à être indûment sévère. Nous avons une tendance à appliquer sans hésitation notre propre étalon de moralité commerciale, et à oublier que le commerce, en Russie, émerge seulement de cet état primitif dans lequel le prix-fixe et les profits modérés sont tout-à-fait inconnus. Et quand il nous arrive de nous apercevoir d'une improbité positive, elle nous semble particulièrement odieuse, parce que la tricherie pratiquée est plus primitive, plus maladroite que celles auxquelles nous sommes accoutumés. La fraude en pesant et mesurant, par exemple, qui n'est point du tout rare en Russie, est susceptible de nous indigner davantage que ces ingénieuses méthodes de falsification qui sont pratiquées chez nous et regardées par beaucoup de gens comme à peu près légitimes. En outre, les étrangers qui vont en Russie et s'y embarquent dans des spéculations sans posséder une connaissance suffisante du tempérament, des coutumes et du langage du peuple, poussent positivement à ce qu'on les spolie, et devraient blâmer eux-mêmes plutôt que les gens qui profitent de leur naïveté et de leur inexpé-

rience. Tout cela, et bien d'autres raisons de la même espèce, peut certainement être invoqué en adoucissement des jugements sévères que les négociants étrangers portent d'habitude sur la moralité commerciale russe, mais ces jugements ne peuvent être annulés par une telle argumentation. L'improbité et la coquinerie qui existent chez les marchands sont reconnues par les Russes eux-mêmes. Dans toutes les questions de moralité, les basses classes en Russie sont très-indulgentes dans leurs jugements et très-disposées, comme les Américains, à admirer ce que la phraséologie transatlantique appelle un *smart man*, bien que sa finesse puisse contenir une forte dose d'improbité ; et pourtant la *vox populi* en Russie déclare avec emphase que les marchands, règle générale, sont gens sans scrupules et peu honnêtes. Il y a une pièce populaire, brutale dans son franc-parler, dans laquelle le Diable, personnage principal, réussit à tromper, *mettre dedans*, des gens de toute sorte et de toute condition, mais est à la fin dupé à son tour par un marchand russe de pure race. Quand cette pièce est jouée au Théâtre du Carnaval, à Saint-Petersbourg, l'auditoire approuve invariablement la morale qui en découle.

Si cette pièce était représentée dans les villes méridionales situées près des côtes de la mer Noire, il serait nécessaire de la modifier considérablement, car là, dans la compagnie des Juifs, des Grecs et des Arméniens, les marchands russes semblent honnêtes par comparaison. Quant aux Grecs et aux Arméniens, je ne sais pas laquelle des deux nationalités mérite la palme, mais il semble que l'une et l'autre soient surpassées par les fils d'Israël. « Comment ces Juifs font leurs affaires, — « s'écriait devant moi un marchand russe de cette région, « — je ne puis le comprendre. Ils achètent du blé dans les « villages à onze roubles par *tchevert*, le transportent « jusqu'à la côte à leurs frais, et le vendent aux expor-

« tateurs à raison de dix roubles ! Et pourtant on assure
« qu'ils réalisent à cela un bénéfice ! On dit que le mar-
« chand russe est rusé, mais là notre frère (c'est-à-dire
« le Russe) ne peut rien faire. » J'ai eu de nombreuses
occasions de vérifier l'exactitude de cette assertion.

S'il me fallait exprimer une opinion générale concernant la moralité commerciale russe, je dirais que le commerce de toute sorte, en Russie, s'effectue à peu près sur les mêmes principes que le maquignonage des chevaux en Angleterre. Un homme qui veut acheter ou vendre ne doit se fier qu'à sa propre connaissance et à sa subtilité, et s'il fait une mauvaise affaire ou se laisse duper, lui seul est à blâmer. Les commerçants anglais arrivant en Russie se rendent rarement compte de cela, et quand ils le savent par théorie, ils sont trop souvent incapables, eu égard à leur ignorance de la langue, des lois et des coutumes du peuple, de tirer parti de leurs connaissances théoriques. En conséquence, ils se livrent d'abord à des récriminations interminables contre l'improbité qui prévaut ; mais graduellement, quand ils ont payé ce que les Allemands appellent le *Lehrgeld* (leur apprentissage) ils s'accommodent aux circonstances, prélèvent de gros bénéfices pour contrebalancer les mauvaises créances, et arrivent généralement, — s'ils ont suffisamment d'énergie, de bon sens naturel et de capital, — à se créer un très-beau revenu. La vieille race des négociants anglais, néanmoins, s'éteint rapidement, et je crains beaucoup que la génération qui vient n'ait point les mêmes succès que l'ancienne. Les temps ont changé ! Il n'est plus désormais possible d'amasser de grandes fortunes en suivant la marche aisée d'autrefois. Chaque année les conditions se modifient, la concurrence s'accroît. Afin de pouvoir prévoir, comprendre et faire tourner à son avantage les changements, le négociant doit posséder une connaissance plus complète du pays que les gens de l'ancienne école, et il me semble

que la jeune génération possède cette connaissance à un degré encore moindre que ses prédécesseurs. A moins que quelque modification se produise sous ce rapport, les marchands allemands, qui ont en général reçu une éducation commerciale bien meilleure et connaissent beaucoup mieux leur pays adoptif, expulseront à la fin, je crois, leurs rivaux britanniques. Déjà, dit-on, plusieurs branches de commerce, autrefois aux mains des Anglais, ont passé dans les leurs.

On ne doit pas supposer que l'organisation si peu satisfaisante du monde commercial est le résultat d'aucune particularité radicale du caractère russe. Tous les pays neufs ont passé par un semblable état de choses, et en Russie il y a déjà les symptômes prémonitoires d'une amélioration. Pour le présent, il est vrai, la construction de plus en plus développée des chemins de fer, le rapide développement des banques, des compagnies à responsabilité limitée, ont ouvert un nouveau et large champ à toutes espèces d'escroqueries commerciales; mais, d'un autre côté, il existe maintenant dans chaque grande ville un certain nombre de marchands qui conduisent leurs affaires à la manière européenne, et ont appris par expérience que l'honnêteté est la meilleure politique. Le succès que beaucoup d'entre eux ont obtenu sera sans doute la cause qui fera suivre leur exemple. Le vieil esprit de caste et de routine qui a longtemps animé la classe marchande disparaît rapidement, et beaucoup de nobles abandonnent la vie de campagne et le service de l'Etat pour se consacrer à des entreprises commerciales et industrielles. Ainsi se forme le noyau de cette bourgeoisie riche et éclairée que Catherine s'efforça de créer par sa législation, mais bien des années doivent s'écouler encore avant que cette classe acquière une signification politique et sociale suffisante pour mériter le nom de tiers-état.

CHAPITRE XII

SEIGNEUR NOVGOROD LE GRAND

La moitié est de la ville. — Le Kremlin. — Une vieille légende. — Les hommes armés de Rus. — Les Normands. — Liberté populaire dans Novgorod. — Le Prince et l'Assemblée populaire. — Dissensions civiles et luttes des factions. — La République commerciale conquise par les Czars moscovites. — Ivan le Terrible. — Condition présente de la ville. — Société provinciale. — Parties de cartes. — Publications périodiques. — « Calme éternel. »

La partie de Novgorod située sur la rive est de la rivière ne contient rien qui soit digne d'une attention spéciale. Comme c'est le cas de beaucoup de villes russes, les rues sont droites, larges, mal pavées, et s'étendent parallèlement ou à angle droit. Au bout du pont se trouve une place du Marché spacieuse, flanquée d'un côté par la Maison de ville. De l'autre s'élèvent celles du Gouverneur et des principales autorités militaires du district. Les seules autres bâtisses à noter sont les églises ; la plupart sont petites et n'offrent rien qui soit susceptible d'intéresser un élève architecte. Toute cette partie de la ville est entièrement dénuée de pittoresque et d'intérêt. L'archéologue érudit peut y découvrir quelques traces d'un passé éloigné, mais le voyageur ordinaire y trouvera peu de chose pour fixer son attention.

Si maintenant nous traversons le pont et passons de l'autre côté de la rivière, nous nous trouvons tout de

suite en présence de ce que très-peu de villes russes possèdent : un *kremlin*, ou citadelle. C'est un vaste terre peu élevé, entouré de grands murs de briques, et en partie par les restes d'un fossé. Avant l'ère de la grosse artillerie, ces murs doivent avoir présenté une formidable barrière à n'importe quelle force assiégeante, mais ils ont depuis longtemps cessé d'avoir aucune signification militaire, et ne sont maintenant rien de plus qu'un monument historique. Passant par l'entrée qui fait face au pont, nous nous trouvons dans un large espace ouvert. A droite s'élèvent : la cathédrale, petite église très-vénérée qui ne peut élever aucune prétention à la beauté architecturale, et un groupe irrégulier de bâtiments contenant le consistoire et la résidence de l'archevêque. A gauche se trouve une longue rangée symétrique de bâtisses contenant les bureaux du Gouvernement et les cours de justice. Entre ces bâtisses et la cathédrale, au milieu de l'espace ouvert, s'élève un monument colossal composé d'un piédestal circulaire et massif en pierre, surmonté d'un énorme globe, sur et autour desquels sont groupés une quantité de figures emblématiques et historiques. Ce curieux monument, qui a au moins le mérite d'être original dans son dessin, fut érigé en 1862 en commémoration du millième anniversaire de la naissance de la Russie, et est censé représenter l'histoire de Russie en général et de Novgorod en particulier pendant les dix derniers siècles. Il fut placé là parce que Novgorod est la plus ancienne des villes russes, et aussi parce que quelque part dans la contrée se produisit l'incident qui est communément accepté comme la fondation de l'empire russe. L'incident en question est ainsi raconté dans la plus ancienne chronique :

« En ce temps-là, comme les Slaves du Sud payaient tribut aux Kozars, de même les Slaves de Novgorod souffraient des attaques des Variags. Pendant quelque temps les Variags exigèrent un tribut des Slaves de Novgorod

et des Finnois, leurs voisins; puis les tribus conquises, en unissant leurs forces, chassèrent les étrangers. Mais parmi les Slaves s'élevèrent de fortes dissensions intestines; les clans se levèrent l'un contre l'autre. Alors, pour la création de l'ordre et de la sécurité, ils résolurent d'appeler des princes d'une terre étrangère. En l'année 862 des délégués slaves s'en allèrent au-delà des mers vers la tribu Variag appelée Rus, et dirent : « Notre terre « est vaste et fertile, mais il n'y a aucun ordre en elle; « venez, réglez et gouvernez-nous. » Trois frères acceptèrent cette invitation et vinrent avec leurs compagnons d'armes. Le premier d'entre eux, Rurik, se fixa dans Novgorod; le second, Sineus, à Byelo-Ozero, et le troisième, Truvor, en Isbork. D'eux, notre terre est appelée Rus. Après deux ans, les frères de Rurik moururent. Il commença de régner seul sur le district de Novgorod, et confia à ses hommes l'administration des principales villes. »

Cette simple légende a donné naissance à une grande quantité de controverses érudites, et des investigateurs historiques ont combattu vaillamment l'un contre l'autre sur cette importante question : Quels étaient ces hommes armés de Rus? Pendant longtemps, l'opinion communément accueillie fut que c'était des Normands de Scandinavie. Les Slavophiles acceptèrent la légende littéralement en ce sens et construisirent sur elle une ingénieuse théorie de l'histoire russe. Les nations de l'Ouest, disaient-ils, furent conquises par des envahisseurs qui se saisirent de la contrée et y créèrent le système féodal pour leur bénéfice propre; d'où suit que l'histoire de l'Europe occidentale est un long récit de luttes sanglantes entre conquérants et conquis, et qu'au jour présent la vieille inimitié se perpétue encore dans la rivalité politique des diverses classes sociales. Les Slaves russes, au contraire, ne furent pas conquis, mais invitèrent volontairement un prince étranger à venir et à les

gouverner; d'où suit que l'entier développement politique et social de la Russie a été essentiellement paisible, et que le peuple russe n'a rien connu des classes sociales ou féodales. Bien que cette théorie fournisse quelque aliment au contentement de soi patriotique, elle déplut aux patriotes extrêmes, mécontents de cette idée : que l'ordre avait été d'abord établi dans leur pays par des hommes de race teutonique. Ceux-là préférèrent adopter la donnée que Rurik et ses compagnons étaient des Slaves des rivages de la Baltique. A l'heure qu'il est, la tendance générale semble être de regarder le récit comme une invention enfantine des chroniqueurs monastiques.

Bien que j'aie moi-même consacré à l'étude de cette question plus de temps et de labeur que peut-être le sujet n'en mérite, je n'ai nullement l'intention d'inviter le lecteur à me suivre à travers cette ennuyeuse controverse. Qu'il me suffise de dire qu'après examen soigneux, et avec toute la déférence due aux historiens récents, j'incline à adopter la vieille théorie, et à regarder les Normands de Scandinavie comme étant dans un certain sens les fondateurs de l'empire russe. Nous savons d'autres sources qu'au neuvième siècle il y eut un grand *exodus* venant de Scandinavie. Avides de butin et enflammés de l'esprit d'aventure, les *Northmen*, dans leurs barques légères non pontées, ravagèrent les côtes d'Allemagne, de France, d'Espagne, de Grèce et d'Asie-Mineure, pillant les villes et villages situés près de la mer, et pénétrant au cœur du pays par la voie des fleuves. D'abord ils furent seulement maraudeurs et montrèrent partout une férocité et cruauté telles, qu'ils en arrivèrent à être regardés comme quelque chose allié de près aux pestes et aux famines, et les fidèles ajoutèrent une nouvelle demande à l'une des prières de la Litanie : « Du courroux et de la malice des Normands, ô Seigneur, délivrez-nous ! » Mais vers le milieu du siècle (le neuvième), le

mouvement changea de caractère. Les *raids* (*razzias*) devinrent des invasions militaires, et les envahisseurs cherchèrent à conquérir les terres qu'ils avaient jadis pillées : « *ut acquiring sibi spolianda, regna quibus possent vivere pace perpetua* ». Les chefs embrassèrent le christianisme, épousèrent les filles ou les sœurs des princes régnants, et obtinrent les territoires conquis comme concessions féodales. Ainsi s'élevèrent des principautés normandes dans les Pays-Bas, en France, en Italie et en Sicile; et les Northmen, se mélangeant rapidement avec la population indigène, firent bientôt preuve d'autant de talent politique qu'ils avaient précédemment montré de valeur insouciante et destructrice.

Il eût été vraiment étrange que ces aventuriers, qui réussirent à atteindre l'Asie-Mineure et les côtes de l'Amérique du Nord, eussent négligé la Russie, qui se trouvait, si l'on peut dire ainsi, à leur porte. Le Volkhof, qui coule à travers Novgorod, fait partie d'un grand réseau fluvial qui offre une communication par rivières à peu près ininterrompue entre la Baltique et la mer Noire, et nous savons que, peu après, les Scandinaves usèrent de cette route pour leurs voyages à Constantinople. Les modifications que le mouvement scandinave subit ailleurs sont clairement indiquées dans les chroniques russes; d'abord les Variags arrivent comme collecteurs de tributs, et soulèvent tant d'opposition populaire qu'ils sont expulsés, puis reviennent comme dominateurs, et se fixent dans le pays. Qu'ils vinssent réellement cette deuxième fois sur invitation, cela peut être mis en doute; mais le fait qu'ils adoptèrent le langage, la religion, les coutumes de leur nouvelle patrie, ne milite pas contre l'assertion qu'ils étaient Normands. Au contraire, nous avons plutôt ici une confirmation additionnelle, car ailleurs les Normands firent de même. Dans le nord de la France, ils adoptèrent presque tout de suite la langue et la religion françaises, et l'on reprochait au fils et suc-

cesseur de Rollon d'être plus Français que Normand (1).

Bien qu'il soit difficile de décider jusqu'à quel point la légende est littéralement vraie, il ne peut y avoir aucun doute possible sur ce point : que l'événement qu'elle décrit avec plus ou moins d'exactitude eut une grande influence sur l'histoire russe. De ce temps-là date la rapide expansion des Slaves russes, mouvement qui dure encore aujourd'hui. Au nord, à l'est et au sud, des principautés nouvelles furent fondées et gouvernées par des hommes qui prétendaient tous descendre de Rurik, et jusqu'à la fin du seizième siècle, aucun prétendant n'appartenant point à cette grande famille ne tenta jamais d'établir une souveraineté indépendante en Russie.

Pendant six siècles après la soi-disant invitation adressée à Rurik, la cité sur le Volkhof eut une histoire étrange et marquée. Rapidement elle s'annexa les tribus finnoises voisines, et se développa en un puissant État indépendant, sur un territoire s'étendant jusqu'au golfe de Finlande et à la mer Blanche. En même temps, son importance commerciale s'accrut, et elle devint un poste avancé de la ligue Hanséatique. Dans cette œuvre, les descendants de Rurik jouèrent un rôle important, mais ils furent toujours tenus en stricte subordination à la volonté populaire. La liberté politique marcha de pair avec la prospérité commerciale. Quels moyens Rurik employa-t-il pour établir et maintenir l'ordre ? Nous l'ignorons, mais nous savons que ses successeurs possédèrent dans Novgorod seulement l'autorité qui leur fut librement concédée par le peuple. Le pouvoir suprême résidait, non dans le prince, mais dans l'Assemblée des citoyens, que le son de la grosse cloche invitait à se réunir sur la Place du Marché. Cette Assemblée faisait des lois pour le prince aussi bien que pour le peuple,

1. STRINNHOLM *Die Vikingerzüge*, Hambourg, 1839, I, p. 135.

concluait les alliances avec les pouvoirs étrangers, déclarait la guerre et concluait la paix, imposait des taxes, levait des troupes, et non-seulement élisait les magistrats, mais aussi les jugeait et les déposait quand elle croyait devoir le faire. Le prince n'était guère plus que le commandant salarié des troupes et le président de l'administration judiciaire. Quand il entrait en fonctions, il devait prêter le serment solennel d'observer fidèlement les anciennes lois et les anciens usages, et s'il manquait à sa promesse, il était sûr d'être sommairement destitué et expulsé. Le peuple avait un vieux dicton rimé : *Koli khud knyaz, tak v gryaz!* (Si le prince est mauvais, qu'on le jette dans la boue!) et ils agissaient d'habitude d'après ce conseil. La tâche de gouverner ces francs-bourgeois brutaux, obstinés, inaptes à se courber sous un joug, était en vérité si désagréable que quelques princes refusèrent de l'entreprendre; et d'autres, l'ayant essayée pendant quelque temps, se défirent volontairement de leur autorité et partirent. Mais ces fréquentes dépositions et abdications, — il s'en produisit jusqu'à trente dans le cours d'un seul siècle, — ne troublèrent pas d'une façon permanente l'ordre de choses existant. Les descendants de Rurik furent nombreux, et il y eut toujours abondance de candidats pour la place vacante. La république municipale continua de croître en force et en richesses, et pendant les treizième et quatorzième siècles elle s'intitula fièrement « Seigneur Novgorod le Grand » (*Gospodin Veliki Novgorod*).

« Puis vint un changement, car toutes choses humaines changent. » A l'est s'éleva la principauté de Moscou; non pas une ancienne et riche république municipale, mais un État jeune et vigoureux, gouverné par une dynastie de princes rusés, énergiques, ambitieux et sans scrupule, qui affranchissaient alors la contrée du joug tartare et annexaient graduellement, par des moyens

loyaux ou iniques, les principautés voisines à leurs propres domaines. En même temps, et de la même façon, les princes lithuaniens, du côté de l'ouest, réunissaient diverses petites principautés, et formaient un vigoureux État indépendant. Novgorod se trouva ainsi placée entre deux voisins robustes et agressifs. Sous un gouvernement fort, elle eût pu tenir son rang parmi ces rivaux, maintenir avec succès son indépendance; mais sa force était déjà minée par des dissensions intestines. La liberté politique avait conduit à l'anarchie. Bien des fois, sur ce grand espace ouvert où s'élève maintenant le monument national et sur la Place du Marché, de l'autre côté de la rivière, des scènes de désordre eurent lieu, le sang fut versé; plus d'une fois, sur le pont, les factions rivales se livrèrent bataille. Parfois c'était une lutte entre familles ennemies, parfois un combat entre l'aristocratie municipale, qui cherchait à monopoliser le pouvoir politique, et les plébéiens, les gens du peuple, qui voulaient avoir une large part dans l'administration. Un État ainsi divisé contre lui-même ne pouvait longtemps résister aux tendances agressives de ses puissants voisins. Une diplomatie artificieuse ne pouvait que différer le jour fatal, et il ne fallait pas être grand prophète pour prédire que tôt ou tard Novgorod devait devenir lithuanienne ou moscovite. Les grandes familles inclinaient vers la Lithuanie, mais le parti populaire et le clergé se tournèrent vers Moscou, implorant son aide, et les Grands Princes de Moscovie gagnèrent à la fin le prix.

La façon barbare dont ces Grands Princes effectuèrent l'annexion montre combien ils s'étaient intimement pénétrés de l'esprit politique tartare. Des milliers de familles furent transportées à Moscou, et des familles moscovites installées à leur place; et quand, en dépit de cela, le vieil esprit reparut, Ivan le Terrible se détermina à appliquer la méthode d'extermination qu'il avait trouvée si « efficace » pour briser le pouvoir de ses

nobles. S'avancant avec une grosse armée qui ne rencontra aucune résistance, il mit la contrée à feu et à sang, et pendant un séjour de cinq semaines dans la ville, il en mit à mort les habitants avec une férocité impitoyable qui n'a peut-être jamais été surpassée, même par les despotes orientaux. Si ces vieux murs pouvaient parler, ils auraient plus d'une horrible histoire à dire. Il s'en est conservé assez dans les chroniques pour nous donner une idée de ce temps terrible. Les moines et les prêtres furent soumis au châtiment tartare appelé *pravezh*, qui consistait à lier la victime à un poteau et à la fouetter jusqu'à ce qu'une certaine somme d'argent fût payée pour sa délivrance. Les marchands et les fonctionnaires de la ville furent torturés à l'aide du feu, puis jetés dans la rivière du haut du pont avec leurs femmes et leurs enfants. De peur qu'aucun d'eux ne pût s'échapper en nageant, des soldats montés dans des barques achevaient ceux qui ne s'étaient pas tués dans la chute. Il existe aujourd'hui un curieux bouillonnement immédiatement au-dessous du pont, qui empêche l'eau de la rivière de geler l'hiver, et, d'après la croyance populaire, il est produit par les fantômes des gens qui périrent à cette époque. On n'a aucune donnée sur le nombre de ceux qui furent massacrés dans les villages; mais rien que dans la ville, plus de 60.000 créatures humaines furent, dit-on, égorgées : terrible hécatombe sur l'autel de l'unité nationale et du pouvoir autocratique (1)!

Cette scène tragique, qui arriva en 1570, clôt l'histoire de Novgorod comme Etat autonome. Son indépendance réelle avait depuis longtemps cessé d'exister, et dès-

1. Ceux qui se soucieraient d'en apprendre davantage sur Ivan le Terrible et ses prédécesseurs peuvent consulter l'admirable petit ouvrage de M. Ralston : *Early Russian History*, London, 1874.

lors la dernière étincelle du vieil esprit se trouva éteinte. Les Czars ne pouvaient souffrir que même l'ombre d'une indépendance politique existât dans leurs possessions. L'orgueilleuse république municipale tomba au niveau des autres villes de province, et depuis ce temps elle n'a jamais montré aucun symptôme indiquant le retour de son ancienne prospérité.

Aux jours d'autrefois, quand beaucoup de marchands hanséatiques visitaient chaque année la cité, quand la place du Marché, le pont et le kremlin, étaient souvent la scène de luttes politiques violentes, Novgorod devait être un endroit intéressant à habiter; mais maintenant sa gloire s'en est allée, et au point de vue des ressources sociales, ce n'est pas même une cité provinciale de premier ordre. Kief, Kazan, et autres villes situées à une grande distance de la capitale, dans des districts assez fertiles pour engager les nobles à cultiver leurs propres terres, sont presque de petits centres de civilisation semi-indépendants. Elles contiennent un théâtre, une bibliothèque, deux ou trois cercles, et beaucoup de vastes habitations appartenant à de riches propriétaires terriens qui passent l'été dans leurs domaines et les mois d'hiver à la ville. Ces propriétaires forment, avec les fonctionnaires résidents, une société nombreuse, et pendant l'hiver les grands dîners, les bals et autres réunions d'apparat ne sont pas rares. A Novgorod, la société est beaucoup plus limitée. Cette ville ne possède pas, comme Kazan, Kief et Karkhof, une université, et ne contient aucune habitation appartenant à des nobles riches. Les quelques propriétaires de la province qui vivent sur leurs domaines et sont assez riches pour passer une partie de l'année en ville, préfèrent Saint-Pétersbourg comme résidence d'hiver. La société est donc exclusivement composée de fonctionnaires et des officiers qui se trouvent en garnison dans la cité ou son voisinage immédiat. Parmi toutes les personnes dont je fis la

connaissance, je m'en rappelle seulement deux qui n'occupaient pas quelque position officielle, civile ou militaire. L'un d'eux était un docteur n'exerçant plus, essayant de cultiver sur des principes scientifiques, et qui, je crois, renonça peu après à sa tentative et émigra ailleurs. L'autre était un évêque polonais qui avait été compromis dans l'insurrection de 1863, et était condamné à vivre là sous la surveillance de la police. Ce dernier pouvait être à peine dit appartenir à la société du lieu; bien qu'il parût quelquefois dans les petites réceptions hebdomadaires sans cérémonie données par le gouverneur, et fût invariablement traité avec le plus grand respect par toutes les personnes présentes, il ne pouvait se dissimuler qu'il se trouvait dans une fausse position, et on ne le voyait jamais, ou fort rarement, dans d'autres maisons.

La « société » d'une ville comme Novgorod contiendra certainement bon nombre de personnes d'une certaine éducation et de manières agréables; mais, certainement aussi, elle ne sera ni brillante, ni intéressante. Bien qu'elle se renouvelle sans cesse, grâce au système adopté de transférer fréquemment les fonctionnaires d'une ville à l'autre, elle conserve toujours, en dépit du sang nouveau qu'elle s'infuse ainsi, son caractère essentiellement languissant. Quand un nouveau fonctionnaire arrive, il échange des visites avec tous les notables, et produit pendant quelques jours une véritable sensation dans la petite communauté. S'il paraît dans les réunions, on lui parle beaucoup, et s'il n'y paraît pas, on y parle beaucoup de lui. L'histoire de sa carrière et de sa vie passée est narrée à diverses reprises, et ses mérites et défauts assidûment discutés. S'il est marié et a amené sa femme avec lui, le champ des commentaires et de la discussion se trouve élargi de beaucoup. La première fois que Madame paraît dans la société, elle est « l'étoile polaire sur laquelle se fixent tous les regards ». Sa démarche,

ses traits, sa complexion, sa chevelure, son vêtement et ses bijoux, sont soigneusement notés et critiqués. Peut-être a-t-elle apporté avec elle, de la capitale ou de l'étranger, quelques robes ou autres objets de toilette féminine taillés à la dernière mode. Aussitôt que ceci se découvre, elle devient immédiatement un objet de curiosité spéciale pour toutes les dames, et de jalousie envieuse pour celles qui regardent comme un grief personnel la présence d'une toilette plus jolie ou plus à la mode que la leur. Sa conduite, sa façon d'être, sont aussi très-soigneusement observées. Si elle est aimable, affable dans ses manières, elle est protégée; si elle est réservée, peu communicative, elle est condamnée comme fière et prétentieuse. Dans l'un ou l'autre cas, il est à peu près certain qu'elle se liera intimement avec une autre femme de fonctionnaire, et pendant quelques semaines les deux dames seront inséparables, jusqu'à ce que quelque parole ou acte irréfléchi viennent troubler l'amitié nouvelle-née, et les amies dévouées deviennent l'une pour l'autre de cruelles ennemies. Volontairement ou non, les époux se trouvent mêlés à la querelle. D'horribles défauts sont découverts dans le caractère de toutes les parties en jeu, et forment le sujet de commentaires qui n'ont rien d'amical. Puis l'animosité se dissipe, et quelque autre vient occuper l'attention publique. M^{me} A*** s'étonne que ses amis, M. et M^{me} B***, puissent se permettre de perdre aux cartes, chaque soir, des sommes considérables, et les soupçonne de faire des dettes ou de se laisser mourir de faim, eux et leurs enfants; dans son humble opinion, ils feraient mieux de donner moins de soupers, et de s'abstenir d'empoisonner leurs convives. L'amie intime à laquelle cela est dit le rapporte directement ou indirectement à M^{me} B***, qui, naturellement, prend sa revanche. Voilà une nouvelle querelle, qui pendant quelque temps fournit un aliment à la con-

versation. S'il n'en existe aucune, il y a certainement à l'ordre du jour un brin de scandale. Bien que la société russe, en province, ne soit point du tout prude, qu'elle penche plutôt du côté de l'extrême indulgence, elle ne peut négliger entièrement les convenances. M^{me} C*** a toujours un grand nombre d'admirateurs, et à cela il n'y a aucune objection raisonnable aussi longtemps que son mari ne s'en plaint pas; mais réellement elle affiche, dans les bals et les soirées, un peu trop visiblement sa préférence pour M. X***. Puis il y a M^{me} D***, avec ses gros yeux rêveurs. Comment peut-elle rester dans la ville après que son mari a été tué en duel par un autre officier? Le motif de la querelle fut ostensiblement un incident insignifiant survenu à la table de jeu, mais chacun sait qu'en réalité c'était elle la cause véritable de cette rencontre fatale. Et ainsi de suite. En l'absence d'intérêts plus graves, la société accorde naturellement une attention disproportionnée aux affaires privées de ses membres; et les querelles, les calomnies, la propagation des scandales, aident ces gens indolents à tuer le temps, qui si lourdement leur pèse.

Si affilées, si puissantes que soient ces armes, elles ne suffisent pas à tuer toutes les heures de loisir. Dans l'après-midi, les messieurs sont retenus par leurs occupations officielles, pendant que les dames vont *shopping* (courir les magasins) ou faire des visites, consacrant le temps qui peut leur rester aux soins de leur ménage et de leurs enfants; mais la besogne journalière finit à quatre heures environ, et la longue soirée reste à remplir. La sieste après dîner peut employer une heure et demie, mais vers sept heures il faut trouver une autre occupation. Comme il est impossible de consacrer la soirée tout entière à la discussion des nouvelles ordinaires de la journée, on a recours presque invariablement aux jeux de cartes, auxquels on se livre avec une ardeur et dans des proportions dont nous n'avons au-

cune idée en Europe occidentale. Pendant des heures consécutives, les Russes des deux sexes resteront assis dans une pièce où l'on étouffe, remplie qu'elle est d'un nuage constamment renouvelé de fumée de tabac à la production duquel quelques-unes des dames prennent peut-être part, et joueront silencieusement à la « préférence » ou au *Yaroslash*. Ceux qui, pour une raison quelconque, sont forcés de rester seuls peuvent s'amuser à la « patience », jeu ingénieux pour lequel aucun partenaire n'est nécessaire. Dans les deux premiers les enjeux sont d'habitude très-minimes, mais les séances sont souvent continuées si longtemps qu'un joueur peut gagner ou perdre deux ou trois livres sterling (50 ou 75 fr.) Ce n'est point chose rare pour les messieurs de jouer huit ou neuf heures de suite. Aux dîners hebdomadaires des cercles, avant que le café ait été servi, presque tous les membres présents se précipitent, impatients, dans la salle de jeu, et restent assis là tranquillement depuis cinq heures de l'après-midi jusqu'à une ou deux heures du matin ! Quand je demandais à mes amis pourquoi ils consacraient tant de temps à cette occupation si peu profitable, ils me faisaient toujours à peu près la même réponse : « Qu'avons-nous à faire ? Nous avons lu ou écrit des pièces officielles toute la journée, et le soir nous sommes bien aises de nous distraire un peu. Quand nous nous trouvons ensemble nous avons très-peu de sujets de conversation, car nous avons tous lu les journaux quotidiens et rien de plus. La meilleure chose que nous puissions faire est de nous asseoir à la table de jeu, où nous pouvons passer notre temps agréablement sans avoir besoin de parler. »

En plus des journaux quotidiens, quelques personnes lisent les recueils périodiques mensuels, épais volumes contenant plusieurs articles sérieux sur des sujets historiques ou sociaux, des fragments d'un ou deux romans, des esquisses satiriques, et un résumé fort long de la

politique nationale et étrangère, rédigé sur le modèle de ceux qui paraissent régulièrement dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Plusieurs de ces recueils périodiques sont très-habilement dirigés et offrent à leurs lecteurs une grande quantité de renseignements précieux ; mais j'ai souvent remarqué que les feuillets de la partie la plus sérieuse restent souvent non coupés. La traduction d'un roman d'Emile Zola ou de Wilkie Collins trouve beaucoup plus de lecteurs que l'article d'un historien ou d'un économiste. Quant aux livres, ils semblent être très-peu lus, car, pendant toute la durée de mon séjour à Novgorod, je n'ai jamais découvert une boutique de libraire, et quand j'avais besoin d'un ouvrage, il fallait que je me le fisse envoyer de Saint-Petersbourg. L'administration locale, il est vrai, a conçu jadis le projet de fonder un muséum et un cabinet de lecture, mais je ne suis pas sûr que cela se soit jamais réalisé. De tous les magnifiques projets qui sont formés en Russie, une très-faible proportion se réalise, et ils ont trop souvent la vie courte. Les Russes ont appris théoriquement quels sont les besoins de la civilisation la plus avancée et sont toujours prêts à s'engouer de grands plans que leurs connaissances théoriques leur suggèrent ; mais très-peu d'entre eux ressentent réellement, d'une façon permanente, ces besoins ; et, en conséquence, les institutions artificiellement créées pour les satisfaire languissent bientôt et meurent. Dans les villes de province, les boutiques pour la vente des articles gastronomiques de choix surgissent et prospèrent, tandis que celles pour la vente des aliments intellectuels se rencontrent rarement. La conclusion à tirer de ces faits est évidente.

Vers le commencement de décembre, la monotonie ordinaire de la vie à Novgorod est un peu rompue par l'Assemblée provinciale annuelle, qui y siège chaque année pendant deux ou trois semaines et discute les

besoins économiques de la province. Pendant ce temps, bon nombre de propriétaires terriens vivant habituellement sur leurs domaines ou à Saint-Petersbourg se réunissent dans la ville et égaient un peu la société ordinaire. Mais quand Noël approche, les députés se dispersent, et la ville se trouve ensevelie de nouveau dans ce « calme éternel » (*vetchnaya tishina*) qu'un poète indigène a déclaré être le trait caractéristique essentiel de la vie de province en Russie.

CHAPITRE XIII

L'ADMINISTRATION IMPÉRIALE ET LES FONCTIONNAIRES

Les fonctionnaires de Novgorod, à l'exception du vice-gouverneur, m'aident dans mes études. — L'administration impériale moderne créée par Pierre le Grand et développée par ses successeurs. — Idée que se fait de l'administration un Slavophile. — L'administration décrite brièvement. — Les *Tchinovniks* ou fonctionnaires. — Titres des fonctionnaires et leur signification réelle. — Ce que l'administration a fait pour la Russie dans le passé. — Son caractère, déterminé par les relations spéciales entre le gouvernement et le peuple. — Ses vices radicaux. — Remèdes bureaucratiques. — Procédure formaliste et compliquée. — La gendarmerie; mes relations personnelles avec cette branche de l'administration; mon arrestation et ma mise en liberté. — Une opinion publique vigoureuse et saine est le seul remède efficace contre une mauvaise administration; exemple récent de ce principe en Russie.

L'une de mes raisons, comme je l'ai dit déjà, pour prendre mes quartiers d'hiver à Novgorod était que là je pourrais étudier l'administration provinciale; et aussitôt qu'une occasion convenable se présenta, je communiquai mon intention au gouverneur et au vice-gouverneur. Ces deux messieurs, aussi bien que plusieurs autres fonctionnaires, me promirent immédiatement de me fournir toute l'assistance en leur pouvoir, et par conséquent je me félicitai du choix que j'avais fait; mais ma première tentative pour prendre avantage des promesses ainsi données diminua considérablement mes

grandes espérances. Quand je me rendis un soir chez le vice-gouverneur et lui rappelai ses offres amicales, je trouvai qu'il avait depuis lors, comme le marchand dont j'ai parlé dans un chapitre précédent, « changé d'idée ». Au lieu de répondre à ma première et simple question, il me regarda fixement comme pour découvrir chez moi quelque dessein malveillant et caché, puis, prenant un air de dignité officielle, m'informa que, comme je n'avais point été autorisé par le ministre à faire ces recherches, il ne pouvait m'être utile, et ne me permettrait certainement pas d'examiner les archives.

Ce début n'était pas encourageant, mais il ne m'empêcha point de m'adresser au gouverneur ainsi qu'aux autres fonctionnaires, et je trouvai, à ma grande joie, qu'ils n'éprouvaient, eux, aucun scrupule à m'aider dans mes recherches. Le gouverneur m'expliqua volontiers le mécanisme de l'administration provinciale, m'indiqua les ouvrages dans lesquels je pourrais trouver les renseignements théoriques et historiques qui m'étaient nécessaires; et les fonctionnaires inférieurs m'initèrent aux mystères de leurs départements respectifs. Enfin, le vice-gouverneur lui-même suivit l'exemple de ses collègues, mais je déclinai poliment ses services. J'eus ensuite de nombreuses occasions de compléter, par l'observation et l'étude, les connaissances élémentaires ainsi acquises, et je me propose à l'heure qu'il est de communiquer au lecteur quelques-uns des résultats les plus généraux que j'ai obtenus.

La gigantesque machine administrative qui maintient unies les diverses parties du vaste Empire russe, et leur assure à toutes une certaine somme d'ordre public et de tranquillité, a été graduellement créée par des générations successives; mais nous pouvons dire, tout de suite, qu'elle fut d'abord dessinée et construite par Pierre le Grand. Avant lui, le pays était gouverné d'une

façon brutale et primitive. Les Grands Princes de Moscou, en subjuguant leurs rivaux et annexant les principautés environnantes, déblayèrent seulement le terrain pour un grand État homogène, et ne firent aucune tentative pour construire, élever un édifice régulier. Politiques rusés et pratiques plutôt qu'hommes d'État du type doctrinaire, ils ne songèrent jamais à établir l'unité et la symétrie dans l'administration. Ils ménagèrent et développèrent les anciennes institutions autant qu'elles étaient utiles à la population et conciliables avec l'exercice du pouvoir autocratique, et opérèrent seulement les modifications que la nécessité pratique demandait. Et ces modifications nécessaires furent plus souvent locales que générales. Les décisions spéciales, les instructions à des fonctionnaires spéciaux, les chartes accordées à des communes particulières ou des propriétaires isolés, furent beaucoup plus ordinaires que les véritables mesures législatives. En un mot, les vieux Czars moscovites pratiquaient une politique d'essais, de la main à la bouche, détruisant impitoyablement tout ce qui pouvait leur causer des ennuis temporaires, et faisant peu de cas, se souciant peu, de ce qui ne s'imposait point à leur attention. Il s'ensuivit que, sous leur gouvernement, l'administration présenta non-seulement des particularités territoriales, mais aussi une combinaison mal assortie de différents systèmes dans le même district : agglomération d'institutions appartenant à différentes époques et semblable à une flotte composée de trirèmes, de vaisseaux à trois ponts et de monitors cuirassés.

Ce système irrégulier, ou plutôt cette absence de système, fut loin de satisfaire l'esprit logique de Pierre le Grand, qui fut toute sa vie un doctrinaire de pied en cap. Il conçut le grand dessein de balayer cela et de mettre à la place une machine bureaucratique symétriquement construite d'après les données les plus récentes de la science politique. Il est à peine nécessaire de dire

que ce magnifique projet, si étranger aux idées traditionnelles et aux coutumes du peuple, ne se réalisa pas aisément. Imaginez un homme qui, sans connaissances techniques, sans ouvriers habiles, sans outils appropriés, sans autres matériaux qu'un sable onctueux et mouvant, s'efforcerait de construire un palais sur un marécage ! L'entreprise semblerait tout à fait absurde aux esprits raisonnables, et pourtant il faut admettre que le projet de Pierre n'était guère plus réalisable. Il ne possédait ni les connaissances techniques, ni les matériaux nécessaires, ni un terrain solide pour y bâtir. Avec son énergie titanesque habituelle, il démolit la vieille structure, mais ses tentatives pour construire ne furent guère qu'une série d'échecs. Dans ses nombreux ukases, il nous a laissé une description graphique de ses efforts, et il est à la fois instructif et attristant de suivre des yeux le grand ouvrier travaillant sans relâche à la tâche qu'il s'était imposée. Ses outils se brisent constamment dans sa main. Les fondations de la bâtisse s'effondrent sans cesse, et le rez-de-chaussée s'écroule sous le poids des étages supérieurs. Une aile tout entière ne s'accorde pas avec l'ensemble : elle est impitoyablement abattue, à moins qu'elle ne tombe d'elle-même. Et cependant le maçon travaille toujours avec une persévérance et une énergie qui commandent l'admiration, avouant franchement ses bévues, ses échecs, cherchant patiemment les moyens d'y remédier, ne laissant jamais l'expression du découragement monter jusqu'à ses lèvres, ne désespérant jamais du succès final. Et à la fin vient la mort, et le puissant architecte est arraché soudain à son labeur inachevé, léguant à ses successeurs la tâche de continuer la grande œuvre !

Aucun de ces successeurs ne posséda le génie et l'énergie de Pierre, mais ils furent tous contraints, par la force des choses, d'adopter ses plans. Un retour vers l'ancienne domination à la fois patriarcale et brutale des

voïvodes était impossible. Le pouvoir autocratique devenant de plus en plus imbu des idées occidentales, sentit de plus en plus le besoin d'un excellent instrument pour la réalisation de sa politique, et s'efforça, en conséquence, de systématiser et de centraliser l'administration.

Nous pouvons apercevoir, dans ce changement, une certaine analogie avec l'histoire de l'administration française du temps de Philippe le Bel à celui de Louis XIV. Dans les deux pays, nous voyons le pouvoir central attirer à lui graduellement les organes administratifs locaux pour les placer sous son contrôle, jusqu'à ce qu'à la fin il arrive à créer une organisation bureaucratique complètement centralisée. Mais sous cette ressemblance gisent des différences profondes. Les rois de France avaient à lutter contre des souverainetés provinciales et des droits féodaux, et quand ils eurent annihilé cette opposition, ils trouvèrent aisément les matériaux pour construire l'édifice bureaucratique. Les souverains russes, au contraire, ne rencontrèrent point de résistance semblable, mais éprouvèrent une grande difficulté à trouver le matériel bureaucratique parmi leurs sujets ignorants et indisciplinés. Pendant bien des générations, des écoles et des collèges furent fondés et subventionnés en Russie uniquement dans le but de préparer des hommes pour les services publics.

L'administration approcha de la sorte beaucoup plus près de l'idéal européen; mais quelques personnes doutent fort qu'elle s'adaptât ainsi aux besoins pratiques du peuple pour lequel elle était créée. A ce sujet, un Slavophile bien connu me fournit quelques remarques qui sont dignes d'être enregistrées. « Vous avez observé, me dit-il, que jusqu'à ces dernières années il y avait en Russie, chez les fonctionnaires, une grande tendance au péculat, à l'extorsion et aux irrégularités de toute espèce; que les cours de justice étaient des repaires d'ini-

quité; que les gens se parjuraient souvent, etc., etc.; et il faut admettre que tout cela n'a pas encore entièrement disparu. Mais qu'est-ce que cela prouve? Que le peuple russe est moralement inférieur au peuple allemand? Point du tout. Simplement que le système d'administration allemand, qui lui fut imposé de force, était complètement mal approprié à sa nature. Si un jeune garçon en pleine croissance était contraint à porter des chaussures très-étroites, il les ferait probablement éclater, et les vilaines déchirures produiraient sans doute une impression peu favorable sur les passants; mais il vaut certainement mieux que les bottes crèvent que les pieds de l'enfant ne se déforment. Or, le peuple russe non-seulement fut contraint de chausser des bottes très-étroites, mais aussi d'endosser une jaquette trop serrée, et comme il était jeune et vigoureux, il les fit éclater. Les Allemands pédants, à l'esprit étroit, ne peuvent ni comprendre les besoins de la large et puissante nature slave, ni y pourvoir. »

Dans sa forme actuelle, l'administration russe semble à première vue un édifice très-imposant. Au sommet de la pyramide se tient l'Empereur, « le monarque autocratique, comme Pierre le Grand le décrivait, qui n'a à rendre compte de ses actes à personne sur terre, mais a l'autorité et le pouvoir de gouverner ses états et domaines en souverain chrétien suivant son propre jugement et sa propre volonté. » Immédiatement au-dessous de l'Empereur nous apercevons le Conseil d'État, le Comité des ministres et le Sénat, qui représentent respectivement les pouvoirs législatif, administratif et judiciaire. Un Anglais, parcourant le premier volume du code russe, peut s'imaginer que le Conseil d'État est une espèce de parlement, et le Comité des ministres un ministère dans notre sens du terme; mais, en réalité, ces deux institutions sont simplement des incarnations du pouvoir autocratique. Bien que le Conseil soit chargé par la loi de beaucoup de

fonctions importantes, comme d'examiner et de critiquer le budget annuel, de déclarer la guerre, de conclure la paix, et d'accomplir d'autres devoirs importants, il a seulement un caractère consultatif, et l'Empereur n'est en aucune façon lié par ses décisions. De même le Comité n'est point du tout un ministère comme nous comprenons le mot. Les ministres sont tous directement et individuellement responsables envers l'Empereur, par conséquent, le Comité n'a aucune responsabilité commune ou autre force de cohésion. Quant au Sénat, il est descendu de son haut domaine. Il était, à l'origine, investi du pouvoir suprême pendant l'absence ou la minorité du monarque, et devait exercer un contrôle souverain sur toutes les branches de l'administration, mais maintenant son activité est restreinte aux matières judiciaires, et ce n'est plus guère qu'une cour d'appel suprême.

Immédiatement au-dessous de ces trois institutions se trouvent les ministères (1), au nombre de dix. Ce sont les points centraux vers lesquels convergent les différentes branches de l'administration territoriale, et d'où rayonne, sur tout l'empire, la volonté impériale.

Pour l'administration territoriale, la Russie proprement dite, c'est-à-dire la Russie d'Europe non compris la Pologne, les provinces Baltiques, la Finlande et le Caucase, qui ont chacun une administration spéciale (2), est divisée en quarante-six provinces ou gouvernements (*Gubernii*), et chaque gouvernement en districts (*Uyezdi*). La superficie moyenne d'une province est à peu près celle du Portugal; mais il en est d'aussi petites que

1. Les dix sections de l'administration sont : 1^o l'Intérieur; 2^o les Travaux publics; 3^o Domaines de l'État; 4^o Finances; 5^o Justice; 6^o Instruction publique; 7^o Guerre; 8^o Marine; 9^o Affaires étrangères; 10^o la Cour impériale.

2. Le caractère particulariste de l'administration en Pologne disparaît rapidement.

la Belgique, pendant que l'une au moins est vingt-cinq fois aussi grande. La population, néanmoins, ne correspond pas à l'étendue du territoire. Dans la plus vaste province, celle d'Arkangel, il y a moins de 300.000 habitants, tandis que dans quelques-unes des plus petites il y en a plus de 2 millions. Les districts varient également en surface. Quelques-uns sont plus petits que les comtés d'Oxford ou de Buckingham, et d'autres sont beaucoup plus grands que le Royaume-Uni tout entier.

A la tête de chaque province est placé un gouverneur, assisté d'un vice-gouverneur et d'un petit conseil. D'après la législation de Catherine II, qui existe encore dans le Code et n'a été qu'en partie abrogée, le gouverneur est appelé « l'intendant de la province » et est chargé de fonctions si nombreuses et si délicates, qu'afin d'obtenir des hommes capables d'occuper ce poste, il serait nécessaire de réaliser le dessein de la grande Impératrice et de créer, par l'éducation, « une nouvelle race d'hommes ». Jusqu'à une époque très-récente, les gouverneurs comprirent le terme « intendant » dans un sens très-littéral, et gouvernèrent d'une façon fort arbitraire et fort impérieuse, exerçant souvent une grande influence sur les tribunaux civils et criminels. Ce pouvoir très-étendu et vaguement défini est maintenant très-restreint, en partie par la législation positive, et en partie par le développement de la publicité et l'amélioration des voies de communication. Toutes les matières judiciaires ont été placées complètement en dehors du contrôle du gouverneur, et beaucoup de ses fonctions d'autrefois sont maintenant remplies par le Zemstvo, le nouvel organe de *Self-government* local, dont je parlerai plus longuement tout à l'heure. En outre, toutes les affaires courantes ordinaires sont réglées par un recueil d'instructions déjà gros et qui va toujours croissant, composé d'ordres impériaux et de circulaires ministérielles, et aussitôt qu'un cas quelconque

non prévu vient à se produire, le ministre est consulté par la poste ou par le télégraphe. Même dans la sphère de leur autorité légale, les gouverneurs ont un certain respect pour l'opinion publique, et, à l'occasion, une frayeur énorme des correspondants de journaux qui se trouvent passer par là. Les hommes qui étaient décrits autrefois par les satiristes comme de « petits satrapes » sont ainsi tombés au niveau de fonctionnaires subalternes. Je puis assurer que beaucoup d'entre eux (la majorité, je crois) sont des hommes honnêtes, intègres, qui ne sont peut-être doués d'aucune capacité administrative extraordinaire, mais qui remplissent leur devoir consciencieusement, suivant leurs lumières. Certainement M. Lerche, qui était gouverneur de Novgorod pendant mon séjour, était un homme très-honorable, consciencieux, intelligent, qui avait acquis l'estime de toutes les classes du peuple. Si quelques continuateurs des anciens satrapes existent encore, il faut les aller chercher dans les provinces asiatiques éloignées.

Il existe en plus, indépendants du gouverneur, représentant local du ministère de l'intérieur, un certain nombre de fonctionnaires résidents qui représentent les autres ministères, et chacun d'eux a un bureau, peuplé du nombre voulu d'employés, de secrétaires, de scribes.

Pour mettre en branle et maintenir en activité cette machine bureaucratique vaste et complexe, il est nécessaire d'avoir une grande armée de fonctionnaires bien dressés et disciplinés. Ils sont tirés principalement des rangs de la noblesse et du clergé, et forment une classe sociale distincte appelée *Tchinovniks* ou *men with Tchins* » (hommes pourvus de grades). Comme le Tchîn joue un rôle important en Russie, non-seulement dans le monde officiel mais encore, jusqu'à un certain point, dans la vie sociale, il est bon d'expliquer ici sa signification.

Tous les officiers civils et militaires sont, d'après un plan inventé par Pierre le Grand, divisés en quatorze classes ou rangs, à chacun desquels un nom particulier est attaché. Comme l'avancement est supposé être donné d'après le mérite personnel, un homme qui entre dans le service public doit, quelle que soit sa position sociale, commencer dans les rangs inférieurs et faire son chemin. Des certificats d'éducation peuvent l'exempter de la nécessité de passer par les degrés infimes, et la volonté impériale peut mépriser les restrictions prescrites par la loi; mais, règle générale, il doit commencer au pied de l'échelle administrative, ou tout près, et rester sur chaque échelon un certain temps spécifié. L'échelon sur lequel il se trouve pour le moment, ou, en d'autres termes, le rang officiel ou *Tchin* qu'il possède, détermine quels emplois il est apte à obtenir. Ainsi le rang ou *Tchin* est la condition nécessaire pour recevoir une nomination, mais ne désigne aucun emploi actuel, et les noms des divers rangs sont extrêmement susceptibles d'égarer le jugement d'un étranger.

Nous devons toujours avoir ceci présent à l'esprit quand nous rencontrons ces titres imposants que les touristes russes mettent quelquefois sur leurs cartes de visite, comme Conseiller de Cour, Conseiller d'État, Conseiller privé de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, etc. Il ne serait pas charitable de supposer que ces titres sont employés dans l'intention d'égarer le lecteur; mais il ne peut y avoir le moindre doute que cela n'ait lieu quelquefois. Je n'oublierai jamais l'expression de dégoût intense que je vis un jour sur le visage d'un Américain qui avait invité à dîner un Conseiller de Cour, croyant qu'il aurait pour convive un grand dignitaire, et qui découvrit par hasard que le personnage en question était simplement employé insignifiant d'une administration publique. Sans aucun doute, d'autres personnes ont expérimenté des faits semblables. L'étranger inconsi-

déré qui a entendu dire qu'il existe en Russie une institution très-importante appelée le Conseil d'État, suppose naturellement qu'un Conseiller d'État est membre de ce corps digne de vénération ; et, s'il rencontre « Son Excellence le Conseiller privé », il est à peu près certain qu'il croira, — spécialement si le mot « actuel » est ajouté, — avoir devant lui un membre réel et actif du Conseil privé russe. Quand il y a à la suite du titre : « de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies » un champ illimité s'ouvre à toutes les imaginations non russes. En réalité, ces titres ne sont pas du tout aussi importants qu'ils le semblent. Le soi-disant « Conseiller de Cour » n'a probablement rien à faire avec la Cour. Le Conseiller d'État est si loin d'être membre du Conseil d'État, qu'il ne pourrait régulièrement le devenir, à moins de recevoir un *Tchin* supérieur (1). Quant au Conseiller privé, il suffit de dire que le Conseil privé, qui avait une réputation odieuse dans son temps, est mort il y a plus d'un siècle et n'a pas ressuscité depuis. L'explication de ces anomalies se trouve dans ce fait que les *Tchins* russes, pareils aux titres honorifiques allemands — *Hofrath*, *Staatsrath*, *Geheimrath*, — dont ils sont la traduction littérale, n'indiquent pas l'emploi actuel, mais simplement le rang officiel. Autrefois, la nomination à un emploi dépendait généralement du *Tchin* ; maintenant, il y a une tendance à renverser l'ancien ordre de choses et à faire que le *Tchin* dépende de l'emploi.

Le lecteur à l'esprit pratique, qui a l'habitude de considérer les résultats plutôt que les apparences et les formalités, ne désire probablement pas une description plus détaillée de la bureaucratie russe, mais simplement savoir comment elle fonctionne. Qu'a-t-elle fait pour la Russie dans le passé et que fait-elle dans le présent ?

1. En Russe les deux mots sont tout à fait différents ; le Conseil est appelé « *Gosudarstvenny* » *Sovét*, et le titre « *Statski* » *Sovétnik*.

Aujourd'hui que la foi dans les civilisateurs despotes et le gouvernement paternel a été rudement ébranlée, que les avantages d'un développement national libre et spontané sont pleinement reconnus, les bureaucraties centralisées sont tombées partout en mauvaise odeur. En Russie, la répulsion qu'elles inspirent est particulièrement forte, parce qu'elle a là quelque chose de plus qu'une base purement théorique. Le souvenir du règne de Nicolas, avec son régime militaire inflexible et son formalisme minutieux et pédant, fait que beaucoup de Russes condamnent en termes violents l'administration sous laquelle ils vivent, et beaucoup d'Anglais se sentiraient enclins à confirmer ce jugement. Néanmoins, avant de prononcer l'arrêt, il nous faut savoir que le système a du moins une raison historique, et nous ne devons pas permettre à notre amour pour la liberté constitutionnelle et le *self-government* local de nous aveugler sur la distinction entre les possibilités historiques et celles théoriques. Ce qui semble aux philosophes, au point de vue abstrait, être le meilleur gouvernement possible, peut être absolument inapplicable dans certains cas concrets. Il n'est point nécessaire que nous tentions de décider s'il vaut mieux pour l'humanité que la Russie existe comme nation; mais nous pouvons hardiment affirmer que, sans une administration vigoureusement centralisée, cette nation ne serait jamais devenue l'une des grandes puissances européennes. Jusqu'à une époque relativement récente, la partie du globe connue sous le nom d'Empire russe était une agglomération d'unités politiques indépendantes ou semi-indépendantes animées d'une force centrifuge aussi bien que centripète; et, même aujourd'hui, cet Empire est loin de former un Etat homogène et compact. Sous beaucoup de rapports, il ressemble de plus près à notre Empire indien qu'à un Etat européen, et nous savons tous ce que l'Inde deviendrait si la puissance cohésive de l'administration s'en

retirait. Ce fut le pouvoir autocratique, avec l'administration centralisée comme complément nécessaire, qui d'abord créèrent la Russie, puis la sauvèrent du démembrement et de l'annihilation politique, et enfin lui assurèrent une place parmi les nations européennes, en y introduisant la civilisation occidentale. Théoriquement, il eût été préférable que les diverses unités se fussent réunies spontanément et que la civilisation européenne eût été adoptée volontairement par toutes les classes de la population ; mais, historiquement, un tel phénomène était impossible.

Bien que nous nous rendions clairement compte que l'autocratie et une administration fortement centralisée furent nécessaires, d'abord pour la création et ensuite pour le maintien de l'indépendance nationale, nous ne devons pas fermer les yeux aux conséquences mauvaises qui résultèrent de cette fâcheuse nécessité. Il était donc dans la nature des choses que le gouvernement, visant à la réalisation de plans qui n'inspiraient à ses sujets aucune sympathie, que même ils ne comprenaient pas nettement, se séparât graduellement de la nation, et la hâte inconsiderée, la violence avec laquelle il tenta d'exécuter ces plans souleva, dans les masses, un esprit d'opposition qui produisit ses effets. Une partie considérable du peuple regarda longtemps les Czars réformateurs comme l'incarnation de l'esprit du mal, et les Czars, de leur côté, ne virent dans le peuple qu'un instrument passif pour l'exécution de leurs projets politiques. Cette situation respective du gouvernement et de la nation a donné le ton au système administratif tout entier. Le gouvernement a toujours traité la nation comme un mineur absolument incapable de comprendre ses desseins politiques, et compétent seulement en matière d'affaires locales. Les fonctionnaires ont naturellement agi dans le même esprit. Attendant la direction et l'approbation seulement de leurs supérieurs, ils ont systématiquement

traité le peuple qu'ils étaient chargés d'administrer comme une race inférieure ou conquise. L'État en est arrivé ainsi à être regardé comme une entité abstraite, avec des intérêts entièrement différents de ceux des êtres humains qui le composent ; et dans toutes les affaires où les intérêts de l'État sont supposés être en jeu, les droits des individus sont impitoyablement sacrifiés.

Si nous nous rappelons que les difficultés de l'administration centralisée sont toujours en proportion directe de l'étendue et de la variété territoriale du pays à gouverner, nous pouvons dès à présent comprendre combien, fatalement, la machine administrative fonctionne avec lenteur et d'une façon imparfaite en Russie. L'ensemble de la vaste région s'étendant de l'Océan polaire à la mer Caspienne, et des bords de la Baltique aux confins de l'empire chinois, est administré de Saint-Petersbourg. Le bureaucrate de pure race a une frayeur énorme de la responsabilité formelle, essaye généralement de l'éviter en faisant préparer toutes besognes par ses subordonnés et les passant ensuite à ses supérieurs. Aussitôt donc que les affaires sont engrenées dans la machine administrative, elles commencent à monter, monter, et arriveront probablement un jour dans le cabinet du ministre. Les ministères sont ainsi inondés de papiers. Beaucoup, venus de toutes les parties de l'empire, n'ont pas la moindre importance ; et les hauts fonctionnaires, même s'ils avaient les yeux d'un Argus et les mains d'un Briarée, ne pourraient vraiment pas remplir consciencieusement les devoirs qui leur incombent. Or, en réalité, les administrateurs russes des plus hauts rangs ne rappellent ni Argus, ni Briarée. Ils ne montrent point d'habitude une connaissance ni étendue, ni approfondie, de la contrée qu'ils sont supposés gouverner, et semblent toujours avoir beaucoup de temps de reste à leur disposition.

A côté des maux inévitables d'une centralisation excessive, la Russie a eu beaucoup à souffrir du goût pour les

pots-de-vin, de la vénalité et des extorsions des fonctionnaires. Quand Pierre le Grand, un jour, se prépara à pendre tout homme qui volerait de quoi acheter une corde, son procureur général répondit franchement que, si Sa Majesté mettait à exécution son projet, il ne resterait plus de fonctionnaires. « Nous volons tous, dit le digne magistrat, la seule différence est que quelques-uns d'entre nous volent de plus grosses sommes et plus ouvertement que les autres. » Depuis que ces paroles furent prononcées, plus d'un siècle et demi s'est écoulé, et, pendant tout ce temps, la Russie a progressé sans interruption sous beaucoup de rapports; mais jusqu'au commencement du présent règne, peu de changements se sont produits dans le côté moral de l'administration. Parmi la génération actuelle d'employés une moitié au moins, la plus âgée, peut se rappeler encore le temps où elle pouvait répéter, sans beaucoup d'exagération, l'aveu du procureur général de Pierre le Grand.

Pour bien apprécier ce vilain phénomène, nous devons distinguer deux espèces de vénalité. D'un côté, l'habitude d'exiger ce que l'on appelle vulgairement *tips* (gratifications) pour services rendus; et, d'autre part, les diverses sortes d'improbité réelle. Bien qu'il ne soit pas toujours aisé de tirer une ligne bien nette entre ces deux catégories, la distinction était pleinement reconnue dans la morale du temps, et plus d'un fonctionnaire qui recevait régulièrement des revenus « sans péché » (*bezgreshniye dokhodi*), comme les gratifications étaient quelquefois nommées, eût été très-indigné si on l'avait stigmatisé comme homme malhonnête. La pratique, en fait, était universelle, et pouvait jusqu'à un certain point se justifier par la modicité du salaire des employés. Dans quelques départements il existait un tarif reconnu. Les « fermiers des eaux-de-vie », par exemple, payaient régulièrement une somme fixe à chaque fonctionnaire, depuis le gouverneur jusqu'à l'agent de police.

calculée d'après son rang. Je sais un cas où un fonctionnaire consciencieux, recevant une somme plus élevée que de coutume, rendit la différence. Les autres délits plus graves étaient loin d'être aussi communs, mais ils étaient encore terriblement fréquents. Beaucoup de hauts fonctionnaires et de dignitaires élevés recevaient, on le savait, de gros revenus auxquels le terme « sans péché » ne pouvait nullement s'appliquer, et pourtant ils conservaient leurs situations et étaient reçus dans la société avec une respectueuse déférence. Ce fait indéniable en dit autant que des volumes sur l'atmosphère du monde officiel de ce temps-là.

Les souverains se rendirent toujours parfaitement compte de l'existence de ces abus, et tous s'efforcèrent plus ou moins de les déraciner ; mais le succès qui couronna leurs efforts ne nous donne pas une très-haute idée de l'omnipotence pratique de l'autocratie. Dans une administration bureaucratique centralisée où chaque employé est, dans une certaine mesure, responsable des fautes de ses subordonnés, il est toujours extrêmement difficile d'amener devant la justice un fonctionnaire coupable, car il est sûr d'être protégé par ses supérieurs ; et quand les supérieurs se rendent eux-mêmes, habituellement, coupables de méfaits semblables, le délinquant est garanti contre tout risque de punition. Le Czar, il est vrai, pourrait faire beaucoup pour démasquer et punir ces délinquants s'il s'aventurait à appeler l'opinion publique à son aide ; mais, en réalité, il est très-apte à devenir l'un des principaux membres de la conspiration du silence par rapport aux délits administratifs. Il est lui-même le premier fonctionnaire de l'Empire, et sait que l'abus de pouvoir par un subordonné a une tendance à produire l'hostilité contre la source de tout pouvoir officiel. De fréquentes punitions de fonctionnaires pourraient, pense-t-il, diminuer le respect du peuple pour le gouvernement, et miner cette discipline

sociale qui est nécessaire à la tranquillité publique. Il juge donc à propos de donner aux fautes administratives aussi peu de publicité que possible. En outre, bien que cela puisse sembler étrange, un gouvernement qui repose sur la volonté arbitraire d'un seul est, d'habitude et non-obstant des explosions accidentelles de sévérité, beaucoup moins systématiquement et invariablement sévère qu'une autorité fondée sur la libre opinion publique. Quand des délits se commettent en haut lieu, il est à peu près sûr que le Czar montrera une indulgence approchant de la tendresse. S'il est nécessaire de faire une concession à la justice, le sacrifice s'accomplira probablement avec le moins de souffrance possible pour la victime, et d'illustres boucs émissaires ne seront point envoyés mourir d'inanition dans le désert : ce désert étant généralement Paris ou Baden-Baden. Ce fait peut paraître étrange à ceux qui sont habitués à associer l'autocratie avec les cachots napolitains et les mines de Sibérie ; mais cela n'est pas difficile à expliquer. Aucun individu, serait-il même l'autocrate de toutes les Russies, ne peut tellement s'envelopper dans sa dignité qu'il soit complètement à l'abri des influences personnelles. La sévérité des autocrates est réservée pour les criminels politiques, contre lesquels ils nourrissent naturellement des sentiments hostiles. Il est bien plus aisé pour nous d'être indulgents et charitables envers un homme qui pèche contre la moralité publique, qu'envers celui qui pèche contre nos intérêts propres !

Pour rendre justice aux réformateurs administratifs en Russie, il faut dire qu'ils ont préféré le traitement préventif à la cure. S'abstenant de toute législation draconienne, ils ont placé leur foi dans un système d'obstacles, de freins ingénieux et d'instructions strictes. Quand nous examinons les formalités compliquées et la procédure, véritable labyrinthe, par lesquelles l'administration est contrôlée, notre première impression est que les

abus administratifs doivent être à peu près impossibles. Tous les actes possibles d'un fonctionnaire semblent avoir été prévus, et chaque petit sentier s'écartant de la voie étroite de l'honnêteté semble avoir été soigneusement muré. Comme le lecteur anglais n'a probablement aucune idée de la procédure formaliste dans une bureaucratie fortement centralisée, qu'il me laisse lui en donner un exemple.

Dans la résidence d'un gouverneur général, l'un des poêles était en réparation. Un mortel ordinaire pourrait croire qu'un homme ayant le rang de gouverneur général peut être supposé capable de dépenser quelques francs consciencieusement, et qu'en conséquence Son Excellence allait ordonner de faire tout de suite les réparations, et en imputer le paiement sur les frais généraux. Mais à un esprit bureaucratique, le cas apparaît sous un jour très-différent. Tous les cas fortuits doivent être soigneusement prévus. Comme il serait possible qu'un gouverneur général fût possédé de la manie de faire exécuter des modifications inutiles, la nécessité des réparations doit être vérifiée; et comme la sagesse et l'honnêteté sont censées résider plutôt dans une assemblée que chez un individu, il est bon de confier la vérification à un conseil. En conséquence, ledit conseil, composé de trois ou quatre membres, certifie que les réparations sont nécessaires. Cela constitue une autorité assez péremptoire, mais ce n'est point assez. Les conseils sont composés de créatures humaines susceptibles de se tromper, sujettes à l'erreur et pouvant être intimidées par le gouverneur général. Il est donc prudent d'exiger que la décision du conseil soit confirmée par le procureur, qui est le subordonné direct du ministre de la justice. Quand cette double confirmation a été obtenue, un architecte examine le poêle et fait un devis. Mais il serait dangereux de donner carte blanche à un architecte, et par conséquent, le devis doit être approuvé,

d'abord par le conseil, ensuite par le procureur. Quand toutes ces formalités — qui demandent seize jours et dix feuilles de papier, — ont été dûment observées, Son Excellence est informée que les réparations en question coûteront deux roubles et quarante kopeks, environ 6 fr. 25 de notre monnaie. Même ici les formalités ne s'arrêtent pas, car le gouvernement doit être sûr que l'architecte qui a fait le devis et surveillé les réparations ne s'est pas rendu coupable de négligence. Un second architecte est donc commis pour examiner le travail, et son rapport, comme le devis, a besoin d'être confirmé par le conseil et le procureur. La correspondance tout entière dure trente jours et ne demande pas moins de trente feuilles de papier. Si la personne qui désirait que les réparations fussent faites n'avait pas été un gouverneur général, mais un simple mortel, il est impossible de dire combien de temps la procédure eût pu durer.

On doit naturellement supposer que cette méthode embrouillée, compliquée, avec ses registres, ses grands livres et ses minuties, doit au moins prévenir ou empêcher le grappillage; mais cette conclusion à *priori* se trouve absolument démentie par l'expérience. Chaque nouvel expédient ingénieux a seulement pour effet de produire des moyens encore plus ingénieux de l'esquiver. Le système n'arrête pas ceux qui veulent grappiller, et il a un effet délétère sur les fonctionnaires honnêtes, en leur faisant sentir que le gouvernement n'a aucune confiance en eux. De plus, il développe chez tous les employés, honnêtes ou improbables, l'habitude d'une falsification systématique. Comme il serait impossible, même aux hommes les plus pédants, — et la pédanterie est chose rare chez les Russes, — de remplir consciencieusement toutes les formalités prescrites, l'habitude s'est établie de les observer seulement sur le papier. Des fonctionnaires certifient des faits qu'ils n'ont même jamais songé à véri-

fier, et des secrétaires rédigent gravement les procès-verbaux de réunions qui ne se sont jamais tenues ! Ainsi, dans le cas que nous venons de citer, les réparations commenceront et se termineront longtemps avant que l'architecte soit officiellement autorisé à commencer le travail. Néanmoins la comédie est jouée sérieusement jusqu'à la fin, si bien que quiconque réviserait ensuite les documents trouverait que chaque chose a été faite en ordre parfait.

Peut-être les moyens les plus ingénieux pour prévenir les abus administratifs furent-ils imaginés par l'empereur Nicolas. Se sachant régulièrement et systématiquement trompé par la majorité des fonctionnaires, il créa, sous le nom de gendarmerie, un corps d'officiers bien payés qui furent disséminés dans le pays, avec l'ordre de faire à Sa Majesté des rapports sur tout ce qui leur semblerait digne d'attention. Les esprits bureaucratiques considérèrent cela comme un expédient admirable ; et le Czar fut persuadé qu'au moyen de ces inspecteurs officiels qui n'avaient aucun intérêt à dissimuler la vérité, il pourrait connaître toute chose et corriger tous abus officiels. En réalité, l'institution produisit peu de bons résultats et eut, à certains points de vue, une très-pernicieuse influence. Bien que ce fussent des hommes choisis et bien salariés, ces officiers étaient plus ou moins pénétrés de l'esprit qui prévalait. Ils ne pouvaient s'empêcher de sentir qu'on les regardait comme des espions et des dénonciateurs, — conviction humiliante, peu calculée pour développer ce respect de soi-même qui est la base principale de l'intégrité, — et que tous leurs efforts ne pouvaient aboutir qu'à peu de chose. Ils se trouvaient, en réalité, à peu près dans la même position que le procureur-général de Pierre le Grand, et avec cette bonhomie qui est le trait saillant du caractère russe, il leur répugnait de perdre des hommes qui n'étaient pas pires, en définitive, que la majorité de leurs collègues.

En outre, d'après le Code reconnu de moralité officielle, l'insubordination était un péché plus odieux que l'improbité, et les offenses politiques étaient regardées comme les plus noires de toutes. La gendarmerie ferma donc les yeux sur les abus qui prévalaient et que l'on croyait être incurables, et dirigea son attention vers les délits politiques réels ou imaginaires. L'oppression et l'extorsion restèrent inaperçues, tandis qu'une parole imprudente ou une plaisanterie ridicule aux dépens du gouvernement furent trop souvent grossières et représentées comme un acte de haute trahison.

Cette institution subsiste encore, et a au moins un représentant dans chaque ville importante. Elle forme à peu près le complément de la police ordinaire, et est généralement employée dans toutes les questions où le secret est requis. Malheureusement, elle n'est pas liée par les restrictions légales qui protègent le public contre la volonté arbitraire des autres autorités. Elle a la mission vaguement définie, élastique, de surveiller et d'arrêter toutes personnes qui lui semblent, en quoi que ce soit, dangereuses ou suspectes, et peut les maintenir en arrestation pendant un temps indéfini, ou les transporter dans quelque partie éloignée et inhospitalière de l'Empire sans leur faire subir un jugement régulier. C'est, en résumé, l'instrument ordinaire pour punir les rêveurs socialistes, supprimer les sociétés secrètes, réprimer les agitations politiques et, en général, exécuter les ordres extra-légaux du gouvernement.

Mes relations avec cette branche anormale de l'administration furent quelque peu particulières. Après mon entrevue avec le vice-gouverneur de Novgorod, je me déterminai à me placer au-dessus du soupçon, et m'adressai donc au « chef des gendarmes » pour obtenir de lui quelque document officiel qui prouvât à tous les fonctionnaires avec lesquels je pourrais me trouver en contact que je n'avais pas de desseins illicites.

Ma demande me fut accordée et l'on me fournit les pièces nécessaires ; mais je découvris bientôt qu'en cherchant à éviter Scylla, j'étais tombé dans Charybde. En écartant la suspicion officielle, j'en soulevai, par mon inadvertance, d'une autre espèce. Les documents prouvant que je jouissais de la protection du gouvernement firent supposer à beaucoup de gens que j'étais un émissaire de la gendarmerie, et contrarièrent grandement mes efforts pour obtenir des renseignements de sources privées. Comme ces renseignements privés étaient pour moi plus importants que ceux officiels, je m'abstins de demander le renouvellement de cette permission, et parcourus le pays comme un voyageur ordinaire non protégé. Pendant quelque temps, je n'eus point lieu de regretter cette résolution. J'avais lieu de croire que j'étais surveillé de très-près et que mes lettres étaient souvent ouvertes à la poste ; mais je n'étais soumis à aucun inconvénient plus grave. A la fin, cependant, quand j'eus à peu près oublié Scylla et Charybde, mon esquif toucha, une nuit, sur le premier écueil sans que je m'y attendisse, et, à mon grand étonnement, je me trouvai formellement arrêté ! L'incident arriva de cette façon.

Dans l'été de 1872, j'eus occasion de visiter l'Autriche et la Serbie, et, après une courte absence, je retournai en Russie par la Moldavie. En arrivant au Pruth, qui là forme la frontière, je trouvai un officier de gendarmerie dont le devoir était d'examiner les passe-ports de tous les voyageurs. Bien que le mien fût absolument en règle, ayant été dûment visé par les consuls russe et anglais à Galatz, ce gendarme me fit subir un interrogatoire rigoureux sur ma vie passée, mon occupation actuelle et mes intentions pour l'avenir. En apprenant que j'avais, pendant plus de deux ans, voyagé en Russie à mes frais dans le simple but de réunir des renseignements variés, il parut un peu incrédule et sembla éprouver quelques doutes sur ma qualité de sujet britannique ; mais

quand mes assertions furent confirmées par mon compagnon de voyage : un ami russe qui portait des lettres de créance faites pour inspirer le respect, il signa mon passe-port et nous permit de partir. La visite de notre bagage par les employés de la douane fut bientôt faite, et montant dans la voiture qui devait nous mener au village voisin, où il nous fallait passer la nuit, nous nous félicitons d'avoir échappé pour quelque temps à tout contact avec le monde officiel. En cela nous comptions « sans notre hôte ». Comme l'horloge sonnait minuit, je fus réveillé par un coup frappé brutalement à ma porte, et après de longs pourparlers pendant lesquels quelqu'un proposa d'entrer chez moi de force, je tirai le verrou. L'officier qui avait signé mon passe-port entra et dit d'un ton roide et officiel : « Je vous ordonne de rester ici pendant vingt-quatre heures ». Très-étonné de ces paroles, je m'aventurai à lui demander la raison de cet ordre étrange.

— Cela, c'est mon affaire, — fut la réponse laconique.

— Peut-être, en effet ; pourtant vous devez, en y réfléchissant davantage, admettre que j'ai aussi quelque intérêt dans la question. A mon extrême regret, je ne puis accéder à votre requête ; il me faut m'en aller au point du jour.

— Vous ne partirez pas. Donnez-moi votre passe-port.

— A moins d'être retenu par la force, je partirai à quatre heures du matin ; et comme je désire dormir un peu en attendant, je vous requiers de vous retirer immédiatement. Vous avez le droit de m'arrêter à la frontière, mais vous n'avez nullement celui de venir me troubler de cette façon, et je ferai bien certainement un rapport contre vous. Quant à mon passe-port, je ne le donnerai à personne, si ce n'est à un officier de police régulier.

Vint ensuite une longue discussion sur les droits, privilèges et le caractère général de la gendarmerie, pendant laquelle mon adversaire mit graduellement de côté son

ton dictatorial et s'efforça de me convaincre que l'honorable corps auquel il appartenait était seulement une branche ordinaire de l'administration. Bien qu'évidemment irrité, il ne dépassa jamais, je dois le dire, les bornes de la politesse, et semblait seulement à demi convaincu de son droit de contrarier mes mouvements. Quand il vit qu'il ne pouvait me persuader de lui donner mon passe-port, il se retira et je me recouchai; mais au bout d'environ une demi-heure je fus de nouveau dérangé. Cette fois, un officier de la police régulière entra et me demanda mes papiers. L'ayant interrogé sur la cause de tout ce tracas, il me répondit d'une façon très-polie et comme en s'excusant, qu'il n'en savait rien, mais qu'il avait reçu l'ordre de m'arrêter et devait obéir. Je lui tendis mon passe-port, à la condition qu'il m'en donnerait un reçu écrit et qu'il me serait permis de télégraphier à l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg.

De bonne heure, le lendemain matin, j'envoyai une dépêche à l'ambassade et attendis impatiemment la réponse toute la journée. On me permit de me promener dans le village et aux alentours, mais je ne fis guère usage de la permission. La population du village était entièrement juive, et les juifs dans ce coin du monde possèdent une aptitude merveilleuse pour répandre les nouvelles. Dès le matin, il n'y avait probablement pas un homme, femme ou enfant dans l'endroit qui n'eût entendu parler de mon arrestation, et beaucoup d'entre eux ressentaient une curiosité toute naturelle de voir le malfaiteur qui avait été pris par la police.

Être « dévisagé » comme malfaiteur n'est pas très-agréable; je préférerai donc rester dans ma chambre où, avec mon ami, qui me tint obligeamment compagnie et me plaisanta sur la liberté dont se targuent les sujets britanniques, je passai le temps assez agréablement. Le côté le plus désagréable de l'affaire était l'incertitude sur les jours, semaines ou mois pendant lesquels je pouvais être

détenu, et sur ce point l'officier de police ne voulait même pas hasarder une conjecture.

Ma détention se termina plutôt que je ne m'y attendais. Le lendemain, c'est-à-dire environ trente-six heures après la visite nocturne, l'officier de police m'apporta mon passe-port, et en même temps un télégramme de l'ambassade m'informa que les autorités centrales avaient ordonné ma mise en liberté. A mes demandes obstinées pour l'explication du traitement sans cérémonie auquel j'avais été soumis, le ministre des affaires étrangères répondit que les autorités s'attendaient à ce qu'une personne portant mon nom passât la frontière à peu près à ce moment avec une quantité de faux billets de banque, et que j'avais été arrêté par méprise. Je dois avouer que cette explication, bien qu'officielle, me sembla plus ingénieuse que satisfaisante; mais je fus obligé de l'accepter, et n'eus jamais par la suite aucune cause semblable de plainte.

Par tout ce que j'ai vu et entendu de la gendarmerie, je suis disposé à croire que les officiers sont pour la plupart des hommes polis, instruits et bien élevés, qui cherchent à s'acquitter de leurs désagréables fonctions d'une façon aussi inoffensive que possible. Il faut admettre, néanmoins, qu'ils sont généralement regardés avec suspicion et répugnance, même par les gens timides qui redoutent les folles tentatives d'une propagande révolutionnaire que la gendarmerie est spécialement chargée de découvrir et de supprimer. Cela ne doit pas non plus nous surprendre. Quoique beaucoup de gens croient à la nécessité de la peine capitale, il en est bien peu qui ne ressentent pas une aversion décidée pour le bourreau.

Terminons là cette digression et revenons à notre sujet. Ni la gendarmerie, ni l'ingénieuse procédure formaliste, ne diminuèrent sérieusement la vénalité, l'improbité et les autres vices des fonctionnaires. La tentative faite de remédier à ces maux au moyen de la décentralisation et

d'élections populaires fut également infructueuse. Depuis le temps de Catherine II jusqu'au commencement du présent règne, la police rurale et les juges de chaque province et district furent élus par les habitants des localités, et l'histoire de ces institutions qui étaient, si la chose est possible, pires que l'administration impériale, forme un vilain et désagréable épisode pour ceux qui croient à l'efficacité magique du *self-government* local en toutes circonstances.

Le seul remède efficace aux abus administratifs consiste à placer l'administration sous le contrôle du public. Ceci a été surabondamment prouvé en Russie. Tous les efforts des Czars, pendant maintes générations, pour réprimer le mal à l'aide d'ingénieux expédients bureaucratiques, se sont trouvés absolument stériles. Même la volonté de fer et la gigantesque énergie de Nicolas furent insuffisantes pour cette tâche. Mais quand, après la guerre de Crimée, il se produisit un grand réveil moral et que le Czar appela le peuple à son aide, les maux opiniâtres, profondément enracinés, disparurent immédiatement. Pendant un certain temps la vénalité et l'extorsion furent inconnues, et depuis cette époque elles n'ont jamais pu recouvrer leur ancienne force.

Au moment actuel, on ne peut dire que l'administration soit immaculée, mais elle est incomparablement plus pure qu'à aucune période précédente de son histoire (1). Bien que l'opinion publique ne soit plus désormais aussi puissante qu'elle l'était il y a quelques années, elle reste encore assez forte pour réprimer maintes malversations qui, du temps de Nicolas et de ses prédécesseurs, étaient trop fréquentes pour attirer l'attention. Je m'étendrai davantage sur ce sujet dans le cours de ce livre.

1. Les seuls fonctionnaires qui jouissent encore d'une réputation décidément mauvaise sont les ingénieurs et les gardes forestiers.

CHAPITRE XIV

LE NOUVEAU SELF-GOUVERNEMENT LOCAL

Occasion favorable d'étudier le Zemstvo. — Les Russes se critiquant eux-mêmes. — Forme parlementaire du Zemstvo. — Une assemblée de district. — Nobles et ci-devant serfs. — Une assemblée provinciale. — Les membres qui mènent l'assemblée. — Caractère des différents Zemstvos. — Origine et but de l'institution. — Législation bureaucratique. — Espérances déréglées. — Ce qu'a fait le Zemstvo. — Son manque de vitalité expliqué. — Méthodes russe et britannique pour créer des institutions. — Un incident caractéristique. — Avenir du Zemstvo.

Peu après mon arrivée à Novgorod, je fis la connaissance d'un gentleman qui me fut présenté comme « le président du bureau du Zemstvo de la province », et le trouvant aimable et communicatif, j'eus l'idée de lui demander de me fournir quelques renseignements concernant l'institution dont il était le principal représentant. Avec la plus grande bonne volonté, il se prépara à être mon Mentor par rapport au Zemstvo, me présenta ensuite ses collègues, et m'invita à venir le voir à son bureau aussi souvent que cela me plairait. Je fis un fréquent usage de cette invitation. D'abord mes visites furent discrètes, rares et courtes ; mais quand je m'aperçus que mon ami et ses collaborateurs désiraient réellement m'instruire dans tous les détails du Zemstvo et m'avaient préparé, dans le bureau, une table spéciale, je devins un

visiteur régulier et y passai chaque jour plusieurs heures, étudiant les affaires courantes et prenant note des intéressants renseignements, statistiques et autres, qui venaient à la connaissance des membres, comme si j'avais été l'un d'eux. Quand ils allaient inspecter l'hôpital, l'asile des aliénés, l'école normale primaire ou quelque autre institution du Zemstvo, ils m'invitaient invariablement à les accompagner, et ne cherchaient nullement à me dissimuler les taches qu'il leur arrivait de découvrir.

Je mentionne ces faits parce qu'ils fournissent un exemple de la bonne volonté que mettent les Russes à fournir toute facilité possible à un étranger qui désire étudier sérieusement leur pays. Ils croient avoir été longtemps mal compris et calomniés par les étrangers, et sont extrêmement désireux que tous les préjugés concernant leur patrie disparaissent. Il faut dire, à leur honneur, qu'ils ont peu ou pas du tout de ce faux patriotisme qui cherche à dissimuler les défauts nationaux; et, en se jugeant eux-mêmes ou leurs institutions, ils sont enclins à être trop sévères plutôt que trop indulgents. Du temps de Nicolas, ceux qui désiraient se tenir bien avec le Gouvernement proclamaient hautement qu'ils vivaient dans le pays le plus heureux et le mieux gouverné du monde; mais cet optimisme officiel et creux a depuis longtemps cessé d'être de mode. Pendant les six années que j'ai passées en Russie, j'ai trouvé partout la plus grande bonne volonté à m'aider dans mes investigations, et très-rarement noté cette habitude de « jeter de la poudre aux yeux des étrangers », dont quelques écrivains ont tant parlé.

Le Zemstvo est une espèce d'administration locale qui supplée à l'action des Communes rurales et prend connaissance des besoins publics d'un ordre plus élevé, que ces Communes ne peuvent individuellement pas satisfaire. Ses principales fonctions sont de tenir les routes

et les ponts en bon état de réparation, de fournir des moyens de transport à la police rurale et aux autres fonctionnaires, d'élire les juges de paix, de surveiller l'éducation et les affaires sanitaires, de vérifier l'état des récoltes et de prendre des mesures pour prévenir les famines : en un mot, d'entreprendre, dans certaines limites clairement définies, tout ce qui semble susceptible d'accroître le bien-être matériel et moral de la population. Dans sa forme, l'institution est parlementaire ; c'est-à-dire elle consiste en une Assemblée de députés se réunissant au moins une fois l'an, et un bureau exécutif permanent élu par l'Assemblée parmi ses membres. Si l'Assemblée est regardée comme un parlement local, le bureau correspond au ministère. D'après cette analogie, mon ami le président était quelquefois appelé, en plaisantant, le premier ministre. Tous les trois ans, les députés sont élus, dans certaines proportions fixées, par les propriétaires fonciers, les Communes rurales et les corporations municipales. Chaque province (*guberniya*), et chaque district (*uyezdi*), en lesquels la province est subdivisée, ont chacun une Assemblée et un bureau semblables.

Peu de temps après mon arrivée à Novgorod, j'eus l'occasion d'assister à une Assemblée de district. Dans la salle de bal du « Cercle de la Noblesse, » je trouvai trente ou quarante personnes assises autour d'une longue table recouverte d'un drap vert. Devant chaque membre, des feuilles de papier pour prendre des notes, et devant le président — le maréchal de la noblesse du district, — une petite sonnette qu'il agitait vigoureusement au commencement de la séance et dans les occasions où il voulait obtenir le silence. A sa droite et à sa gauche étaient assis les membres du bureau exécutif (*uprava*), ayant devant eux des piles de documents écrits ou imprimés dont ils lisaient à haute voix de longs et ennuyeux extraits, jusqu'à ce que la majorité de l'au-

ditoire commençât à bâiller et qu'un ou deux membres s'endormissent positivement. A la fin de la lecture de chacun de ces rapports, le président agitait sa sonnette, — sans doute dans le but de réveiller les dormeurs, — et demandait si quelqu'un avait des observations à faire sur ce que l'on venait de lire ; généralement quelqu'un avait des observations à faire et assez souvent une discussion s'ensuivait. Quand une différence d'opinion notable se produisait, un vote avait lieu en faisant circuler autour de la table une feuille de papier sur laquelle chaque membre inscrivait son avis, ou par la méthode plus simple de demander aux *Oui* de se lever et aux *Non* de rester assis.

Ce qui me surprit le plus dans cette Assemblée fut qu'elle était composée en partie de nobles et en partie de paysans, — ces derniers en formaient décidément la majorité, — et qu'aucune trace d'antagonisme ne semblait exister entre les deux classes. Les propriétaires terriens et leurs ci-devant serfs étaient évidemment réunis pour le moment sur un pied d'égalité. Les discussions étaient toujours soulevées par les nobles, mais plus d'une fois des membres paysans se levèrent pour parler, et leurs observations, toujours claires, pratiques, et en situation, étaient invariablement écoutées avec une respectueuse attention par tous ceux présents. Au lieu de ce violent antagonisme auquel on eût pu s'attendre eu égard à la composition de l'Assemblée, il y avait plutôt trop d'unanimité : fait indiquant clairement que la majorité des membres ne prenait pas un grand intérêt aux questions qui lui étaient soumises.

Cette Assemblée se tenait dans le mois de septembre. Au commencement de décembre l'Assemblée pour la province se réunissait, et pendant à peu près trois semaines, j'assistai chaque jour à ses délibérations. Par son caractère général et sa façon de procéder, elle ressemblait beaucoup à l'Assemblée de district. Ses princi-

pales particularités gisaient en ce que ses membres étaient choisis, non pas par des électeurs primaires, mais par les Assemblées des dix districts qui composent la province, et qu'ils prenaient connaissance seulement des questions intéressant plus d'un district. En outre, les députés paysans y étaient très-peu nombreux, fait qui me surprit un peu, car je savais que, d'après la loi, les membres paysans des Assemblées de district étaient éligibles aussi bien que ceux des autres classes.

L'explication est que les Assemblées de district choisissent leurs membres les plus actifs pour les représenter à l'Assemblée provinciale, et qu'en conséquence leur choix se porte généralement sur les propriétaires terriens.

A cet arrangement les paysans ne font aucune objection, car l'assistance aux Assemblées provinciales demande un déboursé pécuniaire considérable, et le paiement des députés est expressément prohibé par la loi.

Pour donner au lecteur une idée des éléments composant cette Assemblée, qu'il me laisse lui présenter quelques-uns de ses membres. Un nombre considérable peut être décrit en une seule phrase. Ce sont des gens tout à fait ordinaires, qui ont passé une partie de leur jeunesse dans le service public comme officiers de l'armée ou fonctionnaires de l'administration civile, et se sont depuis retirés sur leurs domaines, où ils se créent un modeste revenu en les faisant valoir. Quelques-uns ajoutent aux ressources que leur fournit l'agriculture le salaire du juge de paix. D'autres peuvent être décrits avec plus de détails.

Vous apercevez là, par exemple, ce vieux général de belle apparence, en uniforme, avec la croix de Saint-Georges : ordre donné seulement pour des actes de bravoure sur le champ de bataille, à la boutonnière. C'est le prince S....., petit-fils de l'un des plus grands

hommes de la Russie. Il a rempli des postes élevés dans l'administration sans jamais ternir son nom par une action déshonnête ou peu honorable, et a passé une grande partie de sa vie à la Cour sans cesser d'être franc, généreux, et sincère. Bien qu'il ne possède aucune connaissance intime des affaires courantes et soit sujet à s'assoupir quelquefois, ses sympathies dans les questions discutées se portent toujours du bon côté, et, quand il se lève, il parle toujours d'une façon nette, militaire.

L'homme grand, très-maigre, déjà âgé, assis un peu à droite, est le prince W.... Lui aussi porte un nom historique, mais il aime par-dessus toutes choses son indépendance personnelle, et s'est, en raison de cela, toujours tenu à l'écart de l'administration et de la Cour. Le loisir qu'il a ainsi acquis a été consacré à l'étude, et il a produit plusieurs ouvrages très-précieux sur la science politique et sociale. Abolitionniste enthousiaste mais en même temps de sang-froid, au temps de l'émancipation, il a depuis constamment travaillé à l'amélioration de la condition des paysans en se faisant l'avocat du développement de l'instruction primaire, de l'établissement d'associations rurales de crédit dans les villages, de la conservation des institutions communales, et de nombreuses et importantes réformes dans le système financier. Ces deux gentilshommes, dit-on, ont généreusement donné à leurs paysans plus de terre qu'ils n'y étaient obligés par la loi émancipatrice. Dans l'assemblée, le prince W.... parle fréquemment et commande toujours l'attention; dans tous les comités importants il est le membre qui dirige les débats. Bien que chaud défenseur des institutions du Zemstvo, il pense que leur action devrait être limitée à un champ comparativement étroit, et il diffère par là de quelques-uns de ses collègues, toujours prêts à s'embarquer dans des projets hasardeux, pour ne pas dire fantastiques, ayant pour but de développer les ressources naturelles de la province. Son voisin, M. P... est

l'un des membres les plus capables et les plus énergiques de l'Assemblée. Il est président du bureau exécutif de l'un des districts, où il a fondé maintes écoles primaires, et créé diverses associations de crédit rural sur le modèle de celles qui, en Allemagne, portent le nom de Shultze Delitsch. M. S..., assis à côté de lui, a été pendant quelques années arbitre entre les propriétaires et les serfs émancipés, puis membre du bureau provincial exécutif, et est maintenant directeur d'une banque à Saint-Petersbourg.

A la droite et à la gauche du président, — qui est maréchal de la noblesse pour la province, — sont assis les membres du bureau. Le gentleman qui lit les longs rapports est mon ami le « premier ministre », entré dans la vie publique comme officier de cavalerie et qui, après quelques années de service militaire, s'est retiré sur son domaine; c'est un administrateur intelligent et capable, et un homme d'une culture littéraire considérable. Son collègue, qui l'aide dans la lecture des rapports, est marchand et directeur de la banque municipale. Son voisin est aussi un marchand, et sous quelques rapports l'homme le plus remarquable parmi les assistants. Bien que né serf il est déjà, à un âge peu avancé, un important personnage dans le monde commercial russe. La rumeur publique dit qu'il jeta les fondations de sa fortune en achetant un jour un chaudron de cuivre dans un village à travers lequel il passait, se rendant à Saint-Petersbourg où il espérait gagner un peu d'argent par la vente de quelques veaux. Dans le cours de peu d'années il a amassé une fortune énorme; mais les gens prudents croient qu'il aime trop les spéculations hasardeuses, et prophétisent qu'il finira sa vie aussi pauvre qu'il l'a commencée.

Tous ces personnages appartiennent à ce qu'on peut appeler le parti du progrès, qui appuie avec ardeur toutes les propositions reconnues comme « libérales », et

spécialement toutes mesures susceptibles d'améliorer la situation des paysans. Leur principal adversaire est ce petit homme à la tête en boulet de canon, tondue de près, aux petits yeux perçants, qui peut être appelé le *leader* (chef) de l'opposition. Ce gentleman combat beaucoup des plans proposés sous le prétexte que la province est déjà surtaxée, et que la dépense doit, par conséquent, être réduite au chiffre le plus bas possible. Dans l'Assemblée de district il prêche cette doctrine avec un succès considérable, car là les paysans forment la majorité, et il sait se servir de ce langage net, bonhomme, lardé de proverbes, qui a beaucoup plus d'influence sur l'esprit rustique que les principes scientifiques et les raisonnements logiques; mais ici, dans l'Assemblée provinciale, ses adhérents forment seulement une minorité respectable, et il se borne à une politique consistant à « mettre des bâtons dans les roues ».

Le Zemstvo de Novgorod a, — ou du moins avait à cette époque, — la réputation d'être l'un des plus éclairés et des plus énergiques, et je dois dire que, dans l'Assemblée de 1870, les débats furent conduits d'une façon pratique et satisfaisante. Les rapports furent soigneusement examinés, et chaque article du budget annuel fut soumis à une minutieuse critique. Dans plusieurs des provinces que je visitai par la suite, je trouvai les affaires menées d'une façon très-différente : le *quorum* (nombre de membres nécessaire pour que les délibérations soient valables) se formait avec une extrême difficulté, et les débats, quand ils avaient enfin lieu, étaient traités comme de pures formalités et dépêchés aussi à la hâte que possible. Le caractère de ces Assemblées dépend, bien entendu, de la somme d'intérêt qu'elles prennent aux affaires publiques. Dans quelques districts cet intérêt est considérable; dans d'autres, il est très-voisin de zéro.

Le lecteur s'imagine peut-être que le Zemstvo s'est, comme la Commune rurale, développé lentement dans le

cours des siècles et n'est, sous sa forme présente, qu'un reste des anciennes libertés qui a résisté avec succès. En réalité, ce n'est rien de cette sorte, mais une institution moderne, créée par le pouvoir autocratique il y a dix ans environ, et représentant la tentative la plus récente pour diminuer la besogne et corriger les abus de l'administration impériale au moyen du self-gouvernement.

Comment se fait-il alors, peut-on demander, que le pouvoir autocratique, que l'on croit avoir une peur superstitieuse des institutions parlementaires, ait volontairement créé dans chaque district et dans chaque province une organisation qui est non-seulement, à ne pas s'y tromper, parlementaire, mais aussi extrêmement démocratique? Dans le but d'expliquer cette curieuse anomalie, je dois m'efforcer d'initier le lecteur aux mystères de la réglementation bureaucratique russe.

Quand un ministre estime que quelque institution appartenant à sa branche de service a besoin d'être réformée, il présente à l'empereur un rapport formaliste et détaillé sur le sujet. Si Sa Majesté adopte la suggestion, elle ordonne qu'une commission sera nommée dans le but d'examiner la question et de rédiger un projet définitif. La commission se réunit et se met au travail dans des conditions qui semblent, au premier coup d'œil, excellentes. Elle étudie d'abord l'histoire de l'institution en Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, — ou plutôt elle écoute la lecture d'un *essay* (long article de revue) résumant le sujet, et spécialement préparé pour cette occasion par quelque fonctionnaire ayant le goût des études historiques, et pouvant écrire en style agréable. Il s'agit ensuite, — pour employer une phrase qui revient souvent dans les procès-verbaux de séances des commissions en question, — de « répandre la lumière de la science sur la question » (*prolit' na dyelo svet nauki*). Cette importante opération consiste à préparer un mé-

moire contenant l'histoire d'institutions semblables dans les pays étrangers, et une exposition développée des nombreuses théories professées à leur sujet par les juristes français et allemands. Dans ces mémoires, il est souvent jugé nécessaire d'inclure chaque pays d'Europe, excepté la Turquie, et parfois les petits États d'Allemagne, les principaux cantons suisses, sont traités séparément.

Pour expliquer le caractère de ces étonnantes productions, qu'on me laisse en donner un exemple. Dans la pile d'imprimés semblables que j'ai devant moi, j'en prends un à peu près au hasard. C'est un mémoire relatif à une réforme proposée des institutions de bienfaisance. J'y trouve d'abord une dissertation philosophique sur la bienfaisance en général ; ensuite, quelques remarques sur le Talmud et le Koran ; puis, une note sur la façon de traiter les pauvres à Athènes après la guerre du Péloponèse, et à Rome sous les empereurs ; puis encore, quelques vagues observations sur le moyen-âge, avec une citation qui a évidemment l'intention d'être latine ; enfin, vient un récit où défilent les lois des pauvres aux temps modernes, et dans lequel je rencontre « la domination Anglo-Saxonne », le roi Egbert, le roi Ethelred, « un livre remarquable de lois islandaises, appelé *Hragas*, » la Suède et la Norvège, la France, la Hollande, la Belgique, la Prusse, et presque tous les petits États d'Allemagne. La chose la plus étonnante est que toute cette masse de renseignements historiques, s'étendant depuis le Talmud jusqu'à la législation, plus récente, de Hesse-Darmstadt, est comprimée, tassée, en seulement vingt et une pages in octavo ! La partie théorique du mémoire est non moins riche. Beaucoup de noms célèbres dans les littératures allemande, française et anglaise sont amenés de force, sans qu'on sache pourquoi, et la conclusion générale tirée de cette masse de matériaux crus, non digérés, est donnée comme « le dernier mot de la science ».

Le lecteur soupçonne peut-être que j'ai choisi là un cas tout à fait exceptionnel ! S'il en est ainsi, prenons dans la pile l'imprimé qui vient ensuite. Il a rapport à un projet de loi sur l'emprisonnement pour dettes. A la première page je trouve un renvoi aux lois saliques du cinquième siècle et aux Assises de Jérusalem, A. D. 1099. Cela, je crois, suffira. Un ami expérimenté qui me regarde écrire m'assure que le spécimen que j'ai choisi est très-caractéristique. Arrivons donc au « pas » suivant.

Quand la quintessence de la sagesse et de l'expérience humaines a été ainsi extraite, la commission examine comment le précieux produit qui en résulte peut être appliqué à la Russie de façon à s'harmoniser avec les conditions générales existantes et les particularités locales. Pour un homme d'esprit pratique, c'est là, bien entendu, la partie la plus intéressante et la plus importante de la chose ; mais elle attire comparative-ment peu l'attention des législateurs russes. Très-souvent je me suis adressé à ce chapitre des imprimés officiels pour obtenir des renseignements sur l'état actuel du pays, et chaque fois j'ai été cruellement déçu. Des phrases généralement vagues, fondées sur un raisonnement à *priori* plutôt que sur l'observation, et quelques tables statistiques que l'investigateur prudent doit éviter comme si c'était une embuscade, sont trop souvent tout ce que l'on y trouve. A travers le mince voile de fausse érudition, les faits tels qu'ils apparaissent assez clairs. Ces législateurs philosophes, qui ont passé toute leur vie dans l'atmosphère officielle de Saint-Petersbourg, connaissent aussi peu la Russie que le *cockney* (badaud) pur-sang connaît l'Empire britannique ; et pour cette partie de leur travail, les livres allemands érudits, qui fournissent une quantité illimitée de faits historiques et d'hypothèses philosophiques, ne peuvent leur être d'aucun secours.

De la commission le projet passe au Conseil d'État, où il est examiné, critiqué, et peut-être modifié; mais il n'est pas probable qu'il soit par là beaucoup amélioré, car les membres du Conseil sont eux-mêmes d'anciens membres de commissions, endurcis par quelques années de plus de routine officielle. Le Conseil est, en fait, une assemblée de fonctionnaires qui connaissent très-peu les besoins pratiques et de tous les jours des classes non officielles. Aucun marchand, manufacturier ou cultivateur ne pénètre jamais dans son enceinte sacrée, si bien que sa sérénité bureaucratique n'est jamais troublée par des objections basées sur des faits.

La commission nommée en 1859 dans le but de « donner plus d'unité et d'accorder plus d'indépendance à l'administration économique locale », procéda d'une façon moins extravagante que les deux dont je viens de parler. Bien que quelques remarques y fussent faites sur la première période de l'histoire russe, il n'y eut point de renvois au Talmud et au Koran, et aucune tentative pour définir l'administration locale d'Athènes après la guerre du Péloponèse. Même il fut permis aux *Leges Barbarorum* et aux « Assises de Jérusalem » de dormir en paix. Mais l'esprit qui régnait dans la commission était essentiellement bureaucratique, et la méthode de procédure fut celle que j'ai décrite. Ceci explique beaucoup de particularités des nouvelles institutions.

La loi que la commission élaborait fut publiée en janvier 1864 et causa des espérances désordonnées. En ce temps-là, la majorité des Russes appartenant aux classes instruites avait un criterium simple et commode pour juger les institutions de toute sorte. Elle acceptait comme axiome que l'excellence d'une institution devait toujours être en raison de son caractère « libéral » et démocratique. La question de savoir jusqu'à quel point elle pouvait être appropriée aux conditions exis-

tantes et au tempérament du peuple, et si elle ne serait point, bien qu'admirable en elle-même, trop coûteuse eu égard à la besogne qu'elle accomplirait : on s'en préoccupait fort peu. N'importe quelle organisation qui reposait sur le « principe électif » et fournissait une arène à la discussion publique libre, était sûre d'être bien reçue, et ces conditions se trouvèrent remplies par le Zemstvo.

Les espérances soulevées étaient de diverses espèces. Les gens qui s'intéressaient davantage au progrès politique qu'au progrès économique virent dans les nouvelles institutions la base d'une liberté populaire sans bornes. Si le self-gouvernement local avait en Angleterre, en dépit de son caractère aristocratique, créé et conservé la liberté politique, comme cela avait été prouvé par quelques Allemands érudits, que ne pouvait-on pas attendre d'institutions encore bien plus libérales et démocratiques ? En Angleterre, il n'y avait jamais eu de parlements de comté, et l'administration locale était toujours restée aux mains des grands propriétaires fonciers ; tandis qu'en Russie chaque district aurait son Assemblée élective, dans laquelle le paysan se trouverait placé sur le même niveau que le plus riche propriétaire terrien. Les gens qui étaient accoutumés à penser plutôt aux progrès sociaux qu'au progrès politique s'attendaient à ce que le Zemstvo allait bientôt pourvoir le pays de bonnes routes, de ponts sur lesquels on pourrait passer en sûreté, de nombreuses écoles de village, d'hôpitaux bien installés, et de toutes les autres nécessités de la civilisation. L'agriculture et la situation du paysan seraient améliorées, le commerce et l'industrie développés. La nonchalante apathie de la vie provinciale et l'indifférence héréditaire pour les affaires publiques locales étaient sur le point, pensait-on, de se dissiper ; et en prévision de ce changement, des mères patriotes conduisirent leurs enfants dans les Assemblées afin de les accoutumer, dès leurs

plus jeunes années, à s'intéresser aux affaires et au bien-être publics.

Il est à peine nécessaire de dire que ces espérances désordonnées ne se sont point réalisées. Le Gouvernement n'avait nullement l'intention de donner aux nouvelles institutions une signification politique quelconque, et montra bientôt qu'il ne permettrait pas aux Assemblées d'exercer même une pression morale au moyen de pétitions et d'agitations politiques. Aussitôt que le Zemstvo de Saint-Petersbourg manifesta le désir de jouer un rôle politique, cette Assemblée fut immédiatement dissoute par ordre impérial, et plusieurs des membres influents furent bannis, pendant quelque temps, de la capitale.

Même dans sa sphère propre, comme elle est définie par la loi, le Zemstvo n'a pas accompli ce que l'on attendait de lui. Le pays n'a pas été couvert d'un réseau de routes macadamisées et les ponts ne sont point du tout aussi sûrs qu'on pourrait le désirer; il n'y a encore que peu d'écoles de village, et les hôpitaux se rencontrent rarement. Peu ou rien n'a été fait pour le développement du commerce et des manufactures; et les villages sont restés à peu de chose près, ce qu'ils étaient sous l'ancienne administration. En même temps les taxes locales ont monté avec une alarmante rapidité; et beaucoup de gens tirent de tout ceci la conclusion que le Zemstvo est une institution sans valeur qui a accru les impôts sans fournir au pays aucun bénéfice en échange (1).

Si nous prenons comme criterium, pour juger l'institution, les espérances exagérées que l'on fonda sur elle au premier abord, nous pourrions nous sentir disposés à accepter cette conclusion; mais cela équivaut simple-

1. Le montant total des taxes pour trente provinces s'est élevé, dans le cours de trois ans, de 5,186,302 roubles à 14,569,567.

ment à dire que le Zemstvo n'a accompli aucun miracle. La Russie est beaucoup plus pauvre, sa population est beaucoup plus clairsemée que celle des nations qu'elle prend pour modèle. Supposer qu'elle pourrait tout de suite se créer, au moyen d'une réforme administrative, tous les avantages dont jouissent les nations plus avancées, était aussi absurde qu'il le serait d'imaginer qu'un pauvre diable peut immédiatement se construire un magnifique palais parce qu'il a reçu d'un riche voisin les plans architecturaux nécessaires. Non-seulement des années, mais des générations doivent passer avant que la Russie puisse présenter l'aspect de l'Allemagne, de la France ou de l'Angleterre. La métamorphose peut être accélérée ou retardée par un gouvernement bon ou mauvais, mais non point s'effectuer immédiatement, même si la sagesse réunie de tous les philosophes et de tous les hommes d'État de l'Europe était employée à légiférer dans ce but.

Le Zemstvo a, néanmoins, fait beaucoup plus que la majorité de ses critiques ne le supposent. En premier lieu, il remplit assez bien ses fonctions ordinaires de chaque jour, et est très-peu entaché de pécuniaire et de goût pour les pots-de-vin. En second lieu, il a grandement amélioré la condition des hôpitaux, asiles d'aliénés et autres institutions de bienfaisance confiées à sa surveillance, et il a fait beaucoup, prenant en considérations les moyens limités dont il dispose, pour la diffusion de l'instruction dans le peuple en fondant des écoles de village et quelques écoles normales primaires. J'ai eu fréquemment l'occasion de visiter et d'étudier celle située près de Novgorod, et je puis parler d'elle et de son directeur, le baron Kosinski, avec les plus grands éloges. En troisième lieu, le Zemstvo a créé un nouveau mode, plus équitable, de répartition de taxes, par lequel les propriétaires de domaines et de maisons supportent leur part dans les charges publiques. Enfin, et ce n'est pas son œuvre

la moindre, il a créé un système d'assurances mutuelles contre l'incendie pour les villageois : institution très-précieuse dans un pays comme la Russie, où la grande majorité des paysans habite des maisons construites en bois, et où les incendies sont extrêmement fréquents (1).

Malgré ces résultats importants, il faut avouer que le Zemstvo est à présent dans un état quelque peu critique. Il ne jouit plus désormais de la confiance publique, et montre déjà des symptômes évidents d'épuisement. Le fait est reconnu par tout le monde, et les meilleures autorités sont à peu près d'accord sur la cause du phénomène. Le gouvernement, disent-elles, conçut dans un moment d'enthousiasme le projet de confier au peuple son self-gouvernement local; mais ensuite il s'en effraya et chargea de lourdes chaînes les jeunes institutions.

1. En 1868, les revenus combinés des Zemstvos de trente provinces, embrassant une région six fois plus vaste que la Grande-Bretagne et l'Irlande, s'élevèrent seulement à deux millions de livres sterling (50,000,000 fr.). Cette somme fut dépensée comme suit :

	Roubles.	Pour 100.
1 ^o Maisons pour la police et autres membres de l'administration impériale. . . .	669.719	4.6
2 ^o Logements de troupes	118.080	0.8
3 ^o Moyens de transport pour la police et autres fonctionnaires	2.485.973	17.0
4 ^o Administration spéciale des affaires des paysans	2.160.258	14.9
5 ^o Tribunaux de paix et leur personnel . .	1.925.388	13.2
6 ^o Routes et ponts	1.906.777	13.1
7 ^o Affaires sanitaires (médecins, hôpitaux, etc.)	1.204.162	
8 ^o Éducation populaire	738.859	5.1
9 ^o Paiement de dettes et divers	562.991	3.8
10 ^o Dépenses de l'administration du Zemstvo.	2.797.360	19.2
	<hr/> 14.569.567	<hr/> 100.0

Les Assemblées furent obligées d'accepter comme présidents les maréchaux de la noblesse. Une limite fut placée à la répartition des taxes commerciales et industrielles, et par conséquent la classe marchande cessa complètement de s'intéresser aux débats. La publicité qui fut d'abord garantie aux Assemblées fut ensuite restreinte en donnant aux gouverneurs de province le droit d'empêcher la publication des procès-verbaux et autres documents. Ces restrictions, dit-on, ont rendu impossible toute action libre, vigoureuse.

Nous avons ici une explication qui est tout à fait d'accord avec les idées et la façon de penser russes. Quand quoi que ce soit va mal en Russie, il y a toujours une tendance à affirmer que le gouvernement est à blâmer, et on s'attend à ce que Saint-Pétersbourg fournira le remède. Comme le gouvernement essaie de contrôler toutes choses, cette tendance est parfaitement naturelle, mais l'explication à laquelle elle donne naissance n'est pas entièrement satisfaisante par rapport au Zemstvo. S'il n'est pas niable que de nombreuses restrictions ont été apportées à sa liberté d'action, il n'est pas niable non plus qu'une institution qui succombe si aisément a très peu de véritable vitalité en elle. A mon avis, la cause de cet épuisement, de cette langueur que le Zemstvo montre à présent, gît beaucoup plus avant, et il faut la chercher dans l'une des particularités essentielles de la vie nationale russe. Ceci peut s'expliquer mieux en comparant brièvement les méthodes anglaise et russe pour créer de nouvelles institutions.

C'est un trait frappant de notre vie politique que nos institutions ont toutes surgi, se sont toutes développées, sous l'influence de besoins réels et pratiques, vivement ressentis par une grande partie de la population. Prudents et conservateurs en tout ce qui concerne le bien-être public, nous regardons le changement comme un mal nécessaire, et reculons le jour fatal aussi longtemps que

possible, même quand nous sommes convaincus qu'il doit inévitablement arriver. Nos besoins administratifs sont ainsi toujours en avance des moyens de les satisfaire, et nous usons toujours vigoureusement de ces moyens aussitôt qu'ils nous sont fournis. Notre méthode de fournir les moyens, aussi, est particulière. Au lieu de faire table rase et de commencer par les fondations, nous utilisons jusqu'à l'extrême tout ce que nous nous trouvons posséder, en y ajoutant seulement ce qui est absolument indispensable. Parlant par métaphores, nous réparons et agrandissons notre édifice politique eu égard aux nécessités changeantes de notre façon de vivre, sans donner beaucoup d'attention aux principes abstraits et aux éventualités de l'avenir éloigné. L'édifice peut être une monstruosité esthétique n'appartenant à aucun style reconnu d'architecture, bâtie en dépit des principes formulés par les critiques d'art et les professeurs ; mais il est bien adapté à nos besoins, et chaque trou, chaque recoin, est sûr d'être utilisé.

Très-différente a été l'histoire politique de la Russie pendant les deux derniers siècles. Elle peut être brièvement décrite comme une série de révolutions effectuées paisiblement par le pouvoir autocratique. Chaque souverain jeune et énergique a tenté d'inaugurer une nouvelle époque en remaniant et modelant à nouveau l'administration d'après les données fournies par la philosophie étrangère la plus en vogue de son temps. Il n'a pas été permis aux institutions de naître spontanément des aspirations populaires, elles ont été inventées par des bureaucrates théoriciens pour satisfaire des besoins dont le peuple était encore inconscient. La machine administrative n'a donc que peu ou point tiré sa force motrice du peuple, et a toujours été mise en mouvement par l'énergie, que rien n'aidait, du gouvernement. Dans ces circonstances il n'est pas surprenant que les tentatives répétées de ce dernier pour soulager l'adminis-

tration centrale en créant des organes de self-gouvernement local aient été éminemment infructueuses.

Le Zemstvo, il est vrai, offrait de meilleures chances de succès qu'aucun des essais qui l'avaient précédé. Une grande partie des nobles s'était rendu compte de la nécessité d'améliorer l'administration, et l'intérêt porté par le peuple aux affaires publiques était beaucoup plus grand qu'à aucune autre époque précédente. En raison de cela il y eut d'abord une période d'enthousiasme pendant laquelle de grandes préparations furent faites pour une activité future, et bien des choses effectuées. L'institution avait alors tout le charme de la nouveauté, et les membres sentaient que les yeux du public étaient fixés sur eux. Pendant quelque temps tout alla bien, et le Zemstvo était si satisfait de sa propre activité que les journaux satiriques le comparaient à Narcisse admirant son image reflétée dans l'eau. Mais quand le charme de la nouveauté se fut évanoui, que le public porta son attention vers d'autres questions, l'énergie spasmodique se dissipa, et beaucoup des membres les plus actifs cherchèrent ailleurs un emploi plus lucratif. De tels emplois se trouvèrent aisément, car en ce temps-là il y avait une *demande* extraordinaire d'hommes capables, énergiques, instruits. Plusieurs branches du service civil étaient en voie de réorganisation, et les chemins de fer, les banques, les sociétés par actions, se multipliaient rapidement. Le Zemstvo eut une grande difficulté à leur faire concurrence. Il ne pouvait pas, comme le service impérial, offrir des pensions, des décorations, des perspectives de promotion, ni, comme les entreprises industrielles et commerciales, de gros salaires. La conséquence de tout cela fut que la qualité des bureaux exécutifs se détériora en même temps que l'intérêt qu'avait témoigné le public à l'institution diminuait.

Il est juste de signaler ce fait, parce qu'il a eu quelque influence sur le développement de cette langueur dont

le Zemstvo souffre à l'heure qu'il est. Ce n'en est point, néanmoins, la cause principale. La langueur est apparue chez les députés et le public tout autant que dans les comités exécutifs. La cause principale gît dans ce fait : très-peu de gens sentent vivement le besoin de ces choses que le Zemstvo, d'après le plan sur lequel il a été créé, devrait leur fournir. Prenons, par exemple, un objet de première nécessité. Que de bonnes routes sont nécessaires au développement des ressources nationales, c'est là un principe bien connu de tout Russe qui a la prétention d'avoir reçu de l'instruction, mais très-peu des députés éclairés qui à l'occasion énoncent le principe, sentent la nécessité d'avoir de bonnes routes dans leur district avec la même acuité qu'ils sentent celle d'avoir des occasions de jouer aux cartes. L'une est un besoin théorique, l'autre un besoin pratique. Quand les propriétaires terriens auront appris à tenir exactement leurs livres de comptes, et qu'ils s'apercevront qu'une certaine somme d'argent dépensée pour les routes serait plus que compensée par la diminution du coût des transports, alors seulement, et non pas avant, les comités pour les routes deviendront des institutions vigoureuses. La même remarque, *mutatis mutandis*, peut s'appliquer à toutes les autres branches du self-gouvernement local.

Pour démontrer par un exemple le caractère essentiellement peu pratique de l'institution, je ne puis mieux faire que de décrire brièvement un incident dont je fus un jour témoin dans une Assemblée de district. Quand le sujet des écoles primaires vint devant la réunion, un membre influent se leva précipitamment, et proposa qu'un système d'instruction obligatoire fût immédiatement mis en vigueur dans le district tout entier. Chose étrange à dire, la motion fut sur le point d'être votée, bien qu'aucun des membres présents n'ignorât — ou au moins n'eût dû ignorer s'il avait pris la peine de s'en enquérir, — que le nombre actuel des écoles eût été par

là vingtplé, et que les taxes locales étaient déjà très-lourdes. Pour conserver sa réputation de libéralisme, l'honorable membre proposa en plus, bien que le système dût être obligatoire, qu'aucune amende, punition ou autres moyens de contrainte ne seraient employés. Comment un système pourrait-il être obligatoire sans employer quelques moyens coercitifs, il ne prit pas la peine de l'expliquer. Pour sortir de cette difficulté, l'un de ses partisans proposa que les paysans qui n'enverraient pas leurs enfants à l'école seraient privés du droit de servir comme elders ou délégués dans les communes ; mais cette proposition souleva seulement un rire général, car beaucoup de députés savaient que les paysans regarderaient cette prétendue punition comme un précieux privilège. Et tandis que cette discussion sur la nécessité d'introduire un système idéal d'instruction obligatoire avait lieu, la rue devant les fenêtres de la salle était recouverte d'une couche de boue de près de deux pieds d'épaisseur ! Les autres rues étaient dans une condition semblable ; et un grand nombre des membres arrivaient toujours en retard, parce qu'il était impossible de venir à pied et qu'il n'existait dans la ville qu'une seule voiture de louage. Beaucoup de membres possédaient, heureusement, leurs propres voitures, mais même avec leur aide la locomotion n'était point du tout aisée. Un jour, dans la principale voie, la tarantasse d'un membre versa, et il fut lancé dans la boue !

Je pourrais décrire beaucoup d'autres défauts moindres que présente le Zemstvo dans sa condition actuelle, mais je crois qu'il serait injuste de critiquer sévèrement une jeune institution animée de bonnes intentions, et qui se trompe seulement par inexpérience. Avec tous ses défauts et erreurs, elle est infiniment meilleure que celles qu'elle a remplacées. Si nous la comparons aux précédentes tentatives pour créer un self-gouvernement local, il nous faut admettre que la Russie a fait de

grands progrès dans son éducation politique. Ce que peut être son futur, je ne m'aventurerai pas à le prédire. Je suis enclin à croire qu'elle survivra à son état présent de léthargie et acquerra graduellement une nouvelle et saine vitalité, à mesure que le peuple arrivera à sentir de plus en plus le besoin de ces choses qu'elle a été créée pour lui fournir. Mais, d'autre part, elle peut d'ici là mourir d'inanition, ou être balayée par quelque nouvelle explosion d'enthousiasme réformateur avant d'avoir eu le temps de pousser de profondes racines. Quelqu'un a dit avec raison que « le temps respecte peu ce qui s'est fait sans lui » ; et nulle part cet apophthegme ne se vérifie plus fréquemment qu'en Russie, où les institutions surgissent comme la gourde de Jonas, et périssent aussi rapidement, sans laisser de trace derrière elles.

CHAPITRE XV

PROPRIÉTAIRES TERRIENS DE L'ANCIENNE ÉCOLE

Hospitalité russe. — Une maison de campagne. — Portrait de son propriétaire. — Sa vie passée et présente. — Soirées d'hiver. — Livres. — Relations avec le monde extérieur. — La guerre de Crimée et l'émancipation. — Un propriétaire ivrogne et débauché. — Un vieux général et sa femme. — Jour de la fête de l'hôte. — Un monstre légendaire. — Un juge retraité. — Un scribe malin. — Indulgence sociale. — Causes de démoralisation.

De tous les pays étrangers dans lesquels j'ai voyagé, la Russie mérite certainement, sous tous les rapports, la palme de l'hospitalité. Chaque printemps, je recevais un grand nombre d'invitations de propriétaires terriens habitant différentes parties de la contrée, — beaucoup plus que je ne pouvais en accepter, — et une grande partie de l'été se passait, généralement, en allées et venues d'une maison de campagne à l'autre. Je n'ai nullement l'intention de demander au lecteur de m'accompagner dans ces expéditions, — car, bien qu'agréables en fait, racontées, elles pourraient ennuyer; — mais, désirant lui donner quelque idée des propriétaires terriens russes, je choisirai donc et lui décrirai quelques spécimens typiques de cette classe.

Parmi ces propriétaires fonciers on rencontre des hommes d'à peu près tous les rangs et toutes les conditions, depuis le riche dignitaire entouré de tout le luxe

raffiné de la civilisation européenne, jusqu'au pauvre, mal vêtu et ignorant possesseur de quelques acres de terre, qui lui fournissent à peine les nécessités de la vie. Prenons d'abord quelques spécimens de la moyenne.

Dans l'une des provinces du centre, sur les bords d'un cours d'eau qui serpente paresseusement, s'élève un groupe irrégulier de constructions en bois : vieilles, non peintes, noircies par le temps et surmontées de toits en pente rapide formés de planches couvertes de mousse. Le principal corps de bâtiment est une longue maison d'habitation élevée seulement d'un étage, formant angle droit avec la route ; en front de la maison se trouve une cour spacieuse, mal tenue ; derrière, un jardin également spacieux, ombreux, dans lequel l'art essaye encore faiblement de lutter contre la nature envahissante. De l'autre côté de la cour, faisant face à la porte principale, — ou plutôt aux portes principales, car il y en a deux, — on aperçoit les étables, les greniers à foin et à blé, et, près de l'extrémité de la maison opposée à la route, deux bâtiments plus petits dont l'un est la cuisine et l'autre le *Lyudskaya*, où logent les domestiques. Au delà on peut distinguer à travers une simple rangée de tilleuls un autre groupe de constructions en bois noirci par le temps, encore plus délabrées : c'est la ferme.

Il n'existe certainement pas beaucoup de symétrie dans la disposition de ces bâtiments, mais il y a cependant un certain ordre et une raison d'être dans ce chaos apparent. Tous ceux qui ne demandent pas de poêle sont élevés à une distance considérable de la maison d'habitation et de la cuisine, plus sujettes aux incendies ; et la cuisine est isolée parce que l'odeur de l'huile employée à la préparation des aliments n'est nullement agréable, même pour ceux dont les nerfs olfactifs ne sont pas très-susceptibles. Le plan de la maison n'est point dépourvu non plus d'une certaine signification : la séparation rigoureuse des sexes qui formait un trait caractéristique

de la vieille société russe a depuis longtemps disparu, mais on peut encore retrouver la trace de son influence dans les maisons bâties sur le vieux modèle. Celle dont il s'agit en est une, et, par conséquent, elle est divisée en trois parties : à l'une des ailes, les appartements masculins ; à l'autre, les féminins ; et au milieu, le territoire neutre, comprenant la salle à manger et le salon. Cet arrangement a ses avantages et explique pourquoi la maison présente deux portes d'entrée en front. Derrière se trouve une troisième porte qui s'ouvre, du territoire neutre, sur une spacieuse *veranda* regardant le jardin.

Ici vit et a vécu pendant bien des années Ivan Ivanovitch K..., gentilhomme de la vieille école et très-digne spécimen de sa race. Si nous l'examinons assis dans un fauteuil confortable, drapé dans son ample robe de chambre flottante, sa longue pipe turque à la main, nous pourrions lire d'un coup d'œil quelque chose de son caractère. La nature l'a doué de gros os et de larges épaules ; et elle avait évidemment l'intention d'en faire un homme d'une grande force physique ; mais il a contribué à frustrer cette intention bienveillante et se trouve être maintenant plus gras que musculeux. Sa tête, tondue de près, est ronde comme un boulet de canon, les lignes en sont massives et lourdes, mais cette lourdeur est relevée par une expression de contentement calme et de bonne humeur imperturbable qui, à l'occasion, s'épanouit en un vaste sourire bonasse. Sa face est l'une de celles qui, même appartenant à un acteur de grand talent, ne pourraient prendre une expression de souci et d'anxiété et l'on ne saurait l'en blâmer, car une telle expression ne lui a jamais été demandée. Pareil aux autres mortels, son propriétaire éprouve quelquefois de petits ennuis et, en de telles occasions, ses petits yeux gris étincellent, son visage s'enflamme d'une lueur pourpre qui fait penser à l'apoplexie ; mais la mauvaise fortune n'a jamais pu l'empoigner d'une main assez

ferme pour lui faire comprendre la signification des mots souci, anxiété. Des lutttes, des désappointements, des espérances et de tous les autres sentiments qui donnent à la vie humaine un intérêt dramatique, il ne sait que fort peu de chose par ouï-dire et rien par expérience. En fait, il a toujours vécu en dehors de cette *struggle* (lutte) *for existence* que les philosophes modernes déclarent être la loi de nature.

Il y a environ soixante ans, Ivan Ivan'itch naquit dans la maison qu'il habite encore. Il reçut ses premières leçons du prêtre de la paroisse, et plus tard d'un fils de diacre ayant étudié au séminaire avec si peu de succès qu'il avait été incapable de passer l'examen final. Il fut traité par ces deux précepteurs avec une indulgence extrême, ils lui permirent de n'apprendre que ce que bon lui semblait. Son père désirait le voir assidu à l'étude; mais sa mère avait peur que cela ne nuisît à sa santé, et lui accordait en conséquence plusieurs jours de congé par semaine. Dans ces circonstances, ses progrès naturellement ne furent pas très-rapides, et il n'avait encore fait que très-superficiellement connaissance avec les règles élémentaires de l'arithmétique, quand son père déclara un jour qu'il avait déjà dix-huit ans et qu'il devait immédiatement entrer dans le service. Mais quelle sorte de service? Ivan n'avait nulle inclination naturelle pour aucune espèce d'activité. Le projet de le faire entrer comme *Junker* dans un régiment de cavalerie dont le colonel était un vieil ami de son père, ne lui plut pas du tout. Il n'avait en aucune façon l'amour du service militaire, et la perspective d'un examen lui répugnait positivement. Donc, pendant qu'il semblait s'incliner devant l'autorité paternelle, il poussa sa mère à s'opposer au projet.

Le dilemme en présence duquel se trouvait Ivan était celui-ci: Par déférence pour son père, il eût voulu entrer au service et gagner ce rang officiel que tout noble russe

désire posséder ; en même temps, par déférence pour sa mère et ses propres goûts, il voulait rester à la maison et y continuer sa vie indolente. Le maréchal de la noblesse, qui par hasard vint un jour chez son père y rendre une visite, le tira de cette difficulté en lui offrant de l'inscrire en qualité de secrétaire dans le *Dvoryanskaya Opeka*, institution qui agit comme curateur des biens appartenant à des mineurs. Toute la besogne réelle de cet emploi pourrait être faite par un secrétaire salarié, et le titulaire serait promu périodiquement, comme s'il était un fonctionnaire actif. C'était précisément ce qu'Ivan souhaitait. Il accepta avec ardeur la proposition et obtint, au cours de sept années, sans aucun effort de sa part, le rang de « secrétaire de collège », correspondant au capitaine en second de la hiérarchie militaire. Pour monter plus haut, il lui aurait fallu chercher quelque place dont les devoirs n'eussent pu être remplis par procuration ; il résolut donc de se reposer sur ses lauriers aisément gagnés et donna sa démission.

Immédiatement après la clôture de sa vie officielle, commença sa vie d'homme marié. Avant même que sa démission eût été acceptée, il se trouva soudain, un beau matin, sur le chemin du mariage. Ici encore, il n'y eut de sa part aucun effort. L'amour vrai, ce fleuve qui, dit-on, ne coule jamais doucement pour les mortels ordinaires, coula doucement pour lui. Il n'eut même pas la peine de se proposer. L'affaire fut tout entière arrangée par ses parents, qui lui choisirent comme fiancée la fille unique de leur plus proche voisin. La jeune personne n'avait que seize ans, n'était remarquable ni par sa beauté, ni par ses talents ou aucune autre particularité, mais elle possédait un mérite très-important, elle était la fille d'un homme dont le domaine était contigu au leur et qui pouvait lui donner en dot un certain lopin de terre qu'ils avaient longtemps désiré ajouter à

leur propriété. Les négociations, étant d'une nature délicate, furent confiées à une vieille dame qui avait une grande réputation diplomatique en ces matières, et elle accomplit sa mission avec un tel succès, qu'au cours de quelques semaines les préliminaires furent arrangés et le jour fixé pour la noce. Ivan Ivan'itch gagna donc sa fiancée aussi facilement qu'il avait gagné son *tchin* (grade) de « secrétaire de collège ».

Bien que l'époux eût plutôt reçu que pris lui même une femme et ne se fût jamais imaginé un moment être amoureux, il n'eut aucune raison de regretter le choix qu'on avait fait pour lui. Maria Petrovna, par son caractère et son éducation, était absolument la femme qui convenait à Ivan Ivan'itch. Elle avait grandi dans la maison paternelle au milieu de nourrices et de servantes et n'avait jamais appris autre chose que ce que pouvaient enseigner le prêtre de paroisse et « mam'zelle », personnage occupant une situation intermédiaire entre celles d'une femme de chambre et d'une gouvernante. Les premiers événements de la vie de Maria Petrovna furent la nouvelle qu'elle allait être mariée, et les préparatifs de la noce. Toute sa vie elle se rappela les délices que l'acquisition de son trousseau lui causa, et garda mémoire du catalogue entier des objets achetés. Les premières années de son mariage ne furent pas très-heureuses, car elle fut traitée par sa belle-mère comme une enfant insupportable qui a besoin d'être fréquemment réprimandée et sermonnée; mais elle supporta cette discipline avec une patience exemplaire et au bout d'un certain temps devint sa propre maîtresse: dominatrice autocratique de toutes les affaires domestiques. Depuis ce temps elle a vécu d'une vie active et dénuée d'émotions. Entre elle et son mari il existe autant d'attachement mutuel qu'on peut raisonnablement en attendre de natures flegmatiques après trente ans de mariage. Elle consacre toute son énergie à la satisfaction de ses besoins maté-

riels, d'ailleurs fort simples, — quant à des besoins intellectuels, elle n'en a aucun, — et à assurer son bien-être de toutes les façons possibles. Sous les soins assidus de sa femme, Ivan Ivan'itch s'est, comme il a l'habitude de le dire, « efféminé » (*obabilsya*). Son amour de la chasse s'est dissipé, il se soucie de moins en moins de visiter ses voisins, et chaque année il passe de plus en plus de temps dans son confortable fauteuil.

Le train de vie quotidien de ce digne couple est singulièrement régulier et monotone, variant seulement avec les diverses saisons. En été, Ivan Ivan'itch se lève vers sept heures, et endosse avec l'assistance de son valet de chambre un costume simple consistant principalement en une robe de chambre passée de couleur et couverte de taches. N'ayant rien de particulier à faire, il s'assied à la fenêtre ouverte et regarde dans la cour. Quand les domestiques passent, il leur crie de s'arrêter et les questionne, puis leur donne des ordres ou les gronde, suivant les circonstances. Vers neuf heures le thé est annoncé, il se rend alors dans la salle à manger, pièce longue et étroite dont le plancher est nu et qui ne contient d'autre mobilier qu'une table et des chaises, le tout dans une condition plus ou moins rachitique. Là il trouve sa femme avec le *samovar* devant elle. Au bout de quelques minutes, les plus jeunes enfants entrent, baisent la main de leur papa et prennent place à table. Comme ce repas matinal consiste seulement en pain et thé, il ne dure pas longtemps, et tous se rendent ensuite à leurs diverses occupations. Le chef de la maison commence le labeur de la journée en se rassoyant à la fenêtre ouverte; sa pipe turque est bourrée et allumée par un petit garçon dont la fonction spéciale est de tenir en bon état les pipes de son maître. Quand Ivan Ivan'itch en a fumé deux ou trois et s'est abandonné pendant un temps proportionné à une contemplation silencieuse, il sort avec l'intention de visiter les étables et la ferme; mais généralement, avant

qu'il n'ait traversé la cour, il trouve la chaleur insupportable et retourne à sa première position près de la fenêtre ouverte. Là il reste assis tranquillement jusqu'à ce que le soleil ait tourné autour de la maison de façon à ce que la véranda soit complètement à l'ombre; il y fait alors transporter son fauteuil et s'y installe jusqu'à l'heure du dîner.

Maria Petrovna passe sa matinée d'une façon plus active. Aussitôt que la table du déjeuner a été desservie, elle se rend au garde-manger, examine les provisions, arrête le menu du jour, et donne à la cuisinière les matériaux nécessaires, avec des instructions détaillées sur la façon de les préparer. Le reste de la matinée, elle le consacre à ses autres devoirs de ménagère. Vers une heure, le dîner est annoncé, et Ivan Ivan'itch s'excite l'appétit en avalant d'un trait un verre de *vermuth* préparé à la maison. Le dîner est le grand événement du jour. La nourriture est abondante et de bonne qualité, mais les champignons, les oignons, la graisse, jouent un rôle un peu trop important dans le repas, et le tout est préparé avec très-peu de souci des principes reconnus de l'hygiène culinaire. Beaucoup des plats, certes, feraient sauter d'effroi un Anglais à l'estomac délicat; mais ils ne semblent produire aucun mauvais effet sur ces organismes russes qui n'ont jamais été affaiblis par la vie des villes, les excitations nerveuses et les efforts intellectuels.

Le dernier plat n'a pas plutôt été desservi qu'un calme de mort s'étend sur la maison; c'est le moment de la sieste d'après dîner. Les enfants vont dans le jardin, et tous les autres membres de la maison s'abandonnent à la somnolence naturellement engendrée par un copieux repas, un jour d'été brûlant. Ivan Ivan'itch se retire dans sa propre chambre, d'où les mouches ont été soigneusement expulsées par son porteur de pipes. Maria Petrovna s'assoupit dans un fauteuil du parloir, la figure recouverte d'un mouchoir de poche. Les domes-

tiques ronflent dans les corridors, les mansardes ou le grenier à foin ; et même le vieux chien de garde, dans un coin de la cour, s'étend de toute sa longueur du côté ombragé de sa loge.

Au bout de deux heures environ, la maison se réveille graduellement. Les portes commencent à crier, les noms des divers valets ou servantes sont braillés sur tous les tons, depuis la basse jusqu'au fausset, et des bruits de pas retentissent dans la cour. Bientôt un domestique mâle sort de la cuisine portant un énorme *samovar* qui lance des bouffées de vapeur comme une petite locomotive. La famille s'assemble pour le thé. En Russie comme ailleurs, le sommeil après le repas produit la soif, si bien que le thé et autres breuvages sont bien accueillis. En même temps quelques friandises sont servies, telles que fruits cultivés ou sauvages, concombres avec du miel, ou quelque autre chose de la même espèce, et la famille se disperse de nouveau. Ivan Ivan'itch fait un tour dans les champs sur son *begovuiya droshki*, véhicule extrêmement léger composé de deux paires de roues réunies par une barre de bois sur laquelle le conducteur est assis ; et Maria Petrovna reçoit probablement une visite de la *Popadya* (femme du prêtre), qui est la plus mauvaise langue du voisinage. Il ne se produit pas beaucoup de scandales dans le district, mais le peu qu'il y en a, la *popadya* le recueille soigneusement et le répand parmi ses connaissances avec une générosité prodigue.

Dans la soirée, il arrive souvent qu'un petit groupe de paysans entre dans la cour et demande à voir « le maître ». Celui-ci vient à la porte, et il se trouve généralement qu'ils ont quelque faveur à réclamer de lui. En réponse à sa question : « Eh bien ! enfants, qu'est-ce que vous voulez ? » ils content leur histoire d'une façon confuse et entortillée, plusieurs d'entre eux parlant à la fois, et il lui faut les questionner et requestionner avant d'arriver à comprendre ce qu'ils désirent. S'il leur dit qu'il

ne peut pas le leur accorder, ils ne se contenteront probablement pas du premier refus, mais s'efforceront, en le suppliant, de le faire revenir sur sa décision. Se reculant d'un pas et faisant une grande révérence, un membre du groupe commence d'un ton câlin, demi-respectueux, demi-familier : « Petit père, Ivan Ivan'itch, soyez gracieux, vous êtes notre père, nous sommes vos enfants », et ainsi de suite. Ivan Ivan'itch écoute avec bienveillance et explique de nouveau qu'il ne peut leur accorder ce qu'ils demandent, mais ils conservent encore l'espoir de gagner leur cause par des supplications, et les continuent jusqu'à ce qu'à la fin sa patience se trouvant épuisée, il leur dit d'un ton paternel : « Maintenant, assez ! assez ! vous êtes des têtes de bûche, tous des têtes de bûche, inutile de continuer, cela ne peut pas se faire » ; et, disant ces mots, il rentre dans la maison pour prévenir toute discussion ultérieure.

Une partie régulière des occupations de la soirée est l'entrevue avec l'intendant. Le travail qui vient d'être fait, le programme pour le lendemain, sont toujours très-longuement discutés ; et beaucoup de temps est dépensé à spéculer sur le temps qu'il fera les jours suivants. Sur ce dernier point, le calendrier est toujours soigneusement consulté et une grande confiance est placée en ses prédictions, bien que l'expérience ait souvent montré qu'on n'y doit accorder qu'une foi restreinte. La conversation se traîne sur ce sujet jusqu'à ce que le souper soit annoncé, et immédiatement après ce repas, qui est une répétition abrégée du dîner, tous se retirent pour la nuit.

Ainsi s'écoulent les jours, les semaines et les mois dans la maison d'Ivan Ivan'itch, et c'est bien rarement qu'une déviation au programme ordinaire se produit. La température nécessite, bien entendu, quelques légères modifications. Quand elle est froide, les portes et les fenêtres doivent être tenues fermées, et après les pluies abondantes,

ceux qui n'aiment pas barboter dans la boue doivent rester dans la maison ou le jardin. Pendant les longues soirées d'hiver, la famille s'assemble dans le parloir et tous ses membres tuent le temps du mieux qu'ils peuvent. Ivan Ivan'itch fume sa longue pipe et médite, ou écoute l'orgue à cylindre dont joue l'un de ses enfants. Maria Petrovna tricote un bas. La vieille tante, qui d'habitude passe l'hiver avec eux, joue à la « patience » et quelquefois tire du jeu des conclusions pour l'avenir. Ses prédictions favorites sont qu'un étranger va arriver ou qu'un mariage aura lieu, et elle peut déterminer le sexe de l'étranger, la couleur des cheveux de la fiancée, mais son art ne va pas au-delà, elle ne peut satisfaire les jeunes demoiselles quant aux autres détails.

On aperçoit rarement dans le parloir des livres ou des journaux, mais pour ceux qui désireraient lire, il existe une petite bibliothèque remplie de productions littéraires variées, qui donne quelque idée des goûts littéraires de la famille pendant plusieurs générations. Les volumes les plus anciens furent achetés par le grand-père d'Ivan Ivan'itch, personnage qui, d'après les traditions de famille, jouissait de la confiance de la grande Catherine. Bien que complètement oublié par les historiens récents, c'était un homme ayant évidemment quelques prétentions à la culture intellectuelle. Il avait fait peindre son portrait par un artiste étranger de beaucoup de talent (ce portrait est encore accroché dans le parloir) et acheté un certain nombre de porcelaines de Sèvres, dont les dernières se trouvent sur une commode placée dans le coin et contrastent étrangement avec le mobilier grossier de la maison et l'aspect sale de l'appartement. Parmi les livres qui portent son nom, nous trouvons les tragédies de Sumarokof, qui s'imaginait être le « Voltaire russe », les amusantes comédies de von Wisin, dont quelques-unes se jouent encore aujourd'hui, les odes pindariques du courtisan Derzhavin, deux ou trois volumes contenant la

science mystique de la franc-maçonnerie interprétée par Schwarz et Novikoff, les traductions russes de Pamela, Sir Charles Grandison et Clarissa Harlowe de Richardson, la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau (traduction russe), et trois ou quatre volumes de Voltaire dans l'original. Parmi les ouvrages réunis à une époque un peu plus récente il y a les traductions d'Anne Radcliffe, les premiers romans de Walter Scott et ceux de Ducray-Duminil, dont les histoires : « Lolotte et Fanfan » et « Victor, ou l'enfant de la forêt », jouissaient jadis d'une grande réputation. A partir de cette époque, les goûts artistiques de la famille paraissent s'être éteints, car la littérature qui suit est représentée exclusivement par les fables de Kryloff, un Manuel du cultivateur, un petit livre de médecine usuelle, et une série de calendriers. Il y a néanmoins quelques signes d'une renaissance, car sur le rayon inférieur se trouvent de récentes éditions de Pouchkine, Lermontof, Gogol et quelques ouvrages d'auteurs vivants.

Quelquefois la monotonie de l'hiver est égayée par des visites qu'on fait aux voisins et d'autres qu'on reçoit d'eux, ou d'une façon plus saillante encore par un voyage de quelques jours à la capitale de la province. Dans ce dernier cas, Maria Petrovna passe presque tout son temps à courir les boutiques, et rapporte à la maison une vaste collection d'articles variés. L'inspection de ces objets par la famille assemblée forme un important événement domestique qui relègue complètement à l'ombre les visites des colporteurs et porte-balle. Puis il y a les fêtes de Noël, de Pâques, et, à l'occasion, de petits incidents d'une espèce moins agréable. Ce peut être, par exemple, une abondante tombée de neige telle qu'il est nécessaire d'y couper des routes pour se rendre à la cuisine et aux étables; ou bien les loups entrent dans la cour la nuit et luttent avec les chiens de garde; ou bien on apporte la nouvelle qu'un paysan qui avait bu dans un village voisin a été trouvé gelé sur la route.

Sous tous les rapports la famille mène une existence très-isolée, mais elle a un lien qui la rattache au monde extérieur. Deux des fils sont officiers dans l'armée, et ils écrivent de temps en temps à leur mère et à leurs sœurs. C'est à ces deux jeunes gens qu'est consacrée toute la petite provision de sentimentalité que Maria Petrovna possède. Elle peut parler d'eux pendant des heures à quiconque voudra l'écouter, et elle a raconté une centaine de fois à la popadya tous les petits incidents insignifiants de leur vie. Bien qu'ils ne lui aient jamais donné beaucoup de causes d'anxiété, elle vit dans une frayeur constante que quelque mal puisse leur arriver. Ce qu'elle redoute de plus, c'est qu'ils soient envoyés en campagne ou qu'ils tombent amoureux d'actrices. La guerre et les actrices sont, en fait, les deux cauchemars de son existence, et chaque fois qu'elle a un rêve inquiétant, elle charge le prêtre d'offrir un *moleben* pour la sûreté de ses chers absents. Quelquefois elle se hasarde à exprimer ses craintes à son mari et lui recommande de leur écrire ; mais il considère qu'écrire une lettre est un dur labeur, et répond toujours évasivement : « Oui, oui, nous y penserons ».

Pendant la guerre de Crimée, — bien que les deux fils ne fussent pas encore à l'armée, — Ivan Ivan'itch se réveilla à demi de sa léthargie habituelle et lut à l'occasion les maigres rapports officiels publiés par le gouvernement. Il était un peu surpris qu'on n'y parlât d'aucune grande victoire et que l'armée ne s'avancât pas immédiatement sur Constantinople. Quant aux causes, il ne s'en préoccupa jamais. Quelques-uns de ses voisins lui dirent que l'armée était désorganisée, que le système tout entier de Nicolas s'était trouvé absolument sans valeur. Tout cela pouvait être très-exact, mais Ivan ne comprenait pas les questions militaires et politiques. Sans doute, après tout, cela finirait bien. Tout se termina bien à un certain point de vue, et il cessa de nouveau de lire les

journaux; mais, au bout de peu de temps, il fut remué par des récits beaucoup plus alarmants qu'aucun bruit de guerre. Les gens commençaient à parler de la question des paysans et à dire ouvertement que les serfs allaient bientôt être émancipés. Cette seule fois dans sa vie, Ivan Ivan'itch demanda des explications. Rencontrant un de ses voisins qui avait toujours été un homme respectable, de bon sens, sévère sur la discipline, et l'entendant parler en ce sens, il le prit à part et lui demanda ce que cela signifiait. Le voisin lui expliqua que le vieil ordre de choses avait fait banqueroute, était jugé, qu'une nouvelle époque s'ouvrait, que tout devait être réformé et que l'Empereur, en conformité d'une clause secrète du traité avec les Alliés, était sur le point d'accorder une constitution ! Ivan Ivan'itch écouta quelque temps en silence, puis, avec un geste d'impatience, interrompit l'orateur : « *Polno duratchitsya !* assez de badinage et de niaiseries. Vassili Petrovitch, dites-moi sérieusement ce que vous voulez me dire. »

Quand Vassili Petrovitch jura qu'il parlait avec tout son sérieux, son ami le considéra fixement d'un air de compassion intense, et grommela en s'éloignant : « Ainsi, lui aussi, il a perdu la tête ! »

Les paroles de Vassili Petrovitch, que son ami léthargique à l'esprit sobre regardait comme indiquant une insanité temporaire chez celui qui les prononçait, peignaient bien la condition mentale d'un grand nombre de nobles à cette époque et n'étaient pas dénuées d'un certain fondement. L'idée d'une clause secrète dans le traité de Paris était purement imaginaire; mais il était très-vrai que le pays entraît dans une période de grandes réformes, parmi lesquelles la question de l'émancipation occupait le premier rang. De tout cela même le sceptique Ivan Ivan'itch fut bientôt convaincu. L'empereur déclara formellement à la noblesse de la province de Moscou que l'état actuel des choses ne pouvait toujours durer, et

engagea les propriétaires terriens à examiner par quels moyens la condition de leurs serfs pourrait être améliorée. Des comités provinciaux furent formés dans le but de préparer des projets définis, et graduellement il devint évident que l'émancipation des serfs était réellement proche.

Ivan Ivan'itch fut quelque peu alarmé de la perspective de perdre son autorité sur ses serfs. Bien qu'il n'eût jamais été un maître cruel, il n'avait pas épargné la baguette de bouleau quand il la jugeait utile, et la croyait un instrument nécessaire dans le système russe d'agriculture. Pendant quelque temps, il se consola en songeant que les paysans n'étaient pas des oiseaux, qu'il leur fallait en toutes circonstances de la nourriture et de quoi se vêtir, qu'il les trouverait toujours prêts à le servir comme ouvriers agricoles; mais quand il apprit qu'ils allaient recevoir une grande partie du domaine pour leur propre usage, ses espérances tombèrent et il craignit fort d'être inévitablement ruiné.

Ces sombres prévisions ne se sont nullement réalisées. Les serfs d'Ivan Ivan'itch, émancipés, ont reçu environ la moitié du domaine; mais, en retour de la terre cédée, ils lui payent annuellement une somme considérable et sont toujours disposés à cultiver ses champs moyennant une honnête rémunération. La dépense annuelle est maintenant beaucoup plus grande; mais le prix du grain a haussé, et cela compense complètement l'augmentation de la dépense. L'administration du domaine est beaucoup moins patriarcale; bien des choses jadis laissées à la coutume et à l'accord tacite sont maintenant réglées par des conventions expresses, basées sur des principes purement commerciaux; une bien plus grosse somme d'argent est payée et une bien plus grosse reçue; l'autorité du maître est beaucoup moindre, et sa responsabilité a proportionnel-

lement diminué. Mais, en dépit de tous ces changements, Ivan Ivan'itch éprouverait une grande difficulté à décider s'il est plus riche ou plus pauvre. Il a moins de chevaux et moins de serviteurs, mais il en a encore plus qu'il ne lui en faut, et sa manière de vivre n'a subi aucune modification sensible. Maria Petrovna se plaint que les paysans ne la fournissent plus désormais d'œufs, de poulets, de linge filé à la maison, et que tout est trois fois plus cher qu'autrefois; mais, quoi qu'il en soit, le garde-manger est toujours plein et, comme jadis, l'abondance règne dans la maison.

Ivan Ivan'itch ne possède certainement pas des qualités transcendantes d'aucune sorte. Il serait impossible de faire de lui un héros, fût-ce même son propre fils qui écrivit sa biographie. Les gens bien musclés peuvent avec raison le dédaigner et les hommes actifs et énergiques le condamner de bonne foi pour son indolence et son apathie. Mais, d'un autre côté, il n'a pas de grands défauts. Ses vices sont de l'espèce passive, négative. C'est un membre de la société respectable, sinon distingué, et il paraît un très-digne homme quand on le compare à beaucoup de ses voisins qui ont été élevés dans de semblables conditions. Prenons, par exemple, son frère cadet Dimitri, qui habite à une courte distance.

Dimitri Ivanovitch, comme son frère Ivan, a été doué par la nature d'une répugnance très-accentuée pour tout travail intellectuel prolongé; mais comme c'était un homme à l'intelligence facile, il n'eut pas peur d'un examen de « junker », surtout parce qu'il pouvait compter sur la protection du colonel, et, l'ayant passé, entra dans l'armée. Dans son régiment se trouvait un grand nombre de jeunes officiers d'humeur joviale, toujours prêts à rompre la monotonie de la vie de garnison par quelques folies de jeunesse, et parmi eux il acquit aisément la réputation d'un bon vivant. Le verre à la main il pou-

vait tenir tête au plus solide d'entre eux, et dans toutes les farces insensées il jouait invariablement le rôle principal. Par ce moyen il se fit aimer de ses camarades, et pendant un certain temps tout alla bien. Le colonel, ayant lui-même semé à pleines mains de « la folle avoine » dans sa jeunesse, était tout à fait disposé à fermer, autant que possible, les yeux sur les peccadilles *bacchanaliennes* de ses subordonnés.

Mais au bout de quelques années, le régiment changea soudain de caractère. Certaines rumeurs étant parvenues à l'état-major, l'empereur Nicolas nomma un colonel allemand d'origine, sévère, inflexible sur la discipline, qui visait à faire du régiment une espèce de machine qui fonctionnerait avec la régularité d'un chronomètre. Ce changement ne s'accorda point du tout avec les goûts et les habitudes de Dimitri Ivan'itch. Il s'irrita sous les restrictions du nouveau régime et, aussitôt qu'il eut gagné le rang de lieutenant, se retira du service pour jouir de la liberté de la vie de campagne. Peu après son père mourut, et il devint par là propriétaire d'un domaine et de deux cents serfs. Il ne se maria pas comme son frère aîné, ne s'*effémina* point, mais il fit pis. Dans son petit royaume indépendant, — car tel était réellement un domaine russe dans le bon vieux temps qui a récemment pris fin, — il fut seigneur de tout ce qu'il renfermait, et donna libre carrière à son tempérament fougueux, à sa passion pour le sport et à son goût pour la boisson et la débauche. Beaucoup des farces folles auxquelles il se livra resteront longtemps dans la mémoire des gens du pays, mais elles ne peuvent être racontées ici.

Dimitri Ivan'itch est maintenant un homme qui a passé l'âge moyen et continue encore sa vie dissolue. Sa maison ressemble à un cabaret mal tenu et de réputation suspecte. Le plancher en est malpropre, le mobilier déchiqueté et disloqué, les domestiques indolents,

sales, en haillons. Des chiens de toute race et de toute taille rôdent dans les chambres et les corridors. Le maître, quand il n'est pas endormi, est toujours dans un état plus ou moins complet d'ivresse. Généralement il a chez lui un ou deux invités, — des gaillards qui lui ressemblent, — et les jours, les nuits, se passent à boire et à jouer aux cartes. Quand il ne peut avoir ses « bons compagnons » d'habitude, il envoie chercher un ou deux petits propriétaires qui habitent tout près, hommes qui sont légalement nobles, mais si pauvres qu'ils diffèrent peu des paysans. Lorsque ces ressources ordinaires lui font défaut, il a recours, à l'occasion, au violent expédient d'ordonner à ses domestiques d'arrêter les premiers voyageurs qui passeront, quels qu'ils puissent être, et de les ramener de gré ou de force, suivant les circonstances. Ces voyageurs peuvent être très-pressés ou éprouver la plus grande répugnance à accepter une hospitalité aussi brutale et qu'ils ne désiraient pas; mais toutes leurs excuses, protestations et remontrances seront en vain. On enlèvera une roue de leur tarantasse, ou bien quelque partie indispensable du harnais sera cachée, et ils peuvent s'applaudir de leur bonne chance s'ils parviennent à s'échapper le lendemain matin (1).

Au temps du servage, ses serfs domestiques avaient à supporter beaucoup de leur seigneur violent et capricieux. Ils vivaient dans une atmosphère d'injures, et étaient soumis assez souvent à des corrections corporelles. Pis que cela, leur maître les menaçait constamment de « raser leur front » c'est-à-dire de les donner comme recrues, et parfois, il mettait sa menace à exécution en dépit

1. Cette coutume est heureusement devenue très-rare aujourd'hui; elle est cependant encore pratiquée, à l'occasion, dans les districts éloignés. Un incident de cette espèce arriva à un de mes amis en 1871. Il fut détenu contre sa volonté, pendant deux jours entiers, par un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant, et n'effectua à la fin son évasion qu'en corrompant les domestiques de son hôte-tyran.

des gémissements et des supplications du coupable et de ses parents. Et pourtant, chose étrange, presque tous ces serfs-là restèrent avec Dimitri Ivan'itch comme domestiques libres après l'émancipation, et y resteront probablement jusqu'à ce qu'il soit expulsé de son domaine par ses créanciers ou emporté par une attaque d'apoplexie. Que deviendront-ils alors? il est difficile de le dire, car ils ont contracté des habitudes qui les rendent impropres à tout autre genre de vie.

Pour rendre justice aux propriétaires terriens russes, je dois dire que la classe représentée par Dimitri Ivan'itch est maintenant très-peu nombreuse et s'éclaircit de jour en jour. Cette classe était le résultat naturel du servage et de la stagnation sociale, d'un état de société dans lequel il existait peu de restrictions légales ou morales et de motifs pouvant développer une activité honorable.

Parmi les autres propriétaires terriens du district, l'un des plus connus est Nicolaï Petrovitch B..., vieux militaire ayant rang de général. Comme Ivan Ivan'itch, il appartient à l'ancienne école; mais on peut établir entre les deux hommes un contraste plutôt qu'une comparaison. La différence entre leur passé, leur façon de vivre et leurs caractères, se reflète dans leur apparence extérieure. Ivan Ivan'itch, nous le savons, est très-gros et lourd dans tous ses mouvements; il aime à s'étendre nonchalamment dans son fauteuil ou à fainéanter et flâner dans sa maison enveloppé dans son ample robe de chambre, pareil à un énorme pain de sucre. Le général, au contraire, est maigre, nerveux, musculeux, porte habituellement une tunique militaire boutonnée jusqu'au cou; son visage a toujours une expression sévère, à laquelle contribue surtout une moustache hérissée, en brosse. Quand il va et vient dans la chambre, fronçant les sourcils et tenant les yeux fixés sur le plancher, on dirait qu'il combine des projets gran-

dioses ; mais ceux qui le connaissent bien savent parfaitement que c'est là une illusion d'optique dont il est lui-même, jusqu'à un certain point, la victime. Nicolai Petrovitch B... est tout à fait innocent de pensées profondes et de puissants efforts intellectuels. Bien qu'il fronce le sourcil si impérieusement, son tempérament n'est nullement féroce. S'il avait passé toute sa vie à la campagne, il eût été probablement aussi bonasse et aussi flegmatique qu'Ivan Ivan'itch ; mais, bien différent de cet adorateur de sa tranquillité, il a aspiré à s'élever dans le service, et il a adopté le maintien strict et formaliste que l'empereur Nicolas considérait comme indispensable chez un officier. Cet air, qu'il avait d'abord « endossé » comme une pièce de son uniforme, devint, par la force de l'habitude, presque une partie de lui-même, et, à l'âge de trente ans, ce fut un officier au goût de l'« Empereur de fer » : sévère sur la discipline, formaliste inflexible, portant exclusivement son attention sur l'exercice et autres devoirs militaires. Dans ces conditions, il s'éleva graduellement par son propre mérite et atteignit le but de son ambition juvénile : le rang de général. Aussitôt ce but atteint, il prit la résolution de quitter le service et de se retirer sur son domaine. Bien des considérations l'y engageaient. Il avait déjà soixante ans et peu de chances d'avancement supérieur. Il jouissait du titre d'Excellence qu'il avait longtemps convoité, et quand il endossait son grand uniforme, sa poitrine était pailletée de médailles et de décorations. Depuis la mort de son père, les revenus de son domaine avaient déchu graduellement, et on lui rapportait que les plus beaux arbres de sa forêt disparaissaient de jour en jour. Sa femme n'avait aucun amour pour la campagne et eût préféré se fixer à Moscou ou Saint-Pétersbourg ; mais ils calculèrent qu'avec leur petit revenu ils ne pourraient, dans une grande ville, tenir leur rang.

Le général prit la détermination d'introduire l'ordre dans son domaine et de le cultiver lui-même; mais un peu d'expérience le convainquit que ces nouvelles fonctions étaient beaucoup plus difficiles que le commandement d'un régiment. Il a depuis longtemps abandonné l'administration de ce domaine à un intendant, autrefois l'un de ses serfs, et se contente d'exercer ce qu'il imagine être un contrôle efficace. Bien qu'il ait le désir d'agir beaucoup, il trouve peu d'aliments pour son activité et passe ses journées à peu près de la même façon qu'Ivan Ivan'itch, avec cette différence qu'il joue aux cartes toutes les fois qu'il en trouve l'occasion et lit régulièrement le *Ruski Invalid*, le journal militaire officiel. Aussitôt qu'il en reçoit un numéro, il s'assied et le lit consciencieusement du commencement à la fin. La partie qui l'intéresse spécialement est la liste des promotions, des mises à la retraite et des récompenses impériales pour le mérite et l'ancienneté. Quand il voit annoncé que quelque ancien camarade a été nommé officier de la suite de Sa Majesté ou a reçu un grand cordon, il fronce le sourcil un peu plus que d'habitude et est tenté de regretter de s'être retiré du service. S'il avait attendu patiemment, peut-être un lot semblable aurait-il pu lui échoir? Cette idée s'empare de lui, et pendant le reste de la journée il est plus taciturne que de coutume. Sa femme le remarque, en sait la raison; mais elle a trop de bon sens et de tact pour faire aucune allusion à ce sujet.

Anna Alexandrovna, c'est le nom de la bonne dame, est une personne enjouée d'environ cinquante ans, qui ne ressemble en rien à la femme d'Ivan Ivan'itch. Elle est accoutumée depuis longtemps à la société militaire, aux grands dîners, aux bals, aux promenades, aux soirées de jeu, et à tous les autres amusements de la vie de garnison. Elle ne possède nullement le goût des occupations domestiques. Ses connaissances en matière culinaires sont

extrêmement vagues et elle n'a aucune idée de la façon dont on fait des conserves, des *nalivka* et autres friandises de famille, bien que Maria Petrovna, qui est universellement acceptée comme une autorité en ces matières, lui ait plus de cent fois proposé quelques recettes de choix. En résumé, les soins domestiques sont un fardeau pour elle, et elle s'en décharge autant que possible sur la « servante en chef ». Ses deux enfants, aussi, sont pour elle quelque peu encombrants et, en conséquence, elle les confie aux soins de la nourrice et de la gouvernante. C'est de tout cœur qu'elle déteste la vie à la campagne ; mais, possédant ce tempérament placide, philosophe, qui semble avoir quelque rapport avec la corpulence, elle se soumet sans murmurer et essaye d'en rompre un peu l'inévitable monotonie en faisant et recevant des visites. Les voisins, dans un rayon de vingt milles, sont, à peu d'exceptions près, plus ou moins du type d'Ivan Ivan'itch et de Maria Petrovna, décidément rustiques dans leurs manières et leurs idées ; mais leur compagnie vaut mieux qu'une solitude absolue, et ils ont au moins cette bonne qualité d'être toujours disposés à jouer aux cartes pendant n'importe quel nombre d'heures. En outre, Anna Alexandrovna a la satisfaction de savoir qu'elle est, parmi eux, presque un grand personnage et, sans conteste, une autorité pour toutes les questions de goût et de modes ; elle se sent spécialement bien disposée envers ceux ou celles qui, dans la conversation, l'appellent fréquemment « Votre Excellence ».

Les principales réjouissances ont lieu lors de la fête du général et de son épouse, c'est-à-dire les jours consacrés à saint Nicolas et à sainte Anne. Dans ces occasions, tous les voisins viennent offrir leurs compliments, et, bien entendu, restent à dîner. Le repas achevé, les visiteurs les plus âgés s'asseyent à la table de jeu, et les plus jeunes improvisent un bal. La fête est surtout brillante quand le fils aîné vient y prendre part et amène avec lui un ou deux

de ses camarades. Il est dans l'armée déjà depuis longtemps et suit la route pour devenir général comme son père (1). On s'attend à ce que l'un des camarades offre bientôt sa main à Olga Nikola'vna, la seconde fille, jeune demoiselle blonde, pâle, qui est toujours dans un état de langueur frisant l'évanouissement. Elle et sa sœur aînée, jeune personne du même tempérament, ont été élevées dans l'un des grands « Instituts », gigantesque pensionnat fondé et subventionné par le Gouvernement pour les filles de ceux qui sont supposés avoir bien mérité de leur pays. Maintenant que leur éducation est finie, elles vivent à la maison, déplorant l'absence d'une société « civilisée », et tuant le temps d'une façon inoffensive et élégante au moyen de la musique, des travaux d'aiguille et de la littérature frivole.

A ces réunions du jour de la fête on est sûr de rencontrer plusieurs spécimens intéressants de la vieille école. L'un des plus remarquables est un vieillard de haute taille, corpulent, vêtu d'une longue redingote râpée qui se fronce autour de sa taille. Ses sourcils buissonneux couvrent presque ses petits yeux ternes; son épaisse moustache cache en partie une large bouche qui indique clairement des tendances sensuelles; ses cheveux sont coupés si court, qu'il est difficile de savoir quelle serait leur couleur s'il leur était permis de croître. Il arrive toujours dans sa tarantasse juste à temps pour le « *zakuska* », appétissante collation servie un peu avant le dîner, grogne quelques compliments à l'hôte et à l'hôtesse, salue ses connaissances d'un monosyllabe, fait un copieux repas, et, immédiatement après, prend place à une table de jeu où il reste assis, silencieux, aussi long-

1. Les généraux sont beaucoup plus communs en Russie que dans les autres pays. Il y a quelques années existait à Moscou une vieille dame qui avait dix fils : tous étaient généraux ! Ce rang peut s'obtenir aussi bien dans le service civil que dans le service militaire.

temps qu'il peut trouver quelqu'un pour jouer avec lui. On n'aime point, cependant, faire la partie d'Andreï Vassilitch, car sa société n'est pas agréable, et il réussit toujours à s'en retourner chez lui la bourse bien remplie.

Andreï Vassilitch est un homme noté dans le voisinage. Il est le héros de toute une collection de légendes, et son nom, dit-on, est souvent employé avec succès par les nourrices pour effrayer les enfants méchants. Ainsi, quiconque prendra la peine de visiter le district de X... pourra encore voir un monstre légendaire en chair et en os. Jusqu'à quel point les nombreuses histoires qui courent sur lui sont vraies, je ne saurais le dire; mais elles ne sont certainement pas sans fondement. Dans sa jeunesse, il servit quelque temps dans l'armée et fut célèbre, même à une époque où les officiers inflexibles sur la discipline avaient toujours de grandes chances d'avancement, pour sa brutalité envers ses subordonnés. Sa carrière s'arrêta court, néanmoins, alors qu'il avait seulement le rang de capitaine. S'étant compromis de façon ou d'autre, il jugea à propos de donner sa démission et de se retirer sur son domaine.

Là, il organisa sa maison sur des principes mahométans plutôt que chrétiens, et mena ses domestiques et ses paysans comme il avait l'habitude de mener ses soldats, usant sans merci des peines corporelles. Sa femme ne se hasardait pas à protester contre les arrangements mahométans, et tout paysan qui était un obstacle à leur réalisation était immédiatement donné comme recrue ou transporté en Sibérie sur la demande de son maître (1). A la fin, sa tyrannie et ses extorsions poussèrent les serfs à la révolte. Une nuit sa maison fut

1. Quand un propriétaire considérait certains de ses serfs comme intraitables il pouvait, d'après la loi, les faire transporter en Sibérie sans jugement, à la condition de payer le transport. Arrivés à leur des-

entourée et on y mit le feu ; mais il réussit à échapper au sort qu'on lui avait préparé et fit punir sans merci tous ceux qui avaient pris part à la révolte. C'était là une sévère leçon, mais elle n'eut sur lui aucun effet. Prenant des précautions contre une semblable surprise, il continua de tyranniser et d'extorquer comme auparavant jusqu'en 1861, époque où les serfs furent émancipés et où son autorité prit fin.

A une espèce bien différente appartient Pavel Trophimitch, qui lui aussi vient régulièrement offrir ses respects, présenter ses compliments au général et à la « *gheneralsha* » (féminin du mot général). Il est agréable de se détourner des traits durs, ridés et moroses du monstre légendaire et de fixer ses regards sur la face douce, lisse et joviale de cet homme qui a toujours regardé le côté brillant des choses, si bien que son visage a pris quelque chose de leur éclat. « Quelle bonne, joviale et honnête figure ! » vous écriez-vous involontairement en le regardant. En effet ; mais il faut prendre garde de tirer de cela des conclusions prématurées quant au caractère du possesseur. Jovial, il l'est certainement, car peu d'hommes sont plus capables de rire ou de faire rire. On peut aussi également le dire bon si le mot est pris dans le sens de bonne nature, car il ne s'offense jamais et sera toujours prêt à vous complaire si cela ne lui coûte aucune peine. Mais quant à son honnêteté, cela demande quelques explications. Sa réputation ne peut certainement pas être absolument sans tache, car il a été bien des années juge à la cour du district, et celle-ci ne valait pas mieux que les autres.

Pour être juge dans ces cours-là, — qui furent abolies il

tion, ils recevaient de la terre et vivaient là comme colons libres, avec cette simple restriction qu'il ne leur était pas permis de quitter la localité où ils étaient fixés.

y a environ dix ans, — et en même temps un honnête homme, il fallait une dose de vertu plus qu'ordinaire. Pavel Trophim'itch n'était pas un Caton, et par conséquent il succomba. Il n'avait jamais étudié le droit et n'élevait aucune prétention à des connaissances étendues en loi. A tous ceux qui voulaient bien l'écouter, il déclarait franchement qu'il connaissait beaucoup mieux les chiens courants et d'arrêt que les formalités légales. Mais son domaine était très-petit et il ne pouvait pas se permettre de donner sa démission. Bien que le salaire nominal fût extrêmement modeste, le revenu était alors considérable, car, à cette époque, aucun homme de bon sens ne tentait de suivre un procès sans « graisser la patte » aux fonctionnaires. Les deux parties payaient le greffier dont la fonction était de préparer l'affaire et de la présenter aux juges, et celui-ci donnait une part de ce gain à ses supérieurs. Pavel Trophim'itch n'était pas du tout un juge de la pire espèce. On savait qu'il avait protégé des veuves et des orphelins contre ceux qui voulaient les dépouiller, et nulle somme d'argent de l'autre partie ne lui eût fait rendre une décision injuste contre un ami qui lui aurait expliqué en particulier son cas; mais quand il ne connaissait ni l'affaire ni les plaideurs, il signait volontiers le jugement préparé par le greffier et empochait tranquillement « les épices », sans ressentir aucun remords de conscience. Tous les juges, il le savait, faisaient de même, et il n'avait aucune prétention d'être meilleur que ses collègues.

On peut voir à la même table que lui, quand Pavel Trophim'itch joue aux cartes chez le général ou ailleurs, un petit homme à l'air gauche, rasé de près, avec des yeux très-noirs et l'allure tartare. C'est Alexei Petrovitch T... S'il a réellement du sang tartare dans les veines, il est impossible de le dire; mais il est certain que ses ancêtres, pendant une ou deux générations, furent tous de bons chrétiens orthodoxes. Son père était un pauvre chirurgien.

gien militaire dans un régiment de marche, et Alexei Petrovitch lui-même devint de bonne heure scribe dans l'un des bureaux de la ville-district. Il était alors très-pauvre et éprouvait de grandes difficultés à vivre de son misérable salaire; mais c'était un jeune homme pénétrant et habile qui découvrit bientôt que même un scribe avait beaucoup d'occasions d'extorquer de l'argent à un public ignorant, il usa de ces occasions avec une grande habileté, et fut connu pour un des plus parfaits empocheurs de pots de vin (*vzyatotchniki*) du district. Sa position, néanmoins, était si subalterne qu'il ne fût jamais devenu riche s'il ne s'était avisé d'un expédient très-ingénieux qui lui réussit complètement. Apprenant qu'un petit propriétaire, qui avait une fille unique, était venu habiter la ville pour quelques semaines, il prit une chambre dans l'auberge où étaient descendus les nouveaux venus, et quand il eut fait leur connaissance, il tomba dangereusement malade. Sentant sa dernière heure approcher, il envoya chercher un prêtre, lui confia qu'il avait amassé une grande fortune et demanda qu'on écrivit son testament sous sa dictée. Dans ce testament, il légua de grosses sommes à tous ses parents, et une considérable à l'église de la paroisse. Toute l'affaire devait être tenue secrète jusqu'après son décès; mais son voisin, le vieux monsieur à la fille unique, fut appelé et signa l'acte comme témoin. Quand tout fut terminé, Alexei Petrovitch ne mourut point, mais se rétablit rapidement et persuada au vieux monsieur, à qui il avait confié son secret, de lui donner la main de sa fille. Celle-ci ne vit aucun inconvénient à épouser un homme possesseur de telles richesses, et le mariage fut dûment célébré. Peu après le père mourut, sans découvrir, il faut l'espérer, la mystification qui avait été perpétrée, et Alexei Petrovitch devint propriétaire d'un petit domaine très-confortable. Depuis ce changement dans sa fortune il a complètement changé ses principes, ou du

moins sa pratique. Sous tous les rapports, maintenant, il est strictement honnête. Il prête de l'argent, il est vrai, à 10 ou 15 pour 100 d'intérêt, mais cela n'est pas considéré dans le pays comme un taux très-exorbitant, et tous admettent qu'il n'est jamais, sans nécessité, dur pour ses créanciers. Dans l'administration locale élue, il joue un rôle considérable. Bien qu'il parle rarement dans l'Assemblée du Zemstvo, c'est un homme très-utile dans les comités, et il se distingue toujours par son grand bon sens et ses connaissances pratiques étendues.

Il peut sembler étrange qu'une personne honorable comme le général puisse recevoir chez lui une société aussi bigarrée, comprenant des personnages d'une réputation décidément ternie; mais, sous ce rapport, il ne fait pas exception. On rencontre constamment, dans la société russe, des gens que l'on sait s'être rendus coupables d'improbité flagrante et l'on en voit, qui sont assez honorables, entretenir avec eux des relations amicales. Cette indulgence sociale, ce relâchement moral ou de quelque nom qu'on veuille l'appeler, est le résultat de causes variées. Plusieurs influences ont concouru à abaisser le niveau moral de la noblesse. Jadis, quand le noble vivait sur son domaine, il pouvait jouer impunément le petit tyran, s'abandonner en toute liberté à ses caprices légitimes et illégitimes, sans aucune restriction légale ou morale. Je ne veux nullement affirmer que tous les propriétaires abusaient de leur autorité; mais je m'aventure à dire que nulle classe d'hommes ne peut longtemps posséder un pouvoir arbitraire aussi énorme sur ceux qui l'entourent sans être, par cela même, plus ou moins démoralisée. Quand le noble entraît au service, il ne jouissait plus des mêmes immunités, — au contraire, sa position ressemblait plutôt à celle du serf, — mais il respirait une atmosphère de pécunat et de pots de vin peu faite pour engendrer la pureté morale et la droiture. Si un fonctionnaire avait refusé

de s'associer à ceux qui étaient souillés par les vices qui prévalaient, il se serait trouvé complètement isolé et aurait été ridiculisé comme un moderne Don Quichotte. Ajoutez à cela que toutes les classes du peuple russe ont un certain tempérament bon, affable et apathique, qui les rend très-charitables envers leurs voisins, et qu'elles ne distinguent pas toujours entre l'oubli d'une injure privée et l'excuse de crimes publics. Si nous avons tout cela présent à l'esprit, nous pouvons aisément comprendre qu'au temps du servage et de la mauvaise administration, un homme pouvait se rendre coupable de pratiques répréhensibles sans encourir l'excommunication sociale.

Au commencement du présent règne, quand le servage fut aboli et que l'administration subit des réformes radicales, une opinion publique vigoureuse et saine surgit soudain. Pendant quelque temps, il y eut dans la société une véritable débauche d'indignation contre les abus existants, et l'on cloua au pilori les délinquants les plus en vue. L'effet de cette explosion se fait encore sentir, car beaucoup de choses qui auraient passé inaperçues il y a trente ans seraient aujourd'hui notées d'infamie; mais l'intensité du sentiment moral a baissé, et il y a maintenant des symptômes évidents qu'une partie au moins de l'ancienne apathie reprend graduellement le dessus. Cela eût pu être prédit par quiconque connaissait bien le caractère et l'histoire du peuple russe. La Russie avance sur la route du progrès non pas de cette façon douce, graduelle, prosaïque, à laquelle nous sommes accoutumés, mais par une série d'efforts frénétiques sans lien entre eux, et chacun est naturellement suivi d'une période d'épuisement temporaire.

CHAPITRE XVI

PROPRIÉTAIRES DE L'ÉCOLE MODERNE

Un *petit-maitre* russe. — Sa maison et les environs. — Tentatives avortées pour améliorer l'agriculture et la condition des serfs. — Une comparaison. — Un Tchinovnik « libéral ». — Son idée du progrès. — Un juge de paix. — Son opinion de la littérature russe, des Tchinovniks et des petits-maitres. — Son caractère supposé et réel. — Un radical extrême. — Désordres dans les universités. — Procédure administrative. — Capacité de la Russie pour accomplir des évolutions politiques et sociales. — Un dignitaire de Cour et sa maison de campagne.

Dans le district qu'habite Nicolas Petrovitch, les propriétaires terriens résidants sont pour la plupart, comme je l'ai dit, hommes de la vieille école, décidément rustiques dans leurs manières et dans leurs idées. Mais il existe quelques exceptions, et parmi les plus remarquables se trouve Victor Alexandr'itch L.... Comme nous approchions de son habitation, nous pûmes tout de suite voir que le maître diffère de la majorité de ses voisins. La grille en est peinte et se meut aisément sur ses gonds, la clôture est en bon état de réparation, la courte avenue conduisant à la porte d'entrée est bien tenue, et dans le jardin nous pouvons constater d'un coup d'œil que l'on y donne plus d'attention aux fleurs qu'aux légumes. La maison est en bois et n'est pas grande, mais elle a quelques prétentions architecturales accusées par un

grand portique pseudo-dorique qui couvre les trois quarts de la façade. Dans l'intérieur, nous remarquons partout l'influence de la civilisation occidentale. Victor Alexandritch n'est nullement plus riche qu'Ivan Ivan'itch, mais les pièces de son habitation sont plus luxueusement meublées.

Le mobilier est d'un modèle plus léger, plus confortable, et en meilleur état de conservation. Au lieu du parloir nu, mesquinement meublé, avec l'orgue à cylindre à la vieille mode qui jouait seulement six airs, nous trouvons un salon élégant, avec un piano par un des plus célèbres facteurs, et de nombreux articles de manufacture étrangère comprenant une petite table de Boule et deux pièces de véritable ancienne poterie de Wedgwood. Les domestiques sont propres, vêtus de costumes européens. Le maître, aussi, est très-différent d'aspect. Il apporte une grande attention à sa toilette, porte une robe de chambre seulement le matin de bonne heure, et une redingote longue à la mode pendant le reste de la journée. Il abhorre les pipes turques que son grand-père aimait, et fume habituellement des cigarettes. Avec sa femme et ses filles il parle toujours français, et les appelle par des noms français et anglais. Mais la partie de la maison qui fournit un exemple plus frappant de la différence entre l'ancien et le nouveau style est le « cabinet de Monsieur ». Dans celui d'Ivan Ivan'itch le mobilier se compose d'un vaste sofa qui sert de lit, de quelques chaises de bois de sapin, d'une longue rangée de pipes et d'une lourde et grossière table aussi de bois de sapin, sur laquelle se trouvent généralement un paquet de papiers gras, une vieille bouteille à encre dépeignée, une plume et un calendrier. Le cabinet de Victor Alexandritch a un aspect tout différent. Il est petit, mais à la fois confortable et élégant. Les principaux objets qu'il contient sont un bureau avec encrier, presse-papier, couteaux à papier et autres objets analogues,

et en face une grande bibliothèque. La collection de livres est remarquable, non point par le nombre des volumes ou la présence de rares éditions, mais par la variété des sujets. L'histoire, l'art, la fiction, le drame, l'économie politique et l'agriculture y sont représentés en proportions à peu près égales. Plusieurs de ces ouvrages sont en russe, d'autres en allemand, une grande quantité en français, quelques-uns en italien. Leur réunion explique la vie passée et les occupations présentes du possesseur.

Le père de Victor Alexandr'itch était un propriétaire terrien qui avait fait son chemin dans le service civil et désirait que son fils suivît la même profession. Dans ce but, Victor reçut d'abord à la maison une bonne instruction puis fut envoyé à l'université de Moscou, où il passa quatre ans comme étudiant en droit. De l'université il passa au ministère de l'Intérieur à Saint-Pétersbourg, mais la routine monotone de la vie officielle ne fut point du tout de son goût, et il donna bientôt sa démission. La mort de son père l'avait fait propriétaire d'un domaine, il s'y retira, espérant trouver là, en abondance, des occupations plus à son goût que la rédaction de papiers officiels.

A l'université de Moscou il avait suivi les cours du fameux Granofski et avait beaucoup lu, mais d'une façon décousue, sans suite. Le principal résultat de ses études fut l'acquisition de beaucoup de principes généraux mal digérés et de certaines aspirations vagues, généreuses, humanitaires. Muni de ce capital intellectuel il espérait mener à la campagne une vie utile. Quand il eut réparé et meublé la maison, il se consacra à l'amélioration du domaine. Au cours de ses lectures confuses, il était tombé sur quelques descriptions des cultures anglaise et toscane et y avait appris que des merveilles peuvent être effectuées par un système rationnel d'agriculture. Pourquoi la Russie ne suivrait-elle pas l'exemple de l'Angleterre et

de la Toscane? Par un drainage approprié, une fumure abondante, de bonnes charrues, des prairies artificielles, la production pouvait être décuplée; et par l'introduction de machines agricoles, le labeur pouvait être diminué de beaucoup. Tout cela semblait simple et clair comme un total arithmétique, et Victor Alexandr'itch, « *more scholarium rei familiaris ignarus* », dépensa sans un moment d'hésitation son argent comptant à faire venir d'Angleterre une machine à battre, des charrues, des herses et autres ustensiles agricoles du modèle le plus récent.

L'arrivée de ces objets fut un événement dont on se souviendra longtemps. Les paysans les examinèrent avec une attention qui n'était pas sans mélange d'étonnement, mais ne dirent rien. Quand le maître leur expliqua les avantages des nouveaux instruments, ils demeurèrent encore silencieux. Seul, un vieillard qui contemplait la machine à battre dit en aparté, assez haut pour qu'on l'entendit : « Des gens adroits, ces Allemands (1) » ! Quand on leur demanda leur opinion, ils répondirent vaguement : « Comment saurions-nous ? Cela *doit* être comme vous le dites ».

Mais quand leur maître se fut retiré pour aller expliquer à sa femme et à la gouvernante française que le principal obstacle au progrès, en Russie, était l'indolence apathique et l'esprit routinier des paysans, ceux-ci s'exprimèrent plus franchement. « Cela peut être très-bon pour les Allemands, mais ne convient pas pour nous. Comment nos petits chevaux pourront-ils tirer

1. Le paysan russe comprend tous les habitants de l'Europe occidentale sous le terme *Nyemtsi*, qui, dans le langage des Russes instruits, désigne seulement les Allemands. Le reste de l'humanité se compose de *Pravoslavniye* (Grecs orthodoxes), *Busurmanyé* (Mahométans), et *Poliacki* (Polonais).

ces grosses charrues et ces énormes herses? Et quant à cela (la machine à battre), cela ne peut être d'aucun usage. » L'examen prolongé et la réflexion confirmèrent l'impression première, et il fut décidé à l'unanimité que nul bien ne pouvait résulter des nouvelles inventions à rotation et à griffes.

Ces craintes ne se trouvèrent que trop fondées. Les charrues et les herses étaient beaucoup trop lourdes pour les petits chevaux des paysans, et la machine à battre se brisa la première fois qu'on voulut s'en servir. Il ne restait plus d'argent comptant pour acheter des ustensiles plus légers ou des chevaux plus vigoureux, et quant à réparer la machine à battre, il n'existait pas un seul mécanicien dans un rayon de cinquante lieues. L'expérience fut, en résumé, un échec complet, et les achats récents furent mis au rancart, hors de vue.

Pendant quelques semaines après cet incident, Victor Alexandritch se sentit très-découragé, et parla plus que d'habitude de l'apathie et de la stupidité des paysans. Sa foi dans l'infailibilité de la science en fut quelque peu ébranlée, et ses bienveillantes aspirations quelque temps laissées de côté. Mais cette éclipse de foi ne fut pas de longue durée. Graduellement il revint à son état normal et recommença à former de nouveaux projets. En étudiant certains ouvrages d'économie politique, il apprit que le système de propriété communale était ruineux pour la fertilité du sol, et que le travail libre était toujours plus productif que le servage. A la lumière de ces principes, il découvrit pourquoi les paysans, en Russie, sont si pauvres, et par quels moyens leur condition pourrait être améliorée. La terre communale serait divisée en lots de famille, et les serfs, au lieu d'être forcés de travailler pour le propriétaire, lui paieraient une somme annuelle comme rente. Les avantages de cette modification, il les apercevait clairement, — aussi clairement qu'il avait précédemment aperçu ceux des ustensiles agricoles anglais,

— et il décida d'en faire l'expérience sur son propre domaine.

Son premier pas dans cette voie fut de réunir les plus intelligents et les plus influents de ses serfs et de leur expliquer son projet, mais ses efforts dans ce but furent absolument stériles. Même quand il s'agissait d'affaires courantes ordinaires, il ne savait pas s'exprimer dans ce langage simple, *bonhomme*, le seul familier aux paysans, et quand il parla de sujets abstraits, il devint naturellement tout à fait inintelligible pour son auditoire dénué d'instruction. Les serfs l'écoutèrent attentivement, mais ne comprirent rien du tout. Il aurait aussi bien pu discourir devant eux, comme il le faisait parfois dans une société différente, sur l'excellence comparée des musiques italienne et allemande. Lors d'une seconde tentative, il eut un peu plus de succès. Les paysans en arrivèrent à comprendre que ce qu'il voulait était de dissoudre, d'abolir le *Mir*, ou Commune rurale, et de les mettre tous « en *Obrok* » : c'est-à-dire de les faire lui payer une somme annuelle au lieu de lui fournir une certaine quantité de travail agricole. A son grand étonnement, son plan ne rencontra aucune sympathie. Quant à être mis « en *Obrok* », les serfs n'y voyaient aucun inconvénient, bien qu'ils préférassent rester comme ils étaient ; mais la proposition de leur maître pour la dissolution, l'abolition du *Mir*, les étonna, les stupéfia sincèrement. Ils l'écoutèrent comme un capitaine ferait de celle d'un sot frotté de science qui lui proposerait de pratiquer, à coups de marteau, un trou dans le fond du navire afin de rendre sa marche plus rapide. Bien qu'ils n'eussent pas dit grand'chose, il était assez intelligent pour voir et comprendre qu'ils lui feraient une opposition zélée bien que passive, et comme il ne voulait pas agir tyranniquement, il laissa la chose tomber dans l'oubli. Ainsi naufragea un second projet bienveillant. Beaucoup d'autres eurent le même sort, et Victor Alexandr'itch com-

mença à s'apercevoir qu'il était très-difficile de faire du bien en ce monde, surtout quand les personnes auxquelles il devait profiter étaient des paysans russes.

En réalité, la faute en était moins aux serfs qu'à leur maître. Victor Alexandr'itch n'était nullement un homme stupide; au contraire, comme intelligence, il dépassait la moyenne. Peu d'hommes étaient plus capables que lui de saisir une idée nouvelle et de tracer un plan pour sa réalisation; peu d'hommes pouvaient jongler avec plus de dextérité à l'aide de principes abstraits. Ce qui lui manquait était de savoir se débrouiller au milieu de choses concrètes, de faits. Les notions qu'il avait acquises aux cours de l'Université et dans ses lectures à bâtons rompus étaient bien trop vagues, trop abstraites pour un usage pratique. Il avait étudié la science pure sans acquérir aucune connaissance technique des détails, et, par conséquent, quand il se trouvait face à face avec la vie réelle, il était comme un écolier qui, après avoir appris la mécanique dans les traités spéciaux, se trouverait placé soudain dans un atelier et chargé de construire une machine. Seulement, il y avait une différence : Victor Alexandr'itch n'avait point été chargé de faire quoi que ce soit. Volontairement, sans aucune nécessité apparente, il s'était mis à l'œuvre avec des outils qu'il ne savait pas manier. C'est cela surtout qui embrouillait, stupéfiait les paysans. Pourquoi se donnait-il tant de tracas pour ces plans nouveaux quand il lui était possible de vivre confortablement à ne rien faire ? Ils pouvaient bien discerner dans quelques-uns de ses projets le désir d'accroître son revenu, mais dans d'autres, ils ne pouvaient découvrir aucun motif semblable. Dans ce dernier cas, ils attribuèrent sa façon d'agir à un pur caprice, et la placèrent dans la même catégorie que ces farces insensées que les seigneurs d'humeur joviale se plaisaient quelquefois à jouer.

Pendant les dernières années du servage, il y eut bon nombre de propriétaires terriens comme Victor Alexandr'itch : gens qui désiraient faire le bien, et ne savaient pas comment le faire. Quand le servage fut aboli, la majorité prit une part active à la grande œuvre et rendit de précieux services au pays. Victor Alexandr'itch, lui, agit autrement. D'abord il sympathisa chaudement avec l'émancipation proposée et écrivit plusieurs articles sur les avantages du travail libre; mais quand le Gouvernement prit la chose en main, il déclara que les fonctionnaires avaient déçu, dédaigné la noblesse, et se joignit à l'opposition. Avant que l'édit impérial fût signé, il partit pour l'étranger et voyagea, pendant trois ans, en Allemagne, en France et en Italie. Peu après son retour, il épousa une jeune et jolie personne de manières et d'éducation distinguées, fille d'un fonctionnaire éminent de Saint-Pétersbourg, et, depuis ce temps, il a vécu dans sa maison de campagne.

Bien qu'il soit homme d'éducation et de culture, Victor Alexandr'itch passe son temps d'une façon presque aussi indolente que ceux de la vieille école. Il se lève assez tard et, au lieu de s'asseoir près de la fenêtre ouverte, de regarder dans la cour, il tourne les pages d'un livre ou d'un recueil périodique. Au lieu de dîner à midi et de souper à neuf heures, il déjeune à midi et dîne à cinq heures. Il passe moins de temps assis sous la véranda et à se promener de long en large les mains derrière le dos, car il peut, pour aider à tuer le temps, écrire à l'occasion une lettre ou se tenir debout près de sa femme pendant qu'elle joue un morceau choisi de Mozart ou de Beethoven; mais ces particularités sont seulement des questions de détail. S'il y a quelque différence essentielle entre les existences de Victor Alexandr'itch et d'Ivan Ivan'itch, elle gît dans ce fait : le premier ne va jamais dans les champs voir comment le travail s'exécute et ne se préoccupe jamais de l'état du

temps, de la condition des récoltes ou de sujets analogues. Il laisse entièrement l'administration de son domaine à son intendant, et renvoie à ce personnage tous les paysans qui viennent lui soumettre des plaintes ou des pétitions. Bien qu'il porte au paysan un profond intérêt comme entité impersonnelle, abstraite, et aime à contempler des exemples concrets du genre dans les ouvrages de certains auteurs populaires, il ne se soucie pas d'avoir aucune relation personnelle avec des paysans de chair et d'os. S'il a besoin de leur parler, il se sent toujours gauche, et ne peut souffrir l'odeur de leurs vêtements de peau de mouton. Ivan Ivan'itch, lui, est toujours disposé à parler avec les paysans, à leur donner des avis utiles, pratiques, ou de sévères admonitions; et dans le bon vieux temps il était apte, dans ses moments d'irritation, à ponctuer ces admonitions par un libre usage de ses poings. Victor Alexandr'itch, au contraire, ne pourrait jamais donner d'autre avis qu'une banalité vague, et quant à user de son poing il s'en garderait bien, non-seulement par respect pour ses principes humanitaires, mais aussi par des motifs qui dérivent de sa sensibilité esthétique.

Cette différence entre les deux hommes a une influence importante sur leurs affaires pécuniaires. Leurs intendants les volent l'un et l'autre, mais celui d'Ivan Ivan'itch le fait avec difficulté et dans une mesure très limitée, tandis que celui de Victor Alexandr'itch vole régulièrement et méthodiquement, compte ses gains non par kopeks, mais par roubles. Bien que les deux domaines soient à peu près de même dimension et valeur, ils donnent un revenu très-différent. L'homme grossier et pratique se fait un plus gros revenu que son voisin élégant et bien élevé, et, en même temps, dépense beaucoup moins. Les conséquences de cela, si elles ne sont pas visibles à présent, deviendront bientôt⁶ apparentes et pénibles. Ivan Ivan'itch laissera sans aucun doute à ses

enfants un domaine franc de charges et une certaine somme en capital. Les enfants de Victor Alexandr'itch ont une perspective bien différente. Il a déjà commencé à hypothéquer sa propriété, à couper ses bois, et trouve toujours un déficit à la fin de l'année. Ce que deviendront sa femme et ses enfants quand le domaine en arrivera à être vendu pour le paiement des hypothèques, il est difficile de le prédire. Il songe très-peu à cette éventualité, et quand ses pensées viennent à s'égarer dans cette direction, il se console en se disant qu'avant que la catastrophe arrive il aura hérité de la fortune d'un oncle riche qui n'a point d'enfants. Il sait très-bien — ou au moins pourrait savoir s'il prenait la peine de réfléchir; — que ce calcul est basé sur de simples probabilités. L'oncle peut encore se marier et devenir père, il peut choisir pour héritier un autre neveu, ou simplement vivre et jouir de sa fortune pendant trente ans encore. Les chances d'héritage sont donc très-incertaines, mais Victor Alexandr'itch, pareil à d'autres gens imprévoyants, aime à penser qu'il doit y avoir quelque part derrière la scène un bienveillant *Deus ex machina*, qui apparaîtra sans aucun doute au moment convenable et le délivrera des conséquences logiques de sa folie.

Les propriétaires de la vieille école mènent avec très-peu de variantes la même vie uniforme et monotone tant que les années se succèdent pour eux. Victor Alexandr'itch, au contraire, éprouve le besoin de se retremper périodiquement dans la « société civilisée » et, en conséquence, passe chaque hiver quelques semaines à Saint-Petersbourg. Pendant les mois d'été il a la société de son frère : *un homme tout à fait civilisé*, qui possède un domaine à quelques kilomètres de là.

Ce frère, Vladimir Alexandr'itch, a fait ses études à l'école de droit de Saint-Petersbourg et s'est rapidement élevé depuis dans le service. Il occupe maintenant une position importante dans l'un des ministères, et possède

le titre honorifique de « chambellan de Sa Majesté ». C'est un homme de marque dans les hauts cercles de l'administration, et quelque jour, pense-t-on, il deviendra ministre. Bien que ce soit un adhérent des vues progressistes et un « libéral » avoué, il réussit à se maintenir en très-bons termes avec ceux qui s'imaginent être « conservateurs ». Il est aidé en cela par ses manières moelleuses, onctueuses. Si vous lui exprimez une opinion, il commencera toujours par déclarer que vous avez parfaitement raison; et s'il termine en vous démontrant que vous êtes complètement dans l'erreur, il n'omettra pas de vous dire et de vous prouver que cette erreur est non-seulement excusable, mais prouve beaucoup, à un certain point de vue, en faveur de votre acuité d'intellect ou de la bonté de votre cœur. En dépit de son libéralisme, c'est un monarchiste ferme, et il considère que le temps n'est pas encore venu pour l'Empereur d'accorder une constitution. Il reconnaît que le présent ordre de choses a ses défauts, mais pense que, comme ensemble, il fonctionne très-bien et fonctionnerait mieux encore si certains hauts fonctionnaires étaient éloignés, et des hommes plus énergiques mis à leur place. Comme tous les *Tchinovniks* (fonctionnaires) pétersbourgeois de pure race, il a une grande foi dans le pouvoir miraculeux des ukases impériaux et des circulaires ministérielles, et croit que le progrès national consiste à multiplier ces documents et à centraliser l'administration pour leur donner plus d'effet. Comme moyen supplémentaire de progrès, il approuve hautement la « culture esthétique », et peut parler avec quelque éloquence de l'influence civilisatrice des beaux-arts. Pour sa part il connaît bien les classiques français et anglais, et admire particulièrement Macaulay, qu'il déclare avoir été non-seulement un grand écrivain, mais aussi un grand homme d'État. Parmi les romanciers il donne la palme à George Eliot, et parle de ceux de son pays et, en vérité, de la littérature

russe dans son ensemble, d'une façon presque méprisante.

Un jugement bien différent est porté sur ladite littérature par Alexander Ivan'itch N., autrefois arbitre des affaires des paysans et maintenant juge de paix. Des discussions à ce sujet ont souvent lieu entre eux. L'admirateur de Macaulay déclare que la Russie ne possède, à proprement parler, aucune littérature qui lui soit propre, et que les ouvrages portant les noms d'auteurs russes ne sont rien autre chose qu'un faible écho de celle de l'Europe occidentale. « Des imitateurs, — a-t-il coutume de dire, — d'adroits imitateurs, nous en avons produit en abondance. Mais où est l'homme d'un génie original ? Qu'est-ce que votre fameux poète Zhukofski ? Un traducteur. Qu'est-ce que Pouchkine ? Un élève habile de l'école romantique. Qu'est-ce que Lermontof ? Un faible imitateur de Byron. Qu'est-ce que Gogol?... »

A ce moment Alexander Ivan'itch intervient invariablement. Il est prêt à sacrifier toute la poésie pseudo-classique et romantique, et, en fait, toute la littérature russe antérieure à l'année 1840; mais il ne permettra pas qu'on dise quoi que ce soit d'irrespectueux sur Gogol, qui, vers cette époque, fonda l'école réaliste russe. « Gogol, — maintient-il, — fut un génie grand et original. Gogol créa non-seulement une nouvelle espèce de littérature, mais en même temps transforma le public lecteur, et inaugura une nouvelle ère dans le développement intellectuel de la nation. Par ses esquisses satiriques, humoristiques, il balaya les rêveries métaphysiques et l'affectation romantique niaise alors à la mode, et apprit aux Russes à voir leur pays comme il était, dans toute sa hideuse laideur. Grâce à lui, la jeune génération s'aperçut de la pourriture de l'administration et de la bassesse de sentiments, de la stupidité, de l'improbité, du peu de valeur, des propriétaires terriens, qu'il prit spécialement pour but de ses railleries. La constatation des défauts

produisit un désir de réforme. Commencant par rire aux dépens des propriétaires, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour les mépriser, et quand nous apprîmes à mépriser les propriétaires, nous en vinmes naturellement à sympathiser avec les serfs. L'émancipation fut ainsi préparée par la littérature ; et quand la grande question dut être résolue, ce fut la littérature qui découvrit une solution satisfaisante. »

Ceci est un sujet sur lequel Alexander Ivan'itch s'étend volontiers, et dont il parle toujours avec chaleur. Il sait beaucoup de choses concernant le mouvement intellectuel qui commença vers 1840 et arriva à son apogée dans les grandes réformes du présent règne, parce qu'il a vécu au milieu de lui et y a pris une certaine part active. Il peut se rappeler confusément la sensation que causa, quand elle parut, la fameuse description par Gogol de la vie russe en province. Il se souvient que, peu d'années après, il entra à l'Université de Moscou et suivit le brillant cours d'histoire de Granofski. A cette époque, la société littéraire de Moscou était divisée en deux camps ennemis : les Slavophiles et les Occidentaux. Les premiers désiraient développer une culture intellectuelle nationale indépendante, basée sur les conceptions populaires et l'orthodoxie grecque, tandis que les autres s'efforçaient de faire adopter, tâchaient qu'on s'assimilât, les trésors intellectuels de l'Europe occidentale. Les sympathies d'Alexander Ivan'itch étaient pour ce dernier parti, et il regardait son chef, Belinski, comme le plus grand homme de l'époque. Il se préoccupa très-peu des travaux de l'École et des ouvrages sérieux, académiques ; mais il lut avec un intérêt intense les principaux recueils périodiques, et arriva graduellement à la conviction que l'art ne devait point être cultivé pour lui-même, mais être subordonné au progrès social. Cette croyance fut confirmée par la lecture de quelques-uns des premiers romans de George Sand, qui furent pour

lui une sorte de révélation. Les questions sociales s'emparèrent de ses pensées, et tous les autres sujets lui semblèrent chétifs en comparaison.

Alors se produisirent, en 1848, les troubles politiques en Europe occidentale : époque d'espérances effrénées et d'aspirations sans bornes, suivie d'une période de réaction violente pendant laquelle toute allusion aux questions politiques et sociales fut rigoureusement prohibée par la censure de la presse. Alexander Ivan'itch passa ce temps à la campagne, administrant son domaine et attendant patiemment la venue d'un jour meilleur. Et quand l'aurore de ce jour parut, après la guerre de Crimée, il se jeta avec enthousiasme dans le nouveau mouvement et se fit dans plusieurs recueils périodiques l'avocat de l'abolition du servage. Le manifeste d'émancipation fut signé en 1861, et peu après il fut nommé l'un des « Arbitres de paix » dans le district où il vivait. Le devoir de ces arbitres était de mettre à exécution la loi émancipatrice, et d'agir comme médiateurs entre les propriétaires terriens et leurs serfs.

Cette besogne lui convenait à merveille, et il l'exécuta avec tant d'impartialité et de jugement que, dans tous les domaines sur lesquels il exerça comme arbitre, il ne se produisit aucune querelle, aucun malentendu sérieux. En 1867, il fut élu juge de paix par l'assemblée du Zemstvo, et remplit ses nouveaux devoirs avec une égale habileté. Il est en même temps député à l'Assemblée, et prend un vif intérêt à toutes les affaires locales.

Bien qu'il visite à l'occasion le haut fonctionnaire pétersbourgeois quand ce personnage honore le district de sa présence, il ne prétend point éprouver pour lui aucun sentiment de respect ou d'amitié. Au contraire, il voit en lui une incarnation vivante de la bureaucratie, et déclare celle-ci être la ruine de la Russie. « Ces Tchinovniks — a-t-il coutume de dire dans ses moments d'excitation, — qui habitent Saint-Pétersbourg et de là,

gouvernent le pays, ne connaissant pas mieux la Russie que la Chine. Ils vivent dans un monde de documents officiels, et ne savent rien des besoins réels et des intérêts du peuple. Aussi longtemps que les formalités requises sont dûment observées, ils sont parfaitement satisfaits. Le peuple pourrait mourir d'inanition sans qu'ils s'en doutassent, si rien ne transpirait de ce fait dans les papiers officiels. Impuissants à faire aucun bien eux-mêmes, ils sont assez puissants pour empêcher les autres d'en faire, et extrêmement jaloux de toute initiative privée. Comment ont-ils agi, par exemple, envers le Zemstvo ? Le Zemstvo est réellement une bonne institution, et eût pu faire de grandes choses si on l'avait laissé tranquille ; mais aussitôt qu'il commença à montrer un peu d'énergie indépendante, les fonctionnaires lui rognèrent tout de suite les ailes, puis l'étranglèrent. Envers la presse ils ont agi de la même façon. Ils ont peur de la presse parce qu'ils redoutent par dessus tout une opinion publique saine, que la presse seule peut créer. Tout ce qui peut déranger leur routine habituelle les alarme. La Russie ne pourra faire aucun progrès réel aussi longtemps qu'elle sera gouvernée par ces maudits Tchinovniks ! »

L'aimable frère du haut fonctionnaire n'est pas mieux traité par le juge de paix « libéral ». Ce n'est pas un Tchinovnik, mais quelque chose d'à peu près aussi mauvais, un *baritch*, c'est-à-dire un enfant capricieux, dorloté, gâté, qui dépense sa vie en indolences élégantes et en beau langage. En dépit de ses généreuses aspirations, il ne réussit jamais à faire quoi que ce soit d'utile à lui-même ou aux autres. Quand la question des paysans fut soulevée et qu'il y avait du travail à faire, il s'en alla à l'étranger : parler libéralisme à Paris ou à Baden-Baden. Bien qu'il lise, ou du moins prétende lire, des ouvrages d'agriculture, et soit toujours prêt à discourir sur les meilleurs moyens de prévenir l'épuisement du sol, il

connaît moins bien l'agriculture qu'un petit paysan de douze ans, et quand il passe dans les champs, il peut à peine distinguer le seigle de l'avoine. Au lieu de babiller sur la musique allemande et italienne, il ferait bien mieux d'apprendre un peu la culture pratique, et de surveiller son domaine.

Pendant que le juge de paix censure ainsi, d'abondance, ses voisins, il n'est pas lui-même sans détracteurs. Quelques vieux propriétaires, gens posés et graves, le regardent comme un homme dangereux, et peuvent citer certaines de ses expressions qui semblent indiquer que ses notions sur la propriété sont quelque peu relâchées. Beaucoup de gens estiment que son libéralisme est d'une espèce très-violente, et qu'il a de fortes tendances républicaines. Dans ses décisions comme juge, il penche souvent, dit-on, du côté des paysans contre les propriétaires. Puis il essaie toujours de persuader aux premiers de fonder des écoles, et il a des idées extraordinaires concernant la meilleure manière d'instruire les enfants. Tout cela et d'autres faits semblables amènent beaucoup de gens à croire qu'il a des opinions très-avancées, et un vieux monsieur l'appelle d'habitude, — moitié en plaisantant et moitié sérieusement, — « notre ami le *communard* ». Aux prochaines élections pour les juges de paix, il est fort probable qu'il sera black-boulé. Certainement il y aura une tentative pour empêcher sa réélection.

En réalité, Alexander Ivan'itch n'a en lui rien du « communard ». Bien qu'il dénonce hautement l'esprit *tchinovnikte*, — ou, comme nous dirions en Angleterre, le *red-tapeism* (fil rouge dont on lie les dossiers), la pape-rasserie et la routine bureaucratique sous toutes ses formes, — et soit un ardent partisan du self-gouvernement local, c'est un des derniers hommes au monde qui prendrait part à un mouvement révolutionnaire. Il aimerait voir le gouvernement central éclairé et contrôlé par l'opinion

publique et par une représentation nationale ; mais il croit que cela peut seulement s'effectuer par des concessions volontaires de la part du pouvoir autocratique. Il a peut-être une certaine tendresse sentimentale pour la classe paysanne et est toujours prêt à se faire l'avocat de ses intérêts ; mais il s'est trouvé trop souvent en contact avec le paysan-individu pour accepter ces descriptions idéalisées auxquelles se plaisent certains écrivains populaires ; et l'on peut affirmer en toute sécurité que l'accusation portée contre lui, de favoriser volontairement les paysans aux dépens des propriétaires, est tout à fait sans fondement. Alexander Ivan'itch est, en fait, un homme calme et de bon sens, capable d'un généreux enthousiasme et point du tout satisfait de l'état de choses existant ; mais ce n'est nullement un rêveur et un révolutionnaire, comme l'affirment quelques-uns de ses voisins.

Je crains de ne pouvoir en dire autant de son frère cadet Nicolaï, qui habite avec lui. Nicolaï Ivan'itch est un homme mince et long, ayant un peu dépassé la trentaine, avec un visage émacié, une complexion bilieuse et de longs cheveux noirs : évidemment une personne de tempérament nerveux et excitable. Quand il parle, il articule rapidement et gesticule plus qu'il n'est d'usage chez ses compatriotes. Son sujet favori de conversation, ou plutôt de discours, car il prêche plus fréquemment qu'il ne converse, est l'état lamentable du pays et l'incapacité du gouvernement. Contre ce dernier il possède un grand nombre de griefs : un ou deux tout personnels. En 1861 il était étudiant à l'Université de Saint-Petersbourg. A ce moment-là, il se produisit une grande agitation dans toute la Russie, spécialement dans la capitale. Les serfs venaient d'être émancipés, d'autres réformes importantes avaient été entreprises. La conviction générale existait chez la jeune génération, — et il faut ajouter : chez beaucoup d'hommes plus âgés, — que le

système de gouvernement autocratique et paternel avait pris fin, et que la Russie était sur le point d'être réorganisée d'après les principes les plus avancés de la science politique et sociale. Les étudiants, partageant cette conviction, voulurent s'affranchir de toute autorité scolaire et organiser une sorte de self-gouvernement académique.

Ils désiraient spécialement avoir le droit de tenir des réunions publiques pour la discussion de leurs affaires communes. Les autorités ne voulurent point le permettre, publièrent une série de règlements prohibant les assemblées, élevèrent le prix des inscriptions de façon à exclure par là beaucoup des étudiants les plus pauvres. Ceci parut être une insulte faite de gaité de cœur à l'esprit de la nouvelle ère. En dépit de la prohibition, les réunions indiquées se tinrent d'abord dans les salles de classe et ensuite dans la cour de l'Université, et des discours fougueux y furent prononcés par des orateurs des deux sexes. Un jour, une longue procession défila à travers les principales rues de la ville, se dirigeant vers la maison du curateur. Pareil spectacle ne s'était jamais vu auparavant dans Saint-Pétersbourg ; les gens timides craignirent que ce ne fût le commencement d'une insurrection, rêvèrent barricades. A la fin, les autorités prirent d'énergiques mesures ; environ trois cents étudiants furent arrêtés, et trente-deux expulsés de l'Université.

Parmi ces derniers se trouvait Nicolaï Ivan'itch. Toutes les espérances qu'il avait conçues de devenir professeur se trouvèrent par là anéanties, et il lui fallut chercher un autre métier. Une carrière littéraire lui sembla être la plus avantageuse et certainement la plus appropriée à ses goûts. Cela lui permettrait de satisfaire son ambition d'être un homme public, et lui donnerait l'occasion d'attaquer, d'ennuyer ses persécuteurs. Il avait déjà écrit à l'occasion dans l'un des principaux recueils

périodiques, et devint alors l'un de ses rédacteurs réguliers. Son *stock* de connaissances positives n'était pas très-grand, mais il avait la faculté d'écrire dans un style coulant et de faire croire à ses lecteurs qu'il possédait une provision illimitée de sagesse politique que la censure de la presse l'empêchait de mettre en lumière. En outre, il avait le talent de dire des choses acérées, satiriques, sur les gens au pouvoir, d'une façon telle que même les censeurs ne pouvaient pas aisément soulever d'objections. Les articles écrits dans ce style étaient sûrs, en ce temps-là, d'avoir un grand succès, et les siens en eurent un très-grand. Il devint un homme connu dans les cercles littéraires, et pour un temps, tout alla bien. Mais graduellement il devint moins prudent, et les autorités devinrent plus vigilantes. Quelques exemplaires d'une proclamation violente, séditieuse, tombèrent entre les mains de la police, et l'on supposa généralement que ce document émanait du groupe auquel il appartenait. A partir de ce moment on le surveilla de près, jusqu'à ce qu'une nuit il fut, à l'improviste, réveillé en sursaut par un gendarme et conduit à la forteresse.

Quand un homme est arrêté de cette façon pour un crime politique réel ou supposé, il y a deux manières de procéder vis-à-vis de lui. Il peut être jugé par un tribunal régulier, ou bien on peut lui appliquer une « procédure administrative » (*administrativnym poryadkom*). Dans le premier cas il est condamné, s'il est jugé coupable, à un emprisonnement pour un certain terme ; si le crime est d'une nature plus grave, il peut être transporté en Sibérie soit pour un temps fixé, soit pour la vie. Par la procédure administrative, il est simplement conduit sans jugement dans quelque ville éloignée, et contraint de vivre là sous la surveillance de la police tant qu'il plaira à Sa Majesté. Nicolaï Ivan'itch fut traité « administrativement », parce que les autorités, bien que con-

vaincues que c'était un personnage dangereux, ne purent trouver suffisamment de témoignages pour assurer sa condamnation devant une cour de justice. Depuis cinq ans il était interné, sous la surveillance de la police, dans une petite ville près de la mer Blanche, quand un jour on l'informa, sans aucune explication, qu'il était libre de partir et d'aller vivre où bon lui semblerait, excepté à Saint-Pétersbourg et Moscou.

Depuis ce temps-là il habite chez son frère, et passe son temps à couvrir ses griefs, à se lamenter sur ses illusions brisées. Il n'a rien perdu de cette fluidité de style qui lui a valu jadis une réputation littéraire éphémère, et peut parler pendant des heures sur des questions politiques et sociales si quelqu'un veut l'écouter. Il est extrêmement difficile, néanmoins, de le suivre dans ses discours, et absolument impossible de les garder en mémoire. Ils appartiennent à ce qui peut être appelé la métaphysique politique, car, bien qu'il prétende abhorrer cette science, il est lui-même, de fond en comble, métaphysicien dans sa manière de penser. Il vit, en vérité, dans un monde de conceptions abstraites duquel il peut à peine apercevoir les réalités concrètes, et ses raisonnements et arguments font toujours penser à un habile jongleur qui emploierait, au lieu de boules, des termes équivoques et conventionnels comme aristocratie, bourgeoisie, monarchie, etc. Il arrive aux choses concrètes non pas par l'observation, mais en les déduisant de principes généraux, si bien que ses faits ne peuvent jamais, par aucune possibilité, contredire ses théories. Puis il a certains axiomes qu'il accepte tacitement, cite sans explication, et sur lesquels tous ses arguments sont basés : comme, par exemple, « que quoi que ce soit auquel l'adjectif « libéral » peut être appliqué, doit nécessairement être bon en tout temps et toutes conditions ».

Au milieu d'une masse de conceptions vagues qu'il

est impossible de réduire à aucune forme nettement définie, il possède quelques idées qui ne sont peut-être pas strictement vraies, mais qui sont du moins intelligibles. Telle est sa conviction que la Russie avait récemment une occasion magnifique de distancer l'Europe entière sur la route du progrès, et qu'elle l'a volontairement jetée de côté. Elle pouvait, pense-t-il, au moment de l'émancipation, accepter hardiment tous les principes les plus avancés de science politique et sociale, et réorganiser ainsi, en la mettant d'accord avec eux, sa structure tout entière. Les autres nations ne pourraient faire un tel pas, parce qu'elles sont vieilles, décrépites, remplies de préjugés opiniâtres, héréditaires, parce qu'elles sont au pouvoir d'aristocraties et de bourgeoisies maudites; mais la Russie est jeune, ne connaît rien des castes sociales, et n'a point à lutter contre des préjugés profondément enracinés. Sa population est semblable à l'argile du potier, on peut lui faire prendre telle forme que la science pourra recommander. L'empereur a commencé une magnifique expérience sociologique, mais s'est arrêté à moitié chemin. Peut-être son successeur pourra-t-il être amené à faire une tentative plus hardie.

Dans cette idée il y a une certaine somme de vérité. La Russie est capable d'accomplir des évolutions politiques et sociales qui seraient fatales à des États plus délicatement organisés. Elle a déjà plus d'une fois exécuté de telles évolutions avec succès, sans aucun trouble sérieux, et elle peut en parachever d'autres dans l'avenir, *pourvu que le pouvoir autocratique soit conservé, et que le peuple reste politiquement passif.* Nicolaï Ivanitch omet de tenir compte de cette condition très-importante. C'est un « libéral », et comme tel, un adhérent zélé des institutions parlementaires. Pour lui une constitution est une espèce de fétiche omnipotent. Vous pouvez essayer de lui expliquer qu'un régime parlementaire, quels que puissent être ses avantages, produit néces-

sairement des partis, des conflits politiques, et n'est point, par conséquent, aussi approprié aux grandes expériences sociologiques qu'un bon despotisme paternel. Vous pouvez essayer de lui démontrer que, bien qu'il puisse être difficile de convertir un autocrate, il est infiniment plus malaisé de convertir un parlement. Mais tous vos efforts seront en vain. Il vous assurera qu'un parlement russe serait quelque chose différant totalement de ce que sont d'habitude les parlements. Il ne contiendrait point de partis, car la Russie n'a pas de castes sociales, et serait entièrement guidé par des considérations scientifiques : aussi affranchi de préjugés et d'influences personnelles qu'un philosophe spéculant sur la nature de l'infini. En résumé il s'imagine, évidemment, qu'un parlement national serait composé de lui-même et de ses amis, et que la nation se soumettrait avec autant de calme à ses ukases qu'elle s'est jusqu'ici soumise à ceux du Czar.

En attendant l'avènement de ce millénium politique, où la science, qui n'a point de passions, doit régner en maîtresse, Nicolaï Ivan'itch s'accorde le luxe de s'abandonner à quelques animosités politiques très-décidées, et il hait comme seulement un fanatique peut haïr. D'abord et surtout, il hait ce qu'il appelle *la bourgeoisie*, — il est obligé d'employer le mot français, parce que sa langue natale ne contient pas de terme équivalent, — et spécialement les capitalistes de toute forme et dimension. Ensuite, il hait l'aristocratie, spécialement une forme d'aristocratie nommée féodalisme. A ces termes abstraits il n'attache pas une signification très-précise, mais il hait les entités qu'ils sont supposés représenter aussi ardemment que si c'était des ennemis personnels. Parmi les choses qu'il hait dans son propre pays, le pouvoir autocratique occupe la première place. Ensuite, comme émanation dudit pouvoir, arrivent les Tchinnovniks, et spécialement les gendarmes. Puis viennent

les propriétaires terriens. Bien que lui-même soit — ou du moins sera après la mort de sa mère, — l'un de ces propriétaires, il regarde la classe comme encombrant le sol et pense que toutes ses terres devraient être confisquées et distribuées aux paysans.

Tous les propriétaires ont la malechance d'être compris dans ses dénonciations et son coup de balai, parce que leur existence est incompatible avec son idéal d'un empire paysan ; mais il reconnaît chez eux différents degrés de dépravation. Quelques-uns sont simplement encombrants, *tiennent de la place*, tandis que d'autres portent activement préjudice au bien-être public. Parmi ces derniers, l'objet spécial de son aversion est le prince S..., parce que non-seulement il possède de très-vastes domaines, mais a en même temps des prétentions aristocratiques et se dit conservateur.

Le prince S... est de beaucoup l'homme le plus important du district. Sa famille est l'une des plus anciennes du pays, — descendant d'un grand personnage, de ce Rurik qui, à ce qu'on suppose, fonda l'empire russe il y a un millier d'années, — mais il ne doit pas son influence à sa généalogie, car la généalogie pure et simple ne compte pas pour beaucoup en Russie. Il est influent et respecté parce qu'il occupe une haute position officielle, et tient par sa naissance à ce groupe de familles qui forment le noyau permanent de la société de Cour, toujours changeante. Son père et son grand-père ont été d'importants personnages dans l'administration et à la Cour, et ses fils et petits-fils marcheront probablement, sous ce rapport, sur les traces de leurs ancêtres. Bien qu'aux yeux de la loi tous les nobles soient égaux et que, théoriquement parlant, l'avancement se gagne exclusivement par mérite personnel, pourtant, en réalité, ceux qui ont des amis à la Cour s'élèvent plus aisément et plus vite.

Le prince a eu une existence prospère, mais pas très-fertile en événements. Il fit son éducation, d'abord à la

maison paternelle sous un précepteur anglais, ensuite dans le « corps des pages ». En quittant cette institution, il entra dans un régiment de gardes, et s'est depuis lors élevé à un haut grade militaire. Son activité, néanmoins, s'est déployée surtout dans l'administration civile, et il siège maintenant au Conseil d'État. Bien qu'il ait toujours pris un certain intérêt aux affaires publiques, il n'a pas joué de rôle important dans aucune des grandes réformes du présent règne. Quand la question des paysans fut soulevée, il sympathisa avec l'idée d'émancipation, mais pas du tout avec celle de distribuer de la terre aux serfs émancipés et de conserver les institutions communales. Ce qu'il désirait était que les propriétaires libérassent leurs serfs sans aucune indemnité pécuniaire, et qu'on leur donnât en compensation une certaine part du pouvoir politique. Son plan ne fut pas adopté, mais il n'a pas renoncé à l'espérance de voir les grands propriétaires fonciers obtenir de façon ou d'autre une situation politique et sociale semblable à celle des grands *landowners* en Angleterre ; et il croit que cela pourrait s'accomplir jusqu'à un certain point en plaçant entre leurs mains l'administration des affaires rurales. Il ne voudrait pas, néanmoins, que ces grands propriétaires supportassent en retour une large part des taxes locales, et ne tient pas compte de ce fait : qu'il leur faudrait changer de tempérament et apprendre à préférer l'influence qu'ils se créeraient dans les localités à de hautes positions administratives ou militaires et à la faveur impériale.

Ses devoirs officiels et ses relations sociales obligent le prince à passer une grande partie de l'année dans la capitale. Il séjourne seulement quelques semaines tous les ans sur son domaine : parfois seulement quelques jours. L'habitation est vaste et disposée dans le style anglais, dans le but de combiner l'élégance et le confort. Elle contient plusieurs grands appartements, une belle

bibliothèque et une salle de billard. Il y a un superbe parc peuplé d'une vingtaine de cerfs et biches, un immense jardin avec serres chaudes, de nombreux chevaux et voitures, une légion de domestiques et de servantes. Quand la famille arrive, elle amène avec elle pour les enfants deux gouvernantes, l'une française, l'autre anglaise, et un précepteur anglais. On reçoit régulièrement les livres nouveaux français et anglais, des feuilles hebdomadaires et autres, les recueils périodiques et le *Journal de Saint-Petersbourg*, qui donne les nouvelles du jour. Si quelqu'un désirait des livres et des journaux russes, il lui suffirait de les demander. En résumé, la famille a là toutes les aises, tout le confort que l'argent et les raffinements de la civilisation peuvent procurer ; mais on ne peut pas dire qu'elle jouit beaucoup du temps passé à la campagne. La princesse ne voit pas grande objection à ce séjour. Elle se consacre à ses enfants, est passionnée pour la lecture et la correspondance, s'amuse d'une école et d'un hôpital pour les paysans qu'elle a fondés, et à l'occasion fait atteler et va rendre visite à son amie la comtesse N..., qui habite à environ cinq lieues de là. Mais le prince trouve la vie de campagne excessivement triste et ennuyeuse. Il ne se soucie pas beaucoup de monter à cheval ou de chasser, et ne trouve pas autre chose à faire. Il ne connaît rien à l'administration de son domaine et consulte son intendant seulement pour la forme : ce domaine et les autres qu'il possède dans différentes provinces étant gouvernés par un intendant en chef qui réside à Saint-Petersbourg, et en lequel il a la plus entière confiance. Dans le voisinage, il n'y a personne qu'il lui soit agréable de fréquenter intimement. De sa nature ce n'est pas un homme sociable, et il a acquis ces manières roides, formalistes, réservées, qui sont communes en Angleterre, mais que l'on rencontre rarement en Russie. Cette façon d'être éloigne de lui les propriétaires voisins : fait

qu'il ne regrette pas du tout, car ils n'appartiennent pas à son « monde », et il y a dans leurs manières et leurs habitudes une rusticité sans gêne qui lui est positivement désagréable. Ses relations avec eux se bornent donc à des visites formalistes. Il dépense la plus grande partie de ses journées à fainéanter nonchalamment, bâillant beaucoup, regrettant l'agréable routine de la vie de Saint-Petersbourg : les babillages avec ses collègues, l'opéra, le ballet, le théâtre français et la tranquille partie de whist au « Club anglais ». La bonne humeur lui revient à mesure que le jour du départ approche, et quand il part en voiture pour la station il a l'air gai et radieux. S'il consultait seulement ses propres tendances, il ne visiterait jamais ses domaines et passerait ses congés d'été en Allemagne, en France ou en Suisse, comme il le faisait avant d'être marié ; mais il est maintenant père de famille, et croit devoir sacrifier ses goûts personnels aux devoirs de sa position.

Le prince appartient au plus haut rang de la noblesse russe. Si nous voulions nous faire une idée de celui le plus bas, il nous suffirait de nous rendre au village voisin. Là, nous trouverions nombre de pauvres gens sans instruction ni éducation, qui habitent des maisons petites, malpropres, et qu'on ne distingue pas aisément des paysans. Ce sont des nobles comme le prince ; mais ils n'ont, eux, ni rang officiel ni grande fortune, et leur propriété foncière consiste en quelques acres de terre peu fertile, qui leur fournit à peine les premières nécessités de la vie. Si nous allions dans d'autres parties du pays, nous trouverions des hommes dans cette condition portant le titre de prince ! Cela est le résultat naturel de la loi russe sur les successions, qui ne reconnaît pas le droit d'aînesse par rapport aux titres et aux domaines. Tous les fils d'un prince sont princes, et à son décès ses biens, mobiliers et immobiliers, sont partagés également entre tous.

CHAPITRE XVII

LA NOBLESSE

Les nobles aux temps primitifs. — La domination tartare. — Le Czarat de Moscovie. — Dignité de famille. — Réformes de Pierre le Grand. — La noblesse adopte les conceptions occidentales. — Abolition du service obligatoire. — Influence de Catherine II. — La *dvoryanstvo* russe comparée à la noblesse française et à l'aristocratie anglaise. — Titres russes. — Avenir probable de la noblesse russe.

Maintenant que le lecteur a fait la connaissance de quelques nobles russes, peut-être désire-t-il savoir à quoi s'en tenir sur la noblesse (1) considérée comme classe, jeter un coup d'œil sur son passé et sa condition présente.

Dans le vieux temps, quand la Russie était formée seulement de principautés indépendantes, chaque prince régnant était entouré d'un groupe d'hommes d'armes, composé en partie de boyards, ou grands propriétaires terriens, et en partie de chevaliers ou soldats de fortune. Ces guerriers, qui formaient la noblesse du temps,

1. J'emploie ici le mot français de préférence à l'anglais *nobility*, parce qu'il créerait une idée absolument fausse. Etymologiquement, le mot russe *dvoryanin* signifie un courtisan (de *dvor*, Cour); mais ce terme est également discutable, parce que la grande majorité de la *dvoryanstvo* n'a rien à faire avec la Cour.

étaient bien, dans une certaine mesure, sous l'autorité du prince ; mais nullement de simples exécuteurs obéissants et silencieux de sa volonté. Les boyards pouvaient refuser de prendre part à ses expéditions militaires, et les chevaliers, les *free lances*, pouvaient quitter son service et chercher fortune ailleurs. Si le prince voulait partir en guerre sans leur consentement, ils pouvaient lui dire, comme ils le firent en une occasion : « Seul vous avez projeté, préparé tout cela, prince ; nous n'irons donc point avec vous, car nous n'en avons aucune connaissance ». Et cette résistance à la volonté du prince n'était pas toujours purement passive. Une fois, dans la principauté de Galitch, les hommes d'armes se saisirent de leur prince, massacrèrent ses favoris, brûlèrent sa maîtresse, et lui firent jurer de vivre à l'avenir avec sa compagne légitime. A son successeur, qui avait épousé la femme d'un prêtre, ils parlèrent ainsi : « Nous ne nous sommes pas levés contre vous, prince, mais nous ne devons pas le respect à une femme de prêtre : nous allons la mettre à mort, et vous pourrez alors épouser qui vous plaira ». Même l'énergique Bogolubski, l'un des plus remarquables parmi les anciens princes, ne parvint pas à imposer sa volonté. Quand il tenta de contraindre les boyards, il rencontra une opposition opiniâtre et fut à la fin assassiné. Par ces exemples, que l'on pourrait multiplier indéfiniment en feuilletant les vieilles chroniques, nous voyons que, dans la période primitive de l'histoire russe, les boyards et les chevaliers formaient un corps libre possédant une somme considérable de pouvoir politique.

Sous la domination tartare, cet équilibre fut détruit. Quand la contrée eut été conquise, les princes devinrent les vassaux serviles du Khan et les tyrans de leurs propres sujets. L'importance politique des nobles fut par là beaucoup diminuée. Néanmoins, elle ne se trouva pas complètement annihilée. Bien que le prince ne dépen-

dit plus entièrement d'eux désormais, il avait intérêt à conserver leurs services pour protéger son territoire en cas d'attaque soudaine, ou pour accroître ses possessions aux dépens de ses voisins quand une occasion favorable se présentait. Théoriquement, de telles conquêtes étaient impossibles, car tout déplacement des anciennes bornes-frontières ne pouvait avoir lieu sans une décision du Khan; mais, en réalité, celui-ci apportait peu d'attention aux affaires de ses vassaux aussi longtemps que quelqu'un payait le tribut, et bien des choses se firent en Russie sans sa permission. Nous trouvons donc, dans quelques-unes des principautés, les anciennes relations entre princes et hommes d'armes subsistant encore sous la domination tartare. Le fameux Dmitri du Don, par exemple, à son lit de mort, parle ainsi à ses boyards : « Vous connaissez mes habitudes et mon caractère; je suis né parmi vous, j'ai grandi parmi vous, j'ai gouverné avec vous, combattant à vos côtés, vous témoignant de l'honneur, de l'affection, vous plaçant à la tête des villes, des districts. J'aimais vos enfants, et ne fis de mal à aucun d'eux. Je me réjouissais avec vous dans votre joie, je m'affligeais avec vous dans vos chagrins, et je vous appelais les princes de ma terre ». Puis, se tournant vers ses enfants, il ajoute, comme dernier conseil avant de se séparer : « Aimez vos boyards, mes enfants, témoignez-leur l'honneur que leurs services méritent, et n'entreprenez rien sans leur consentement ».

Quand les Grands Princes de Moscou soumièrent les autres principautés à leur pouvoir et formèrent ainsi le Czarat de Moscovie, les nobles descendirent encore un degré de l'échelle politique. Tant qu'il y avait eu beaucoup de principautés, ils pouvaient quitter le service d'un prince sitôt qu'il leur donnait sujet d'être mécontents, sachant qu'ils seraient bien reçus par un de ses rivaux; mais ils n'avaient plus désormais aucun choix.

La seule rivale de Moscou était la Lithuanie, et des précautions furent prises pour empêcher les mécontents de passer la frontière lithuanienne. Les nobles n'étaient plus désormais les partisans volontaires d'un prince, mais les sujets d'un Czar, et les Czars n'étaient point ce que les anciens princes avaient été.

Par une violente fiction légale, ils se figurèrent être les successeurs des empereurs byzantins et créèrent un nouveau cérémonial de cour, emprunté en partie à Constantinople et en partie à la Horde tartare. Ils ne vécurent plus familièrement avec les boyards, ne leur demandèrent plus leur avis, mais les traitèrent plutôt en valets. Quand les nobles se présentaient devant leur auguste maître, ils se prosternaient à la façon orientale, — à l'occasion jusqu'à trente fois de suite, — et quand ils s'attiraient sa colère, ils étaient sommairement fouettés ou exécutés suivant son bon plaisir. En succédant aux Khans, les Czars avaient adopté, on le voit, une grande partie du système de gouvernement tartare.

Il peut sembler étrange qu'une classe d'hommes qui avait autrefois montré un esprit altier et indépendant, se soit soumise paisiblement à de telles humiliations et oppressions sans faire d'efforts sérieux pour mettre un frein au nouveau pouvoir, qui n'avait point de hordes tartares derrière lui pour réprimer les révoltes. Mais nous devons nous rappeler que les nobles, aussi bien que les princes, avaient passé pendant ce temps-là par l'école tartare. Dans le cours de deux siècles, ils s'étaient graduellement accoutumés à la domination despotique dans le sens oriental. S'ils se rendaient compte de leur situation fâcheuse et humiliante, ils devaient sentir aussi combien il était difficile de l'améliorer. Leur seule ressource eût été de se réunir contre l'agresseur commun ; et nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le groupe désorganisé, bigarré, qui environnait le Czar, pour nous apercevoir que cette combinaison était impossible.

Nous pouvons distinguer là les princes annexés, nourrissant encore l'espoir de recouvrer leur indépendance ; les boyards de Moscou, jaloux de l'honneur de leur famille et fiers de la suprématie moscovite ; les Tartares Murzi, qui se sont soumis au baptême et ont reçu des terres comme les autres nobles ; le magnat de Novgorod, qui ne peut oublier l'ancienne gloire de sa cité natale ; les nobles lithuaniens, qui trouvent plus avantageux de servir le Czar que leur propre souverain ; de petits chefs qui ont fui l'oppression de l'ordre teutonique ; et beaucoup de soldats de fortune venus de tous les coins de la Russie. Des facteurs politiques vigoureux et permanents ne se forment point aisément de matériaux aussi hétérogènes.

À la fin du seizième siècle, la vieille dynastie s'éteignit, et, après une courte période d'anarchie politique, habituellement appelée les « temps troublés » (*smutnoe vremya*), la famille des Romanof fut élevée au trône par la volonté du peuple, ou du moins de ceux qui étaient censés être ses représentants. Par ce changement, la noblesse se trouva dans une position quelque peu meilleure. Elle ne fut plus désormais exposée à une tyrannie capricieuse et à une cruauté barbare comme celles dont elle avait fait l'expérience sous Ivan le Terrible ; mais elle n'acquit, comme classe, aucune influence politique. Il y avait encore des familles et des factions rivales ; mais il n'existait aucun parti politique dans le sens propre du terme, et la plus haute visée de ces familles, de ces factions, était de gagner la faveur du Czar.

Les fréquentes querelles au sujet de la préséance qui eurent lieu à cette époque entre les familles rivales, forment l'un des épisodes les plus curieux de l'histoire de la Russie. La vieille conception patriarcale de la famille comme unité indivisible était encore si forte parmi ces hommes que l'élévation ou la dégradation d'un membre leur paraissait atteindre profondément l'honneur de tous

les autres. Chaque famille noble avait sa place sur une échelle de dignité reconnue d'après le rang qu'elle occupait ou avait précédemment occupé au service du Czar ; et elle se serait tout entière tenue pour déshonorée si l'un de ses membres eût accepté un poste inférieur à celui auquel il avait droit. Chaque fois qu'une place vacante dans le service était remplie, les subordonnés du candidat nommé examinaient les archives publiques et les arbres généalogiques de leurs familles, afin de découvrir si quelque ancêtre de leur nouveau supérieur n'avait pas servi sous l'un des leurs. Si le subordonné trouvait un tel cas, il s'en plaignait au Czar, car il n'était pas convenable pour lui de servir sous un homme qui possédait moins de quartiers de noblesse. Les plaintes de cette espèce, quand elles n'étaient point fondées, amenaient souvent l'emprisonnement ou les punitions corporelles ; mais en dépit de ces mesures sévères, les querelles de préséance étaient très-fréquentes. Au commencement d'une campagne, il était sûr que beaucoup de querelles de ce genre s'élèveraient, et la décision du Czar n'était pas toujours acceptée par le parti qui se considérait comme offensé. J'ai rencontré au moins une fois l'exemple d'un grand dignitaire se mutilant volontairement la main, afin d'échapper à la nécessité de servir sous un homme qu'il considérait comme son inférieur en dignité de famille. Même à la table du Czar, ces rivalités produisaient parfois d'incroyables incidents, car il était à peu près impossible d'arranger les places de façon à satisfaire tous les convives. Dans un cas dont on a gardé mémoire, un noble en ayant reçu une plus basse que celle à laquelle il croyait avoir droit, déclara ouvertement au Czar qu'il aimait mieux être condamné à mort que de se soumettre à une pareille indignité. Dans une autre occasion analogue, l'invité réfractaire fut assis de force sur sa chaise, mais il sauva l'honneur de sa famille en se laissant glisser sous la table !

La transformation ultérieure de la noblesse fut effectuée par Pierre le Grand. Pierre était par nature et par situation un autocrate, et ne pouvait endurer aucune opposition. Poursuivant un grand but, il cherchait partout des instruments obéissants, intelligents, énergiques, pour exécuter ses desseins. Lui-même servait l'État avec zèle comme simple artisan quand il le jugeait nécessaire, et il insistait pour que ses sujets fissent de même, sous peine de punition impitoyable. A la naissance noble et aux longues généalogies, il témoignait habituellement une indifférence très-démocratique ou plutôt autocratique. Désireux d'obtenir les services d'hommes vivants, il n'avait aucune considération pour les droits d'ancêtres morts, et accordait à ses serviteurs la paye et les honneurs que leurs services méritaient, sans égard à la naissance ou à la position sociale. C'est pourquoi beaucoup de ses principaux coadjuteurs ne tenaient par aucun lien de parenté aux anciennes familles russes. Le comte Yaguzhinski, qui occupa longtemps l'un des postes les plus importants de l'État, était le fils d'un pauvre sacristain; le comte Devier était Portugais de naissance et avait été mousse; le baron Shafirof était Juif; Hannibal, qui mourut avec le rang de général en chef, était un nègre acheté à Constantinople; et Son Altesse Sérénissime le prince Menschikof avait commencé, dit-on, par être apprenti boulanger. Dans l'avenir, une naissance noble ne devait plus compter pour rien. Le service de l'État s'ouvrait aux hommes de tout rang, et le mérite personnel devait être le seul titre à l'avancement.

Ceci doit avoir semblé aux conservateurs de l'époque un procédé très-révolutionnaire et répréhensible; mais il ne satisfait point les tendances réformatrices du grand autocrate. Il fit un pas de plus et changea entièrement le *status* de la noblesse. Jusqu'à lui, les nobles étaient libres de servir ou non suivant que bon leur semblait,

et ceux qui voulaient bien le faire jouissaient de terres à titre de ce que nous pouvons appeler : tenure féodale. Quelques-uns servaient d'une façon permanente dans l'administration civile ou militaire; mais le plus grand nombre vivait sur ses domaines et entraît au service actif seulement quand la milice était appelée en cas de guerre. Ce système fut complètement modifié quand Pierre créa une grande armée permanente et une grande bureaucratie centralisée. Par un de ces *bonds* qui se produisent périodiquement dans l'histoire de la Russie, il changea la possession féodale en franc-alleu, et édicta le principe que tout noble, quelle que pût être l'étendue de ses terres, devait servir l'État dans l'armée, la flotte ou l'administration civile, depuis son adolescence jusqu'à sa vieillesse. En conformité de ce principe, celui qui refusait de servir était non-seulement privé de son domaine comme dans le vieux temps, mais de plus déclaré traître, et pouvait être condamné à la peine capitale.

Les nobles furent ainsi transformés en serviteurs de l'État, et l'État, au temps de Pierre, était un maître dur à servir. Ils se plaignirent amèrement, et avec raison, d'avoir été privés de leurs anciens droits et d'être contraints d'accepter tranquillement, sans se plaindre et sans pouvoir réclamer contre, les charges qu'il plaisait à leur maître de leur imposer. « Bien que notre pays, disaient-ils, ne coure aucun danger d'invasion, la paix n'est pas plutôt conclue que des plans sont dressés pour une nouvelle guerre qui n'a généralement d'autre raison que l'ambition du souverain, ou peut-être seulement celle d'un de ses ministres. Pour lui plaire, nos paysans sont absolument épuisés, et nous sommes nous-mêmes forcés de quitter nos foyers et nos familles, non pas comme jadis pour une simple campagne, mais pour de longues années. Nous sommes obligés de contracter des dettes, et de confier nos domaines à des régisseurs fripons qui les

réduisent habituellement à une telle condition que, lorsqu'il nous est permis de nous retirer du service par vieillesse ou maladie, nous ne pouvons, jusqu'à la fin de nos jours, rétablir notre fortune. En un mot, nous sommes si épuisés et ruinés par le maintien d'une armée permanente et par les conséquences qui en découlent, que le plus cruel ennemi, quand il dévasterait l'Empire tout entier, ne pourrait nous causer la moitié du tort qui en résulte (1).

Ce régime spartiate, qui sacrifiait sans pitié les intérêts privés à la raison d'État, ne pouvait durer longtemps dans sa sévérité primitive. Il minait ses propres fondations en exigeant trop. Les lois draconiennes menaçant de confiscation et de peine capitale furent peu appliquées. Les nobles se firent moines et s'inscrivirent comme marchands, s'engagèrent même comme domestiques, afin d'échapper à leurs obligations. « Quelques-uns, dit un contemporain, vieillissent dans la désobéissance, et n'ont jamais, une seule fois, paru dans le service actif... Il y a, par exemple, Théodore Mokeyef... En dépit des ordres stricts envoyés à son égard, personne n'a jamais pu le prendre. Il a rossé plusieurs de ceux qu'on a envoyés pour le saisir, et quand il ne pouvait pas les battre, il prétendait être dangereusement malade ou simulait l'idiotie, et, courant jusqu'à l'étang, se plongeait dans l'eau jusqu'au cou; mais, dès que les messagers étaient hors de vue, il retournait chez lui et rugissait comme un lion (2). »

Après la mort de Pierre le Grand, le système se relâcha graduellement, mais la noblesse ne pouvait être satisfaite par des concessions partielles. La Russie s'était, pendant ce temps, avancée pour ainsi dire d'Asie en

1. Ces plaintes nous ont été conservées par Vockerodt, agent diplomatique prussien de ce temps-là.

2. Pososhkof, « O skudosti i bogatstvė. »

Europe, et était devenue l'une des grandes puissances européennes. Les hautes classes avaient appris graduellement quelque chose des usages, de la littérature, des institutions et des idées morales de l'Europe occidentale, et, naturellement, les nobles comparaient la classe à laquelle ils appartenaient aux aristocraties d'Allemagne et de France. Pour ceux influencés par les idées nouvelles étrangères, la comparaison était humiliante. Dans l'Occident, la noblesse constituait une classe libre et privilégiée, fière de sa liberté, de ses droits et de sa culture intellectuelle ; tandis qu'en Russie les nobles étaient serviteurs de l'État, sans privilèges, sans dignités, soumis aux châtimens corporels et accablés de devoirs onéreux auxquels ils ne pouvaient échapper. Ainsi se produisit, dans cette partie de la noblesse qui avait quelque teinture de la civilisation occidentale, un sentiment de dégoût de sa situation actuelle et le désir d'arriver à une position sociale semblable à celle des nobles de France et d'Allemagne. Ces aspirations furent en partie réalisées par Pierre III qui, en 1762, abolit le principe du service obligatoire. Sa femme, Catherine II, alla beaucoup plus loin dans la même direction, et inaugura une nouvelle époque dans l'histoire de la *Dvoryanstvo*, période au cours de laquelle ses devoirs et ses obligations furent relégués au second plan et ses droits et privilèges se placèrent au premier.

Catherine avait de bonnes raisons pour favoriser la noblesse. Étrangère et usurpatrice, élevée au trône par une conspiration de palais, elle ne pouvait éveiller chez les masses cette vénération semi-religieuse dont avaient toujours joui les Czars légitimes, il lui fallait donc rechercher l'appui des hautes classes, moins rigides, moins irréconciliables dans leurs idées de légitimité. Elle confirma donc l'ukase abolissant le service obligatoire des nobles et chercha à l'obtenir de bonne volonté par des honneurs et des récompenses. Dans ses manifestes elle

parlait toujours d'eux en termes les plus flatteurs, et essayait de les convaincre que le bien-être du pays dépendait de leur loyauté et de leur dévouement. Bien qu'elle n'eût aucune intention de rien céder de son pouvoir, elle groupa les nobles de chaque province en une corporation, avec assemblées périodiques qui étaient censées ressembler aux parlements de province en France, et confia à chacune de ces corporations une large part de l'administration locale.

Par ces moyens et d'autres semblables, aidée par son énergie masculine et son tact féminin, elle se rendit très-populaire et changea complètement les vieilles idées sur le service public. Autrefois ce service était regardé comme un fardeau ; on en vint à le considérer comme un privilège. Des milliers de gens qui s'étaient retirés sur leurs domaines après la publication de l'édit les en libérant revinrent alors en foule, recherchèrent des nominations, et cette tendance fut grandement accrue par les brillantes campagnes contre les Turcs, qui excitèrent le sentiment patriotique et donnèrent lieu à de nombreuses promotions. « Non-seulement les propriétaires terriens, — est-il dit dans une comédie de l'époque (1), — mais tous les hommes, même les boutiquiers et les savetiers, visent à devenir fonctionnaires, et celui qui a passé toute sa vie sans rang officiel semble n'être point une créature humaine ».

Et Catherine fit plus que cela. Elle partagea l'idée, — généralement acceptée par toute l'Europe depuis le règne de Louis XIV, — qu'une noblesse de cour raffinée, aimant l'apparat, cherchant le plaisir, était non-seulement le meilleur boulevard d'une monarchie, mais aussi l'ornement nécessaire de tout État arrivé à un haut degré de civilisation ; et comme elle désirait ardemment que son

1. Knyaz'hina, « Khvastun. »

payseût la réputation d'être parvenu à ce degré, elle s'efforça de créer cet ornement national. Le goût de la civilisation française, qui déjà existait chez ses sujets formant les hautes classes, vint ici à son aide, et ses efforts dans cette direction furent remarquablement fructueux. La cour de Saint-Pétersbourg devint presque aussi brillante, aussi galante, aussi frivole, que celle de Versailles. Tous ceux qui visaient aux honneurs adoptèrent les manières françaises, parlèrent la langue française, feignirent une admiration sans bornes pour la littérature française classique. Les courtisans se piquèrent de « point d'honneur », discutèrent la question de savoir ce qui était conforme à la dignité d'un noble, cherchèrent à déployer « cet esprit chevaleresque qui est l'orgueil et l'ornement de la France », et ne se souvinrent plus qu'avec horreur de la situation humiliée de leurs pères et grands-pères. « Pierre le Grand, — écrit l'un d'eux, — battait tous ceux qui l'entouraient, sans distinction de famille ou de rang; mais maintenant beaucoup d'entre nous préféreraient certainement la peine capitale à la vie après avoir été battus et fouettés, même quand le châtiment serait appliqué par les mains sacrées de l'oïnt du Seigneur lui-même. »

Le ton qui régnait à la cour de Saint-Pétersbourg s'étendit graduellement jusqu'aux rangs les plus infimes de la *Dvoryanstvo*, et il sembla aux observateurs superficiels qu'une très-bonne imitation de la noblesse française avait été produite; mais en réalité la copie ressemblait fort peu au modèle. Le *Dvoryanin* russe s'appropriait aisément le langage et les manières du gentilhomme français, et réussissait à changer son extérieur physique et intellectuel; mais tous ces « plis » plus profonds et plus délicats de la nature humaine, qui sont formés par l'expérience accumulée de plusieurs générations, ne pouvaient se modifier aussi aisément.

Le gentilhomme français était le descendant direct du

baron féodal, et les idées fondamentales que lui avaient transmises ses ancêtres se trouvaient profondément incrustées dans sa nature. Il n'avait plus, il est vrai, l'allure hautaine de jadis vis-à-vis du souverain, et son langage était teinté de la philosophie démocratique à la mode en ce temps-là ; mais il possédait un vaste héritage intellectuel et moral lui venant directement des jours glorieux, pour sa race, de la féodalité : héritage que même la grande Révolution, qui se préparait alors, ne devait point annihiler. Le noble russe, au contraire, avait reçu de ses ancêtres des traditions entièrement différentes. Son père et ses aïeux avaient expérimenté les charges plutôt que les privilèges de la classe à laquelle ils appartenaient. Ils n'avaient point considéré comme une honte de recevoir des châtimens corporels, et s'étaient montrés jaloux de leur honneur non comme gentilshommes ou descendants de boyards, mais comme généraux, assesseurs de collège ou conseillers privés. Leur dignité avait reposé non sur la grâce de Dieu, mais sur la volonté du Czar. Dans ces circonstances, même le dignitaire le plus altier de la cour de Catherine, bien qu'il pût parler français plus couramment que sa langue maternelle, ne pouvait être très-profondément pénétré des conceptions touchant la noblesse de sang, son caractère sacré, et des nombreuses idées féodales enchevêtrées parmi ces conceptions. Et en adoptant les formes extérieures d'une civilisation étrangère, les nobles n'y gagnèrent, à ce qu'il semble, pas beaucoup en vraie dignité. « Le vieil orgueil des nobles est tombé ! » s'écrie l'un d'eux, qui possédait plus de sentiment aristocratique de bon aloi que ses camarades (1). « Il n'y a plus désormais de familles honorables, mais seulement le rang officiel et le mérite personnel. Tous recherchent les grades, et comme tous

1. Le prince Shtcherbatof.

ne peuvent pas rendre de services directs, beaucoup tâchent d'obtenir les distinctions par tous les moyens possibles : en flattant le monarque ou flagornant les principaux personnages. » Il y avait beaucoup de vrai dans cette plainte, mais la voix de cet aristocrate isolé retentit dans le désert. L'ensemble des classes instruites — descendants de vieilles familles et parvenus suivant la même voie, — était, sauf un petit nombre d'exceptions, trop préoccupé de la chasse aux places pour prêter l'oreille à ce gémississement sentimental.

Si la noblesse russe ne constituait ainsi, sous sa nouvelle forme, qu'une imitation très-imparfaite de son modèle français, elle ressemblait encore moins à l'aristocratie anglaise. Malgré les phrases libérales que Catherine se plaisait d'habitude à débiter, elle n'eut jamais la moindre intention de céder quoi que ce fût, pas même un iota, de son pouvoir autocratique, et la noblesse, comme classe, n'obtint jamais d'elle même l'ombre d'une influence politique. Il n'existait aucune indépendance réelle sous les nouveaux airs de dignité et de hauteur. Dans tous leurs actes, dans leurs opinions ouvertement exprimées, les courtisans étaient guidés par les désirs réels ou supposés de la souveraine, et beaucoup de leur sagacité politique était employée à s'efforcer de découvrir ce qui pourrait lui plaire. « Les gens ne parlent jamais politique dans les salons, — dit un témoin de ces faits (1), — pas même pour louer le gouvernement. La crainte a produit des habitudes de prudence, et les frondeurs de la capitale n'expriment leurs critiques que dans la confidence d'une amitié très-intime ou d'une parenté très-étroite. Ceux qui ne peuvent supporter cette contrainte se retirent à Moscou, ville qui ne peut pas être appelée le centre de l'opposition,

1. Ségur, longtemps ambassadeur à la cour de Catherine.

car il n'existe rien qui ressemble à cela dans un pays dont le gouvernement est autocratique, mais qui est la capitale des mécontents. » Et même là, le mécontentement ne s'aventurait point à se manifester en présence de l'impératrice. « A Moscou, — dit un autre témoin habitué à l'obséquiosité de Versailles, — vous pourriez vous croire au milieu de républicains qui viennent de secouer le joug d'un tyran, mais aussitôt que la cour y arrive, vous ne voyez plus que des esclaves abjects (1). »

Bien qu'ainsi privée de toute influence directe dans les affaires politiques, la noblesse eût pu cependant acquérir une certaine influence dans l'État au moyen des Assemblées provinciales et par la part qu'elle prenait à l'administration locale ; mais en réalité elle ne possédait ni l'expérience politique requise, ni la patience nécessaire, ni même le désir de poursuivre une politique semblable. La majorité des propriétaires préférait les chances de promotion dans le service impérial à la vie tranquille d'un gentilhomme campagnard ; et ceux qui résidaient habituellement sur leurs domaines montraient de l'indifférence ou une antipathie positive pour toute chose se rattachant à l'administration locale. Ce qui était officiellement décrit comme « un privilège conféré aux nobles en récompense de leur fidélité et du généreux sacrifice de leur existence à la cause de leur pays », était regardé par ceux qui en jouissaient comme une nouvelle espèce de service obligatoire : l'obligation de fournir des juges et des officiers de police rurale.

Si nous avons besoin d'une preuve additionnelle que les nobles, au milieu de tous ces changements, étaient encore aussi dépendants que jamais de la volonté arbitraire ou du caprice du monarque, il nous suffirait de

1. SABATHIER DE CASTRES, *Catherine II et la cour de Russie en 1772*.

jeter un coup d'œil sur leur situation au temps de Paul I^{er}, le capricieux, excentrique et violent fils et successeur de Catherine. Les mémoires autobiographiques du temps dépeignent sous de vives couleurs la position humiliée de même les principaux personnages de l'État, craignant constamment d'exciter par un acte, un mot, un regard, le courroux du souverain.

Quand nous lisons ces pages écrites sous l'impression du moment, nous croyons avoir sous les yeux une peinture de l'ancienne Rome sous le plus capricieux et le plus despotique de ses Empereurs. Irrité et aigri avant son avènement au trône par la conduite et l'allure hautesaines des favoris et favorites de sa mère, Paul ne laissa échapper aucune occasion de montrer son mépris pour les prétentions aristocratiques, et d'humilier ceux qu'il soupçonnait d'en posséder. « Apprenez, monsieur », — dit-il avec colère un jour à Dumouriez, qui avait accidentellement fait allusion à l'un des personnages « considérables » de la cour, — « apprenez, monsieur, qu'il n'y a de considérable, ici, que la personne à laquelle je parle, et pendant le temps que je lui parle ! (1) »

Du temps de Catherine au commencement du présent règne, aucune modification ne fut apportée au *status* légal de la noblesse ; mais un changement graduel déterminé par le flux continu des idées et de la culture intellectuelle occidentales se produisit dans son caractère social. La civilisation exclusivement française en vogue à la Cour de Catherine prit une couleur plus cosmopolite et pénétra les nobles, les imprégna de fond en comble, jusqu'à ce que tous ceux ayant quelques prétentions à paraître civilisés en vinssent à parler français avec une suffisante facilité et à posséder au moins

1. Ces paroles sont souvent attribuées, faussement, à Nicolas. L'anecdote est relatée par Ségur.

une connaissance superficielle des littératures de l'Europe occidentale. Ce qui les distinguait surtout, aux yeux de la loi, des autres classes, était le privilège de posséder des « domaines habités », c'est-à-dire peuplés de serfs. Ce privilège considérable fut aboli par l'émancipation en 1861, et la moitié environ des terres appartenant aux nobles passa aux mains des paysans. Par les réformes administratives qui ont eu lieu depuis lors, toute importance, si petite fût-elle, que les corporations provinciales peuvent avoir possédée jadis a disparu. Donc, à l'époque actuelle, la noblesse est placée sur le même niveau que les autres classes par rapport au droit de posséder la propriété foncière et d'administrer les affaires locales.

Dans cette esquisse rapide, le lecteur apercevra aisément que la noblesse russe a eu un développement historique particulier. En Allemagne, en France, en Angleterre, les nobles furent formés de bonne heure, par les conditions politiques dans lesquelles ils se trouvèrent placés, en un corps homogène, organisé. Ils eurent à repousser les tendances envahissantes de la monarchie d'un côté, de la bourgeoisie de l'autre; et dans cette longue lutte contre de puissants rivaux, ils se groupèrent instinctivement, il se développa chez eux un vigoureux esprit de corps. De nouveaux membres pénétrèrent, il est vrai, dans leurs rangs; mais le nombre de ces intrus fut si faible qu'ils se trouvèrent rapidement assimilés sans modifier le caractère général, l'idéal reconnu de la classe, et sans troubler rudement la fiction de pureté du sang.

La classe prit de plus en plus le caractère d'une caste possédant une culture intellectuelle et morale particulière, et défendit résolument sa position et ses privilèges jusqu'à ce que le pouvoir toujours croissant des classes moyennes minât son influence. Son sort en diverses contrées a été différent. En Allemagne, elle

s'est cramponnée à ses traditions féodales, et conserve encore maintenant son esprit d'exclusivisme social. En France, elle fut dépouillée par la monarchie de son influence politique et écrasée par la Révolution. En Angleterre, elle a modéré ses prétentions, s'est alliée aux classes moyennes, a créé sous un déguisement monarchiste-constitutionnel une république aristocratique, et concédé pouce par pouce, quand la nécessité l'exigeait, une part de son influence politique à l'alliée qui l'avait aidée à mettre un frein à la puissance royale. Le baron allemand, le gentilhomme français, le *nobleman* anglais, représentent donc trois types distincts, bien marqués ; mais en dépit de toutes leurs diversités, ils ont beaucoup de traits communs. Tous ont conservé, dans une proportion plus ou moins grande, une conscience hautaine de supériorité intime et inextinguible sur les classes inférieures, avec une répugnance plus ou moins soigneusement déguisée pour celle qui a été, qui est encore, leur rivale agressive.

La noblesse russe ne présente aucun de ces traits caractéristiques. Elle se forma de matériaux plus nombreux, plus hétérogènes, qui ne se combinèrent point spontanément pour former un ensemble organisé, mais furent broyés en une masse chaotique sous le poids du pouvoir autocrate. Elle ne devint jamais dans l'État un facteur semi-indépendant. Les droits et privilèges qu'elle posséda, elle les reçut de la monarchie, et par conséquent n'éprouve aucune jalousie profonde, enracinée, aucune haine pour la prérogative impériale. D'autre part, elle n'a jamais eu à lutter contre les autres classes sociales, et, par cette raison, ne ressent à leur égard aucuns sentiments de rivalité ou d'hostilité.

Si nous entendons un noble russe parler avec indignation de l'autocratie ou acrimonieusement de la bourgeoisie, nous pouvons être sûrs que ces sentiments ont leur source, non point dans des idées du moyen-âge tra-

ditionnelles, mais dans des principes appris aux écoles modernes de philosophie politique et sociale. La classe à laquelle il appartient a subi tant de transformations qu'elle ne possède pas de traditions moisiées ou de préjugés profondément enracinés, et s'adapte toujours volontiers aux conditions existantes. On peut vraiment dire, en général, qu'elle regarde plus vers le futur que dans le passé, et est toujours prête à accepter toute idée nouvelle qui porte la marque du progrès. N'ayant ni traditions ni préjugés, cela la rend singulièrement susceptible de généreux enthousiasme et capable d'une vigoureuse action spasmodique; mais le courage moral calme, la tenacité dans la poursuite du but, ne font point partie de ses attributs saillants. En un mot, nous ne trouvons chez elle ni les vices particuliers, ni les vertus spéciales, qui sont engendrés par et se développent dans une atmosphère de liberté politique.

De quelque façon que l'on puisse expliquer ce fait, il est certain que la noblesse russe a peu ou point de ce que nous appelons sentiments aristocratiques, peu ou point de cet esprit hautain, dominateur, exclusif, que nous sommes habitués à associer avec le mot aristocratie. Nous trouverons quantité de Russes qui sont fiers de leurs richesses, de leur culture intellectuelle, de leur position dans le Gouvernement; mais nous n'en trouvons presque jamais un seul qui soit fier de sa naissance, ou s'imagine que le fait de posséder une longue généalogie lui crée aucun droit à des privilèges politiques ou à la considération sociale. De telles idées semblent absurdes et ridicules à un noble russe ordinaire. Il y a donc une certaine vérité dans le dicton souvent répété : qu'il n'y a point en réalité d'aristocratie en Russie.

Certainement la noblesse dans son ensemble ne peut être appelée une aristocratie. Si le terme devait être employé, il faudrait l'appliquer seulement à un groupe

de familles qui s'agglomère autour de la Cour et forme les plus hauts degrés de la noblesse. Cette aristocratie sociale contient beaucoup d'anciennes familles; mais ses bases réelles sont le rang occupé, la culture intellectuelle et le raffinement des matières, plutôt que la généalogie et le sang. Les conceptions féodales de naissance noble, de bonne famille, etc., ont été adoptées par quelques-uns de ses membres, mais ne forment pas l'un de ses traits saillants. Bien que pratiquant habituellement un certain exclusivisme, elle ne possède aucun des caractères que nous trouvons chez l'*Adel* (noblesse) allemande, et est tout à fait incapable de comprendre des nuances comme le *Tafelfähigkeit* (capacité de prendre place à table), par laquelle un homme qui ne possède pas une généalogie de longueur suffisante est considéré indigne de s'asseoir à une table royale. Elle se modèle plutôt sur l'aristocratie anglaise, et nourrit le secret espoir d'obtenir un jour une situation politique et sociale semblable à celle de la *nobility* et de la *gentry* d'Angleterre. Bien qu'elle n'ait aucuns privilèges légaux particuliers, la position qu'elle occupe actuellement dans l'administration et à la Cour donne à ses membres de grandes facilités d'avancement dans le service public. D'un autre côté, son caractère semi-bureaucratique, joint à la loi et la coutume de diviser la propriété foncière également entre tous les héritiers après le décès de leurs parents, la prive de stabilité.

Des hommes nouveaux pénètrent dans ses rangs par la voie des distinctions officielles, tandis que beaucoup des anciennes familles sont contraintes par leur état de pauvreté de s'en retirer. Le fils d'un petit propriétaire ou même d'un prêtre de paroisse peut s'élever aux plus hautes fonctions et dignités de l'État, tandis que les descendants de Rurik, ce personnage semi-mythique, peuvent descendre au rang de paysans. On dit que, il n'y a pas longtemps, un certain prince Krapotkin gagnait sa

vie comme cocher de voiture de place à Saint-Pétersbourg !

Il est donc évident que cette aristocratie sociale ne doit pas être confondue avec les familles titrées. Les titres ne possèdent pas la même valeur en Russie qu'en Europe occidentale. Ils y sont très-communs — parce que les familles titrées sont nombreuses et que tous les enfants portent les titres de leurs parents, même pendant que ceux-ci vivent encore, — sans être nullement associés au rang officiel, à la richesse, à une position sociale, à une distinction d'aucune sorte. Il existe des centaines de princes et de princesses qui n'ont pas le droit de paraître à la Cour, et qui ne seraient point admis dans ce qu'on appelle à Saint-Pétersbourg « la société », ni vraiment dans la société raffinée d'aucun pays.

Le seul titre russe indigène est *Knyaz*, que l'on traduit habituellement par « prince ». Il est porté par les descendants de Rurik, du prince lithuanien Ghedimin, des Khans et Murzi tartares officiellement reconnus par les Czars. En outre, il existe quatorze familles qui l'ont adopté par ordre impérial pendant les deux derniers siècles. Les titres de comte et de baron sont des importations modernes qui ont commencé du temps de Pierre le Grand. Soixante-sept familles reçurent de Pierre et de ses successeurs le titre de comte, et dix celui de baron. Les dernières sont toutes, avec deux exceptions, d'origine étrangère, et descendent pour la plupart de banquiers de Cour (1).

Une idée très-répandue est celle que les nobles russes sont, règle générale, énormément riches. C'est une erreur. Pour la plupart ils sont pauvres. Au temps de l'éman-

1. En sus, il y a, bien entendu, les comtes et barons allemands des provinces Baltiques, qui sont sujets russes.

cipation, en 1861, il y avait 100.247 propriétaires terriens, et, sur ce nombre, plus de 41.000 étaient possesseurs de moins de vingt et un serfs mâles, c'est-à-dire se trouvaient dans un état de véritable pauvreté. Un seigneur qui possédait 500 serfs n'était point du tout considéré comme très-riche, et pourtant il existait seulement 3.803 propriétaires appartenant à cette catégorie. On en comptait quelques-uns, il est vrai, dont les richesses étaient énormes. Le comte Sheremetief, par exemple, possédait plus de 150.000 serfs mâles, ou, en d'autres termes, plus de trois cent mille âmes; et à l'heure qu'il est le comte Orloff-Davydof est propriétaire de beaucoup plus d'un million d'acres de terre. La famille Demidoff tire d'énormes revenus de ses mines, et les Strogonof ont des domaines qui, réunis ensemble, formeraient en Europe occidentale un État indépendant de dimension respectable. Néanmoins, les familles très-riches ne sont point nombreuses. Les dépenses exagérées auxquelles les nobles russes se livrent souvent indiquent d'habitude non point une grande fortune, mais simplement une ostentation niaise et une imprévoyance absolue. J'aurai plus de détails à donner touchant la situation économique présente des propriétaires quand j'en viendrai à parler de l'émancipation des serfs et de ses conséquences.

Après en avoir tant dit sur le passé de la noblesse, peut-être devrais-je essayer de tirer son horoscope, ou au moins de prévoir dans une certaine mesure son avenir probable. Bien que les prédictions soient toujours hasardeuses, il est quelquefois possible, connaissant et ayant calqué les grandes lignes de l'histoire dans le passé, de les suivre jusqu'à une certaine distance dans le futur. S'il m'était permis d'appliquer cette méthode de prévision au sujet qui nous occupe, je dirais que la Dvoryanstvo russe s'assimilera aux autres classes plutôt que d'en former une exclusive. Les aristocraties héréditaires

ditaires peuvent être conservées — ou au moins leur décomposition peut être retardée, — là où elles se trouvent exister ; mais il nous semble qu'elles ne peuvent plus désormais être créées. En Europe occidentale, il y a une grande somme de sentiment aristocratique à la fois chez les nobles et dans le peuple, mais il existe en dépit, plutôt qu'en conséquence, des conditions sociales actuelles. Ce n'est point un produit de la société moderne, mais un meuble de famille qui nous est venu par héritage des temps féodaux, quand le pouvoir, la richesse et la culture intellectuelle étaient le privilège d'un petit nombre. S'il y eut jamais en Russie une époque correspondant aux temps féodaux en Europe occidentale, elle est depuis longtemps oubliée. Très-peu de sentiment aristocratique existe soit chez les nobles, soit chez le peuple, et il est difficile d'imaginer aucune source d'où il pourrait maintenant dériver. De plus, les nobles ne désirent pas faire une telle acquisition. Si tant est qu'ils aient quelques aspirations politiques, ils visent à assurer la liberté du peuple pris dans son ensemble, et non à acquérir des droits exclusifs et des privilèges pour leur propre classe.

Dans cette fraction de la noblesse que j'ai appelée une aristocratie sociale, il existe quelques individus qui désirent assurer à la classe à laquelle ils appartiennent une influence politique exclusive, mais ils ont très-peu de chances de succès. Si, par hasard, leurs désirs se réalisaient jamais, nous aurions sans doute une répétition de la scène qui se produisit en 1730. Quand, cette année-là, quelques-unes des grandes familles placèrent la duchesse de Courlande sur le trône à la condition qu'elle céderait une part de son pouvoir à un Conseil suprême, les rangs inférieurs de la noblesse la contraignirent à déchirer la Constitution qu'elle avait signée ! Ceux des nobles qui détestent le pouvoir autocratique détestent infiniment plus encore l'idée d'une aristocratie

oligarchique. Les nobles, aussi bien que le peuple, semblent partager instinctivement la croyance du philosophe français : Qu'il vaut mieux être gouverné par un lion de bonne famille que par une centaine de rats de sa propre espèce.

CHAPITRE XVIII

CLASSES SOCIALES

Les classes sociales ou castes existent-elles en Russie? — Types sociaux bien marqués. — Classes reconnues par la législation et les statistiques officielles. — Origine et formation graduelle de ces classes. — Particularité dans le développement historique en Russie. — Vie politique et partis.

Dans les pages qui précèdent, j'ai fréquemment fait usage de l'expression « classes sociales » et plus d'une fois, probablement, le lecteur se sera senti disposé à me demander : « Qu'est-ce que les classes sociales dans le sens russe de ce terme? » Il est bon, par conséquent, avant d'aller plus loin, de répondre à cette question.

Si elle était posée à un Russe, il est très-probable qu'il y répondrait à peu près de cette façon : « En Russie, il n'existe point de classes sociales, et il n'y en a jamais eu aucunes. Ce fait constitue l'une des particularités les plus frappantes de son développement historique, l'une des plus solides fondations de sa grandeur future. Nous ne connaissons rien, et n'avons jamais rien connu, de ces distinctions de classes et de ces inimitiés entre elles qui, en Europe occidentale, ont souvent ébranlé rudement la société dans les temps passés, et mettent son existence en péril dans l'avenir. »

Cette assertion ne sera pas acceptée comme argent comptant par le voyageur qui visite la Russie sans idées

préconçues et forme ses opinions d'après ce qu'il y observe. A celui-là, en effet, il semble que les nuances en question forment au contraire l'un des traits les plus saillants de la société russe. En peu de jours il apprend à distinguer les diverses classes par leur apparence extérieure. Il reconnaît aisément le noble parlant français, vêtu du costume européen occidental; le marchand replet, barbu, en chapeau de drap noir et tunique luisante à deux rangs de boutons; le prêtre aux cheveux non coupés, à la robe flottante; le paysan à la barbe entière, couleur de lin, et vêtu d'une peau de mouton grasseuse d'un fumet peu agréable. Rencontrant partout ces types bien marqués, il en conclut naturellement que la société russe est composée de castes exclusives; et cette première impression sera pleinement confirmée par un coup d'œil jeté sur le Code. Sur les quinze volumes qui forment la législation codifiée, il trouve que l'un d'eux tout entier — et ce n'est pas, loin s'en faut, le plus mince, — est consacré aux droits et obligations des diverses classes. Il conclut de tout cela que les classes ont une existence légale aussi bien que réelle. Pour s'en assurer doublement, il consulte les statistiques officielles et y trouve le tableau suivant :

Noblesse héréditaire	652.887
Noblesse personnelle.	374.367
Classe cléricale	695.905
Classe urbaine.	7.196.005
Classe rurale.	6 ³ 840.291
Classe militaire.	4.767.703
Etrangers.	153.135
	<hr/>
	77.680.293 (1)

1. LIVRON : *Statisticheskoe Obozrenie Rossijskoï Imperii*, Saint-Pétersbourg, 1875. Les chiffres ci-dessus comprennent l'empire tout entier.

Armé de ces documents, le voyageur retourne vers ses amis russes qui lui ont affirmé que leur pays ne connaissait rien des distinctions de classes. Il croit pouvoir les convaincre qu'ils se font d'étranges illusions, mais il sera désappointé. Ils lui diront que ces lois et statistiques ne prouvent rien, et que les catégories qu'elles mentionnent sont de pures fictions administratives.

Cette contradiction apparente s'explique par la signification équivoque des mots russes *sosloviya* et *sostoyaniya*, que l'on traduit d'habitude par « classes sociales ». Si par ces mots on entend « castes » dans le sens oriental, alors on peut en toute confiance affirmer qu'il n'existe rien de tel en Russie. Entre les nobles, le clergé, les bourgeois, les paysans, il n'y a aucune distinction de race, aucune barrière infranchissable. Le paysan devient souvent un marchand, et il y a bien des exemples de paysans et de fils de prêtres de paroisse devenus nobles. Jusqu'à ces derniers temps, le clergé de paroisse composait, comme nous l'avons vu, une classe spéciale et exclusive avec beaucoup des caractères d'une caste; mais cela a été modifié, et l'on peut maintenant dire qu'en Russie il n'existe aucune caste dans le sens oriental du terme.

Si le mot *soslovié* est pris comme signifiant une unité organisée, avec *esprit de corps* et but politique clairement défini, on peut admettre également qu'il n'en existe aucune en Russie. Comme il n'y a eu, pendant des siècles, aucune vie politique chez les sujets du czar, on n'y trouve point non plus de partis politiques.

D'un autre côté, néanmoins, dire que les classes sociales n'ont jamais existé en Russie, et que les catégories dont il est parlé dans la législation et les statistiques officielles sont de pures fictions administratives, c'est là une grosse exagération.

Dès le commencement même de l'histoire russe nous pouvons découvrir, sans chance d'erreur possible, l'exis-

tence de classes sociales telles que celle des princes, celle des Boyards, compagnons d'armes des princes, celle des paysans, celle des esclaves, et plusieurs autres encore ; et l'un des plus anciens documents légaux que nous possédions : le « Droit russe » (*Russkaya Pravda*) du grand prince Yaroslaff (1019-1054), contient la preuve irréfragable, dans les pénalités édictées pour divers crimes, que ces classes étaient formellement reconnues par la législation. Depuis cette époque elles ont fréquemment changé de caractère, mais elles n'ont jamais, à aucune époque, cessé d'exister.

Dans l'ancien temps, quand il y avait très peu de règlements administratifs, les classes n'avaient peut-être aucunes limites clairement définies, et les particularités qui les distinguaient l'une de l'autre étaient réelles plutôt que légales, se trouvaient dans la manière de vivre et la situation sociale plutôt que dans des obligations ou privilèges spéciaux. Mais quand le pouvoir autocratique se développa et s'efforça de transformer la nation en un État avec administration puissamment centralisée, l'élément légal dans les distinctions sociales devint de plus en plus saillant. Au point de vue financier et à d'autres encore, la population dut être divisée en diverses catégories. Les distinctions sociales qui existaient alors furent, bien entendu, prises pour base de la classification légale, mais celle-ci eut plus qu'une signification purement formaliste. La nécessité de définir clairement les divers groupes amena celle d'élever et de consolider les barrières qui existaient déjà entre eux, et la difficulté de passer de l'un dans l'autre s'en accrut. Pour prendre comme exemple un cas concret : aussi longtemps qu'il n'y eut point de surveillance et de réglementation administrative stricte, un paysan pouvait aisément entrer dans la suite armée du prince, ou un compagnon d'armes de celui-ci devenir un simple paysan ; mais quand la réglementation administrative s'accrut,

— spécialement quand il devint habituel de taxer les personnes au lieu de la propriété, — alors passer d'une classe dans une autre ne fut plus permis sans restriction, car cela pouvait diminuer les obligations que l'individu avait à remplir. Même quand il n'en résultait pas diminution, mais modification des charges, ce ne pouvait pas toujours être permis, parce que le mouvement eût pu prendre de sérieuses proportions et par là déranger l'équilibre entre les diverses classes. Du moins les Czars pensaient ainsi, et en conséquence ils en arrivèrent à adopter ce principe général : que personne ne pourrait quitter la classe où il était né. Nous avons déjà expliqué tout cela en parlant du clergé de paroisse.

Dans ce travail de classification, Pierre le Grand se distingua spécialement. Mû par sa passion insatiable de réglementation, il éleva de formidables barrières entre les diverses catégories, et définît les obligations de chacune avec une minutie microscopique. Après sa mort, l'œuvre fut continuée dans le même esprit, et la tendance atteignit son *summum* pendant le règne de Nicolas, quand le nombre des étudiants que les universités devaient recevoir fut fixé par ukase impérial.

Il peut sembler étrange à des Anglais que des souverains prennent volontairement sur eux et qu'ils entreprennent la tâche herculéenne de régler la force numérique relative des différentes classes sociales, quand cette force se trouverait bien mieux régularisée par le principe de l'offre et de la demande, sans intervention législative; mais il faut se rappeler que le gouvernement russe a toujours eu plus de confiance dans la sagesse bureaucratique que dans les instincts et le bon sens de son peuple.

Sous le règne de Catherine, un nouvel élément fut introduit dans la conception officielle des classes sociales. Jusqu'à son époque, le gouvernement s'était seulement occupé des obligations des classes; sous l'influence des

idées occidentales elle y ajouta la notion de leurs droits. Elle désirait, comme nous l'avons vu, avoir dans son empire une noblesse et un *tiers-état* pareils à ceux qui existaient en France, et dans ce but elle accorda, d'abord à la *Dvoryanstvo* (noblesse), ensuite aux villes, une charte impériale ou liste de droits. Les souverains qui lui succédèrent agirent dans le même esprit, et le code maintenant confère à chaque classe de nombreux privilèges aussi bien que de nombreuses obligations.

Ainsi, comme on le voit, l'assertion souvent répétée que les classes sociales russes sont simplement des catégories artificielles créées par la législation, est jusqu'à un certain point vraie, mais elle n'est point du tout exacte. Les groupes sociaux, tels que les paysans, les propriétaires terriens, et autres semblables, naquirent en Russie, comme dans les autres pays, de la simple force des circonstances. La législation ne fit que reconnaître et développer les distinctions sociales qui existaient déjà. L'état légal, les obligations, les droits de chaque groupe, furent minutieusement définis, réglementés, et des barrières légales furent ajoutées à celles créées par l'opinion, qui déjà séparaient les groupes l'un de l'autre.

Ce qui est particulier, spécial, dans le développement historique de la Russie est ceci : jusqu'à ces derniers temps elle est restée un empire exclusivement agricole, avec une abondance de terres inoccupées. Son histoire présente, par conséquent, peu de ces conflits qui résultent de la variété des conditions sociales et d'une *struggle* (lutte) *for existence* intense. Certains groupes sociaux se formèrent, il est vrai, pendant la suite des temps ; mais il ne leur fut jamais permis de livrer leurs propres batailles. L'irrésistible pouvoir autocratique les tint toujours en échec et les façonna à la forme qu'il jugea convenable, définissant soigneusement et minutieusement leurs obligations, leurs droits, leurs relations mutuelles, leur situation respective dans l'organisation politique. C'est

pourquoi nous ne trouvons dans l'histoire de Russie à peu près aucune trace de ces haines entre classes qui apparaissent si visibles dans l'histoire de l'Europe occidentale (1).

La conséquence pratique de tout cela est que dans la Russie d'aujourd'hui il existe très-peu d'esprit ou de préjugés de caste. Nous avons déjà vu comment les nobles et les paysans récemment émancipés siègent et délibèrent ensemble, amicalement, dans le Zemstvo, et beaucoup de faits semblables, très-curieux, se rencontrent dans l'histoire de l'émancipation. L'anticipation confiante qui fait dire à beaucoup de Russes que leur pays vivra un jour de la vie politique sans qu'il y ait en lui de partis est, sinon une phrase impliquant contradiction de termes, du moins une absurdité utopique ; mais nous pouvons être sûrs que, quand des partis politiques se formeront dans ce pays, ils seront très-différents de ceux qui existent en Allemagne, en France, en Angleterre.

1. C'est là, je crois, la véritable explication d'un fait important que les Slavophiles s'efforcent d'expliquer par une légende peu authentique. (Voir ci-dessus, page 256).

CHAPITRE XIX

PARMI LES HÉRÉTIQUES

Le Volga. — Samara. — Les Molokani. — Ma méthode d'investigation. — Alexandrof-Haï. — Une discussion théologique inattendue. — Doctrine et organisation ecclésiastique des Molokani. — Surveillance morale et assistance mutuelle. — Histoire de la secte. — Un faux prophète. — Christianisme utilitaire. — Classification des sectes fantastiques. — Les Khlysti. — Politique du Gouvernement vis-à-vis de la tendance sectaire. — Deux espèces d'hérésie. — Avenir probable des sectes hérétiques. — Désaffection politique.

Le Volga, je l'ai déjà dit, n'est point dans son ensemble un fleuve dont le pittoresque saute aux yeux. Le pays sur la rive gauche est plat et marécageux, et la rive droite, bien qu'élevée et à l'occasion escarpée, est insignifiante en profil et monotone en couleur. Sur les deux rives il y a abondance d'arbres, mais ils ne se groupent pas comme un peintre paysagiste le désirerait, et n'empêchent point l'impression de nudité de prévaloir. Si l'on vous a dûment averti de ne pas vous attendre à grand'chose en fait de points de vue vous pouvez penser pendant la première heure passée à bord du steamer, que le panorama, bien que peu remarquable, est gentil, agréable; mais quand vous l'avez contemplé pendant un jour entier, vous en arrivez à le regarder comme absolument monotone, et vous vous réfugiez dans la lecture, les jeux de cartes, ou quelque autre amusement.

Il se trouve néanmoins sur le Volga quelques points de vue assez intéressants pour vous faire déposer votre livre et vos cartes, et, parmi eux, la première place doit être donnée aux collines Zhiguli, situées entre Kazan et Saratof, à peu près à moitié chemin. Elles ont une réputation locale considérable, et j'ai entendu un Français les décrire avec enthousiasme comme « magnifiques ». Je ne pense pas qu'un Anglais s'aventurerait à leur appliquer un mot plus énergique que « gentil » ; mais pour gentilles, elles le sont sans aucun doute. Quoiqu'elles ne soient pas assez hautes pour obtenir une place sur les cartes ordinaires, leurs formes sont élégantes et la rive gauche s'élève pour leur faire honneur, si bien que pendant quelque temps nous avons la sensation de passer à travers une contrée montagneuse. Puis elles s'éloignent graduellement du fleuve, et nous voyons devant nous, sur la rive gauche, une longue ville éparpillée qui se distingue par un trait bien marqué : une énorme église carrée à toit vert brillant, surmonté des coupoles ordinaires en forme de poire. C'est Samara, chef-lieu de la province ou « gouvernement » de ce nom.

Samara est une ville neuve, une enfant du présent siècle, et rappelle par son apparence inachevée les villes neuves d'Amérique. On y voit beaucoup de maisons construites en bois. Les rues sont encore dans une condition tellement primitive qu'après une pluie il est à peu près impossible d'y passer à cause de la boue, et en temps sec et orageux, elles donnent naissance à d'épais nuages de poussière aveuglante, suffocante. Une fois, pendant mon séjour là, je fus témoin d'une tempête de cette nature pendant laquelle il était impossible, à certains moments, d'apercevoir de la fenêtre de l'hôtel les maisons de l'autre côté de la rue !

Au sein d'un entourage si primitif, l'église neuve et colossale semble un peu hors de place, et l'on pense involontairement, en la contemplant, qu'une partie de

l'argent employé à sa construction eût pu être employé plus utilement. Mais les Russes ont sur la convenue des choses des idées qui leur sont propres. Ils sont, en tout ce qui regarde l'extérieur, extrêmement religieux, et souscrivent libéralement pour les choses ecclésiastiques. En outre, le gouvernement estime que chaque ville chef-lieu de province doit posséder une cathédrale.

Dans son jeune âge, Samara était l'un des avant-postes de la civilisation russe, et a souvent dû prendre des précautions contre les *raids* (*razzias*) des tribus nomades vivant dans son voisinage ; mais la frontière agricole a été depuis poussée bien en avant à l'est, au sud, et la province est maintenant l'une des plus productives de l'empire. La ville est le marché principal de cette région, et là gît son importance. Le grain est apporté de fort loin par les paysans et emmagasiné dans de vastes greniers par les négociants, qui l'envoient ensuite à Moscou ou à Saint-Petersbourg par eau ou chemin de fer. Jadis c'était là une très-ennuyeuse opération. Les bateaux contenant le grain étaient « halés » par des chevaux ou de vigoureux paysans, qui leur faisaient ainsi remonter le fleuve pendant des centaines de kilomètres. Puis vint la période des « cabestans », lourdes machines mises en mouvement à l'aide d'un treuil et d'ancres. Aujourd'hui le transport s'effectue d'une façon beaucoup plus expéditive. Le grain est chargé à bord de bateaux plats, « chalands » gigantesques, qui sont remorqués en amont du fleuve par de puissants steamers jusqu'au point relié au grand réseau des chemins de fer.

Quand le voyageur a visité la cathédrale et les greniers, il a vu toutes les curiosités, tous les « lions » — lions très-peu formidables, en vérité, — de l'endroit.

Il peut alors visiter les deux *koumiss*, établissements agréablement situés près de la ville. Il trouvera là un nombre considérable de phthisiques et autres malades, qui boivent d'énormes quantités de lait de jument fer-

menté (*koumiss*), et déclarent tirer grand avantage de ce nouveau spécifique. Quand j'eus fait tout cela, je jugeai avoir complètement rempli les devoirs d'un touriste et me consacrai à mon labeur régulier, qui consistait à colliger des renseignements sur la condition économique de la province, et spécialement celle des paysans émancipés.

Pendant que j'étais occupé à cela, j'entendis beaucoup parler d'une secte religieuse particulière, appelée les Molokani, et m'intéressai à ces sectaires, parce que leur croyance religieuse, quelle qu'elle fût, semblait avoir une influence avantageuse sur leur bien-être matériel. De même race et placés dans les mêmes conditions que les paysans orthodoxes qui les entouraient, ils étaient incontestablement mieux logés, mieux vêtus, plus ponctuels dans le paiement de leurs taxes : en un mot, plus prospères. Toutes les personnes qui me parlèrent d'eux s'accordèrent à les représenter comme des gens calmes, décents, sobres ; mais par rapport à leur doctrine religieuse, les renseignements furent vagues et contradictoires. Les uns les disaient protestants ou luthériens, tandis que d'autres croyaient que c'était le reste d'une curieuse secte hérétique qui existait aux premiers temps de l'Église chrétienne. Un gentleman s'aventura à m'assurer que leur doctrine était une forme modifiée du manichéisme, mais je ne plaçai pas beaucoup de confiance dans son opinion, car, en le questionnant, je m'aperçus qu'il ne connaissait rien autre chose du manichéisme que le nom.

Désireux d'obtenir des notions claires sur ce sujet, je pris la résolution d'examiner la chose moi-même. Au premier abord, je m'aperçus que ce n'était point tâche aisée. J'eus peu de difficulté à faire la connaissance d'un riche Molokan qui habitait la ville, et je gagnai tellement sa confiance qu'il me promit quelque chose devant me servir de lettre d'introduction près des membres

principaux de la secte dans les villages que j'avais l'intention de visiter; mais sur réflexion il changea d'avis, ne tint point sa promesse. Partout où je passai je trouvai de nombreux membres de la secte, mais ils montrèrent tous une répugnance décidée à parler de leur croyance religieuse. Longtemps accoutumés de la part de l'administration aux extorsions et aux persécutions, et me soupçonnant d'être un agent secret du Gouvernement, ils évitèrent soigneusement de m'entretenir d'autres sujets que du temps qu'il faisait, de l'état de la récolte, et répondirent à mes questions sur d'autres matières comme s'ils s'étaient trouvés devant un Grand Inquisiteur.

Quelques tentatives infructueuses me convinquirent qu'il serait impossible de tirer d'eux, par des interrogations directes, un résumé de leurs croyances religieuses. J'adoptai donc une ligne politique différente. Dans les maigres réponses déjà reçues j'avais découvert que leur doctrine offrait au moins une ressemblance superficielle avec le presbytérianisme, et je savais, par des expériences précédentes, que la curiosité des paysans russes intelligents est aisément excitée par les descriptions de pays étrangers. Je pris ces deux faits pour base de ma stratégie. Quand je rencontrais un Molokan, ou quelqu'un que je soupçonnais l'être, je lui parlais d'abord de l'état du temps et des récoltes comme si je n'avais eu aucun autre objet en vue. Ayant pleinement discuté la matière, je menais graduellement la conversation du temps et des récoltes en Russie au temps et aux récoltes en Écosse, et passais alors lentement de l'agriculture écossaise à l'Église écossaise presbytérienne. Presque chaque fois cette politique me réussit. Quand le paysan m'entendait dire qu'il existe un pays où les gens interprètent l'Écriture par eux-mêmes, n'ont point d'évêques, considèrent comme une idolâtrie le culte des Icons, il m'écoutait invariablement avec une profonde

attention; et quand il apprenait de plus que, dans ce merveilleux pays, les paroisses envoyaient chaque année des députés à une Assemblée où toutes les questions intéressant l'Église sont librement et publiquement discutées, il exprimait presque toujours, avec franchise, son étonnement, et j'avais à répondre à une véritable volée de questions : « Où est ce pays-là ? Est-ce à l'est, ou à l'ouest ? Est-ce très-loin d'ici ? Si notre *presbyter* (prêtre) pouvait seulement entendre tout cela ! »

Cette dernière phrase était précisément ce que j'attendais, parce qu'elle me donnait l'occasion de faire la connaissance du *presbyter* ou pasteur sans paraître le désirer; et je savais qu'une conversation avec ce personnage, qui est toujours un paysan sans instruction comme les autres, mais en général plus intelligent et mieux familiarisé avec la doctrine religieuse, me serait certainement utile. En plus d'une occasion je passai la plus grande partie de la soirée à causer avec un *presbyter*, et appris par là beaucoup concernant les croyances religieuses et les pratiques de la secte. Après ces entrevues, j'étais sûr d'être traité avec confiance et respect par tous les Molokans du village, et d'être recommandé aux frères de la foi dans les villages voisins à travers lesquels j'avais l'intention de passer. Plusieurs des paysans les plus intelligents avec qui je m'entretins m'engagèrent fortement à visiter Alexandrof-Haï, localité située sur la limite de la steppe des Kirghis.

« Nous sommes ici des gens dans les ténèbres (c'est-à-dire, ignorants), — avaient-ils l'habitude de dire, — et ne savons quoi que ce soit; mais à Alexandrof-Haï vous trouverez ceux qui connaissent la foi, et ils discuteront avec vous. » Cette prédiction se réalisa d'une façon quelque peu inattendue.

Revenant quelques semaines plus tard d'une visite aux Kirghis de la Horde intérieure, j'arrivai un soir dans ce centre de la foi molokane, et fus reçu hospitaliè-

rement par l'un des frères. En conversant accidentellement avec mon hôte sur des sujets religieux, je lui exprimai le désir de trouver quelqu'un ayant étudié l'Écriture et bien « ferré » sur la foi, et il me promit de faire ce qu'il pourrait pour moi dans ce but.

Le lendemain matin, il tint sa promesse plus sérieusement que je ne m'y attendais. Immédiatement après que le *samovar* eût été enlevé, la porte de la chambre s'ouvrit, et douze paysans firent leur entrée! Après que les salutations d'usage eurent été échangées, mon hôte m'informa, à mon grand étonnement, que ses amis étaient venus pour avoir avec moi une conversation par rapport à la foi; et sans plus de cérémonie, il plaça devant moi une Bible in-folio en langue slave, afin que je pusse y lire des passages à l'appui de mes arguments. Comme je n'étais point du tout préparé à ouvrir une discussion théologique formelle, je ne me sentis pas embarrassé pour un peu par cette façon d'agir, et pus m'apercevoir que mes compagnons de voyage, deux amis russes qui ne se souciaient nullement de ces choses, jouissaient de tout leur cœur de ma déconfiture. Il n'y avait, néanmoins, aucune possibilité de reculer. J'avais demandé qu'on me fît avoir une conversation avec quelques-uns des frères, et me trouvais maintenant engagé dans une voie que je n'avais pas prévue. Mes amis se retirèrent, — « m'abandonnant à mon sort », comme ils dirent à demi-voix, — et la « conversation » commença.

Mon sort n'était nullement aussi terrible que mes compagnons de voyage se l'étaient imaginé; mais, au premier abord, la situation fut un peu gauche, un peu gênée. Aucun des deux partis n'avait une idée nette de ce que désirait l'autre, et mes visiteurs pensaient que j'allais commencer le feu. Leur attente était absolument naturelle et logique, car c'était moi qui les avais, par inadvertance, fait inviter à venir me trouver; mais je ne pouvais leur faire un *speech* pour la meilleure de toutes

les raisons : je ne savais quoi leur dire. Si je leur expliquais mon but réel, leurs soupçons s'éveilleraient sans doute. Mon stratagème d'habitude, le temps et les récoltes, était tout à fait impraticable. Un moment, je songeai à proposer qu'on chantât un psaume (1) afin de rompre la glace, mais je réfléchis que cela donnerait à la réunion une solennité que je désirais éviter. Tout bien considéré, il valait mieux commencer tout de suite la discussion. En conséquence, je dis à ces gens que m'étant entretenu avec beaucoup de leurs frères dans divers villages, j'avais trouvé chez eux des croyances que je considérais comme de graves erreurs de doctrine. Je ne pouvais pas, par exemple, admettre avec eux qu'il fût contre la loi de manger la chair du porc. C'était peut-être une façon abrupte d'entrer en matière, mais cela me fournissait au moins un *locus standi*, — quelque chose sur quoi parler, — et une discussion animée s'ensuivit immédiatement. Mes adversaires s'efforcèrent d'abord d'appuyer leur thèse de l'autorité du Nouveau Testament, et quand l'argumentation se brisa dans leurs mains, ils eurent recours au Pentateuque. D'un article spécial de la loi du cérémonial religieux, nous passâmes à cette question plus vaste : Jusqu'à quel point ladite loi est-elle encore obligatoire ? Et, de là, à d'autres points également importants.

Si la logique des paysans n'était pas toujours inattaquable, leur connaissance de l'Écriture ne laissait rien à désirer. A l'appui de leurs opinions, ils citaient de mémoire de longs passages, et chaque fois que j'indiquais vaguement quelque texte que ce fût, ils me le fournissaient immédiatement de vive voix, si bien que la grosse Bible in-folio ne servit que comme ornement

1. C'est ainsi que débutent les assemblées presbytériennes.

(N. D. T.)

Trois ou quatre d'entre eux semblaient connaître le Nouveau Testament tout entier par cœur. Il est inutile de donner ici notre discussion formaliste ; qu'il me suffise de dire qu'après quatre heures de conversation non interrompue nous reconnûmes que nous différions sur des points de détail, et que nous nous séparâmes sans la moindre trace de cette rancune que les discussions religieuses engendrent d'ordinaire. Je n'ai jamais rencontré d'hommes plus honnêtes et plus courtois dans un débat, plus ardents et plus sérieux dans la recherche de la vérité, plus insoucians du triomphe dialectique, que ces paysans simples et sans instruction. Si au cours du débat, sur un ou deux points en litige, un peu de chaleur indue se produisit, je dois rendre à mes adversaires cette justice qu'ils ne furent pas le parti coupable.

Cette longue discussion, aussi bien que d'autres, nombreuses, que j'avais eues auparavant et que j'eus depuis avec des *presbyters* ou de simples membres dans divers endroits de la contrée, confirmèrent ma première impression : que la doctrine des Molokani a beaucoup de ressemblance avec le presbytérianisme. Il y a, néanmoins, une différence importante. Le presbytérianisme possède une organisation ecclésiastique, une profession de foi écrite, et ses doctrines ont été depuis longtemps clairement définies à l'aide de la discussion publique, de la polémique littéraire et des Assemblées générales. Les Molokani, au contraire, n'ont eu aucuns moyens de développer leurs principes fondamentaux, de résumer leurs vagues croyances religieuses en un système logique nettement formulé. Leur théologie est, par conséquent, encore à l'état semi-fluide, si bien qu'il est impossible de prédire quelle forme elle prendra à la fin. « Nous n'avons pas encore réfléchi à cela, — me disaient-ils souvent quand je les interrogeais sur quelque doctrine abstruse, — nous pouvons en parler dans la réunion de

dimanche prochain. Quelle est votre opinion? » En outre, leurs principes fondamentaux accordent une grande latitude aux différences d'opinion individuelles et locales. Ils maintiennent que l'Écriture doit être la seule règle de la foi et de la conduite, mais qu'elle doit être interprétée dans un sens spirituel et non pas littéral. Comme il n'existe aucune autorité terrestre à laquelle les points douteux puissent être soumis, chaque individu est libre d'adopter l'interprétation qui se recommande à son propre jugement. Cela mènera sans doute à la fin à la formation d'une quantité de sectes, et déjà il se produit une diversité considérable d'opinions entre les communautés ; mais cette diversité n'a pas encore été constatée, et je puis dire que nulle part je n'ai trouvé cet esprit fanatique, dogmatique, ergoteur, qui est l'âme de l'esprit de secte.

Pour leur organisation ecclésiastique, les Molokani prennent pour modèle l'Église apostolique primitive comme elle est dépeinte dans le Nouveau Testament, et rejettent absolument les autorités plus récentes. D'accord avec ce modèle, ils n'ont aucune hiérarchie, nul clergé salarié, mais choisissent parmi eux un *presbyter* et deux assistants — hommes bien connus des frères pour leur vie exemplaire et leur connaissance de l'Écriture, — dont le devoir est de s'occuper du bien-être religieux et moral du troupeau. Le dimanche, ils tiennent des réunions dans des maisons privées, — il ne leur est point permis de bâtir des églises, — et passent deux ou trois heures à chanter des psaumes, à prier, à lire l'Écriture et à converser amicalement sur des sujets religieux. Si quelqu'un aperçoit dans la doctrine une obscurité qu'il désire éclaircir, il en informe la congrégation, et d'autres membres donnent leur avis, appuyé du texte sur lequel il est fondé. Si la question semble clairement résolue par les textes, elle est décidée ; sinon, elle est laissée en suspens.

Comme dans beaucoup de jeunes sectes, il existe chez les Molokani un système de surveillance morale. Si un membre s'est rendu coupable d'ivrognerie ou de tout autre acte malséant à un chrétien, il est d'abord admonesté par le *presbyter* en particulier ou devant la congrégation; et si cela ne produit pas l'effet désiré, il est exclu pour une plus ou moins longue période des réunions, et les autres membres n'ont plus avec lui aucuns rapports. Dans les cas extrêmes on a recours à l'expulsion. D'un autre côté, si quelqu'un des membres se trouve être, sans qu'il y ait de sa faute, dans une situation pécuniaire difficile, les autres l'assisteront. Ce système de contrôle mutuel et de mutuelle assistance contribue sans doute à ce fait : que les Molokani se distinguent toujours de la population qui les entoure par leur sobriété, leur droiture et leur prospérité matérielle.

On sait fort peu de chose concernant l'histoire et l'importance actuelle de la secte molokane. Quelques personnes croient qu'elle fut fondée au seizième siècle par des protestants d'origine étrangère, mais elles ne peuvent produire à l'appui de leur opinion rien de meilleur que de vagues traditions. Le plus ancien document constatant son existence est, que je sache, une pièce officielle du temps de Catherine II. Quant à son importance actuelle, il est difficile de former même une conjecture. Elle a bien certainement des milliers de membres, probablement plusieurs centaines de mille. Autrefois, le gouvernement les transportait des provinces centrales dans les districts lointains et peu peuplés, où ils avaient moins d'occasions de « contaminer » des voisins orthodoxes; et, en conséquence, nous les trouvons dans les districts sud-est de la province de Samara, sur la côte nord de la mer d'Azof, en Crimée, dans le Caucase, et en Sibérie. Il y en a encore, néanmoins, un grand nombre dans la région centrale, spécialement dans la province de Tambof.

La promptitude avec laquelle les Molokani modifient leurs opinions et leurs croyances conformément à ce qui leur semble être une lumière nouvelle, les sauve de la bigoterie et du fanatisme ; mais en même temps les expose à des maux d'une autre espèce, dont pourraient les préserver quelques préjugés solidement enracinés. « De faux prophètes surgissent parmi nous, — me dit dans une occasion un vieux Molokan à l'esprit calme, — et en entraînent un grand nombre hors de la foi. » Parmi ces faux prophètes, le plus remarquable dans ces derniers temps a été un homme qui se faisait appeler Ivan Grigorief, mystérieux personnage qui montrait tantôt un passe-port turc, tantôt un passe-port américain, mais semblait sous tous autres rapports un Russe de pure race. Il y a quelques années, il vint à l'improviste à Alexandrof-Haï. Bien qu'il affirmât être un bon Molokan et qu'on le reçût comme tel, il énonça aux réunions hebdomadaires beaucoup d'idées nouvelles et faites pour effrayer. D'abord il engagea simplement ses auditeurs à vivre comme les premiers chrétiens, ayant toutes choses en commun. Cela sembla une saine doctrine aux Molokani, qui professent prendre pour modèle les chrétiens primitifs, et quelques-uns d'entre eux songèrent à abolir tout de suite la propriété personnelle ; mais quand le précepteur donna assez clairement à entendre que ce communisme irait jusqu'à l'amour libre, une opposition décidée se produisit, et on lui objecta que l'Église primitive ne recommandait pas l'adultère en masse et l'inceste. Ceci était une objection formidable, mais le « prophète » ne s'en laissa pas déconcerter. Il rappela à ses amis que, d'après leur propre doctrine, l'Écriture doit être comprise, non dans sa lettre, mais dans son esprit, que le christianisme avait fait les hommes libres, et que tout vrai chrétien devait user de sa liberté. « Toute chose est légitime, mais toute chose n'est pas à propos », c'est-à-dire : nous devons être guidés dans nos actes seulement par l'à-pro-

pos, et toutes les objections à un projet basées sur ce qu'il est illégitime tombent d'elles-mêmes. Celui qui se soumet à des restrictions légales n'est point un vrai chrétien.

Cet abrégé de la nouvelle doctrine me fut fourni de vive voix par un intelligent Molokan qui avait été autrefois paysan et faisait maintenant du commerce, un soir que je me trouvais chez lui, à Novo-Usensk, chef-lieu du district dans lequel Alexandrof-Haï est situé. Il me sembla que l'auteur de cette ingénieuse tentative pour concilier le christianisme avec un utilitarisme exagéré devait être un homme instruit qui se déguisait. Je communiquai cette conviction à mon hôte, mais il ne la partagea point.

— « Non, je ne le pense pas, — répondit-il, — en fait, je suis sûr que c'est un paysan, et je le soupçonne fortement d'avoir été quelque temps soldat. Il n'a pas beaucoup d'instruction, mais il a une facilité de parole merveilleuse. Je n'ai jamais entendu personne parler comme lui. Il aurait harangué le village entier, si nous n'avions eu un vieillard qui pouvait aisément lui tenir tête. Puis il alla à Orloff-Haï, et là il endoctrina le peuple. »

Je n'ai jamais pu clairement m'assurer de ce qu'il fit dans ce dernier village. On rapporte qu'il y fonda une association communiste dont il était lui-même le président et le trésorier, et qu'il convertit les Molokani à une théorie extraordinaire de postérité par les prophètes, inventée apparemment pour la gratification de ses goûts sensuels. Pour plus de détails mon hôte me conseilla de m'adresser soit au prophète lui-même, qui était en ce moment emprisonné sous l'inculpation de s'être servi d'un faux passe-port, soit à l'un de ses amis, un certain M. J....., qui habitait la ville. Comme il était assez difficile d'être admis dans la prison et que j'avais peu de temps disponible, j'adoptai la dernière alternative.

M. J... était lui-même un assez curieux personnage. Il

avait été étudiant à Moscou, et à la suite de quelques frasques juvéniles pendant les troubles universitaires dont j'ai déjà parlé, il avait été exilé dans ce lointain village. Après avoir attendu en vain sa grâce pendant quelques années, il renonça à l'idée d'exercer l'une des professions savantes, épousa une fille de paysan, loua une pièce de terre, acheta une paire de chameaux et s'établit petit fermier (1). Il avait beaucoup à dire concernant le prophète.

Ivan Grigorief, à ce qu'il semble, n'était réellement qu'un simple paysan russe, mais depuis sa jeunesse ç'avait toujours été un de ces individus remuants qui ne peuvent pas supporter longtemps un harnais. Quel était son lieu de naissance et pourquoi l'avait-il quitté? Il ne le disait jamais, sans doute pour des raisons personnelles. Il avait beaucoup voyagé en observateur attentif. Il était douteux qu'il fût allé en Amérique, mais il était certainement allé en Turquie, et avait fraternisé avec divers sectaires russes que l'on rencontre en grand nombre près du Danube. Là, probablement, il avait acquis beaucoup de ses idées religieuses particulières, et conçu son grand projet de fonder une nouvelle religion, de rivaliser avec le fondateur du Christianisme. Il ne visait à rien moins que cela, comme il l'avoua dans une occasion, et il ne voyait pas pourquoi il ne réussirait point. Il croyait que le fondateur du Christianisme avait été simplement un homme comme lui, comprenant mieux que d'autres le peuple qui l'entourait et le temps où il vivait, et il était convaincu que lui-même possédait ces avantages. Pour devenir prophète une qualité lui manquait cependant : il n'existait chez lui aucun enthousiasme.

1. C'est là que pour la première fois je vis des chameaux employés à l'agriculture. Attelés à une petite charrette à quatre roues, les « vaisseaux du désert » ne semblent décidément point à leur place.

siasme religieux de bon aloi, rien de l'esprit qui crée les martyrs. Il ne croyait pas lui-même à beaucoup de ses prêches, et semblait avoir un certain mépris pour ceux qui en acceptaient naïvement les conclusions. Non seulement il était rusé, mais il savait qu'il l'était et qu'il jouait un rôle. Et pourtant, peut-être serait-il injuste de dire que c'était seulement un imposteur exclusivement préoccupé de son avantage personnel. Bien que ce fût de sa nature un homme aux goûts sensuels, qui ne pouvait résister à la tentation de les satisfaire quand une occasion s'en présentait, il semblait croire que ses plans communistes pourraient être, s'ils se réalisaient, avantageux non-seulement pour lui, mais aussi pour le peuple. Mélange tout à fait curieux de prophète, de réformateur social et d'imposteur rusé ! S'il pourra encore recommencer le métier de prophète est chose impossible à dire ; mais certainement il n'a aucune chance de réussir de nouveau chez les Molokani de la province de Samara.

En outre des Molokani, il existe en Russie beaucoup d'autres sectes hérétiques. Quelques-unes sont simplement des protestants évangéliques comme les *Stundisti*, qui ont adopté les idées religieuses de leurs voisins les colons allemands, tandis que d'autres sont composées d'enthousiastes farouches qui lâchent la bride à leur imagination surexcitée et se vautrent dans ce que les Allemands appellent avec raison *der hohere Blodsinn* (la plus haute imbécillité). Je ne tenterai pas ici de donner même une idée générale de ces sectes fantastiques et de leurs absurdités doctrinales et cérémoniales, mais je puis en offrir la classification suivante à ceux qui désireraient étudier le sujet :

1° Sectes qui prennent l'Écriture pour base de leur croyance, mais interprètent et complètent les doctrines qu'elle contient au moyen de l'inspiration occasionnelle ou des lumières intimes de leurs membres influents.

2° Sectes qui s'occupent peu ou point de l'Écriture, et dont la doctrine procède de l'inspiration supposée de leurs précepteurs vivants.

3° Sectes qui croient à la réincarnation du Christ.

4° Sectes qui confondent la religion avec l'excitation nerveuse, et ont un caractère plus ou moins erotique.

La surexcitation nécessaire pour prophétiser est ordinairement produite par l'action de danser, sauter, ou se fustiger soi-même ; et les absurdités articulées dans ces moments-là sont regardées comme l'expression directe de la sagesse divine. Les exercices religieux ressemblent plus ou moins à ceux des « Derviches tourneurs », qui sont connus de toute personne ayant visité Constantinople. Il y a, néanmoins, une différence importante ; les Derviches pratiquent leurs exercices religieux en public, et observent en conséquence un certain décorum ; tandis que ces sectes russes s'assemblent en secret et donnent libre carrière à leur excitation, si bien que les plus dégoûtantes orgies se produisent quelquefois dans leurs réunions. Chez l'une des mieux connues de ces sectes, les *Shoptsi*, ou Eunuques, le fanatisme a conduit à la mutilation physique.

Pour donner idée du caractère général de celles appartenant à cette dernière catégorie, je puis citer ici un court extrait d'une description des *Khlysti* par une personne qui fut initiée à leurs mystères : « Chez eux les hommes et les femmes indistinctement assument le rôle de précepteurs et de prophètes, et en cette qualité mènent une existence strictement ascétique, se privent des plaisirs les plus ordinaires, les plus innocents, s'épuisent par de longs jeûnes et des exercices désordonnés, extatiques, abhorrent le mariage. Sous l'influence de la surexcitation causée par leur sainteté et inspiration supposée, ils se désignent non-seulement par les noms de précepteurs et prophètes, mais aussi de Sauveurs, Rédempteurs, Christs, Mères de Dieu. En général, ils

s'appellent simplement dieux, et s'adressent des prières l'un à l'autre comme à des dieux véritables et à des christes ou madones vivantes. Quand plusieurs de ces enthousiastes viennent ensemble à une réunion, ils discutent d'une façon fanfaronne, vaniteuse, la question de savoir lequel d'entre eux possède le plus de grâce et de puissance. Dans cette dispute, ils se donnent quelquefois de vigoureux soufflets, et celui qui les supporte le plus patiemment, présentant l'autre joue à l'assaillant, acquiert la réputation d'avoir le plus de sainteté ».

Une autre secte appartenant à cette catégorie est celle des Sauteurs, chez laquelle l'élément érotique prédomine désagréablement. Voici une description de leurs assemblées religieuses, qui se tiennent l'été dans la forêt, l'hiver dans quelque maison ou hangar isolés : Après due préparation, des prières sont lues par le principal pédagogue, vêtu d'une robe blanche et se tenant debout au milieu de la congrégation. Au début il lit d'un ton de voix ordinaire, puis passe graduellement à un chant joyeux. Quand il remarque que le chant a suffisamment agi sur son auditoire, il commence à sauter. Les auditeurs, chantant également, suivent son exemple. Leur surexcitation toujours croissante s'exprime par les sauts les plus élevés possible. Ils continuent cela aussi longtemps qu'ils peuvent : hommes et femmes poussant des hurlements de sauvage enragé. Quand tous sont absolument épuisés, le chef déclare qu'il « entend chanter les anges », et alors commence une scène que je ne puis décrire ici. Vraiment, on peut remarquer en général que chez beaucoup de sectes, l'élément érotique joue un rôle si saillant qu'il est impossible de décrire leurs cérémonies dans un ouvrage destiné au grand public.

Il n'est que loyal d'ajouter que nous savons très-peu de chose de ces sectes particulières, et que ce peu nous est fourni par des ennemis avoués. Il est donc très-possible que nombre d'entre elles ne soient pas du tout

aussi absurdes qu'on les représente ordinairement, et que beaucoup des histoires que l'on raconte soient de pures calomnies. Certaines, par exemple, sont accusées de tuer des enfants et de se servir de leur sang pour les cérémonies du culte; mais cela n'a jamais été prouvé d'une manière satisfaisante, et nous savons que la même accusation fut portée par les écrivains païens contre les premiers chrétiens. Les efforts que j'ai faits pour porter de ce côté une investigation personnelle ont été, je dois l'avouer, entièrement infructueux.

Le gouvernement est très-hostile aux sectes et, à l'occasion, s'efforce de les supprimer. Cela est assez naturel par rapport à celles fantastiques, mais il semble étrange que les paisibles, industriels et honnêtes Molokani et Stundisti soient également mis au ban de l'opinion et persécutés. Pourquoi un paysan russe serait-il puni pour le fait de croire à des doctrines qui sont ouvertement professées, avec la sanction des autorités, par ses voisins les colons allemands ?

Pour comprendre cela, le lecteur doit d'abord savoir que, d'après les idées russes, il existe deux sortes d'hérésie distinctes, se distinguant l'une de l'autre non par la doctrine, mais par la nationalité de l'adhérent. Il semble à un Russe que, dans l'ordre naturel des choses, les Tartares doivent être mahométans, les Polonais catholiques romains et les Allemands protestants; et le fait pur et simple de devenir sujet russe n'est point supposé mettre le Tartare, le Polonais ou l'Allemand dans l'obligation de changer sa foi. En conséquence, la plus complète liberté est accordée à ces nationalités pour l'exercice de leurs religions, aussi longtemps qu'elles s'abstiennent de troubler par la propagande l'ordre de choses établi par la divinité. Ceci est la théorie reçue, et nous devons rendre aux Russes la justice de reconnaître qu'ils agissent habituellement en accord avec elle. Si le Gouvernement a quelquefois tenté de convertir des races

étrangères, son motif a toujours été politique, et ses efforts n'ont jamais éveillé beaucoup de sympathie parmi le peuple en général ou même chez le clergé. De même, les sociétés de missions qui ont parfois été formées pour imiter les nations de l'Ouest n'ont jamais trouvé beaucoup de sympathie ni d'appui chez le peuple. Donc, par rapport aux étrangers, cette théorie particulière a conduit à une tolérance religieuse très-large. Les Tartares, les Polonais, les Allemands, sont dans un certain sens des hérétiques; mais leur hérésie est naturelle et justifiée. Par rapport aux Russes de race, la théorie a eu un effet très-différent. S'il est dans la nature des choses que le Tartare soit mahométan, le Polonais catholique romain et l'Allemand protestant, il est également dans cette même nature des choses que le Russe soit membre de l'Église orthodoxe. Sur ce point, la loi écrite et l'opinion publique sont en parfait accord. Si un Russe orthodoxe devient catholique romain ou protestant, son hérésie n'est point de la même espèce que celle du Polonais ou de l'Allemand. Quelque purs et élevés que puissent être ses motifs, son changement de religion ne peut se justifier; au contraire, il en est responsable d'après la loi criminelle, et sera en même temps condamné par l'opinion publique comme un apostat, presque un traître.

Quant à l'avenir des sectes hérétiques, il est impossible d'en parler avec confiance. Les plus grossières, les plus fantastiques, disparaîtront probablement quand l'éducation se répandra parmi le peuple; mais celles qui ont un caractère protestant semblent posséder beaucoup plus de vitalité. Pour le moment, du moins, elles s'étendent rapidement. J'ai vu de grands villages où, d'après le témoignage des habitants, il n'existait pas un seul hérétique il y a quinze ans, et dont maintenant la moitié de la population est molokane; et ce changement s'est produit sans aucune organisation propagandiste. Les autorités civiles et ecclésiastiques savent parfaitement à

quoi s'en tenir sur le mouvement; mais elles sont impuissantes à le prévenir ou à l'empêcher. Les quelques efforts qu'elles ont tentés ont été sans effet, ou pires qu'inutiles.

Chez les Stundisti, les punitions corporelles ont été essayées comme antidote, — sans l'aveu, il faut l'espérer, des autorités centrales, — et un savant moine fut envoyé aux Molokani de la province de Samara dans l'espoir de les faire revenir de leurs erreurs par le raisonnement et l'éloquence. Je n'ai pu vérifier quel effet les verges de bouleau ont eu sur les convictions religieuses des Stundisti; mais on peut supposer qu'elles ne furent pas très-efficaces, car, d'après les derniers récits, le nombre des membres de la secte va toujours croissant. J'ai eu occasion d'en apprendre davantage sur la mission dans la province de Samara, et puis affirmer d'après le témoignage de beaucoup de paysans, — quelques-uns orthodoxes, — que le seul effet immédiat fut de faire naître et développer le fanatisme religieux, et d'induire un certain nombre d'orthodoxes à passer dans le camp hérétique. Dans les discussions, les controversistes ne pouvaient trouver nul terrain commun sur lequel arguer, par la simple raison que leurs conceptions fondamentales étaient différentes. Le moine parlait de l'Église comme représentant le Christ sur la terre et possédant seule la vérité, tandis que ses adversaires ne connaissaient rien de l'Église en ce sens, et maintenaient simplement que tous les hommes doivent vivre conformément aux préceptes de l'Écriture. Une fois, le moine consentit à argumenter avec eux sur leur propre terrain; mais dans cette occasion il fut battu à plate couture, car il ne put produire un seul passage recommandant l'adoration des Icons : pratique que les paysans russes considèrent comme une part essentielle de l'orthodoxie. De plus, il insista toujours sur l'autorité des premiers conciles œcuméniques et des Pères de l'Église : autorités que ses

antagonistes ne reconnaissent pas. La mission fut, en résumé, un échec complet, et toutes les parties regretterent qu'elle eût été entreprise. « Ce fut une grande bétise, — me fit remarquer confidentiellement un paysan orthodoxe, — une très-grande bétise ! Les Molokani sont des gens habiles et rusés. Le moine n'était pas de leur force ; ils connaissaient l'Écriture bien mieux que lui. L'Église ne doit pas condescendre à discuter avec les hérétiques. »

On dit souvent que ces sectes sont, au point de vue politique, mécontentes, désaffectionnées, et l'on pense que les Molokani sont spécialement dangereux sous ce rapport. Peut-être cette opinion a-t-elle un certain fondement, car les hommes sont naturellement disposés à douter de la légitimité d'un pouvoir qui les persécute d'une façon systématique ; mais on peut affirmer en toute confiance que tout fanatisme de cette sorte qui peut avoir existé jadis s'est éteint maintenant que la persécution active n'est plus désormais en usage. En ce qui touche les Molokani, je crois que l'accusation est une pure calomnie. Les idées politiques semblent complètement étrangères à leur manière de penser. Pendant mes relations avec eux je les ai souvent entendus parler de la police comme de « loups qu'il faut nourrir », mais jamais de l'Empereur autrement qu'en termes d'affection filiale et avec vénération.

FIN DU PREMIER VOLUME



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME

	Pages.
P RÉFACE	1

CHAPITRE PREMIER

Voyages en Russie.

Chemins de fer. — Intervention de l'État. — Communications par les fleuves. — Grand tour à travers la Russie. — Le Volga. — Kazan. — Zhigulinskiya Gori. — Finnois et Tartares. — Le Don. — Difficultés de navigation. — Gêne et ennuis éprouvés. — Rats. — Hôtels. — Coutumes spéciales. — Routes. — Phraséologie celto-irlandaise expliquée. — Ponts. — Voyage en poste. — Une tarantasse. — Choses nécessaires au voyageur. — Gelé vif. — Désagréables épisodes. — Scène à une station de poste.	1
---	---

CHAPITRE II

Dans les forêts du Nord.

Coup d'œil sur la Russie à vol d'oiseau. — Les forêts du nord. — Objet de mon voyage. — Négociations. — La route. — Un village. — Une maison de paysan. — Bains de vapeur. — Coutumes curieuses. — Arrivée.	38
---	----

CHAPITRE III

Exil volontaire.

Ivanofka. — Histoire du lieu. — L'intendant du domaine. — Natures slaves et teutoniques. — Opinion d'un Allemand sur l'émancipation. — Juges de paix. — Nouvelle « école de morale ». — La langue russe. — Aptitude linguistique des Russes. — Mon précepteur. — Une « bonne dose » d'histoire contemporaine

51

CHAPITRE IV

Le Prêtre de village.

Noms des prêtres. — Mariages cléricaux. — Le clergé blanc et le clergé noir. — Pourquoi le peuple ne respecte pas les prêtres de paroisse. — Histoire du clergé blanc. — Le prêtre de paroisse russe et le pasteur protestant. — En quel sens le peuple russe est religieux. — Icons. — Le clergé et l'éducation populaire. — Réforme ecclésiastique.

70

CHAPITRE V

Une consultation médicale.

Indisposition inattendue. — Un docteur de village. — Peste sibérienne. — Mes études. — Historiens russes. — Un Russe imitateur de Dickens. — Un ci-devant serf domestique. — Médecine et sorcellerie. — Un reste de paganisme. — Crédulité des paysans. — Absurdes rumeurs. — Une visite mystérieuse de sainte Barbara. — Choléra à bord d'un steamer. — Hôpitaux. — Maisons de fous. — Parmi les maniaques.

93

CHAPITRE VI

Une famille de paysans du vieux type.

Ivan Pétroff. — Sa vie passée. — Associations coopératives. — Constitution d'une maisonnée de paysans. — Prédominance

Pages.

des idées économiques sur les relations de parenté. — Mariages de paysans. — Avantages de la vie en grands ménages. — Ses défauts. — Querelles de famille et leurs conséquences. 116

CHAPITRE VII

Les Paysans du Nord.

Terres communales. — Système d'agriculture. — Fêtes de paroisse. — Jeûnes. — Occupations diverses. — Migrations annuelles. Industries s'exerçant à la maison. — Influence du capital et des grandes entreprises. — Les paysans de l'État. — Serfs domestiques et serfs ordinaires. — Redevances des serfs. — « Histoire de la civilisation » de Buckle. — Villageois qui « font des farces ». — L'extrême nord. 132

CHAPITRE VIII

Le Mir, ou la Commune villageoise.

Importance sociale et politique du *Mir*. — Comparaison du *Mir* et de la famille. — Théorie du système communal. — Modifications apportées, dans la pratique, à la théorie. — Le *Mir* est un bon spécimen de gouvernement constitutionnel d'un type ultra-démocratique. — L'Assemblée de village. — Membres féminins. — Les élections. — Distribution de la terre communale. 164

CHAPITRE IX

Comment la Commune s'est conservée et ce qu'elle doit produire dans l'avenir.

Réformes radicales au commencement du présent règne. — Protestation contre le principe du *laissez-faire*. — Frayeur que cause le prolétariat. — Comparaison des méthodes législatives anglaise et russe. — Grandes espérances conçues. — Conséquences mauvaises du système communal. — La Commune de l'avenir. — Prolétariat des villes. — Le présent état de choses est seulement temporaire. 191

CHAPITRE X

Villages finnois et tartares.

Une tribu finnoise. — Villages finnois. — Degrés différents de russification. — Femmes finnoises. — Religions finnoises. — Méthode pour « contenir » les spectres. — Curieux mélange de christianisme et de paganisme. — Conversion des Finnois. — Un village tartare. — Idée qu'un paysan russe se fait du mahométisme. — Idée qu'un mahométan se fait du christianisme. — Propagande. — Le colon russe. — Migrations de peuples aux temps préhistoriques. 207

CHAPITRE XI

Les villes et les classes marchandes.

Novgorod. — Caractère général des villes russes. — Rareté des villes en Russie. — Pourquoi dans la population l'élément urbain est si faible. — Histoire des institutions municipales russes. — Efforts infructueux pour créer un tiers-état. — Marchands, francs-bourgeois et artisans. — Conseil de ville. — Un riche marchand. — Sa maison. — Son amour de l'ostentation. — Idée qu'il se fait de l'aristocratie. — Décorations officielles. — Ignorance et improbité des classes mercantiles. — Symptômes de changement. 228

CHAPITRE XII

Seigneur Novgorod le Grand.

La moitié est de la ville. — Le Kremlin. — Une vieille légende. — Les hommes armés de Rus. — Les Normands. — Liberté populaire dans Novgorod. — Le Prince et l'Assemblée populaire. — Dissensions civiles et luttes des factions. — La République commerciale conquise par les Czars moscovites. — Ivan le Terrible. — Condition présente de la ville. — Société provinciale. — Parties de cartes. — Publications périodiques. — « Calme éternel ». 234

CHAPITRE XIII

L'Administration impériale et les Fonctionnaires.

Les fonctionnaires de Novgorod, à l'exception du vice-gouverneur, m'aident dans mes études. — L'administration impériale moderne créée par Pierre le Grand et développée par ses successeurs. — Idée que se fait de l'administration un Slavophile. — L'administration décrite brièvement. — Les *Tchinovniks* ou fonctionnaires. — Titres des fonctionnaires et leur signification réelle. — Ce que l'administration a fait pour la Russie dans le passé. — Son caractère, déterminé par les relations spéciales entre le Gouvernement et le peuple. — Ses vices radicaux. — Remèdes bureaucratiques. — Procédure formaliste et compliquée. — La gendarmerie; mes relations personnelles avec cette branche de l'administration; mon arrestation et ma mise en liberté. — Une opinion publique vigoureuse et saine est le seul remède efficace contre une mauvaise administration; exemple récent de ce principe en Russie. . . 270

CHAPITRE XIV

Le nouveau Self-Gouvernement local.

Occasion favorable d'étudier le Zemstvo. — Les Russes se critiquant eux-mêmes. — Forme parlementaire du Zemstvo. — Une Assemblée de district. — Nobles et ci-devant serfs. — Une Assemblée provinciale. — Les membres qui mènent l'Assemblée. — Caractères des différents Zemstvos. — Origine et but de l'institution. — Législation bureaucratique. — Espérances déréglées. — Ce qu'a fait le Zemstvo. — Son manque de vitalité expliqué. — Méthodes russe et britannique de créer des institutions. — Un incident caractéristique. — Avenir du Zemstvo. 296

CHAPITRE XV

Propriétaires terriens de l'ancienne école.

Hospitalité russe. — Une maison de campagne. — Portrait de son propriétaire. — Sa vie passée et présente. — Soirées d'hiver.

— Livres. — Relations avec le monde extérieur. — La guerre de Crimée et l'émancipation. — Un propriétaire ivrogne et débauché. — Un vieux général et sa femme. — Jour de la fête de l'hôte. — Un monstre légendaire. — Un juge retraité. — Un scribe malin. — Indulgence sociale. — Causes de démoralisation.	318
---	-----

CHAPITRE XVI

Propriétaires de l'école moderne.

Un <i>petit-maitre</i> russe. — Sa maison et les environs. — Tentatives avortées pour améliorer l'agriculture et la condition des serfs. — Une comparaison. — Un Tchinovnik « libéral ». — Son idée du progrès. — Un juge de paix. — Son opinion de la littérature russe, des Tchinovniks et des petits-maitres. — Son caractère supposé et réel. — Un radical extrême. — Désordres dans les universités. — Procédure administrative. — Capacité de la Russie pour accomplir des évolutions politiques et sociales. — Un dignitaire de Cour et sa maison de campagne.	347
---	-----

CHAPITRE XVII

La Noblesse.

Les nobles aux temps primitifs. — La domination tartare. — Le Czarat de Moscovie. — Dignité de famille. — Réformes de Pierre le Grand. — La noblesse adopte les conceptions occidentales. — Abolition du service obligatoire. — Influence de Catherine II. — La <i>Dvoryanstvo</i> russe comparée à la noblesse française et à l'aristocratie anglaise. — Titres russes. — Avenir probable de la noblesse russe.	373
--	-----

CHAPITRE XVIII

Classes sociales.

Les classes sociales ou castes existent-elles en Russie? — Types sociaux bien marqués. — Classes reconnues par la législation et les statistiques officielles. — Origine et formation graduelle	
---	--

	Pages.
de ces classes. — Particularité dans le développement historique en Russie. — Vie politique et partis.	397

CHAPITRE XIX

Parmi les Hérétiques.

Le Volga. — Samara. — Les Molokani. — Ma méthode d'investigation. — Alexandrof-Haï. — Une discussion théologique inattendue. — Doctrine et organisation ecclésiastique des Molokani. — Surveillance morale et assistance mutuelle. — Histoire de la secte. — Un faux prophète. — Christianisme utilitaire. — Classification des sectes fantastiques. — Les Khlysti. — Politique du Gouvernement vis-à-vis de la tendance sectaire. — Deux espèces d'hérésie. — Avenir probable des sectes hérétiques. — Désaffection politique.	404
---	-----

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME



